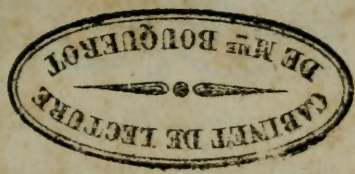
Bouquerot
05
V2
SmRJ

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.

RATTLIN LE MARIN.



RATTLIN

LE MARIN,

PUBLIÉ PAR

Le Capitaine Marryat.

TOME SECOND.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN ET Ce,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.
M DCCC XXXVII.

RATTLIN

LE MARIN.

CHAPITRE XL.

Ralph trouve moyen d'abréger les travaux de la journée. — Il anticipe de quelques jours sur l'arrivée à terre, ce qui ne l'empêche pas d'être devancé par l'ennemi. — Ce chapitre est destiné à diverses chasses, puisse-t-il chasser aussi l'ennui des lecteurs.

Toutes les indications familières aux gens de mer nous annonçaient depuis quelques jours la terre. A mon compte, nous aurions dû la toucher depuis long-temps. Il faut apprendre au lecteur profane, je veux dire, qui n'est pas du métier, que les midshipmen sont tenus de remettre, jour par jour, au capitaine, le résumé de la course du bâtiment, le chiffre de la distance parcourue et la situation topographique.

C'est un sentiment inné en moi, qu'il n'y a attrait que là où il y a obstacle à vaincre. Je fus bientôt familiarisé avec les méthodes usitées,

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

pour faire ce calcul, et dès lors il me devint insipide. Je ne m'en acquittais plus que pour la forme; je faisais filer au vaisseau quelques lieues de plus à l'heure; je faisais entrer compte les *courants portant dans l'ouest* pour trente ou quarante milles par jour; si bien que, par mon estimation, *l'Éos* se trouvait à sec sur les rivages de la Barbade, quinze jours avant que nous pussions voir terre. J'avais ainsi la satisfaction de contempler les flots et les nuages, dans une bienheureuse indolence, tandis que mes camarades se crevaient les yeux sur leurs cartes, dans une cabine où le thermomètre de Fahrenheit marquait 90 degrés au-dessus de zéro, température qui fondait, à la fois, le jeune navigateur et la misérable chandelle dont la jaune et vacillante lumière le tourmentait plus qu'elle ne l'éclairait.

A mesure que nous approchions de l'île, on prenait de nouvelles précautions pour la sûreté du convoi. Nous faisions voile en ordre plus compacte, et la nuit nous restions presque stationnaires. Les deux bricks se tenaient sur le *qui vive!* On savait que cette partie de l'Atlantique était infestée par de nombreux vaisseaux de guerre français, et par plusieurs schooners armés en course.

Enfin se leva la matinée où l'on discuta chaudement si la faible décoloration qui interrompait la ligne de l'horizon occidental, observé des huniers, était ou n'était pas la terre. Le jour se dessinait et, avec lui, la position de notre convoi. Les loups rôdaient autour du troupeau ou, plutôt, ils avaient fait irruption dans la bergerie. Bien loin, au sud, un gros trois-mâts, gréé en carré, fraternisait avec un de nos plus beaux bâtiments de la Compagnie des Indes. L'étranger, grand, noir, d'un aspect farouche, avait le cap en route et toutes ses voiles de perroquet appareillées. Son captif avait mis dehors toutes ses voiles blanches; mais elles battaient sur ses mâts. Nous n'apercevions que la mâture des deux vaisseaux, mais il était aisé de voir ce qui se passait. En droite ligne, derrière nous et dans l'œil du vent, un large schooner plat faisait vent arrière, avec sa seule voile d'étai appareillée. Il glissait au bord de l'horizon. Son bau était si large, et ses bords si peu élevés au-dessus de la mer, qu'il semblait plutôt dériver par le travers que filer dans la position ordinaire. Aucun des nôtres n'était rapproché du schooner, mais les vaisseaux marchands, les moins éloignés de lui, semblaient peu désireux de raccourcir la distance, à en juger par la quantité de voiles dont

ils se chargeaient. Plus hardi que ces poules d'eau, *le Faucon*, un de nos bricks de guerre, s'était placé entre le schooner et le convoi, et arborait le signal : Faut-il chasser ?

Mais ce n'était là qu'une partie du tableau. Une brume grisâtre, venant à se dissiper du côté du Nord, nous laissa voir une felouque avec ses longues voiles latines, *canonnant* au beau milieu d'un groupe de vaisseaux marchands, dont quatre paraissaient avoir amené.

Oublieux, cette fois, du vieil adage des honnêtes boutiquiers de la cité : Les premiers venus, les premiers servis, nous tournâmes toute notre attention vers les derniers venus. Nous donnâmes à l'autre brick de guerre, *le Courlis*, l'ordre de chasser la felouque et de la capturer. Le gibier n'était qu'à deux milles environ du chasseur, hors de portée de fusil et de canon par conséquent, mais non pas hors de portée de voiles.

Les autres navires de notre convoi s'aperçurent à peine de l'état des choses, que, comme une bande de vieilles femmes effrayées, ils commencèrent à clabauder à leur manière. Chacun de tirer son unique canon ou ses deux pièces de parade, d'autant mieux servies que le théâtre de l'action était plus éloigné. Peu leur

importait où tombaient leurs boulets, pourvu qu'ils entendissent le boum! boum! de leur artillerie. Cette canonnade, pour rire, ne laissait pas de nous être incommode. La fumée les empêchait de distinguer nos signaux, en supposant que le soin de prouver leur valeur eût laissé à ces braves le temps de s'occuper de nous. Le volume de fumée produit par les boum! boum! du convoi devenait à chaque instant plus considérable. Notre patience était à bout. Je ne sais s'il existe dans la marine marchande un signal équivalent à: Cessez le feu. S'il existe, je suis persuadé qu'on hissa alors ce signal; mais, le vacarme augmentant toujours, nous nous vîmes forcés de faire taire ces aboyeurs, en leur lançant quelques dragées.

On vit ainsi le singulier spectacle de trois vaisseaux capturant le convoi, tandis que les batteries de son principal protecteur paraissaient jouer incessamment sur lui.

Notre attention, ainsi partagée, occasionnait une grande activité et un grand mouvement à bord, mais sans confusion ni tumulte. On mettait les embarcations à flot pour faire les reprises, et l'on partageait les soldats de ma-

rine entre les différents canots. Au milieu de tout ce *tohu bohu*, facile à concevoir, et tandis que M. Farmer, notre premier-lieutenant, se multipliait et suait à grosses gouttes, un canot nous accosta, et un petit homme, malpropre, l'air ébouriffé et la face rouge de colère, sauta sur notre gaillard d'arrière avec un objet sphérique roulé dans un foulard de soie. C'était un des patrons de nos vaisseaux marchands. Dans son exaspération, il s'attacha deux ou trois minutes aux pas de M. Farmer, avant de parvenir à articuler un mot.

—Gare-là, patron, gare de mon chemin. — M. Burn, veillez à ce que les armes d'abordage soient distribuées aux hommes des canots. — Gare-là, mille bombes! — M. Burn, passez en revue l'équipage de la pinasse sur le passe-avant de tribord. Forcez ces lourdauds de soldats de marine à se mouvoir. — M. Silva, si ce stupide imbécile ne cesse pas son feu à l'instant, envoyez-lui un boulet. —Çà, patron, que me voulez-vous? Je n'ai pas de temps à perdre. Dépêchez. Etes-vous sourd ?

— M'y.... m'y.... voi.... ci.... ci..., bégaya enfin le patron, en déroulant de son mouchoir un boulet de deux livres, qu'en... qu'en... di...

dites-vous ? Lan... lan... cé sur mon bord par *la... la... Lady-Jane.* C'est un... un meurtre, une... ne... ne... pi... pi...raterie.

— Au diable vous et votre boulet. Laissez-moi, pour Dieu ! Hunier de perroquet, bonnettes dehors !

—Voilà... là... la justice qu'un... qu'un sujet anglais ob...obtient. Ca...â...pitaine, il me faut justice ou... ou... ou... j'ou... j'ouvre mon feu sur *la Lady-Jane.*

Cette remarque ne ressemblait pas mal à une gasconnade, si l'on considère que le patron bègue du vaisseau troué n'avait à son bord que six pierriers, trois de ce chaque côté, juste de quoi faire peur aux poissons, car ils n'avaient pas même le mérite de chien apocryphe, qui pouvait aboyer sans mordre.

— Croyez-moi, dit le capitaine Reud, allez à bord de *la Lady-Jane*, et si vous avez du cœur, boxez le patron.

— Si... si... si... j'ai du cœur ! s'écria le petit homme, en sautant dans son canot avec son boulet.

Quelques minutes après, ayant braqué ma lunette sur *la Lady-Jane*, je vis qu'une rencontre pugilatistique avait lieu sur son gaillard d'arrière. Ce duel à coups de poings se passait en règle,

et avec ce bon goût qui laisse les Anglais sans rivaux, en fait de combats d'hommes et de combats de coqs.

En réponse au signal du *Faucon*, que nous savons bravement à l'affût, entre l'arrière-garde du convoi et le schooner gigantesque : Faut-il chasser? nous hissâmes le signal NON.

Nous étions parvenus à rétablir le silence et l'ordre dans le convoi. Il faut parler à chacun sa langue. Nous avions parlé canon et gros canon à leurs canons. Ils ne nous avaient pas fait répéter. Nous leur ordonnâmes de se serrer autour du *Faucon*.

A notre tour, nous étions prêts pour la chasse et pour le combat ; mais la partie était déjà entamée au nord.

Notre second brick, *le Courlis*, serrait de près la felouque, qui comptait plus sur le vent que sur ses canons. Il la serrait même de trop près, ce qui lui permettait de lâcher bordée sur bordée contre la fugitive, mais sans grand effet, autant que nous pouvions en juger. Bientôt le pirate trouva moyen de se mettre au vent du brick, et tous deux filèrent à l'horizon. Les quatre navires, capturés par la felouque, fuyaient chacun en sens différent. Trois de ces canots, le grand canot, la yole et

la pinasse, se mirent en devoir de les recapturer sous le commandement de don Silva. Le lieutenant avait bonne chance de *paver son chemin* jusqu'à eux. La brise était faible, et n'annonçait pas devoir fraîchir avant dix heures. De quelque côté que les vaisseaux capturés gouvernassent, ils étaient forcés de tenir le vent, à moins de traverser le gros du convoi.

Nos arrangements ainsi terminés, *l'Eos* tourna toute son attention vers le gros trois-mâts noir qui restait immobile sous le vent, et semblait nous honorer de bien peu d'attention. Il avait pris possession du plus beau et du grand vaisseau du convoi. Le lecteur aura trouvé bien longue la narration de tous ces mouvements; mais ils ne durèrent pas dix minutes, y compris la pugnomachie à bord de *la Lady-Jane*. Au moment où *l'Eos*, avec toutes ses voiles dehors et remorquant un cutter bien monté et bien armé, tournait la tête vers le noir étranger, le vaisseau de la compagnie des Indes était prêt à courir vent arrière. Son protecteur ne suivait pas cet exemple, mais gouvernait au sud-ouest, tandis que sa prise se dirigeait sur le vrai sud.

La taille du gibier est toujours grossie par l'espoir ou les craintes des chasseurs, selon

qu'ils poursuivent un de ces animaux à qui la nature n'a donné que des jambes, ou un de ceux à qui elle a donné griffes, cornes et dents. Le noir étranger était dans cette catégorie. Nous ne doutions pas d'avoir affaire à une frégate française de notre rang au moins. Nous savions de source certaine qu'une couple de grands navires frégatés, trompant nos croisières, s'étaient évadés du port de Brest, et faisaient des leurs autour de nos îles des Indes-Occidentales. Tout le monde en concluait que le navire en vue était nécessairement une des frégates en question. Si cette conjecture se trouvait vraie, nous allions avoir du fil à retordre, dégarnis comme nous étions du monde et des officiers envoyés dans les chaloupes à la recapture des vaisseaux du convoi.

Grande délibération pour savoir à qui donner la préférence, dans l'impossibilité presque évidente de les recapturer tous deux. *Le Prince-William*, le vaisseau de la compagnie, était, comme je l'ai déjà dit, le plus beau vaisseau du convoi. Presque aussi grand que *l'Eos*, il portait seize canons : nous en avions fait un vaisseau répétiteur, continuellement employé à rallier les mauvais voiliers.

Il semblait presque aussi long de donner la

chasse au *Prince-William*, que de la donner au Français.

M. Farmer, qui ne respirait que combats et avancement, ouvrit l'avis d'approcher un peu plus du vaisseau de la compagnie, et d'envoyer la chaloupe en prendre possession, tandis que nous ferions de notre mieux pour capturer la frégate. Le cutter portait, outre les six rameurs, huit grands gaillards assis avec leurs mousquets entre leurs jambes, M. Pridhomme, l'amoureux de l'innocente Jemma, un jeune Irlandais, mon égal en grade, en âge, en expérience du service, et enfin le patron de canot qui gouvernait. M. Farmer mesurait tous les courages au sien; mais je crois qu'il tariffait un peu trop haut la valeur anglaise, en espérant que dix-neuf personnes, entreprenant une pareille chasse en plein jour, forceraient de rames deux heures au moins avant d'atteindre l'ennemi. Après quoi, supposé que *le tir à la cible*, pratiqué sur eux, n'eût tué ni blessé personne, ils aborderaient et escaladeraient le flanc d'un navire dont la flottaison était aussi élevée que celle d'un vaisseau de cinquante canons, pour ne rien dire des seize bouches à feu du *Prince-William*, que les capteurs avaient probablement chargées à mitraille et de la gar-

nison nombreuse, jetée sans doute dans la place.

Le capitaine Reud pesa toutes ces considérations, et décida que *l'Eos* en personne débuterait par recapturer *le William*. Il fallait s'en remettre à la Providence pour la capture du Français. Le vaillant créole était brouillé depuis long-temps avec la prudence; mais cette vertu fit froncer le sourcil au premier lieutenant, et à quelques uns des officiers. J'entendis murmurer que les corbeaux montraient quelquefois des plumes blanches.

L'événement justifia le capitaine Reud. A notre grande surprise, nous nous trouvâmes bientôt main sur main avec un vaisseau que nous savions être presque aussi fin voilier que nous.

Nous étions maintenant loin du convoi, et la felouque qui avait gagné dans le vent, voguait hors de portée du *Courlis*. Le schooner, fainéant, s'était décidé à faire voile, et gouvernait pour se rapprocher de son confrère en piraterie, ou plutôt de sa consœur la felouque.

La supposée frégate de Brest, voyant notre attention uniquement dirigée sur la capture, fit des démonstrations de *rescousse*. M. Farmer manifesta sa joie par une sauvage grimace, et

n'ayant pas encore une vue distincte de la coque du Français, nous pensâmes tous, à en juger par sa conduite, qu'il avait la conscience de sa force.

L'Éos se tint doublement sur l'alerte. On prépara tout pour l'action prochaine. Les cloisons de la cabine du capitaine furent jetées bas. Les moutons, les cochons, la volaille, entassés au fond de la cale, y mêlèrent des bêlements, des grognements, des gloussements prophétiques de la ruine de leurs parcs, étables et poulaillers sur le pont. Ce remue-ménage m'aurait amusé, sans une légère anxiété. Tout novice que j'étais, je songeais qu'en cas d'une action, qui irait peut-être jusqu'à l'abordage, l'absence des quatre-vingt ou quatre-vingt-dix hommes, montés sur les chaloupes, se ferait terriblement sentir. Je regrettais vivement aussi l'absence de M. Silva; j'avais une pressante curiosité de voir comment un homme qui savait écrire saurait se battre.

Nous avions compté sur dix heures de chasse, une course d'une heure et demie nous amena presque bord à bord du *Prince-William*. Nous avions bien fait de venir nous-mêmes; les capteurs avaient embarqué sur leur prise une quarantaine de vagabonds, dont la mauvaise et farouche mine était bien digne d'écumeurs

de mer. Ils avaient pris toutes leurs mesures pour couler le cutter à son approche et ils étaient sûrs de leur affaire.

Le Prince-William ne se vit pas plus tôt serré de trop près par *l'Éos*, qu'il amena. Nous reconnûmes bientôt, à leurs uniformes déteints, râpés et déchirés, deux officiers de la marine impériale française. Pour appartenir à une nation philosophe, ils supportaient leur infortune avec bien peu de philosophie. Ils frappaient du pied la terre et broyaient entre leurs dents une kyrielle de sacrebleu! etc. Ils ne pouvaient comprendre qu'un si beau vaisseau naviguât comme une meule de foin. Le mystère fut bientôt dévoilé. Les Français avaient laissé à bord le second et une demi-douzaine d'hommes; celui-ci, profitant du moment où le nouvel équipage se préparait à couler le cutter, était parvenu à glisser par dessus bord, et à suspendre du côté de l'avant, une voile de rechange chargée de boulets. Ce poids avait effectivement gêné la marche du vaisseau. Les Français eussent-ils tourné leur attention de ce côté, à moins d'une perquisition rigoureuse, ils n'eussent rien vu qu'une traîne ordinaire. L'inventeur de cette ruse aurait dû partager avec nous la prime de recapture; mais il ne perdit pas grand'chose

à ne point figurer sur la liste des co-partageants, car personne, hormis le capitaine, ne toucha un penny, pour nos faits et gestes de ce jour. Quant au petit créole, il eut sa part d'avance; d'autres disent, bien plus que sa part, à la seule condition de nommer, pour nos agents, MM. Isaac fils et compagnie. Ces honnêtes négociants touchèrent le produit de la vente, et comme l'argent qui séjourne en caisse appauvrit, ils trouvèrent moyen de l'en faire sortir. Le jour du remboursement arriva; leur caisse se trouva vide. Ils se déclarèrent en faillite, et payèrent zéro pour cent. On blâma beaucoup leurs créanciers de s'être montrés impitoyables envers une des maisons les mieux famées de la Juiverie. Que la sympathie publique se console. La dernière nouvelle que nous ayons eue de MM. Isaac fils et compagnie est celle de leur établissement en Amérique, où ils viennent d'acheter le territoire d'une future province, avec les débris de leur fortune. Pauvres Juifs! toujours persécutés et errants, ils sont bien forcés d'emporter avec eux leurs pénates, non pas des images sculptées, des représentations de ce qui est au ciel et sur la terre... le Décalogue le leur défend, et ils sont trop fidèles à la

loi de Moïse; mais les lingots d'or ne sont pas compris dans la prohibition.

Nous pressâmes nos prisonniers de questions, espérant tirer d'eux quelques éclaircissements sur la nature ambiguë du vaisseau auquel ils appartenaient et que nous nous préparions à poursuivre. Nous obtînmes les données les plus contradictoires. Ils ne se trouvèrent d'accord que sur un point : ce fut pour nous donner le consciencieux avis de ne point agacer un vaisseau qui nous coulerait infailliblement bas. Nous prîmes le conseil au rebours; car si le mystérieux étranger était de force à nous capturer, l'intérêt de nos prisonniers était de nous laisser engager une lutte dont leur délivrance dépendait.

Le *Prince-William* était recapturé à huit heures du matin. Nous laissâmes sur son bord six hommes qui suffisaient à sa garde, avec la demi-douzaine d'Anglaís et le second. Ce dernier avait ordre de rallier *le Courlis* autour duquel tous les navires du convoi se groupèrent.

CHAPITRE XLI.

Ralph fait connaissance avec des instruments sanguinaires et s'incline devant les messagers de fer de la mort.—Il apprend à essuyer le feu sans crainte, en courant risque d'être balayé par la mitraille.

Nous courûmes sus au vaisseau mystérieux avec toutes nos voiles dehors. Nous savions déjà son nom : c'était *le Jean-Bart.* A cette époque, sur quatre vaisseaux français qui parcouraient les mers, on comptait un *Jean-Bart* au moins. *Le Jean-Bart*, long-temps avant la conclusion de nos affaires avec *le William*, déployant un nuage de toiles, nuage sombre, accrut considérablement la distance qui le séparait de nous. La brise nous était favorable, mais faible; vers neuf heures elle fraîchit. Je suis trop bon chrétien pour croire que nos vœux y fussent pour quelque chose; nous en adressions d'ardents au ciel, mais le ciel devait les repousser. Que l'homme, à l'exemple de Spinosa, donne des mouches à dévorer à des

araignées, je le conçois malgré ma répugnance; mais Dieu faisant acte d'intervention pour livrer une partie de ses créatures à l'autre qui veut l'écharper, c'est par trop absurde et trop révoltant.

Nous découvrions enfin la coque du *Jean-Bart;* ce n'était pas une frégate. Je n'avais pas précisément peur avant cette découverte, mais elle doubla mon courage. J'examinai scrupuleusement l'état des quatre canons du gaillard d'arrière, commis à ma charge. J'insistai, dans une espèce de harangue à mes canonniers, sur la nécessité de déployer de l'activité, du sang-froid et de la présence d'esprit.

En ce moment le docteur Thompson monta sur le pont, se plaignant du retard apporté à son déjeuner. Le mauvais plaisant m'engageait à descendre dans le poste aux blessés, afin, disait-il, de soutenir mon courage par la vue des excellentes mesures qu'il avait prises pour me trépaner ou m'amputer, le cas échéant.

La lumière trouble et jaunâtre, mais suffisante, des fanaux, jetait un reflet livide sur ses hideux instruments étalés avec ostentation. Des couteaux à lames recourbées, et dont la seule vue faisait cligner l'œil, semblaient avides de trancher vos chairs et de boire votre sang. Des

scies me montraient leurs dents et faisaient grincer les miennes à l'idée de leur affreuse destination. Les trois aides-chirurgiens, en chemise jusqu'à la ceinture et les manches retroussées sur les coudes, paraissaient inquiets et un peu alarmés de la besogne qui allait leur échoir. Quant au gros docteur lui-même, sa figure ronde et bourgeonnée, ses grossiers bons mots, ôtaient quelque chose aux horreurs fantastiques de cet antre, mais ils ajoutaient encore au dégoût inspiré par ce tableau d'une boucherie humaine.

Sans nul doute, l'aimable dessein du docteur était de m'effrayer et de jouir de ma peur. Il se trompa, dans ce second espoir du moins. Je pris la chose aussi froidement que l'atmosphère étouffante de la caverne me le permettait. La première leçon de bravoure vous enseigne à prendre l'air brave; la seconde, à soutenir cette apparence; et la troisième leçon vous trouve doué de tout le courage qui convient à l'homme.

A midi nous reconnûmes que nous donnions la chasse à une grande corvette. *L'Eos* semblait voler sur les flots; il ne s'inclinait pas devant les vagues, mais il les fendait et les rejetait des deux côtés de sa carène. Dans sa noble

ardeur, il semblait dire aux vents : — Je n'obéis pas à votre impulsion, je ne réclame pas votre assistance. Je marche en avant, vous me suivez. Il disait à la mer : — Aplanissez devant moi vos impuissantes vagues; qu'elles se ruent dans le sillon que je leur ouvre, mais qu'elles-mêmes s'ouvrent devant moi! Il disait aux nuages : — Nos champs de course sont égaux; à vous l'azur du ciel, à moi l'azur de l'onde : luttons de vitesse. Les îles lointaines du Sud seront notre limite et l'arc-en-ciel la couronne du vainqueur. *L'Eos* fit des merveilles ce jour-là.

A une heure, les espares commençaient à gémir, on préparait de faux-bras, mais personne ne songeait à raccourcir les voiles.

En avant! en avant! N'est-ce pas une glorieuse poursuite que celle d'un ennemi qui nous fuit, comme le ramier l'oiseau de proie? L'âme d'Achille ne palpitait-elle pas d'orgueil en poursuivant Hector autour des remparts d'Ilion! Qu'était le char de triomphe où il attachait son ennemi vaincu, en comparaison de notre char victorieux? Les vents ailés sont nos coursiers, les flots de l'Océan nos roues, l'espace sans bornes notre carrière. En avant! en avant!

A deux heures, nous commencions à distin-

guer de dessus notre pont la coque du *Jean-Bart* qui s'élevait de plus en plus sur les flots. L'appétit du docteur et du commis aux vivres croissent en proportion. Ils font ensemble une triste visite à la cuisine : tous les feux étaient éteints, les poules gloussaient, les cochons grognaient dans les ténèbres de la calle, au milieu des tonnes d'eau. Hélas ! pas la moindre apparence de dîner ! Il fallut se résoudre à faire pénitence avec une volaille froide et un reste de jambon, arrosés de bordeaux et de bourgogne. Pauvres gens ! il n'y avait rien de mieux ! De l'excellente eau-de-vie leur offrit encore une petite consolation ; mais ils la mélangèrent avec de l'eau filtrée, modération digne d'éloge, surtout dans les circonstances où nous nous trouvions.

A trois heures, *le Jean-Bart* était parfaitement en vue. On observait de la hune de misaine tout ce qui se passait sur son pont. Notre maître de manœuvre grillait son nez sur son sextant, quand on nous avertit que *le Jean-Bart* braquait sur son arrière deux *couleuvrines* de chasse ramenées de l'avant. Une demi-heure n'était pas écoulée, que ces deux cerbères nous annonçaient leur présence. Leur brusque

aboiement fut suivi du sifflement de deux boulets, dont l'un passait au large, l'autre perçait notre voile de misaine et rasait le nez de notre vénérable maître de manœuvre.

Je me trouvais avec la plupart des officiers sur le gaillard d'avant. Ce n'était pas le premier coup de canon que j'avais vu tirer, mais c'était le premier boulet qui sifflait à mon oreille. Ce premier salut est toujours une époque mémorable dans la vie du soldat et du marin. La déchirure faite par le boulet à notre voile de misaine annonçait qu'il n'avait pu passer à plus d'une toise au-dessus de ma tête. J'avais été pris à l'improviste. Tout le monde sait qu'un boulet fait un grand sifflement en traversant l'air. L'illustre étranger venant à bord avec tant de pompe et de cérémonie, je lui devais au moins, pour ne pas manquer de courtoisie, une inclinaison de tête; cet acte de pure politesse me valut du premier lieutenant un soufflet dont mon oreille tinte encore.

Mon regard irrité, mes poings serrés, mon attitude menaçante, apprirent à M. Farmer que ce n'était pas manque de courage; mais au moment où je m'écriais avec colère :

—Monsieur, je... je... je... le capitaine Reud

m'appuya doucement la main sur l'épaule, et me dit :

—Monsieur Rattlin, qu'allez-vous faire? M. Farmer, ce coup n'était pas mérité. Moi-même, monsieur, ajouta-t-il en se redressant d'un air fier, moi-même, j'ai baissé la tête au premier boulet!! Plus d'un brave soldat, qui a bronché au premier, a tenu bon jusqu'au dernier. Pouviez-vous attendre de cet adolescent, monsieur Farmer, ce que vous ne sauriez exiger d'un homme mûr? Le frapper, fi donc! Ce soufflet-là, si ce pauvre garçon avait les nerfs faibles, ce soufflet pourrait en faire à jamais une poule mouillée, eût-il reçu de la nature un cœur aussi courageux que celui de Nelson, aussi noble que celui de votre homonyme.

— Ils se préparent à tirer de nouveau, cria-t-on de la hune de misaine.

— Rattlin, poursuivit le capitaine Reud, prenez ma lunette, montez dans les haubans, et tâchez de me dire où ils en sont.

Deux éclairs, suivis de fumée, brillèrent sur l'arrière de la corvette. Au même instant, j'entendis sous moi le sifflement des boulets suivi de la détonation des canons et de la répercussion sonore du métal. Un des boulets avait brisé une des pattes de l'ancre, suspendue au bossoir.

— Eh bien, monsieur Farmer, dit le capitaine triomphant, l'avez-vous remarqué? J'en étais sûr, j'en étais sûr, monsieur. Il n'a ni bougé, ni biaisé. Le long tube qu'il tenait contre son œil n'a pas même tremblé un instant. Oh! monsieur Farmer, si vous avez le cœur généreux que je vous crois, vous ne frapperez plus un novice pour avoir courbé la tête au premier ni même au cinquième boulet.

— J'ai eu tort, monsieur, fut l'humble réplique du lieutenant; je regrette de vous avoir donné l'occasion de me faire cette réprimande publique.

— Non, en vérité, Farmer, dit le petit créole d'un ton très amical; mon intention n'a pas été de vous faire une réprimande, mais une simple remontrance. M. Rattlin s'est chargé lui-même de vous faire la plus sévère des réprimandes.

J'étais presque tenté de sauter au cou du capitaine, tout méchant que je le savais; j'aurais affronté pour lui en ce moment la mitraille d'une batterie de vingt canons. Mais étais-je réellement effrayé du sifflement des boulets?

— Oui, un peu.

CHAPITRE XLII.

Il fait bon d'avoir une longue cuiller quand on mange la soupe avec le diable. — Les boulets du capitaine portent presque toujours. — Il n'est pas toujours bon d'avoir une chemise propre sur le dos. — Amplement prouvé. — Le meilleur point de vue en toute affaire est le point de vue de notre intérêt.

On donne toujours une plus grande preuve de courage en essuyant le feu de son ennemi qu'en faisant feu soi-même. Le capitaine Reud désirait, selon toute apparence, sonder l'intrépidité de ses officiers, en permettant à la corvette de nous adresser plusieurs objections de poids contre nos prétentions. D'étranges idées prévalaient dans la marine, il y a vingt-cinq ans : l'une des plus accréditées était que la commotion des canons d'avant retardait d'une manière sensible la vitesse d'un vaisseau. Le capitaine et le premier lieutenant partageaient cette idée. Nous continuions donc de gagner sur la corvette, qui, enhardie par l'impunité de sa canonnade, tirait plus vite et

plus juste, témoins nos voiles déchirées et notre gréement en lambeaux.

Je commençais à m'impatienter de l'apathie des nôtres. M. Burn, le maître-canonnier, partageait mon impatience et la portait plus loin. Nos deux canons de chasse étaient deux imposants magnats. Ils délivraient un message à trois milles de distance, quoique la missive pesât dix-huit livres. Nous n'étions plus séparés que de la moitié de cette distance. M. Burn excellait dans deux choses, la canonnade et la gasconnade. Je n'ai jamais rencontré son égal pour lancer un mensonge ou un boulet. Le baron Munchausen aurait trouvé en lui un digne rival dans le premier de ces deux talents ; et si les duels se vidaient avec des canons de dix-huit, lord Camelford se serait montré d'une politesse remarquable envers notre directeur de projectiles.

M. Burn brûlait donc d'impatience; il lui tardait de montrer au capitaine l'inestimable officier qu'il avait à son service. Ses deux canons de chasse étaient prêts depuis long-temps; et tenant d'une main la mèche, et son chapeau ciré de l'autre, il ne cessait de répéter : — Lui enverrai-je un boulet, capitaine ?

—Attendez un instant, monsieur Burn.

— Eh bien! monsieur Rattlin! dit le gros docteur, tâchant de s'élever jusqu'à moi, vous avez donc été créé chevalier? Vous avez reçu l'accolade, et sur le pont de bataille encore, chevalier banneret de l'ordre des plongeons!

J'avais toujours la lunette du capitaine à la main; pour s'approcher de moi, le docteur avait saisi à deux mains la corde du hamac; son gros visage enluminé se montrait au-dessus de la toile goudronnée, et son menton reposait sur cette toile: dans cette position ridicule, il offrait assez de ressemblance avec un soleil de novembre qui montre, au-dessus d'un nuage noir, son front boudeur aux habitants de Londres.

— Garez-vous, docteur, garez-vous! m'écriai-je. Je venais d'apercevoir les éclairs des canons de l'ennemi.

— Ah! chevalier, dit le docteur en poursuivant sa plaisanterie. Au même instant, un boulet enlève la moitié de son chapeau, tandis que lui-même est renversé sur cette partie de notre individu que la nature a garni de coussins pour rendre nos chutes moins dures.

— Ah! chevalier! lui criai-je.

Le docteur se leva et se gratta la tête avec une gravité qui me rappela M. Root, mon ancien pédagogue.

— A votre poste, docteur, dit le capitaine d'un ton sévère.

— J'ai perdu un bon chapeau en voulant trouver un mauvais bon-mot, dit le docteur, et il disparut par l'escalier.

— Votre cabriolet, capitaine Reud ! il vient d'être brisé en pièces, dit un jeune officier.

C'était le coup le plus sensible pour le cœur du capitaine. Depuis que nous approchions de la Barbade, il avait fait hisser son élégant cabriolet sur l'arrière. On l'avait peint la veille.

Le capitaine furieux, saisit l'un des deux canons de dix-huit, en criant à M. Burn :

— Monsieur Burn, prenez votre point de mire, et faites feu !

Les deux pièces grondèrent à la fois, et la fumée ayant été chassée vers l'arrière, on vit tomber les mâts de hune de la corvette. La chute de ces mâts offrit un beau spectacle. Ils ne tombèrent pas d'un seul coup; mais ils s'affaissèrent lentement avec tous leurs nuages de toile. C'est ainsi qu'un cygne s'abat, quand une balle a brisé son aile au milieu des airs;

mais après la chute de ses nombreuses voiles, la corvette avait perdu toute sa beauté. Au lieu du noble vaisseau qui poursuivait sa carrière de gloire et de dangers, qui fuyait, mais comme le Scythe et le Parthe, une misérable carcasse traînait péniblement ses ruines, et semblait prête à couler sous leur poids.

— Que dites-vous de ce coup-là, monsieur Farmer? s'écria le petit créole en sautant de joie. Monsieur Rattlin, pouvez-vous me dire où le coup de M. Burn a porté ?

— Un des boulets a été tomber dans l'eau à un demi-mille environ du but, répondis-je de mon poste d'observation.

— O mister Burn! ô mister Burn! dit le capitaine, où donc aviez-vous l'esprit? Il est honteux de perdre ainsi les boulets de Sa Majetsé! O mister Burn!

L'air stupéfait de M. Burn était curieux à voir.

— O mister Burn, lui dis-je à mon tour, est-ce ainsi que vous justifiez vos forfanteries ?

— Si je tire un second coup avec le capitaine, dit le maître-canonnier mortifié, je consens à être broyé et réduit en poussière dans un mortier.

Un quart d'heure après la chute de ses mâts,

le Jean-Bart était notre prisonnier. Il portait vingt-quatre canons et un équipage dans un grand état de délabrement. Nous prîmes à bord la plus grande partie de son monde, et nos matelots dressèrent, en moins de deux heures, ses mâts de rechange.

Avant la nuit, tout était rentré dans l'ordre. Il semblait qu'aucun événement n'avait troublé la journée. *L'Éos* n'avait que deux pertes à déplorer, le cabriolet du capitaine et le chapeau du docteur. Nous fîmes voiles, avec notre prise, vers l'endroit où nous avions laissé le convoi.

Je vais raconter une anecdote, peu curieuse si l'on veut; mais c'est une de ces étranges coïncidences qui servent de fondements à tant de superstitions.

Après la chute des mâts du *Jean-Bart*, tout l'équipage était descendu sous le pont, à l'exception du capitaine et de deux ou trois officiers. Le capitaine avait pris la roue du gouvernail et maintenait le vaisseau vent arrière. En approchant de la corvette, nous lui criâmes de mettre la lame par son travers. Mais il ne nous entendit ou ne nous comprit pas, et continua de gouverner vent arrière.

Le capitaine Reud, voyant ses ordres inutiles, ordonna à six soldats de marine de faire feu sur

le Jean-Bart. Cette décharge produisit l'effet voulu. Des quatre ou cinq personnes restées sur le pont, le capitaine seul fut blessé. La balle lui traversa le bras droit. Il lâcha immédiatement la roue.

Tandis qu'on pansait la blessure du commandant français dans la Sainte-Barbe, il ne cessait de jurer entre ses dents *contre cette maudite chemise.* La balle avait percé son bras de part en part, et, à un demi-pouce de la nouvelle blessure, deux cicatrices attestaient le passage d'une autre balle. La chemise qu'il portait avait quatre trous correspondants aux plaies du bras.

Or, voici l'histoire de cette chemise, telle que lui-même la raconta aux officiers, sans grande apparence de remords. Le petit nombre de vaisseaux français qui rôdaient sur les mers étaient poursuivis sans relâche. Rarement ils pouvaient se ravitailler dans le petit nombre de ports amis qui leur étaient ouverts, et dans les Indes-Occidentales, tous les ports étaient entre les mains de leurs ennemis. Le linge, n'importe de quelle espèce, était donc un luxe pour eux. Deux ans environ auparavant, le capitaine français dont il est question avait pris à l'abordage un vaisseau marchand anglais, à bord duquel

se trouvait le corps d'un jeune homme, mort la veille de consomption. Il était gardé par une vieille négresse décrépite. Elle avait élevé le père du jeune homme et son grand-père, et portait un dévouement religieux au nom seul de la famille. Elle-même avait enseveli le corps dans une belle chemise de toile.

Le capitaine français, ne se souciant nullement de courir à Antigua pour y procéder aux funérailles solennelles du planteur décédé, ordonna, au milieu des imprécations de la négresse, d'attacher un boulet au cadavre et de le jeter à la mer. Ne voulant pas non plus perdre une bonne chemise, quand les chemises étaient si rares, il fit enlever celle qui couvrait le corps, pensant que tout vieux morceau de toile ferait aussi bien l'affaire. L'horreur inspirée à la négresse par cette profanation fut inexprimable. Elle maudit le capitaine, avec toute l'amertume de la rage et de la vengeance. Entre autres imprécations, elle souhaita que cette chemise pût attirer la disgrâce et la ruine sur sa tête, paralyser les muscles de son bras et se teindre de son sang le plus pur, chaque fois qu'il la mettrait. Les malédictions de la vieille femme avaient protégé la chemise; le capitaine ne l'avait mise que deux fois dans l'intervalle d'une année, et

chaque fois il avait été blessé au bras et ruiné par la perte de son vaisseau.

Trois fois, en ces sortes d'affaires, est considéré comme le nombre fatal. J'ignore si le capitaine subit la fatalité jusqu'au bout. J'ai raconté ce que j'ai entendu de sa bouche. Il me semble que cette anecdote pourrait fournir la matière d'un assez joli drame nautique intitulé : *La Chemise fatale, ou la Malédiction d'une négresse*. Si quelque directeur de théâtre se sent d'humeur à tenter l'expérience, qu'il dénoue les cordons de sa bourse, mon conte et mes faibles talents sont à sa disposition.

Le point du jour nous trouva ralliés à notre convoi. M. Silva avait recapturé les quatre vaisseaux pris par la felouque. *Le Faucon* reparut sur le midi. Il continuait de donner la chasse à la felouque, du côté du vent, quand l'immense schooner s'étant mis de la partie, les deux camarades réunis avaient enfin rudement frotté le brick.

Le schooner paraissait très maltraité et avait perdu plusieurs hommes. Néanmoins, d'après le rapport du commandant au capitaine Reud, il avait battu ses deux adversaires et les avait forcés d'amener ; mais la nuit l'ayant empêché de prendre possession de sa double capture, celle-

ci avait traîtreusement profité des ténèbres pour s'enfuir; ce qui, d'ailleurs, importait peu, puisque, ayant amené tous les deux, ils étaient maintenant de bonne prise pour tout vaisseau anglais qui pourrait les prendre. Je pensais, à cette époque, que cette question n'offrait pas l'ombre d'un doute.

Le lendemain nous fîmes terre. Les côtes basses et planes de la Barbade offraient l'aspect d'un jardin bien cultivé, et la verdure est si rafraîchissante à voir dans un pays chaud! mes souvenirs d'enfance se réveillèrent et je pensai à l'Angleterre.

CHAPITRE XLIII.

Un dîner naval et ses conséquences. — Un argument naval et ses conséquences aussi. — *La route de la rivière est enfin pavée*, mais la carrière et la personne de l'infortuné paveur sont arrêtées à la fois.

Mon intention n'est pas de reproduire la description tant rebattue des Indes-Occidentales. Je me borne à raconter ce qui m'est personnel, sauf les cas où je puis être accidentellement entraîné à décrire ce qui m'a frappé comme étant plus particulier à ces régions favorisées du ciel. Nous fîmes un court séjour à *la Petite-Angleterre*, nom que les habitants de la Barbade donnent à leur coin de terre verdoyant. Nous parcourûmes ensuite les Iles-Vierges, laissant une partie de notre convoi à ses diverses destinations. Les vaisseaux recapturés, montés chacun par un midshipman, gagnèrent les ports où ils étaient attendus; en sorte qu'en arrivant en vue de Saint-Domingue notre nombreux convoi était réduit à quarante

voiles, destinées pour différents ports de la Jamaïque. La corvette que nous avions prise nous tenait fidèle compagnie; notre intention était de la conduire à Port-Royal.

Nous étions tous d'excellente humeur, bâtissant des châteaux en Espagne avec la part qui nous reviendrait dans nos prises, et glorieux de nous présenter devant l'amiral de la station d'une manière aussi honorable pour nous et aussi lucrative pour lui; tout cela occupait trop notre esprit pour nous laisser le temps de songer à persécuter personne; mais il est des gens qui trouvent toujours le temps de faire le mal, quand ce mal surtout est un plaisir pour eux. L'activité déployée par M. Silva dans les recaptures lui avait fait beaucoup d'honneur aux yeux de ses camarades, et semblait *paver la route* à la bonne intelligence générale.

Ce que je vais raconter ne saurait arriver aujourd'hui dans le service naval; que personne ne suppose donc qu'en racontant ce qui se passait alors, j'entende publier un libelle contre la profession maritime. J'ai passé au milieu de ses membres les plus beaux jours de ma vie, j'y ai toujours rencontré l'honneur le plus chevaleresque, une générosité sans bornes, et les sentiments les plus éloignés de l'égoïsme

étroit qui est le poison du cercle social et le vice dominant du siècle, en Angleterre du moins. Le peu de bonnes qualités dont je m'enorgueillis, je les ai glanées au milieu des périls, des dangers et des privations constantes de ma vie océanique. Si cette profession cependant avait été améliorée alors sur plusieurs points, comme elle l'est aujourd'hui, je ne doute pas que ces améliorations n'eussent exercé sur moi la plus heureuse influence. Mais aucune profession, à quelque point qu'elle discipline le corps et l'âme, ne peut détruire l'identité native des caractères. La discipline et la contrainte les modifieront toujours et les ont toujours modifiés; mais plus la soumission des grades inférieurs est complète dans une hiérarchie quelconque, plus le pouvoir supérieur sera hautain, obstiné, insolent.

Montrer ce qu'était la marine d'alors, faire ressortir les écarts de quelques uns de ses officiers, c'est donc, loin d'écrire un libelle, faire le panégyrique de la marine d'aujourd'hui. L'affaire qui chassa le pauvre don Silva du service de Sa Majesté Britannique ne saurait se représenter; mais peut-être n'est-il pas inutile de la raconter, puisqu'elle justifie, jusqu'à un certain point, les restrictions imposées

au pouvoir arbitraire des officiers en chef, au grand regret des anciens. Elle prouvera encore à ceux qui se plaisent à tracer l'histoire de la philosophie de l'esprit, la pente rapide des passions de l'homme, dès qu'il croit n'avoir plus à consulter les sentiments des autres et se trouve délivré de tout contrôle, même de celui de l'opinion ; car l'opinion n'osait se faire entendre, à cette époque, à bord d'un vaisseau de guerre, et aujourd'hui même sa voix est utilement réduite au silence en présence du danger.

Le second lieutenant fut invité à dîner avec ses deux persécuteurs, le gras docteur Thompson et le malin commis aux vivres, le jour même où nous doublions la pointe orientale de la Jamaïque. J'avais été de quart le matin; je fus invité avec l'officier de service. Nous avions eu trop d'affaires sur les bras depuis quelque temps pour songer à nous tourmenter les uns les autres; mais il est malheureusement des êtres qui se croient le droit imprescriptible de harceler leur prochain, et qui, n'ayant que ce talent, talent trop facile, violent rarement le précepte de l'Ecriture, qui nous avertit de ne pas cacher notre unique talent dans notre serviette.

Nous trouvâmes notre malicieux créole de la plus belle humeur. Il nous reçut avec une courtoisie qui me toucha. Le premier lieutenant était avec lui; mais sans un clignement d'œil sournois du capitaine, sans les regards d'intelligence qui échappaient de temps en temps à M. Farmer, j'aurais cru qu'il ne se machinait rien. Nous n'étions que cinq à table; le dîner n'en était pas moins magnifique. Notre capitaine, Lucullus au petit pied, se procurait maintenant toutes les délicatesses des tropiques, et celles des climats tempérés étaient loin d'être épuisées. La tortue faisait une partie des frais du festin; notre pauvre amie avait quitté sa maison d'écaille pour se transformer en divers ragoûts, et d'abord en une délicieuse soupe. On nous servit des guannas étuvés, grande espèce de lézards dont la chair savoureuse dédommage amplement de l'offense faite à la vue par leur enveloppe extérieure, et satisfait d'une manière merveilleuse tous ces petits nerfs que la Providence a si libéralement distribués sur le palais, la langue et la luette. La seule description de l'appareil du goût dans un bon traité de physiologie suffirait pour convertir à la croyance en Dieu un bosseman athée et blasphémateur.

Nous avions du poisson, du bœuf et du mouton en abondance. Nos moutons, il est vrai, lorsque leurs carcasses dressées par le boucher pendaient sous le second pont, nous donnaient la consolation de savoir que tant qu'il y en aurait un à bord, nous ne serions pas en peine de lanternes : les téguments qui unissaient les côtes étaient si minces et si transparents ! un seul mouton, convenablement étendu, aurait pu servir de tambour; et les gigots et les épaules, de baguettes, moyennant quelques coups de scalpel. Nous étions riches en volaille de toute espèce, et les curries (1) étaient excellents.

Le capitaine Reud entretenait deux cuisiniers expérimentés, l'un Indien, l'autre Français : le premier, versé dans les mystères des épices et des excitants ; le second, digne de prendre ses degrés dans la cuisine de M. Rothschild, cuisine hébraïque, qu'on nous assure être la mieux montée du monde chrétien. Les deux rivaux se lançaient parfois à la tête un pot et son contenu, dans leurs querelles pour la préséance : les cuisiniers et les rois ont les mêmes faiblesses ; mais je dois avouer

(1) Ragoûts importés des Indes, et que les Anglais aiment beaucoup parce qu'ils sont très épicés.

que leur médiateur créole leur administrait impartialement la justice et le fouet.

Supposons le dîner fini. Le dessert est sur la table, un dessert des Indes-Occidentales; notre hôte s'est surpassé en amabilité pendant toute la durée du repas; il a trouvé moyen de nous mettre tous à notre aise. Qu'il en coûterait peu aux hommes pour se rendre mutuellement heureux!

Le champagne rafraîchissant a circulé deux ou trois fois. Les ananas ont été savamment découpées par la main de l'amphitryon, dont l'existence semble s'épanouir depuis qu'il respire son air natal. Rien de personnel, rien d'offensant n'est encore échappé à personne. Le vin de Bordeaux, qu'on a fait rafraîchir toute la journée, au moyen de l'évaporation, paraît à son tour. Le capitaine ordonne d'en placer une couple de bouteilles vis-à-vis de chaque convive, moi seul excepté. Allongeant alors ses deux jambes sur une chaise, il commence ainsi :

— Maintenant, messieurs, jouissons de la vie; les moyens nous en sont offerts, nous serions bien dupes de ne pas les employer. Que chacun se charge de soi. En pays chaud, je

n'aime pas à me donner la peine de passer une bouteille.

—C'est une grande peine, en vérité, quand la bouteille est pleine, dit le docteur Thompson.

— Le bruit et le mouvement interrompent d'ailleurs la suite d'une conversation intellectuelle et savante, ajouta le capitaine Reud d'un air grave et aimable à la fois.

— Nous y voici, pensai-je. Le lieutenant Silva, d'abord embarrassé, prit bientôt un air sévère. Ce que le capitaine désignait par le titre de conversation intellectuelle et savante commençait à déplaire à l'auteur, malgré ses connaissances littéraires et la supériorité que la publication d'un livre lui donnait.

— J'ai pensé, dit le capitaine Reud, posant d'un air de profondeur l'index de sa main gauche sur l'une des parois de son nez ; j'ai souvent pensé à la curieuse fatalité qui s'attache à l'excellent ouvrage de M. Silva.

— Sauf meilleur avis, capitaine Reud, dit don Silva, si vous vouliez permettre à ce malheureux ouvrage de descendre dans l'oubli, qu'il ne mérite que trop, vous m'accorderiez à moi, son indigne auteur, une faveur essentielle.

— Non point, non point. Je ne vois pas

pourquoi je ne serais pas fier du livre et fier de son auteur (M. Silva s'impatiente), pourvu que le livre soit un bon livre. Certes, ce n'est pas peu pour moi de pouvoir dire : J'ai l'honneur d'avoir sous mes ordres un officier qui a fait imprimer un livre. Faire imprimer un livre! Cette seule résolution prouve un grand courage (M. Silva fronce le sourcil).

— De toutes les manières, capitaine Reud, dit le commis aux vivres, vous ne pouvez qu'y gagner. Plus le livre est mauvais, plus grand est le courage. Si l'esprit de M. Silva....

— Vous pouvez juger mon esprit d'après mon livre, monsieur, s'il vous convient de le lire, dit l'auteur avec un sourire d'ironique mépris. Quant à mon courage, dès que nous atteindrons Port-Royal, je serai à votre disposition.

Le troisième lieutenant était superbe en prononçant ces mots.

— Un cartel! fi donc! dit le capitaine, que je n'entende plus parler de cela. J'allais vous faire remarquer, messieurs, que je suis peut-être le seul officier de la station, et même de la flotte, qui ait sous mes ordres un auteur vivant. Maintenant, monsieur Silva, que nous sommes tous ici confortablement, que personne

ne peut avoir l'intention de vous offenser, mais que tous au contraire honorent en vous l'auteur et l'officier, nous permettrez-vous de lire votre ouvrage? nous serons tout oreilles. M. Rattlin nous en donnera lecture.

— J'y consens, si vous êtes assez bon, capitaine, pour me promettre que, ni vous ni ces messieurs, ne soulèverez de discussion sur telle ou telle phrase isolée.

Le capitaine promit. On verra comme il fut fidèle à sa promesse. On fit apporter le livre, qu'on plaça dans mes mains. Je comptais dépasser au moins la seconde page : je me trompais.

— Garçon, dit M. Reud, placez une demi-bouteille de bordeaux devant M. Rattlin. Quand vous aurez le gosier sec, jeune homme, vous vous mouillerez le sifflet; si vous arrivez à quelque passage saillant, vous le ferez descendre avec un verre de vin.

— En ce cas, messieurs, je réclame mes deux bouteilles; mais si je suis implicitement votre ordre, capitaine Reud, je crains d'être gris dès le premier chapitre.

M. Silva ne crut pas dégrader sa dignité de second lieutenant, en remerciant, par un regard de reconnaissance, le midshipman qui tentait une diversion en sa faveur. Je commençais

à aimer le pauvre homme par une sympathie secrète; moi aussi, je devais écrire des livres!

Chacun de nous prit l'attitude la plus commode qu'il put, et je commençai, comme dit lord Ogleby, avec l'emphase et l'accentuation convenables, la lecture d'un *Tour naval et militaire*, etc. Le capitaine venait d'envoyer chercher le maître de manœuvres et l'honorable M. B..... J'avais un auditoire respectable.

Je finissais à peine le passage : « Après que nous eûmes pavé notre route vers le bas de la rivière, » que, d'un accord unanime, évidemment concerté d'avance, tous mes auditeurs étendirent leur bras droit en l'air, comme les sorcières dans Macbeth, et s'écrièrent :— Arrêtez! Le spectacle était par trop ridicule. Mes yeux se remplirent de larmes, et je déposai le livre en éclatant de rire. M. Silva se dressa brusquement. Il sortait de la cabine, quand le capitaine lui ordonna de rester, avec un faux air d'amabilité. Le vieux thème fut repris, et les mauvais plaisants déchirèrent le pauvre auteur, comme des bouledogues déchirent l'ours attaché à un poteau, dans de prétendus combats d'animaux.

La discussion altère. Nos deux bouteilles, suivies de deux autres bouteilles, disparurent rapidement. Le vin commençait à opérer. La

discrétion cessa d'être pour les combattants la plus belle partie de la valeur.

Tandis que les mots pleuvaient rapides et drus, j'observai, sur le plancher de la cabine, un objet d'environ huit pieds de long sur un pied de haut. Il était recouvert par le pavillon. M. Silva ne voulait pas convenir de l'impropriété de sa phrase, ni ses antagonistes me laisser poursuivre plus loin. Cependant le capitaine éclatait d'un rire convulsif; et dès qu'il voyait le brouhaha s'assoupir, il le réveillait par quelque sarcasme.

Enfin, l'heure du dénouement prévu et arrangé d'avance est arrivée. Le capitaine Reud se lève; s'étant raffermi sur ses jambes, en plaçant une main sur le dos de sa chaise et l'autre sur l'épaule de son voisin, il s'exprime ainsi :

— Messieurs, je ne suis pas un homme lettré.... c'est-à-dire.... vous comprenez parfaitement.... Épargnez donc le plancher.... cessez ce maudit trépignement de pieds.... Vous m'avez fait perdre le fil de mes idées... Où en étais-je?

— Permettez, monsieur, répondis-je, vous disiez que vous n'êtes pas lettré.

— Je ne disais pas ça; je ne pouvais pas dire ça. J'ai reçu la plus belle éducation... mais tous mes maîtres étaient de maudits imbéciles, in-

capables d'enseigner la moindre chose à un jeune drôle aussi vif que moi, vif comme le salpêtre... Impossible à eux de me suivre avec leur maudite science... Je suis un homme tout rond. J'ai du bon sens, du sens commun. Voyons maintenant un argument plus fort que tous les autres. Messieurs, par ici, s'il vous plaît.

Le capitaine, appuyé sur deux de ses convives, et le reste de la compagnie, y compris M. Silva, s'approchèrent du mystérieux objet. Il était allongé, et, sous le pavillon qui le couvrait, on eût dit le corps d'un géant, mort de consomption par suite d'une croissance trop rapide. Le docteur et le commis aux vivres, qui, sans aucun doute, étaient dans le secret, avaient pris un air de gravité inaccoutumé ; le capitaine, un air de malignité triomphante. Le reste de la compagnie laissait voir l'étonnement de la bonne foi.

Mais le capitaine Reud :

— Si vous avez pu, monsieur *le paveur*, paver votre chemin jusqu'au bas d'une rivière...

— Mon nom, monsieur, est don Alphonso Ribidiero da Silva, reprit le lieutenant exaspéré, avec un salut plein de roideur et de dignité.

— Eh bien! don Alphon-sot-rabide-idiot Silva, si vous savez paver votre route jusqu'au

bas d'une rivière, voyons comment vous la paverez en petit, jusqu'au bout de cette auge à porcs, pleine d'eau. En achevant ces mots, il enleva avec ses compagnons le pavillon qui couvrait l'auge. Avec quoi la paverez-vous, don Silva?

—Avec des crânes de fous, s'écria le Portugais animé par la colère et le vin.

J'étais près du groupe, mais je ne compris pas la manœuvre qui changea subitement la scène. Je regardai, et je vis le capitaine la tête et les épaules plongées dans l'auge, qu'on avait enlevée, sans la nettoyer, de la gatte, partie du pont placée directement sous le gaillard d'avant, et remplie d'eau salée.

Le docteur et le commis aux vivres avaient pris un plus grand élan; ils étaient tombés pardessus l'auge, et laissaient mariner leurs gilets blancs et leurs jabots dans cette sale mixture salée. Le reste de la compagnie était parvenu à garder l'équilibre. *L'Éos* courait vent arrière et roulait beaucoup. Ses oscillations, secondées par le vin et la nécessité où s'étaient trouvés les défenseurs de M. Silva de se baisser pour relever le pavillon, avaient pu jeter le capitaine dans ce bain improvisé; mais il n'en voulut rien croire. A peine fut-il redressé sur ses pieds, à

peine sa bouche eut-elle rendu la saumure de l'auge à porcs, qu'il saisit au collet la pauvre victime, en vociférant :

— De la mutinerie!... mu, mu, mutinerie! A moi, sentinelle! Messieurs, je vous prends à témoin que M. Silva a porté la main sur moi.

Le *paveur* de chemins prit immédiatement les arrêts. Un soldat de marine fut placé en sentinelle à sa porte, tandis que le capitaine réparait le désordre de sa toilette, et vouait la plus implacable vengeance à celui qui avait plongé son chef dans une auge où les porcs plongeaient tous les jours leur groin.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

CHAPITRE XLIV.

Le banquet des palissades. — Antienne chantée à Jacot-le-Jaune par le major Flushfire. — Qui donc a peur? — Le sable du sablier de la vie s'écoulerait bien rapidement si on ne le détrempait avec du vin.

Nous terminerons en deux mots l'histoire du pauvre Don Silva. On lui donna à choisir entre une cour martiale et son changement pour un sloop de guerre. Il choisit le sloop. Le capitaine et les autres officiers assistèrent à son départ du vaisseau, deux jours après que nous eûmes jeté l'ancre à Port-Royal. Le vindicatif créole combina si bien son coup, qu'au moment où les effets du deuxième lieutenant étaient jetés dans la chaloupe, une des lourdes caisses soupçonnées de contenir l'entière édition d'un ouvrage si funeste à son auteur fut lancée contre le plat bord et brisée en pièces. La mer se trouva parsemée d'exemplaires en feuilles du *Tour naval et militaire*, *etc.* Le style en devait être léger, car ils flottaient triomphalement.

— Je doute fort qu'ils pavent leur route jusqu'à Kingston, s'écria le capitaine en ricanant.

L'auteur ne voulant pas permettre qu'on les ramassât, les feuilles coulèrent une à une et disparurent de la surface de la mer, comme le souvenir de leur auteur devait s'effacer de la mémoire de ses compagnons d'armes. Nous apprîmes quelques semaines plus tard qu'il était mort de la fièvre jaune. Le voilà plongé, comme son livre, dans les flots du Léthé, à moins que ce court *memento* ne l'en retire, et que mon histoire ne soit pas destinée au même sort.

O fièvre jaune! toi qui consumes les plus vaillants, comment t'apostropherai-je en termes convenables? J'ai vu ta face jaunissante et le gouffre insatiable que tes dents bordaient comme deux chaînes de récifs aigus. Une fois même tu posas une de tes mains brûlantes sur ma poitrine, et l'autre sur ma gorge. Hideux cauchemar! la voix d'une femme te força à lâcher ta proie; ainsi le chant du coq fait évanouir les fantômes de la nuit, mais aussi douce, cette voix de femme, que le cri de l'oiseau réveille-matin est perçant. Le moment de raconter ma miraculeuse échappée de tes ongles n'est pas

encore venu. O Jack le Jaune, parlons seulement de l'effroi que tu inspirais à mes compagnons.

Le capitaine Reud était évidemment dans son climat naturel aussi bien que natal. Plus il faisait chaud, plus, comme le grillon, il chantait haut et chantait joyeux. Jeune, et pétulant, c'était la personnification de la gaieté maligne et de la bouffonnerie. Il nous racontait, de la fièvre, des histoires à faire dresser les cheveux. Les Européens ne pouvaient, selon lui, espérer de vivre qu'en s'acclimatant, et aucun d'eux ne pouvait supporter l'épreuve de l'acclimatement. Moi-même j'aurais eu peur, mais j'étais trop occupé à disserter sur les ananas.

Tous nos officiers, à l'exception du petit nombre indispensable pour le service à bord, furent invités à dîner par les officiers du 60e régiment, alors en garnison à Kingston et à Port-Royal. Le capitaine Reud dînant le même jour avec l'amiral, à Penn, nous fûmes privés de ses facéties bouffonnes. Tous les lieutenants et tous les officiers de la grande chambre étaient de la partie, ainsi que la plupart des midshipmen. Le maître de manœuvres restait commis à la garde de la frégate. Que le lecteur nous voie donc assis autour d'une longue table, un ma-

rin bleu et un militaire rouge, un marin et un militaire, bleu, rouge, et ainsi de suite jusqu'au poste d'honneur occupé par le major Flushfire, le commandant en chef de la garnison, étincelant d'or et d'écarlate. Notre docteur Thompson, en uniforme d'officier de santé bleu et écarlate, était le seul métis de la société. L'écarlate du major ne se terminait pas à son uniforme, il couvrait sa face rebondie. Il n'y avait pas un seul espace terne ou pâle dans cette région volcanique; le blanc de ses yeux était rouge, et son nez bourgeonné eût disputé la palme à celui du Bardolph Shakspeare. L'expression de cette physionomie enflammée était la soif; mais son incendie n'était pas de ceux qu'on apaise avec le secours des pompes. C'était d'ailleurs un incendie phosphorique qui brûlait sans consumer; la soif du major était de celles qui demandent à être alimentées, dorlotées, traitées en enfants gâtés. La seule idée de l'eau répugnait à une pareille soif, l'hydrophobie était gravée en lettres de feu sur le front écarlate du major.

J'ai déjà décrit notre rubicond docteur. Il avait toujours l'air échaudé; mais depuis notre arrivée sous le tropique, il fumait et fondait comme un roast-beef au four. Tout son corps exhalait un brouillard semblable à celui qu'un

pauvre cheval de poste sue par tous les pores. Mais, pour en revenir à la première comparaison, comme à la plus juste, notre docteur n'ayant jamais couru la poste que sur un coussin supplémentaire et dans une bonne voiture ; ce bon docteur Thompson, que les catholiques eussent canonisé, ou gratifié pour le moins d'un canonicat, était non seulement couronné mais encore enveloppé d'une auréole... de sueur vaporisée.

Le docteur occupait le bout de la table opposé au major. Entre ces deux faces rayonnantes s'étendaient deux rangées de figures pâles et inquiètes. J'en dois excepter la mienne, car je n'ai jamais eu l'air inquiet qu'aux moments où il m'est arrivé de songer au mariage, et le teint pâle, que depuis le jour néfaste où je me suis fait écrivassier. Les propriétaires de ces figures, véritables figures de cire, éprouvaient en partie les tourments de Tantale. Les palissades, ces tombeaux de sable, grassement fumées par de nombreux enterrements, s'étendaient sous nos fenêtres, et la brise de terre, brise froide et moite, après s'être chargée de leurs miasmes, pénétrait à travers les jalousies, en courants palpables, mais qui cependant entretenaient une ventilation indispensable dans

une salle où nous aurions couru le risque d'étouffer. Si l'un de nous eût hasardé sa tête au dehors, il aurait pu voir au clair de lune des milliers de vampires couverts d'écailles, se mouvant sur leurs longues jambes torses, et grimpant hideusement sur les monticules fraîchement remués, qui renfermaient chacun un Marlborough ou un Nelson, prématurément enseveli avec sa gloire en germe. Ce sont d'affreuses gens que les *résurrectionnistes*, et nos Anglais n'ont pas tort de prendre tant de précautions pour qu'ils n'enlèvent pas à la terre le cadavre de leurs pères ou de leurs mères, de leurs épouses et de leurs filles pudiques pour les vendre au scalpel de l'impie et déhonté carabin; mais les crabes sont des résurrectionnistes infatigables. Ce n'est pas la soif du gain, c'est la faim qui les guide. Ils mangent les chairs des cadavres; les résurrectionnistes humains n'en mangent que le prix. La peine du talion, pour ces derniers, serait de vendre leurs carcasses après leur mort. Nous ne sachons pas qu'on la leur applique; mais on l'applique aux crabes dans toute sa rigueur. Car ils mangent les morts, et sont mangés par les vivants, héritiers des droits et actions des morts.

Le sentiment de la justice entrait, bien entendu, pour peu de chose dans la revanche que nous prenions sur les vampires cuirassés. Mais la chair des crabes engraissés dans les palissades était très délicate, comme apparemment celle des héros. La gourmandise présidait au double banquet. Le crabe épicurien se régalait d'hommes au bas de nos croisées, tandis que l'homme épicurien se régalait de crabes en haut. Les convives, il est vrai, n'en savaient rien, ceux du moins qui ne portaient pas l'armure testacée. Pour les messieurs en cottes de mailles, ils savaient bien ce qu'ils faisaient. A l'époque dont je parle, c'était une plaisanterie passée en coutume, de faire manger aux nouveaux débarqués des crabes déguisés en quelques ragoûts savoureux. Grâce à Dieu, il y a le quart d'un siècle de ça. Nous espérons que l'hospitalité et les talents culinaires des habitants de nos Indes-Occidentales ne marchent plus à la remorque de l'écrevisse.

Voyez-nous tous à table, partagés entre la prudence et l'appétit. Un œil sur de succulents ragoûts, et l'autre sur le fantôme de la fièvre jaune, que nos terreurs tiennent évoqué. De temps en temps un aimable jeune homme avale un verre de bordeaux d'un air de courage

désespéré; mais bientôt il pâlit à l'idée de son intrépidité. Les plus craintifs étaient de jeunes aides-chirurgiens, récemment sortis de l'école d'Édimbourg, et de jeunes enseignes, au teint pâle et mat. Les *midshipmen* tremblaient, mais mangeaient. Le major et le docteur seuls conservaient leur allure ordinaire; ils buvaient, mangeaient et riaient à l'envi.

Nous supposerons que la santé du roi est bue avec le cortége de vivats accoutumés! on boit à la santé de la marine, et le docteur, la bouche pleine, se charge des remerciements; on boit à l'armée de terre, et le major en exprime sa reconnaissance, après s'être lavé la gorge avec une rasade d'eau-de-vie. Le *Rule Britannia* a cessé de troubler les échos de la silencieuse esplanade.

Le lieutenant de nos soldats de marine se lève alors, et d'une voix aussi flûtée que la voix de la conscience, il se décharge ainsi des inquiétudes dont son esprit est accablé:

— Major Flushfire, dit-il, puis-je réclamer le privilége d'un habit semblable au vôtre en couleur? puis-je m'autoriser... Ah! hi! — mais cette brise de terre, qui porte peut-être les germes de la fièvre jaune. — cette brise... mé-

phitique... et tout cela, vous me comprenez, docteur Thompson?

— Aussi bien que vous vous comprenez vous-même.

— Je vous en remercie infiniment. Les hommes d'une éducation supérieure — qui sympathisent— et tout cela — vous me comprenez de reste, major Flushfire. Je disais donc que cette brise de terre—cette brise de nuit — qui entre par cette jalousie entr'ouverte,—que les miasmes, — *et cætera.* Docteur Armstrong, docteur Thompson, les pilules... je me trompe, les piliers de l'État, — vous me pardonnerez cette allusion classique.

— Non pas, murmura le docteur.

— Ah! docteur, vous êtes si modeste; mais ne croyez-vous pas que l'introduction....

— L'introduction de quoi? De ce verre de sangaré dans mon coffre, dit le major altéré, en aspirant une provision d'air pour vider ensuite d'un trait sa coupe herculéenne.

— Non pas, non pas, je parle de l'introduction de l'air dans la chambre, du courant d'air qui nous vient par cette croisée.

— Il est tout simple de la fermer, dit le commis aux vivres, en jetant un regard scrutateur

sur le disciple de Galien, qui cuisait dans sa graisse.

— Non pas, reprit le major Flushfire d'un ton demi-brusque, demi-courtois, il n'y a pas le moindre danger. J'aime beaucoup un petit courant d'air.

— Bon Dieu ! major, reprit l'officier de marine, vous appelez cela un petit courant d'air ; mais le vent entre par bouffées.

— Tant mieux, répliqua le major, la tête à demi-ensevelie dans sa coupe. J'aime les gorgées.

—*De gustibus non est disputandum*, observa le docteur Thompson.

— Rien n'est plus vrai, dit l'officier de marine, d'un air docte, votre remarque vient très à propos. Il faut disputer aux vents l'entrée de la salle, comme vous le disiez en latin. Mais est-il bien poli à nous, mon cher docteur, de causer ainsi en latin, quand le reste de la compagnie.....

— C'était du grec ! du grec ! dit le commis aux vivres.

— Oui, certes, murmura le docteur Thompson, c'était du grec pour notre honnête officier de marine.

—Sans doute, c'en était, dit innocemment le malencontreux savant ; et, se dressant de

nouveau sur ses jambes : major Flushfire, continua-t-il, puis-je réclamer l'honneur de votre attention? Le docteur Thompson vient de nous prouver, par une citation de Virgile ou de Paracelse, je ne sais pas précisément lequel des deux, mais il n'importe...., il a prouvé que l'entrée de l'air nocturne dans un appartement chaud est extrêmement nuisible à la santé, et que... que... *et cætera*. Vous me comprenez parfaitement. Serait-ce trop exiger de votre complaisance, que de vous prier de faire fermer les fenêtres?

— Mille fourneaux! s'écria le président du banquet, repoussant son fauteuil, et faisant reposer son ventre sur la table, regardez-moi! regardez le digne docteur Thompson. Sommes-nous gens à endurer une répétition du Trou-Noir de Calcutta? Sommes-nous Adrac, Medac, Abhoc et Abhac, ces trois Hébreux enfin, c'est à tort que j'en nomme quatre, qui sortirent sains et saufs de la fournaise? Croyez-vous que Dieu renouvelle son miracle pour nous? quoique deux honnêtes chrétiens, comme le digne docteur Thompson et moi, valions bien trois juifs. Fermez les fenêtres! Rien que la pensée m'en suffoque !!!

— Rien que la pensée m'en fait fondre, ré-

pondit le docteur Thompson, essuyant sa figure avec sa serviette.

— Avez-vous peur d'attraper un rhume? dit le commis aux vivres à M. Smallcoates.

— Attraper un rhume! On pense bien aux rhumes quand on a tous les jours à craindre la fièvre!

— J'avoue, reprit M. Smallcoates, que je redoute plus la fièvre que les rhumes. Je crois, major, que vous habitez depuis trois ans ce climat si singulièrement mélangé de froid et de chaud. Me permettez-vous, mon cher major, d'en appeler à votre expérience, et de vous demander le meilleur régime à suivre pour éviter la fièvre; car les avis sont partagés.

—*Tot capita*, *tot sensus*, observa le docteur Thompson.

— Ne parlons pas grec, docteur, poursuivit M. Smallcoates. Ceci intéresse toute la compagnie.

Les uns disent donc que la tempérance, portée jusqu'à l'abstinence, est la plus sûre méthode. D'autres au contraire sont d'avis que le punch, l'eau-de-vie brûlée et la bonne chère écartent la maladie.

— Je porte ici la parole au nom de tous mes collègues. Voyons, major, votre opinion.

— Je crois, répondit le major Flushfire, que cette question serait mieux à son adresse, si vous la faisiez au docteur Thompson, au lieu de la faire à moi, vieux soldat. MM. les médecins ont une grande pratique dans le traitement de toute espèce de fièvre.

— S'il faut mourir des suites du régime ou de la main du docteur, interrompit le commis aux vivres, j'aime mieux savoir, non pas le docteur, mais le régime qui vous expédie le plus lentement.

— Fort bien, je ne vais pas répondre à la question, mais raconter des faits. Mes collègues peuvent en attester la vérité. Il y a cinq ans, et non pas trois, que j'arrivai ici avec un bataillon de mon régiment. Nous comptions vingt-cinq officiers. Nous nous fîmes précisément la même question que vous venez de me faire. Les opinions se partagèrent en nombre à peu près égal. Douze d'entre nous se condamnèrent à l'eau, à la tempérance et à toutes les précautions imaginables. Les treize autres menèrent une vie désordonnée. Nous mangions quand nous avions faim et quand nous n'avions pas faim. Nous buvions pour étancher notre soif et pour le plaisir de boire. Nous rehaussions notre bordeaux avec de l'eau-de-vie, et

généralement nous oubliions l'eau dans notre punch, pour y substituer le madère. Comme Jack Falstaff, nous mettions coucher nos corps au clair de lune. Nous chassions en plein midi. Nous galopions par monts et par vaux. Nous... nous... hem! hem! Nous menions une vie de bonheur.

Ici le digne major parut en proie à un redoublement.... de soif. Il gourmanda Quasha, un des nègres qui nous servaient, pour n'avoir pas versé d'eau-de-vie dans son bordeaux; et, levant son verre, je ne dirai pas avec l'aplomb d'Alexandre vidant la coupe d'Hercule, parce que l'ivresse fait vaciller les rois comme les manants, mais avec l'orgueil du Macédonien, maître de Babylone, il promena sur les convives un regard de supériorité. Les pauvres enseignes pâlirent davantage; les sensibles lieutenants parurent plus sensibles encore; plusieurs repoussèrent loin d'eux leur punch et leur vin; on se disputa les carafes à l'eau. L'anxiété, peinte sur les traits de l'officier de marine, s'étant changée en consternation, il bégaya l'interrogation suivante :

— Et.... ainsi.... ainsi.... monsieur.... les bons vivants.... se trompèrent.... pauvres gens! ils moururent tous..... mais..... pardonnez-moi.....

quand vous dites tous.... le dilemme est embarrassant, car.... car vous-même, major....

— Ils périrent tous, M. Smallcoates, tous, et dans l'espace de dix-huit mois.

Le frisson qui parcourait tout le corps de M. Smallcoates se communiqua comme une commotion électrique à tous les convives, officiers de terre ou marins. La peur est contagieuse, surtout la peur de la contagion. Le pur élément fut plus que jamais demandé. *La divinité sobre* de Platon avait détrôné Bacchus. Ceux qui ne pouvaient se décider à repousser leur verre de bordeaux l'allongèrent avec de l'eau, et l'imperturbable major renforça le sien d'eau-de-vie.

— Mais, dit M. Smallcoates, qu'une pensée soudaine parut illuminer, les douze officiers qui s'étaient mis au régime recueillirent le fruit de leur tempérance, tous échappèrent à la contagion.... cela va sans dire.

— Excusez; ils moururent tous dans le courant de l'année; je survécus seul à notre corps d'officiers pour raconter notre désastre. Ce fut une terrible année que cette année-là. Pauvres chers camarades!

En prononçant ces mots, la voix du bon major faiblit, il pencha la tête sur son verre,

et la laissa penchée long-temps après avoir bu.

La pâle horreur, *style classique*, courut de convive en convive et leur posa sa main glacée sur le cœur. Notre rubicond docteur lui-même avait la bouche de travers; moi-même je me sentais mal à la tête.

— Mais enfin me voilà, vivant et bien vivant! dit le major s'arrachant à ses amers souvenirs, me voilà, et l'eau-de-vie est toujours fortifiante, le vin plus rafraîchissant que jamais.

— Le major est vivant: c'est le seul des vingt-cinq, dit l'officier de marine, par une conclusion judicieuse; — le major est vivant! Monsieur Farmer, ce flacon d'eau-de-vie est-il à votre portée? Je vous prierai de me le passer. Ce bordeaux m'a refroidi l'estomac.

— Oui, répéta-t-il, après avoir vidé un verre où l'eau-de-vie et le vin se trouvaient combinés en parties égales; le major est vivant, et moi aussi.

— Le major est vivant, le major est vivant! fit le tour de la table. Vidons rasade à sa santé.

Le major remercia et offrit de chanter une ronde; je le priai de nous faire ce plaisir. Le lecteur chantera cette ronde de la manière et sur l'air qu'il lui plaira; mais voici comme il plut au major de la chanter:

— Messieurs, dit-il, veuillez vous verser chacun un verre de limonade. Quand je crierai : *Chorus!* levez-vous pour me faire *chorus*, et que chacun ait le verre à la main. Souvenez-vous que les verres doivent être vidés à la fin de chaque *chorus*. Point de traînards ni d'impatients.

Alors, d'une voix de tonnerre, qui dut troubler un instant les crabes dans leur occupation, il fit entendre couplets suivants :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot !
De Satan odieux suppôt,
Arrière ! au plus vite,
Rentre dans ton gîte.
L'eau, mêlée au jus de citron,
Sera désormais ma boisson,
Car il n'est que la limonade
Pour éviter ton embrassade,
Jaune-Jacot.

Mais le voleur n'en vint pas moins;
Il me saisit par les deux poings ;
J'eus beau me tordre et me débattre,
Trop faible contre un diable à quatre,
Qui dans ses longs bras m'enlaça,
Comme eût fait un serpent boa.

Chorus :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot ! etc.

— Emplissez les verres de sangaré, s'écria le major d'une voix tonnante, et il continua :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot !
Cours te cacher, hideux magot,
  Dans les joncs sauvages
  Des noirs marécages
Où tu distilles tes poisons.
Nous buvons et nous te narguons.
Que peut ta colère impuissante,
Quand le sangaré nous enchante,
    Jaune-Jacot ?

Mais, comme un cauchemar maudit,
Sur mon ventre il reste accroupi.
Je sens ma poitrine haletante,
Tour à tour glacée et brûlante.
Et, sous l'étreinte du lutin,
Ma gaîté se change en chagrin.

Chorus :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot ! etc.

Lorsque le sangaré, fortement épicé, eut disparu des verres, l'excitation devint plus violente. L'amphitryon s'écria d'un ton de plus en plus altier :

— Du vin ! messieurs, du vin !

Puis continuant :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot !
Que ton bisaïeul Astaroth
Trouve pour ta panse
Une autre pitance.
Ne compte plus sur notre peau,
Sans le mélanger avec l'eau,
Nous sablons le jus de la treille.
Regarde sa couleur vermeille,
Jaune-Jacot !

Mais Jacot ne me lâche pas,
Et je suis voisin du trépas.
En vain du docteur la lancette
Tire palette sur palette ;
L'honnête homme y perd son latin,
Et je redoute le sapin.

Chorus :

Jaune-Jacot ! Jaune-Jacot ! etc.

— De l'eau-de-vie ! s'écria le major ; emplissez les verres d'eau-de-vie ! Honte au poltron qui reculerait !

Je fus le seul poltron de la société. Mon âge, il est vrai, me servait d'excuse. L'orgie allait bon train. Le major poursuivit sa ronde. Son visage, naturellement incandescent, jetait maintenant des étincelles.

Jaune-Jacot! Jaune-Jacot!
Rebrousse chemin au plus tôt.
Que ta gueule frustrée
Renonce à la curée.
Décampe avec la mort ta sœur,
Comme toi laide à faire peur.
Contre ta rage famélique,
L'eau-de-vie est un spécifique,
Jaune-Jacot.

Pour chasser le fils de Satan,
Allumons le bol pétillant.
Vive le punch à l'eau-de-vie!
Je conseille à la compagnie
De boire et chanter jour et nuit,
Jacot-le-Jaune a peur du bruit.

Chorus :

Jaune-Jacot! Jaune-Jacot! etc.

Jaune-Jacot, Jaune-Jacot, résonna avec un bruit capable de réveiller ses victimes couchées dans les palissades. L'orgie arrivait à son comble. Notre premier lieutenant m'avertit que le canot attendait les jeunes officiers pour les reconduire à bord. Homme considéré! je profitai de son avis, tout étonné encore de la scène dont je venais d'être témoin.

Je ne sais s'il y avait en effet, dans la ronde

du major, quelque vertu magique, quelque puissance d'exorcisme, mais il est certain que si un grand nombre de nos officiers s'éveillèrent avec la tête lourde, aucun symptôme de la fièvre jaune ne se montra le lendemain parmi nous.

CHAPITRE XLV.

Insubordination suivie d'élévation. — Un midshipman, hissé au milieu des airs, offre une leçon pratique des oscillations du pendule.

Mon intention n'est pas d'écrire un journal de ma vie, qui ressemble à celle de tous les midshipmen dans les Indes-Occidentales. Je vais donc franchir plusieurs mois que nous passâmes en assez bonne santé, faisant de bonnes prises, coulant bas quelques pirates, et dépensant un argent rapidement gagné, d'une manière plus rapide encore.

Mes camarades m'ont laissé peu de souvenirs; c'étaient, en général, des jeunes gens d'une ignorance choquante qui, ayant quitté trop tôt l'école, avaient une aversion profonde pour les livres, et tournaient en dérision toute autre science que la routine de leur métier. Deux ou trois mots d'origine grecque que je persistais à employer me forcèrent, beaucoup plus souvent que toute autre cause, à me boxer avec

eux. Je me rappelle que le mot *idiosyncrasie* me valut, à moi, deux coups de poing sur les yeux et une luxation de l'épaule à mon antagoniste, culbuté à la fin du combat. Je me vis forcé de réformer ma langue.

A ces inconvénients près, j'aimais réellement mon genre de vie; car, malgré mes petites brouilles avec mes camarades, j'étais aimé de tout le monde. Le capitaine m'aimait pour ma mise toujours soignée, pour mon extérieur engageant et la bonne figure que je faisais près de lui dans son cabriolet. J'étais, en effet, un joli aide-de-camp à mener en ville. Peut-être avait-il d'autres motifs; mais, malgré toute son amitié pour moi, il me traita un jour bien tyranniquement.

Le docteur et le commis aux vivres m'aimaient, parce que je pouvais causer raison avec eux sur d'autres matières que sur la navigation. Le maître de manœuvres m'adorait presque, parce que j'avais un talent naturel pour le dessin. Je lui dressais des plans de la capacité et de l'arrimage de sa cale. Je faisais les croquis des caps et des pointes de terre sur son livre de loc particulier, toutes choses auxquelles il consentait à mettre modestement son nom. Les autres officiers supérieurs me regardaient

comme un bon garçon; mes camarades, enfin, MM. les midshipmen, m'aimaient, parce que j'étais toujours heureux et content, et parce que je leur prêtais de l'argent.

L'équipage, jusqu'au dernier mousse, aurait tout fait pour moi, parce que..... c'était bien ridicule, sans doute... j'avais coutume, pendant les premiers mois, de pleurer comme un enfant, lorsqu'on infligeait la peine du fouet; plus tard, quand je me fus guéri de cette faiblesse, j'obtenais le plus de grâces qu'il m'était possible de M. Farmer, notre premier lieutenant. J'osais prendre cette liberté avec lui, quand je le voyais de bonne humeur; mais je ne l'osais jamais avec le capitaine.

Ce dernier me montrait bien de l'attachement, mais c'était un sentiment par trop fantasque et capricieux.

Plus je faisais voile avec lui, plus j'avais d'occasions de le craindre, sinon de le haïr.

Le pauvre homme n'avait aucune ressource intellectuelle. On conçoit qu'il se livrait à la boisson. Une fois sous l'influence du vin, il était gai, malin, tyrannique et même cruel, suivant l'air du temps; mais, si les pieds lui manquaient parfois, sa langue était toujours bien pendue. L'influence du vin le rendait même

éloquent. Elle aiguisait son intelligence, et augmentait prodigieusement son aptitude au mal. C'était un grand malheur pour tout l'équipage que l'esprit du capitaine ne fût jamais sainement occupé. J'ai dit qu'il raffolait de mon individu; mais je redoutais son affection. Je me comparais au chien enfermé dans la même cage avec un tigre qui joue avec lui, mais qui peut l'étrangler et le dévorer d'un moment à l'autre. Jusqu'ici, nous n'avions pas eu le plus léger différend; plusieurs fois même, il avait cherché à m'être agréable, au détriment du service et à l'encontre de la discipline que M. Farmer tenait à cœur de maintenir. Je m'endormais là-dessus; et qui pourrait blâmer cette conduite dans un enfant? D'ailleurs le capitaine Reud m'était nécessaire. Je ne pouvais profiter de mes revenus d'Angleterre, qu'en le priant d'endosser mes traites sur Londres.

Cependant la griffe cachée sous la patte de velours qui jouait avec moi et caressait ma vanité, devait finir par me blesser. Elle s'abaissa soudain et s'enfonça profondément dans mon cœur.

Le commis aux vivres m'enseignait les échecs. Ce jeu était déjà devenu une passion pour moi. C'était mon tour à dîner dans la grand'chambre

et j'y fus conséquemment invité. La partie d'échecs que je me promettais rehaussait le prix de l'invitation. Le matin même, le capitaine s'était entretenu amicalement avec moi.

Il avait été gracieux, et moi plaisant, autant qu'il m'était donné de l'être. Je lui avais raconté l'histoire de mes différents instituteurs, et il avait eu la bonne grâce de s'en amuser. J'étais descendu dans la chambre des midshipmen, quand, une heure environ après avoir reçu et accepté l'invitation des officiers de la grand'-chambre, je vis sortir, de la porte entre-bâillée, la tête du domestique du capitaine, qui me cria d'un ton croassant:

— Le capitaine Reud présente ses compliments à monsieur Rattlin, et espère l'avoir à dîner aujourd'hui.

Je répondis nonchalamment et lestement peut-être.

— Dites au capitaine que je dîne dans la grand'chambre.

Mon intention n'était pas de lui manquer de respect, car je le respectais. Le drôle, chargé de porter ma réponse, la dénatura, sans doute. Je l'ignore. J'avais à peine donné mon excuse, que je ne me rappelai plus si j'avais employé le mot compliment ou le mot respect, ou si, dans mon étourderie, je n'avais pas oublié l'un et l'autre.

Je dînai donc dans la grand'chambre, je fis ma partie d'échecs, et j'étais tout glorieux de l'avoir gagnée, lorsque le tambour battit l'appel du soir. J'avais pour station les quatre caronades les plus reculées du gaillard d'arrière. J'étais accouru en toute hâte, et les sous-pieds n'étant pas encore inventés à cette époque, mon pantalon remontait jusqu'au-dessus du mollet. Je passai près du capitaine, en portant la main à mon chapeau, et je commençai l'appel de mes hommes. Ne croyant avoir encouru aucun reproche, je jetai un regard ou deux sur mon commandant, mais je n'en reçus aucun signe de bienveillance. Sa petite physionomie jaune, contractée par la mauvaise humeur, ne ressemblait pas mal à ces figures de cuivre mal façonnées et bosselées qui ornent le marteau des maisons. Il avait une pointe de vin comme tous les après-midi, mais son esprit vindicatif maîtrisait ses sens.

— Vous avez donc dîné dans la grand'chambre, monsieur Rattlin?

— Oui, capitaine, répondis-je en portant respectueusement la main à mon chapeau.

Les regards de mon interlocuteur n'annonçaient rien de bon.

— Et vous n'avez pas daigné me rendre les

compliments que je vous adressais avec mon invitation inopportune!

— Je ne puis me rappeler, monsieur.

— Monsieur Rattlin, en considération de votre ignorance, je puis pardonner un affront qui m'est personnel, mille tonnerres! mais, par le Dieu vivant, je ne puis pardonner le mépris qu'on affiche pour le service. Jeune et impertinent vaurien que vous êtes, que signifie cet accoutrement? Que voulez-vous dire en venant à bord à moitié habillé? Regardez vos culottes, monsieur.

— Le capitaine est dans une de ses grandes colères, pensai-je en me baissant tranquillement pour faire descendre le vêtement malencontreux.

— Monsieur Farmer, monsieur Farmer, voyez-vous ce jeune drôle? s'écria le commandant. Dieu me damne, s'il ne fait pas de mon gaillard d'arrière un cabinet de toilette, et pendant l'inspection encore, ce qui est presque la parade. A moi, maraud! ho! ho! mon petit monsieur. Il est beau, le monsieur! Un orgueilleux petit bâtard!

Ce dernier mot pénétra comme un fer brûlant dans mon cœur. Une explosion de poudre aurait eu lieu dans mon crâne, qu'elle n'en

aurait pas ébranlé plus rudement le contenu. Mais la commotion fut rapide, et laissa après elle un calme peu naturel.

— De grâce, monsieur, lui dis-je en marchant à lui résolument, faites-moi l'honneur de m'apprendre qui vous a dit que j'étais bâtard.

— Entendez-vous l'impudence! Et qui donc est votre père? Comment le nommez-vous?

— Que ne puis-je le connaître! m'écriai-je en fondant en larmes; mais je rends grâces au ciel que ce ne soit pas vous.

— En haut du mât! en haut du mât! Où est le maître d'équipage? Faites-le grimper, faites-le grimper. A moi contre-maître! bosseman!

Quand le maître d'équipage arriva sur l'arrière, j'étais déjà de quelques enfléchures en haut du gréement. Ce retard, dont l'intention était bienveillante pour moi, m'épargna l'ignominie d'un coup. Deux fois je regardai les vagues bleues et transparentes. La tentation fut forte. Ces vagues semblaient me convier au repos; mais je regardai sur le pont, et, contemplant la chétive et jaune figure de jocko qui grimaçait sous moi, je me dis : — Non pas pour un pareil être; il n'en vaut pas la peine.

En poursuivant ma route vers la hune, je

me disais : — Ce matin encore il m'aimait ! Pauvre nature humaine, inconstante et lunatique! Arrivé sur les traversins du mât de hune, je lui avais déjà pardonné. Mon grand défaut, dans le cours de ma vie, a été de manquer de bile, suivant l'expression de Shakspeare. Dieu sait combien de fois j'ai pardonné, parce qu'il m'était impossible de haïr.

Mais je n'étais pas au bout de mes épreuves. Assis confortablement sur les traversins du mât de hune, je songeai à ce pauvre don Silva, qui m'y avait envoyé une première fois, et qui s'en était repenti.—Le capitaine s'en repentira aussi, pensai-je; la faute d'ailleurs n'est pas entièrement la sienne. J'ai agi à l'étourdie; tout cela finira par un déjeuner.

Tout-à-coup la voix perçante du petit créole frappa de nouveau mon tympan.

— A la tête du mât! à la tête du mât !

— Mais, monsieur.

— Plus haut, monsieur, plus haut.

J'hésitai. — L'ordre est répété avec d'horribles menaces et une série d'imprécations. Le gréement du perroquet n'avait pas d'enfléchures. Il avait fait toute la journée une chaleur épouvantable. Le goudron découlait des haubans. Il m'en coûtait de gâter mes belles culottes

blanches en grimpant. Mais voyant la furie du capitaine à son comble, je me résignai à gagner la tête du mât de perroquet, en embrassant d'une main son bâton et en appuyant les pieds sur les baies du gréement; mon vêtement inférieur, lorsque cet exploit fut accompli, semblait avoir servi de serpilière pour nettoyer un chaudron de goudron renversé.

Mais je ne devais pas rester long-temps tranquille dans ma position périlleuse sur le mât élevé et étourdissant. Mon étonnement et mon effroi furent sans bornes quand j'entendis le capitaine Reud vociférer :

— Encore plus haut, monsieur !

Le bâton royal était nu; il n'y avait d'attaché que les drisses des flammes, dont l'une tournait dans la pomme, c'est-à-dire dans cette boule qui se trouve au haut de tous les mâts et ressemble à un bouton. Je n'aurais pu, quand je l'aurais tenté, atteindre le haut du bâton nouvellement graissé. Un matelot expérimenté y serait parvenu sans aucun doute; mais un de ces honorables citoyens qui décrochent un jambon ou un mouchoir au mât de Cocagne dressé dans les jours de réjouissances publiques, aurait grimpé de quelques pouces tout au plus.

— Que prétend donc le tyran? me dis-je à moi-même. Il sait que je ne puis faire ce qu'il demande; il sait que, si je l'essayais, il est probable que ce bâton glissant échapperait à mon étreinte et que je roulerais dans la mer. S'il veut m'assassiner, il m'assassinera de sa main. Lui pardonner!... jamais. Je veux le braver d'abord; je me vengerai ensuite.

Alors descendit de nouveau sur moi, mais non pas du ciel, cette résolution calme et froide qui rend les caractères doux si dangereux et dont les blonds sont particulièrement capables. Quand dans ces tempéraments la pâleur devient fixe et n'est plus produite par des causes physiques, méfiez-vous de leur vengeance, car ils concentrent les haines et les rancunes d'une vie en quelques instants; et, quoique le paroxisme soit ordinairement court, il n'est que trop souvent fatal à eux-mêmes et à leurs victimes.

Tandis que je descendais le gréement, de noires pensées se pressaient dans ma tête et des images de sang passaient sous mes yeux. Je me demandai où je pourrais arracher une arme offensive; mais cette idée fut instantanée et je la repoussai avec un puissant effort.

Enfin j'atteignis le pont, où le capitaine fu-

rieux demeurait muet de surprise à cet acte insolent d'insubordination. Les hommes étaient encore sous les armes et partageaient l'étonnement de leur chef, mais non, j'en suis convaincu, ses autres sentiments.

Arrivé sur le pont, je marchai droit au capitaine Reud, et je lui dis lentement, mais en grinçant des dents :

— Tyran, je vous méprise. Je viens avec préméditation commettre un acte de mutinerie. Je me constitue prisonnier. Je demande à être jugé par une cour martiale. Il n'est rien que je ne sois prêt à souffrir pour vous échapper, et je ne crois pas qu'avec toute votre férocité vous puissiez me faire pendre. Je me regarde comme étant aux arrêts. Tournant alors les talons, je me préparais à descendre l'écoutille du gaillard d'arrière.

Le capitaine Reud m'écouta jusqu'à la fin en silence, et me laissa même descendre sans encombre la moitié de l'échelle; mais, sortant soudain de sa stupéfaction, il s'élança derrière moi, me frappa du pied au milieu du dos et m'envoya mesurer le milieu du second pont. Je me relevai tout meurtri et je me dirigeais vers la chambre des midshipmen, quand deux marins me saisirent et me traînèrent sur le

gaillard d'arrière. Je me trouvai de nouveau face à face avec mon oppresseur courroucé, et j'attendis sa parole avec un regard de haine et de défi.

— A la tête du mât! monsieur, à la tête du mât! à l'instant même.

— Je n'irai pas. Je me considère comme votre prisonnier.

— Vous refusez d'y monter?

— Oui.

— Contre-maître, les drisses des signaux; attachez monsieur Rattlin. L'ordre fut exécuté. — Hissez maintenant le renégat jusqu'à la pomme du grand mât.

En un instant je me trouvai suspendu à une étroite corde blanche, flottant à droite et à gauche au milieu des airs et bientôt hissé au sommet du mât et rudement serré contre la pomme. Croira-t-on à ce récit? Difficilement; et néanmoins jamais relation ne fut plus véridique. Aucun officier n'intervint pour empêcher cette atrocité de s'accomplir. Mes souffrances étaient des plus intenses. Le soleil était encore chaud; mon chapeau tomba pendant mon ascension involontaire; le vaisseau courant vent arrière avec ses huniers, les oscillations étaient terribles à un point si élevé. Je

souffrais horriblement du roulis; la ligature serrée autour de ma poitrine opprimait mes poumons et torturait mes chairs; ma respiration devenait de plus en plus difficile, et je n'avais pas souffert dix minutes que je m'évanouis. Le capitaine Reud ne me vit pas plus tôt monter, qu'il s'éloigna après avoir fait défense de me descendre.

Dès qu'il fut rentré dans sa cabine, le premier lieutenant, le docteur, le commis aux vivres et les officiers de quart tinrent en toute hâte une consultation sur ma situation. Mais le bon docteur n'en attendit pas le résultat; il descendit immédiatement et dit au capitaine que si je restais où j'étais je mourrais certainement. Ceux qui connaissent la marine de cette époque devineront la réponse.... les autres ne la sauraient deviner :

— Qu'il meure, et qu'il aille au diable!

Le bon docteur remonta sur le pont désespéré. M. Farmer me hèla alors une fois, deux fois et trois fois, sans recevoir aucune réponse. Je distinguais sa voix; mais, en ce moment, mes sens m'abandonnaient. La mer, avec son vaste horizon, m'apparaissait immense et sans bornes de la grande élévation où j'étais suspendu; elle semblait tourner autour de moi;

le ciel participait à ce mouvement rapide et éblouissant. Misérable créature, suspendue par une corde et au bout d'un bâton entre le ciel et la terre, entre la vie et la mort, je me crus un moment le pivot de la création. Mes idées devenaient de plus en plus confuses; de mes sensations il ne me restait plus que la douleur; la douleur même cessa pour moi : je mourais.

M. Farmer, ne m'entendant pas répondre, fit monter un de ses gabiers pour voir dans quel état je me trouvais. Le matelot n'atteignit pas plus tôt le gréement du perroquet qu'il annonça que j'étais mort. Un cri d'horreur s'éleva sur le pont. A ce cri, le capitaine s'élança de sa cabine; il était frénétique de douleur; il pleurait comme un enfant. Il aida de ses mains à me descendre; il me reçut dans ses bras; il m'emporta lui-même dans sa cabine; il sanglotait, comme un enfant volontaire qui aurait tué son agneau favori, ou une petite fille, sa colombe. Mes poumons ne reprirent leur jeu que long-temps après. Je revins lentement à la vie. On suspendit pour moi un hamac dans la cabine. Epuisé et l'esprit égaré, je tombai dans un profond sommeil.

Je m'éveillai un peu après minuit, parfaitement calme et ne souffrant plus que du sillon

tracé sur ma poitrine par le cordage. Le capitaine était assis près d'une table ; une lanterne, unique luminaire de la cabine, éclairait ses traits, qui portaient l'empreinte d'un profond chagrin et d'un remords sincère. Il était immobile, les yeux fixés sur mon hamac. L'épaisseur de l'ombre où je me trouvais l'empêchait de voir ma figure. Il s'avança près de moi avec les précautions d'une femme, et me dit d'une voix douce :

— Ralph, mon cher enfant, dormez-vous?

Le son de sa voix frappa mon oreille comme la voix mélodieuse d'une mère.

— Non, capitaine Reud, mais j'ai bien soif.

En un instant, il fut à mon côté avec du vin et de l'eau. Je les reçus des mains de celui que, dans mon animosité, j'aurais assassiné quelques heures auparavant.

— Ralph, me dit-il en reprenant le verre, Ralph, sommes-nous amis?

— Oh! capitaine Reud, comment avez-vous pu traiter ainsi un pauvre garçon qui vous respectait, qui vous aimait tant?

— J'étais fou...Me pardonnez-vous, Ralph ?

Il prit ma main que je lui abandonnai.

— Oui, sans doute ; oui, sans doute ; mais faites-moi une petite faveur en retour.

— Tout ce que vous voudrez, tout ce que vous voudrez, Ralph. Je vous promets de ne jamais plus vous envoyer à la tête du mât.

— Oh! je ne pense pas à cela; j'ai eu tort de vous mettre en colère. Punissez-moi, hissez-moi à la tête du mât... faites tout ce que vous voudrez de moi, capitaine Reud, mais ne m'appelez pas bâtard.

Il ne répliqua rien; il me pressa la main avec ferveur, il la porta à ses lèvres et l'embrassa... Oui, sur mon âme, il l'embrassa... Alors après un moment de silence, il murmura d'une voix douce :

— Bonne nuit.

Et comme il entrait dans l'arrière-cabine pour se coucher, je l'entendis distinctement s'écrier :

— Dieu me le pardonne....! J'ai été bien cruel envers cet enfant.

Le lendemain, nous étions les meilleurs amis du monde, et pendant les trois années que je passai encore avec lui, jamais un reproche, jamais un regard de colère, ne furent échangés entre nous.

Qu'on me permette de faire trois observations sur cet événement mémorable pour moi. La première est qu'à cette époque je n'exerçais aucun contrôle sur les mouvements de ma colère,

contrôle si nécessaire pour prévenir l'outrage, ou pour le venger.

Je sais qu'un grand nombre de mes lecteurs et de mes lectrices qualifieront ma conduite de pusillanime et d'abjecte. Que voulez-vous! Le lait de ma bonne nourrice coulait encore dans mes veines. Tout ce que je puis dire pour me justifier, c'est qu'aujourd'hui je suis tellement changé en bien ou en mal, qu'une pareille tragédie aurait un tout autre dénouement.

Ma seconde remarque, c'est que le capitaine avait un bon cœur, mais qu'il était bien l'exemple le plus frappant des résultats déplorables d'une éducation mal dirigée et du danger d'accorder un grand pouvoir à la jeunesse et à l'ignorance. Jamais homme, avec de bons sentiments innés, n'eut une morale plus incertaine.

Enfin, ce récit ne saurait être considéré comme un libelle contre le service naval, ou un trait d'exagération. Quant au reproche d'être un libelle, la conduite plus raisonnable de nos mille capitaines, leurs soins paternels pour leurs équipages et la stricte justice qu'ils administrent, ne sauraient rien perdre à un acte de tyrannie commis par un membre isolé de leur

corps ; et quant au reproche d'exagération, qu'on se souvienne que, dans la même année et dans la même station que celle où je voyageai à travers les nues, un autre capitaine fit plonger dans le goudron et couvrir de plumes un de ses midshipmen, et le garda dans cet état pendant plus de six semaines. Ce bipède plumé, qui n'était plus un homme, puisque l'homme est un bipède sans plumes de par Platon, habitait le poulailler du capitaine. On ne dit pas, mais il est probable qu'il lui faisait couver des œufs. Il est vrai que le nouveau volatile, étant libéré du service et redevenu simple citoyen, attaqua devant les tribunaux civils son persécuteur pour exercice illégal de la métempsycose, et reçut d'énormes dommages et intérêts. Mon supplice ne fut jamais ébruité hors du vaisseau.

CHAPITRE XLVI.

Ralph entre dans le pays des romans et des pirates. — Un pilote *malgré lui* y fait entrer *l'Eos*. — Visite inopportune.

Peu de temps après l'illégale suspension de l'*habeas corpus* dont j'avais été victime, les forces navales anglaises stationnées dans les Indes-Occidentales s'employèrent activement à la conquête des îles restées au pouvoir des Français. Les unes se rendirent presque sans coup férir, les autres nécessitèrent de grands sacrifices d'hommes et d'argent. Comme il n'est personne qui, trouvant un éditeur, n'ait publié son livre sur ces événements, depuis la capture du petit coin de terre de Deseada, jusqu'à la soumission de la magnifique île de la Guadeloupe, et des glorieux murs de l'antique cité de Saint-Domingue, on me permettra de ne pas entrer dans le détail des opérations.

Entre les incidents belliqueux qui varièrent

la monotonie de notre existence, je dois citer une rencontre avec une frégate de notre force. Malgré la manière un peu brusque dont elle nous quitta, nous ne pouvions nous plaindre d'un manque d'attention de sa part. En moins d'une heure d'entretien, elle nous avait aidés à changer nos mâts de hune. Au lieu des vieilles voiles que nous portions en l'abordant, nous nous trouvâmes, comme par enchantement, décorés d'une profusion de rubans et de banderoles, qui voltigeaient sur nos bas mâts.

Nous étions trop bien élevés pour ne pas rendre leur politesse à messieurs nos ennemis. La température étant généralement trop chaude sous les tropiques, nous déployâmes un zèle empressé à forer la coque de l'aimable frégate, afin d'y établir la libre circulation de l'air; mais, au milieu de cet échange de courtoisies, notre ami *le Gaulois* se rappela un autre engagement, et prit congé de nous. Il nous avait donné de si bonnes raisons pour ne pas nous déranger, que nous nous séparâmes en pleine mer, regrettant de ne pouvoir le reconduire plus loin.

Le capitaine Reud écrivit dans ses dépêches qu'il avait battu et mis en fuite une frégate

française plus forte que lui. Je ne sais trop pourquoi notre camarade avait sitôt quitté la partie. Sa coque était bien quelque peu démantibulée; mais son pavillon flottait intact, et toutes ses voiles portaient, y compris celles de perroquet, lorsqu'il nous salua d'une dernière bordée.

Passons rapidement sur toutes ces folies, pour arriver à une folie plus grande, mais dont le souvenir remplit mon âme de délices. Hélas! il me faudrait les ailes de l'oiseau pour franchir les broussailles et les ronces qui me séparent encore de la rose fraîche et sans épines qui s'épanouit un instant sur mon cœur, et dont le parfum enivra tellement mes sens que, rêvant éveillé, je crus au bonheur.

Je servais depuis deux ans et demi dans les Indes-Occidentales, et j'approchais de ma dix-neuvième année. A cette époque, nous avions déjà recapturé plusieurs navires de la compagnie des Indes-Occidentales. Une histoire de tendresse et d'horreur, une histoire déchirante et sublime, se rattachait à l'une de ces recaptures. Cette histoire doit être arrachée du gouffre de l'oubli, pour la glorification d'un sexe à qui il est honorable à l'homme de savoir rendre honneur. Mais non, cette histoire n'est

pas faite pour de simples mortels : son héroïne la racontera aux anges. Et cependant n'est-il pas des anges sur la terre qui soient dignes aussi de l'entendre? Oui; décidément je fais le vœu de la raconter un jour, si Dieu me prête vie, et si j'ai le courage d'aller jusqu'au bout; pourvu, car c'est encore une condition *sine quâ non*, que ma chère... veuille m'ôter d'un doute qui, depuis vingt-cinq ans, pèse sur ma poitrine. Oui, ce conte sera raconté pour que les femmes pleurent et que les hommes admirent.

Sur un des vaisseaux marchands recapturés, nous trouvâmes un petit bonhomme du nom de Messurier. Les Français lui avaient donné le commandement de leur prise, et il était par conséquent notre prisonnier. M. Messurier avait la langue belliqueuse, et parlait sans cesse de ses exploits guerriers; fier de la gloire de sa nation, il l'était encore plus de la sienne propre. Je concède de grand cœur la première, mais la seconde m'a toujours paru sujette à litige. M. Messurier s'était fait son propre Plutarque. Il nous récitait la longue kyrielle des hommes qu'il avait tués; il les comptait par trois ou par cinq, sur ses doigts; le pouce indiquant

les capitaines; l'index, les lieutenants en premier, et ainsi de suite, pour les divers grades de la marine anglaise, jusqu'aux midshipmen désignés par son petit doigt. Nous nous contentions de rire en haussant les épaules, et de lui demander le nombre de simples soldats tombés sous ses coups, chiffre qui devait être terriblement élevé, à en juger par celui des officiers. Les soldats semblaient trop nombreux ou trop indignes de lui, pour que cet Achille-pygmée en tînt compte. Il ne répondait jamais à cette question que par un *bah!* ou un *pouah!* et passait rapidement sa main droite sur sa main gauche étendue, ce qui voulait sans doute signifier qu'il les avait fauchés comme l'herbe des champs.

On soupçonnait M. Messurier d'être un espion, c'est ce qui faisait prêter l'oreille à son bavardage. Or, un soir, *inter pocula*, il s'avisa de dire, entre autres forfanteries, qu'il se chargerait de conduire une frégate jusque dans les eaux intérieures, d'où sortait cet essaim de pirates qui infestaient les îles, et qui, par la légèreté de leur construction, éludaient nos meilleurs vaisseaux. Nous éclatâmes de rire, suivant notre habitude, mais je racontai cette vanterie au capitaine Reud.

— Par saint Georges! s'écria le vaillant petit créole, il y conduira la frégate de Sa Majesté, l'*Éos*, ou, mille canons! il dira pourquoi.

Notre capitaine oubliait quelquefois qu'il avait juré par saint Georges; mais, quand il jurait ses mille canons, c'était Jupiter ayant pris à témoin le Styx.

Le lendemain, au point du jour, M. Messurier berçait dans ses deux mains sa tête endolorie des excès de la veille, et ne songeait à rien moins qu'à servir de pilote à n'importe quel vaisseau, quand une tape sur l'épaule le tira de son assoupissement.

— Vous êtes un admirable pilote, monsieur le Français? lui dit, avec un sourire demi-sardonique, le capitaine Reud.

— Moi, capitaine. En vérité, vous prisez trop mon peu de mérite. Je suis loin d'avoir cette prétention.

— Vous avez tort; car je vous fais, à compter de cette heure, pilote de la frégate que j'ai l'honneur de commander, à condition que vous allez la conduire où vous savez.

M. Messurier eut beau protester et se désespérer. C'était, disait-il, une fanfaronade de buveur; il avait une pointe de vin quand ces malencontreuses paroles lui étaient échappées; il n'a-

vait pu penser, d'ailleurs, à porter les armes contre sa patrie : l'honneur était le souffle de ses narines, *style biblique.*

— *In vino veritas*, répondit le capitaine. Je m'en tiens à votre vérité d'hier soir.

Le capitaine Reud, ignorant la force des corsaires, continua de croiser jusqu'à ce qu'il eût rallié une seconde frégate, un sloop de guerre et deux bricks portant dix-huit canons. Le commandement supérieur lui restait, par droit d'ancienneté et de grade; il avait pris ses mesures pour cela. Ses préparatifs furent bientôt faits. A défaut de talents, il était expéditif et décidé. Nous nous trouvâmes, un beau matin, près des côtes rocheuses de la partie orientale de Saint-Domingue, et nous longions le rivage depuis une couple d'heures, quand nous aperçûmes une ouverture entre les énormes blocs de granit suspendus au-dessus des vagues bleues.

Le capitaine Reud, prenant sur lui toute la responsabilité de l'aventure, fut d'avis d'entrer à l'instant. On examina toutes les cartes; elles ne donnaient aucune indication. La sonde annonçait si peu de fond, le chenal était si étroit et si tortueux que nous ne pouvions concevoir comment un corsaire même y avait passé. Si l'on

songe que notre frégate tirait vingt-trois pieds d'eau, on ne s'étonnera pas de la panique de l'équipage.

Nous mîmes en panne. Les différents capitaines de l'escadrille, convoqués à bord, tinrent une espèce de conseil de guerre. Toutes les voix, moins une, se prononcèrent contre une entreprise qualifiée d'extravagante et d'insensée. Il n'en fallait pas plus pour décider le capitaine Reud à l'exécuter immédiatement. On devait compter, disait-il, sur le chapitre de l'imprévu, sur la gracieuse Providence et sur le talent de M. Messurier. Le pauvre petit homme fut donc placé à cheval sur la vergue de misaine, entre deux matelots qui, lui appuyant sur chaque oreille un canon de pistolet, avaient ordre de lui faire sauter la cervelle, dès l'instant où le navire toucherait. C'était un spectacle comique et pénible, à la fois, que les angoisses de ce pilote malgré lui. Il jurait ses grands dieux; il suppliait, il protestait. La sueur de l'effroi découlait de son front et ruisselait sur son visage, mais il n'en gouvernait pas moins le vaisseau avec une précision qui prouvait qu'en fait d'art nautique, du moins, M. Messurier n'était pas un fanfaron.

Nous étions à peine engagés de quelques cen-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

taines de pas dans cette gorge étroite, que, oubliant les périls du vaisseau, je n'avais plus de regards que pour les tableaux qu'une nature pittoresque déroulait devant nous. L'air était pur, le vent doux et caressant. L'eau était lisse comme la joue de notre première maîtresse, brillante comme son sourire, bleue comme ses yeux, et reflétait, comme eux, le ciel. Le chenal était si resserré en beaucoup d'endroits, que le vaisseau n'eût pu virer de bord, quand bien même il aurait tourné sur son axe. Il nous fut même impossible, en plusieurs endroits, de mettre nos bonnettes dehors. A l'un des points du défilé, les rochers, bien plus élevés que nos mâts, semblaient tendre à se rejoindre, et ne laissaient apercevoir le ciel que comme un long ruban bleu. Plus loin, d'antiques forêts couronnaient les roches, et confondaient leurs branches touffues : nous n'avions plus de jour que par des espèces de lucarnes de verdure.

Les matelots regardaient les lieux où ils se trouvaient, avec un étonnement mêlé de crainte. Le spectacle de ces gigantesques murs festonnés de fleurs et couronnés d'arbres était varié par d'autres spectacles. De temps en temps le chenal s'ouvrait en vastes lagunes dont les rives

pendantes et émaillées étaient couvertes de maisons de pierre de taille et de plantations bien cultivées ; puis le passage se resserrait tout-à-coup ; les masses de rochers s'élevaient en arcades au-dessus de nos têtes. La route était tortueuse, mais le lit du chenal était peu accidenté. Nous serpentions avec lui, et de temps en temps nous découvrions un courant d'eau pittoresque, une grotte si fraîche et si belle, que les nymphes du lieu devaient y habiter. A l'entrée du passage, les lames se brisaient en mugissant contre la base éternelle des rochers ; mais à cent toises plus loin l'eau restait calme comme un miroir. A mesure que nous avancions, le bruit cadencé des vagues arrivait plus faible à nos oreilles. Il cessa bientôt d'éveiller les échos des rochers. Ce profond silence commençait à nous paraître étrange ; nous éprouvions malgré nous ce mélange de crainte et de respect qu'inspire une vaste et sombre cathédrale où l'on entre pour la première fois. Une légère brise soufflait sans bruit, et, mourant par intervalle, semblait abandonner à lui-même notre vaisseau, qui glissait toujours en avant.

Le silence qui régnait à bord ressemblait à celui du tombeau, et le petit nombre de mots

qui, de temps en temps, venaient soudain interrompre ce calme, répercutés par les larges pans de rochers entre lesquels nous avancions, prenaient un son creux et surhumain.

Mais la scène ne tarda pas à changer. Les promontoires saillants et les murs gigantesques disparaissaient derrière nous pour faire place à une jolie baie, bordée de forêts, parsemée d'îles de verdure et riche de toutes les beautés, de toutes les gloires du printemps. Partout Flore avait semé les fleurs nuancées de sa corbeille. Nous avançâmes ainsi pendant douze milles environ. Personne ne paraissait ou ne semblait du moins remarquer notre approche. Le plus petit effort de défense de la part des habitants des deux rives nous eût arrêtés tout d'abord. Je crois vraiment, en me représentant aujourd'hui les rocs qui pendaient sur nos têtes, qu'une couple de livres de poudre, adroitement placées et enflammées au moment convenable, suffisaient pour faire tomber sur nous des quartiers de rochers, qui nous eussent infailliblement ensevelis ; sans compter les divers angles où deux ou trois canons braqués à temps eussent foudroyé, pendant une ou deux heures, le vaisseau, avant que la riposte lui devînt possible. J'ai déjà dit que le défilé était trop étroit

pour que *l'Eos* pût se mettre en travers et lâcher sa bordée à l'ennemi, qui l'aurait attaqué de front.

L'escadrille continuait donc d'avancer, quand une large baie ou plutôt un lac d'eau salée déploya devant nous sa nappe d'eau, où deux larges courants venaient se confondre. A notre droite, s'élevait la ville d'Anania et son fort, perché sur un cavalier, qui dominait les maisons et la flamme de notre grand mât.

Notre visite inattendue, comme bien d'autres visites inopportunes, jeta la panique parmi ceux qui en étaient l'objet. Douze ou treize beaux schooners, qui avaient toutes leurs voiles dehors, décampèrent en un clin d'œil et remontèrent les deux rivières. Il était environ midi quand nous jetâmes l'ancre devant la ville. La brise était tombée entièrement. Il y avait, outre les schooners, un grand nombre d'embarcations et de voiles, et les habitants s'y précipitaient en foule, avec leurs objets les plus précieux dans l'intention de chercher un refuge à l'intérieur; mais, au signal donné, notre escadrille mit tous les canots à flot et la chasse commença.

CHAPITRE XLVII.

Un assaut nocturne où les vainqueurs paient l'amende. — Ma première blessure. — Les ménages improvisés.

Nous tombâmes d'abord sur les alléges où les habitants avaient entassé leurs meubles les plus précieux, et nous leur fîmes jeter l'ancre sous la protection de nos canons. Quant aux corsaires qui nous montrèrent les talons, nos grands canots leur donnèrent la chasse, et, les abordant l'un après l'autre, finirent par les capturer tous. S'ils avaient agi avec tant soit peu d'ensemble, nos canots auraient eu fort à faire; mais la soudaineté de notre apparition avait ôté toute présence d'esprit au commandant.

Notre ivresse était au comble. Nous ne doutions pas que toutes les richesses de la ville et toute la flottille française ne nous fussent partagées comme bonne et légitime prise. Ces bricks et ces schooners, si lourdement chargés que leur poupe enfonçait sous l'eau, nous nous les

imaginions remplis de trésors. Des songes d'or nous berçaient éveillés. Nous allions recouvrer le pillage des siècles, car Anania avait toujours été un nid de pirates. L'un de nous fut cruellement trompé, sous un rapport du moins. Jusqu'ici nous n'avions rencontré aucune résistance; il était dix heures du soir, et la pleine lune remplaçait parfaitement le jour, quand tous les officiers, après un copieux dîner chez le capitaine, montèrent gaiement sur le pont. C'était une joie folle; chacun se frottait les mains en songeant à sa part dans les prises, et cette hilarité redoublait à l'arrivée de chaque canot, qui, après nous avoir annoncé, en notre qualité de commodore, qu'un autre pirate ou un autre vaisseau marchand venait d'être capturé, s'en retournait continuer la chasse.

— Maintenant, messieurs, dit le capitaine, écoutez bien ce que nous ferons. Nous enverrons demain, avant l'aube, tous nos marins à terre pour prendre possession de la ville. Mais je vous recommande, avant tout, la civilité envers les dames. En ma qualité d'amiral de notre flotte, je prends le beau sexe sous ma protection spéciale.

— Bon Dieu! capitaine Reud! eh! qui donc pourrait avoir l'idée d'effrayer ces pauvres pou-

lettes? Mais je ne vois aucun mal à ce que nous fassions un petit tour à terre, ne fût-ce que pour les rassurer.

Et, ce disant, le capitaine d'un des bricks de dix-huit canons frisa ses moustaches.

— Non pas cette nuit; je consigne tout le monde à bord. Mais confiez-vous à moi. Les meilleurs écus et les plus frais visages ont été embarqués les premiers, et nous les tenons avec la flottille capturée. Il y aurait de l'imprudence à nous aventurer ce soir dans les environs de la ville. Les drôles peuvent avoir des poignards effilés à leurs ceintures : attendons le grand jour. Ce n'est pas que je m'attende à la moindre résistance; ils n'ont pas assez de cœur pour jeter une pierre à un chien.

Ce brocard fanfaron sortait à peine des lèvres de notre honoré capitaine, qu'un boum! boum! terrible, réveille brutalement les échos. Un éclair luit presque au-dessus de notre tête, éclair précurseur d'un boulet de vingt-quatre qui traverse notre bastingage, nous couvre de crins et de bourre, perce obliquement le pont, le faux pont, et, sortant un peu au-dessus de la ligne d'eau, laisse derrière lui une voie toute frayée.

— Voilà qui est drôle, dit le capitaine Reud

en secouant les crins et la poussière dont il était couvert.

—Très drôle en vérité, répondirent en échos dociles ses convives bien repus.

Je trouvai la plaisanterie fort mauvaise. Le capitaine m'ordonna de faire battre le ralliement. Les lieutenants et la moitié des équipages étaient dehors avec les canots, et glanaient les restes de la flottille. Les canonniers coururent à leurs pièces. Elles n'étaient que faiblement amarrées, et elles furent prêtes en un instant à riposter au feu qu'on dirigeait sur nous. Mais d'où le dirigeait-on ? Nous tournâmes les yeux à droite, à gauche, devant, derrière, en-haut enfin. C'était d'en-haut ; mais la mèche échappa des mains de nos canonniers. La batterie était située sur une si grande élévation, qu'à moins de hisser la frégate jusqu'en vue de ce fort aérien, pas un de nos canons ne pouvait porter. Un nouveau boulet hâta nos délibérations. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Le capitaine Reud renvoya les divers commandants à bord de leurs vaisseaux, leur enjoignant de nous expédier, aussitôt le retour des canots, tout ce qu'ils auraient de monde. Quant à nous, vaisseau amiral, il ne nous restait que notre pinasse. J'y sautai, suivi du

capitaine et de six marins. A l'exception du quartier-maître et de deux sentinelles, tout le monde descendit dans la cale avec ordre exprès de ne pas s'exposer. Le navire fut confié à la garde du canonnier, tandis que le charpentier et ses aides s'évertuaient à boucher les voies d'eau. Chaque boulet perçait les ponts et sortait sous l'eau par le flanc de la carène. Notre position devenait fâcheuse. Mais deux pièces seulement jouaient sur nous; et quoique pointées avec une admirable précision, elles tiraient très lentement. Nous ramions depuis un quart d'heure, et nous n'étions plus qu'à quarante verges du rivage, quand nous fûmes ralliés par des canots de toutes dimensions qui revenaient de la poursuite. La plupart étaient encombrés de monde. En un moment, nous sautâmes à terre; et sans nous donner le temps de nous former en colonne d'attaque, nous grimpâmes à qui mieux mieux jusqu'au haut de la colline. Elle était efflanquée et roide; mais nous ne fûmes inquiétés par aucun feu de mousqueterie. Quant aux canons, il était impossible de les pencher suffisamment dans leur embrasure, pour qu'un seul coup portât contre nous. A moins d'être

aveugle, l'ennemi nous avait aperçus, car la lune était dans son plein et brillait d'un éclat inaccoutumé. Il nous laissa approcher néanmoins, sans paraître prendre garde à nous, et la frégate reçut deux nouveaux boulets pendant cette montée.

Notre assaut était si peu prémédité, que le capitaine Reud n'avait d'autre arme que son épée d'ordonnance; son aide-de-camp, j'avais l'honneur de remplir auprès de lui ces importantes fonctions, ne portait qu'une dague tellement recourbée, qu'avec la meilleure intention du monde il m'eût été impossible de poignarder personne, et si émoussée que je n'aurais osé entreprendre de découper un plumpudding avec un pareil instrument. J'avançai de front avec mon capitaine vers le parapet, où je cherchais vainement une brèche; mais j'étais si honteux de mes armes offensives, que j'hésitais à les exposer aux rayons de la lune, quoique mon compagnon eût déjà mis flamberge au vent. Nous arrivâmes enfin au pied d'un petit bastion, construit avec des fascines et des mottes de gazon que nous nous disposions à escalader, quand une première décharge de mousqueterie siffla à nos oreilles; elle était apparemment dirigée contre les chauve-souris,

ou nous serions retombés tous les deux percés comme des cribles.

Notre troupe poussa un houra menaçant : en un clin d'œil, nous fûmes dans le fort, où les uns pénétrèrent de front, les autres par les flancs. Pour les services que je rendais avec ma dague, j'aurais fait tout aussi bien de charger les mains dans mes poches, comme un midshipman qui hume la brise sur le pont du vaisseau. Nous n'en étions pas moins face à face avec nos adversaires sur le plancher du fort au moment même où ils se préparaient à fuir. Que n'étaient-ils plus lestes pour eux et pour nous! Le lecteur doit bien supposer qu'après avoir escaladé le parapet, il nous fallait un instant pour rattraper notre équilibre, instant fatal s'il en fut jamais. Le Français qui se trouvait directement opposé au capitaine Reud n'hésita pas à lui porter la baïonnette au visage comme on pique un cheval aux naseaux. Le capitaine rejeta la tête en arrière, et, tout désarmé que j'étais, je m'efforçai de détourner le fusil; mais je ne fis que changer la direction de la baïonnette qui glissa de la bosse du nez jusqu'au sommet du front, laissant derrière elle un sillon sanglant. La détente partit; la calotte du crâne de notre infortuné capitaine

sauta et ne resta suspendue à la tête que par une étroite lanière du cuir chevelu. Le coup fit pirouetter comme une girouette le pauvre petit créole; je me retournai pour le recevoir dans mes bras, donnant à l'ennemi l'occasion d'étudier mon profil. Il en profita pour me percer le cou par derrière; sa baïonnette entra de gauche à droite en contournant une des vertèbres, et ressortit de l'autre côté. Le drôle, ayant ainsi trouvé un fourreau pour sa baïonnette, me laissa dressé comme une caille au bout d'une brochette, et nous montra les talons. Au moment où la crosse de fusil tomba à terre, j'eus la tête tordue d'une affreuse manière, mais je me trouvai délivré de cette lourde flèche.

C'était la première fois que mon sang coulait pour la patrie, et j'en perdais beaucoup plus que le capitaine. La garnison du fort escalada à son tour les parapets et se précipita cul par-dessus tête de l'autre côté du rocher. Trois ou quatre traînards furent tués sur la plate-forme. Je retournai leurs cadavres dans l'espoir de reconnaître celui du brutal qui nous avait échappé. Quelques fuyards furent rattrapés par nos balles avant d'arriver au pied de la colline, et nous restâmes maîtres du fort avec

une perte totale d'un homme tué et de six blessés. Ma blessure était peu de chose; un emplâtre de diachylon gommé, appliqué sur les deux orifices, fut tout le secours que je réclamai et que j'obtins de la chirurgie. Mais le pauvre Reud était dans un tout autre cas. J'épargne au lecteur la repoussante description de sa blessure; elle était affreuse. Il demeura pendant un mois dans un état complet d'insensibilité; et, quoiqu'il ait survécu plus de six mois à cette fatale nuit, grâce à la calotte d'argent dont on le coiffa, il ne recouvra jamais entièrement sa raison.

J'en fus quitte pour un torticolis qui me fournit maintes occasions de parler du courage que j'avais déployé dans l'assaut et de mes honorables cicatrices. Le lendemain de cette victoire, chèrement payée, toutes nos prises furent mises en sûreté; on prit formellement possession de la ville, et, tandis que le capitaine Reud restait plongé dans une torpeur semblable à la mort, on délibéra sur ce qui nous restait à faire de notre conquête. A cette époque, les deux factions des noirs, Pétion et Christophe, étaient maîtresses de la partie occidentale de l'île; les Espagnols avaient de vastes possessions au centre; les Français res-

taient maîtres de la ville de Saint-Domingue et conservaient un pied-à-terre peu sûr dans la partie orientale, où nous nous trouvions alors.

La place était trop peu importante pour y laisser garnison anglaise. La plupart des officiers et tous les équipages désiraient naturellement le sac de la ville; mais le capitaine de la seconde frégate, qui avait pris le commandement, ferma obstinément l'oreille à l'avis de la majorité. Il fallut donc nous contenter de détruire le petit chantier, de brûler trois beaux schooners en train de construction, et de démolir la redoute si fatale au capitaine Reud. Les officiers et de petits détachements de marins obtinrent alors la permission d'aller à terre et de s'héberger chez les habitants; on donna les ordres les plus stricts pour respecter la vie des hommes et l'honneur des femmes, et ces ordres furent généralement exécutés. C'était un passe-temps fort agréable que d'aller à terre, d'entrer dans la première maison venue, d'y demander tout ce qu'on désirait, de trancher du protecteur, et de s'en aller sans avoir à solder les *item* de la carte.

Ces brigands, je parle des habitants d'Anania, et non pas de nos hommes, étaient traités certainement avec beaucoup de douceur.

Je crois que depuis des siècles ils étaient nés et morts pirates de père en fils. C'était un ramassis de toutes les nations du globe, et je dois à mon amour pour la vérité historique, d'avouer que ce croisement de races avait produit des hommes robustes et bien faits ainsi que des femmes ravissantes. Parmi elles, un grand nombre d'Anglaises, capturées avec nos vaisseaux marchands,—avaient été contraintes de partager le lit de leurs ravisseurs. La plupart, réconciliées à leur sort, comme les Sabines, n'auraient quitté qu'à regret leurs époux, leurs demeures et leurs enfants.

Le gouverneur de la ville, vieux colonel français, avait été fait prisonnier au moment où il cherchait à s'échapper dans l'un des schooners. Il resta quelque temps à notre bord, et nous avoua que la place qu'il commandait devait uniquement sa prospérité *à la liberté du commerce.*

Nos captures, lourdement chargées, quittèrent successivement le port sous l'escorte des deux bricks. Le sloop de guerre les suivit, et la seconde frégate ferma la marche. Nous restâmes seuls dans ces eaux paisibles, où notre séjour se prolongea trois mois. Notre capitaine fut tout ce temps entre la vie et la mort. Il

n'était permis à personne de dépasser le mât de misaine, nous ne parlions que par chuchottement, et nous marchions sur la pointe du pied. Toutes les précautions étaient prises pour observer le plus rigoureux silence. Nous nous dédommagions amplement à terre de notre contrainte à bord. La plupart des officiers et des matelots avaient pris femmes; et pour suppléer à la publication des bans, ils avaient écrit à la craie ou peint leurs noms sur la porte des maisons où ils avaient fait élection de domicile.

CHAPITRE XLVIII.

Les liaisons dangereuses. — Ralph échappe à l'amour physique pour tomber dans l'amour platonique. — De Charybde en Scylla.—Il a d'abord peine à comprendre la conduite du père de sa Dulcinée. — Il pleure de rage en apprenant que l'amour l'a fait l'esclave d'une esclave.

A cette époque je fronçais le sourcil à quiconque me contestait les priviléges de l'homme. Après mon coup de baïonnette, ma vanité devint insupportable. Le mot *jeune homme* excitait mon souverain mépris. J'en avais depuis long-temps fini avec *mon garçon*. Je demandais au ciel une barbe; mais la barbe ne venait pas. Pour suppléer à ce défaut, j'étudiai devant ma petite glace des airs de matamore; mais tous mes efforts pour me donner une apparence masculine échouaient. Ma figure était trop douce et trop féminine, quoique ma stature et la solidité de ma charpente répondissent à mes souhaits.

Nous étions cantonnés paisiblement dans la

ville, et quelques uns de nous dans les cœurs aussi bien que dans le logis des aimables créoles. Je me promenais dans les rues, la modestie marchant toujours à ma droite et la tentation me lorgnant à gauche. Je regardais les ménages de mes collègues et j'admirais leur promptitude à s'entourer de tous les conforts de la vie, y compris une jeune épouse, et souvent même une bande d'enfants. Ce n'était pas seulement de l'amour *tout fait* qu'ils se procuraient par ce moyen, tout le monde en peut acheter pour de l'argent comptant; c'était une progéniture toute faite, une maison toute montée, sans qu'il leur en coûtât un sou.

— Je vous attends ce soir, me dit notre officier comptable, retenez bien mon adresse: rue de France, n° 14. Nous dînerons en famille, à cinq heures, entendez-vous?

— Ma colombe, ajouta-t-il en s'adressant à son épouse *pro tempore*, tâche de nous avoir du poisson. Monsieur l'aime beaucoup.

— Certainement, mon amour, repartit la colombe.

—Mais asseyez-vous un instant, et permettez que je vous présente à ma belle-sœur, made-

moiselle d'Avalonge : — Mademoiselle d'Avalonge, M. Rattlin, aspirant aux plus hauts emplois de la marine britannique, — Monsieur Rattlin, mademoiselle d'Avalonge.

La belle-sœur était jeune et jolie, blanche comme une Anglaise, et coquette comme une Parisienne. Je la trouvai charmante. Elle me trouva charmant. Je le lui déclarai ; elle me l'avoua. Ses grands yeux bleus qui se fixèrent sur les miens, me firent monter le sang au visage, et ses jolis doigts pincèrent les cordes de sa guitare, tandis que des notes ravissantes comme celles du rossignol s'échappaient de son gosier.

Je pris congé de monsieur, de madame et de mademoiselle, qui me présenta sa blanche main à baiser. Je promis d'être ponctuel, et le diable sait si j'en avais l'intention. Mais l'homme propose et Dieu dispose! Il était écrit là- haut que je ne filerais pas une quenouille aux genoux de mademoiselle d'Avalonge. Mademoiselle d'Avalonge n'était pas la femme que j'avais rêvée. Elle eut peut-être mon premier caprice, mais avant les caprices, je devais passer par les premières amours. Notre officier et sa colombe eurent le temps de s'impatienter, le dîner et mademoiselle d'Avalonge eurent celui de se

refroidir; — mais je ne portai pas la dent au dîner, et je ne revis jamais le minois de la colombe ni de sa sœur.

Je quittai la ville pour remplir la mission que j'avais reçue d'explorer le pays. Je m'aventurai dans l'intérieur des terres, mais sans perdre jamais de vue la flamme de notre grand mât, et en me dirigeant du côté de la mer. Je trouvai les environs bien cultivés, les bâtiments des diverses plantations solidement construits et en pierre. Partout on m'invitait à m'asseoir et à me rafraîchir; mais je refusais ces offres obligeantes. J'atteignis enfin un joli bois où l'on reconnaissait le travail de l'homme, aux effets pittoresques que produisaient divers massifs habilement combinés. Il était un peu plus de midi, et de vastes arbres d'acajou offraient un agréable ombrage. Je me promenais en long et en large sous les bosquets formés par leurs branches entrelacées, sentant en moi un luxe de vie et nourrissant mon orgueil des rêves les plus fous. Tantôt, je souhaitais quelques grandes aventures, comme on en lit dans l'Arioste; tantôt, je m'imaginais que j'étais roi; puis ma pensée revenait s'apitoyer sur le pauvre Reud, et, songeant aux maux que, dans l'exercice de

notre honorable profession de marins, nous causons journellement à l'humanité, aux vices dans lesquels la plupart de nous se plongent, je me demandais ce qu'il y avait dans la vie qui pût tant faire souhaiter de vivre.

Je me rappelle encore les pensées accablantes et tumultueuses qui se pressaient dans mon esprit pendant ces heures de rêverie solitaire. Je me croyais en quelque sorte forcé d'empaqueter tous mes souvenirs avant de m'élancer sur une nouvelle mer, mer inconnue et mystérieuse. Lorsque mon esprit eut épuisé tous les objets de contemplation que m'offrait le spectacle déployé autour de moi, ma pensée, comme un alcyon plaintif, prit son vol, et, rasant les mers, alla s'arrêter dans ma patrie. Ma patrie! hélas! avais-je une patrie, moi qui n'avais jamais connu de mère? La patrie est aux lieux où l'on nous aime... Personne ne m'aimait, et, dans le sens immense, infini, du mot, je n'aimais personne au monde! Étais-je destiné à trouver jamais un être, un ange consolateur pour partager mes peines et se réjouir de mes joies, un autre oreiller pour reposer ma tête que le rude bois d'un cercueil. Le cœur de l'homme a de l'énergie à dépenser; il faut qu'il haïsse ou qu'il

aime. Je ne connaissais pas plus la haine que l'amour. Heureux l'Indien d'adorer un fétiche; il me fallait aussi une idole, à moi.

Tout-à-coup, à peu de distance du tertre où je demeurais immobile et absorbé dans mes réflexions, j'entendis des voix confuses et des clameurs qui annonçaient une violente querelle. Un mille sabord, deux ou trois goddem et une série de gros jurons maritimes m'apprirent que des hommes de mon équipage jouaient un rôle dans cette échauffourée. Je m'élançai à travers un taillis, et je me trouvai sur le bord d'une pelouse qui se déroulait en pente peu rapide devant une assez belle habitation entourée des bâtiments nécessaires à une sucrerie. Le groupe d'où partaient les cris était composé d'un petit vieillard, qu'à son parler je reconnus pour un Français. Complétement vêtu de nankin et tenant respectueusement à la main son chapeau de paille à larges bords, il s'exprimait avec les gestes les plus expressifs: les deux matelots, qui n'appartenaient pas à notre frégate, mais, sans aucun doute, à quelque autre navire de la flottille, n'écoutant pas plus ses gestes que son français, tiraient, chacun de leur côté, au risque de lui briser les bras, une belle et timide jeune fille d'environ quinze ans. Un

grand nombre de nègres, sortis des divers ateliers, grimaçaient et grinçaient des dents, mais restaient spectateurs passifs de cette scène. L'un d'eux, qui écorchait un peu l'anglais, fut le premier qui me découvrit, et s'écria : — Un officier ! un officier ! Les drôles n'en entendirent pas davantage. Ils lâchèrent simultanément leur proie et se trouvèrent, en un clin d'œil, à mes pieds, leur chapeau goudronné à la main. Je tirai mon carnet de ma poche, j'y inscrivis leurs noms, et je leur ordonnai de regagner immédiatement leurs vaisseaux. Ils obéirent, ou en firent du moins le semblant, non sans jeter en arrière plus d'un regard de rage. J'étais maître du champ de bataille; comme les Roger et les Roland, je venais de délivrer la beauté captive. Les noirs me prodiguaient les poignées de mains; les négresses baisaient mes genoux ; mais ma plus enivrante récompense, fut le regard reconnaissant que fixait sur moi la belle et pâle créature que je venais de délivrer. Pauvre enfant ! son sein palpitait encore, comme celui de la colombe échappée des griffes du vautour, ou, pour mieux exprimer l'horreur de la situation de la vierge entre ses ignobles ravisseurs, comme le pauvre colibri, le colibri *vêtu de rubis, de topase et d'émeraude,*

qu'un petit miracle (et pourquoi Dieu n'en ferait-il pas pour ces pauvres petits oiseaux!) vient de soustraire aux pattes velues de l'araignée géante qui lui fait la guerre.

M. Manuel ne m'épargna ni les félicitations, ni les remerciements, et, dès qu'il se fut aperçu que j'entendais le français, il épuisa le vocabulaire copieux de sa langue pour me convaincre de sa gratitude. Je ne voyais pas en quoi je la méritais tant. Si le service rendu était incommensurable, il ne m'avait pas coûté grand' chose. Je n'avais pourfendu aucun géant; je n'avais pas perdu un bout d'oreille; j'avais parlé, et l'on avait obéi. Voyant l'impossibilité d'arrêter le torrent de sa gratitude française, je pris le parti de le détourner, en acceptant son invitation pressante d'entrer chez lui, pour m'y reposer, après l'action héroïque et périlleuse que je venais d'accomplir.

Nous fûmes bientôt assis dans l'appartement le plus frais de la maison, et tout le luxe des Indes-Occidentales fut mis à contribution pour tenter mon palais. En moins de quinze minutes, M. Manuel m'eut instruit de sa généalogie, de ses propriétés, de son histoire. Il protesta, avec force gestes et serments, contre toute relation avec les brigands qui habitaient Anania. Il les

méprisait profondément, les connaissant tous pour des pirates ou des recéleurs de pirates, des révolutionnaires et des républicains; il était royaliste de cœur et d'âme, et, par conséquent, dévoué à l'ancien régime. Quant à la propriété qu'il cultivait, c'était *un bien patrimonial*, c'était l'héritage de son père, du petit nombre des Français qu'avait épargnés la révolte des noirs. Il avait été élevé à Paris; mais, depuis trente-cinq ans, il était de retour dans ses terres où il avait résidé sans interruption... Il était célibataire, et n'avait d'autre famille que Joséphine, sa chère et unique enfant.

M. Manuel n'ajouta rien pour le moment, mais je compris assez que la pauvre petite assise à côté de lui était la fille d'une esclave.

Je fixai pour la première fois mes yeux sur elle, avec la plus vive émotion, mais ce n'était que de la pitié. J'avais résidé assez long-temps dans les Indes-Occidentales pour comprendre sa position aux yeux du monde. M. Manuel n'était pas homme à en faire un secret. Il compléta bientôt le récit de sa vie. Il me raconta comment Joséphine avait été mise au monde par une belle mulâtresse qui lui avait coûté une grosse somme d'argent. La jeune fille ne manifesta aucun signe d'émotion à ce récit; ses

joues ne se couvrirent d'aucunes roses. Elle demeura calme et pâle comme une satue antique; mais ce calme était celui de l'innocence.

J'essayai de l'amener insensiblement à se mêler à notre conversation. Combien je la trouvai ignorante! oh! profondément ignorante! Toutes ses idées étaient renfermées dans le cercle des propriétés de son père, à part les superstitions qu'elle avait recueillies parmi les nègres de la plantation. Toute l'éducation que lui avait donnée M. Manuel se bornait à pincer par routine quelques airs de guitare et à chanter quelques vieilles romances françaises. Elle était cependant accoutumée à tous les soins et à tous les respects dont le monde entoure une grande dame. Un certain nombre de négresses n'avaient d'autre emploi que d'obéir à ses désirs, et sa mise était toujours riche et recherchée. Je m'aperçus bientôt que l'isolement en avait fait un composé d'enthousiasme et de mélancolie. Elle avait un peu plus de quinze ans; mais quinze ans sous les tropiques répondent à vingt et un en Europe. Elle était femme et complétement formée, légère, potelée et extrêmement active dès qu'elle sortait de l'espèce d'extase où son esprit rêveur la plongeait momentanément. Tous ses mouvements

étaient gracieux, et qu'on pardonne à un marin une comparaison dont les poëtes ont fait un étrange abus, aussi onduleux que les flots enflés par le zéphir. Selon que sa marche était pressée ou lente, elle bondissait ou semblait effleurer le sol et glisser sur l'eau comme une vision céleste. Sa grâce n'était pas de celles qu'un maître de danse vend à tant par mois à nos ladies; la nature lui en avait donné les leçons sous les frais ombrages des bois. Elle avait eu pour gymnase les vagues caressantes de l'Océan. Vous décrirai-je ses traits? je les ai là dans mon cœur et dans ma tête brûlante; mais la parole, si faible déjà pour rendre l'image de la beauté, exprimera-t-elle jamais ce que l'amour ajoute à cette image, les teintes ineffables qu'il étend sur un portrait et cette espèce d'auréole dont il couronne une tête adorée; non, je ne décrirai rien. Mais quoique esclave, Joséphine avait peu de sang nègre dans ses veines, sa physionomie ne rappelait en rien le type africain. Elle n'était blanche ni comme un cygne ni comme une Anglaise; mais sa peau était transparente et pure, et sa blancheur mate rappelait celle de la riche écume du lait. J'ai vu quelque chose de semblable sur ces porcelaines de Chine transparentes qui

représentent les dames sequestrées de cet empire inhospitalier, et je m'imagine que la célèbre Poppée devait un teint semblable aux bains de lait d'ânesse qu'elle prenait tous les jours. On sait que cette belle et malheureuse épouse de Néron entretenait un troupeau de quinze cents de ces innocentes bêtes, et qu'étant un jour bannie de Rome, elle en sortit précédée par ce troupeau. Joséphine n'avait pas de couleurs; je hais les couleurs vives sur la joue des femmes : des émotions brûlantes eussent pu seules amener l'incarnat sur son front calme et pensif. Ses traits n'étaient pas ciselés, et un moderne Praxitèle, au moment de les imiter sur un bloc de marbre de Paros, eût peut-être jeté son ciseau et reconnu son impuissance. Il y avait dans toute la personne de Joséphine quelque chose de vaporeux, je demande encore pardon aux classiques de cette expression; mais je n'en vois pas d'autres, et d'ailleurs c'est l'amour qui parle: on sait que l'amour est romantique et extravagant. J'avais promis de ne rien décrire, et me voilà plongé dans une description. Je m'arrête, lecteur, et je ne vous dirai rien de sa longue chevelure d'un noir d'ébène; de ses lèvres, où l'abeille n'eût pas été se poser, parce qu'elle n'a pas à

butiner sur un bouton de rose; de ses yeux, enfin, de ses yeux qui semblaient nager dans un océan de mélancolie.

Je m'étais tourné vers elle, et elle me regardait avec confiance. Ses grands yeux semblaient m'attirer et me dire:—Approchez-vous plus près de moi, pour que je puisse vous comprendre. N'êtes-vous pas un être d'une autre nature que ceux qui m'entourent? N'êtes-vous pas l'être qui doit m'apprendre ce que je suis, et me donner quelque chose à vénérer, à idolâtrer, à aimer? —Tandis que je continuais à lui parler, son attention se changeait en un doux ravissement; mais une mélancolie solennelle tenait toujours ses sensations captives.

Le père et la fille furent bientôt instruits de mon nom, de mon rang et de ma situation. M. Manuel, nous voyant plongés dans une mutuelle extase, alla vaquer à ses occupations. Je parlais le français plus correctement qu'elle; elle le parlait avec plus d'abondance. Nous nous comprenions si bien, qu'une heure n'était pas écoulée que j'étais aux pieds de l'esclave, lui jurant que je l'adorais, que j'aimais tout en elle, jusqu'à son ignorance. Elle m'avoua qu'elle m'aimait aussi. Cet ange m'aimait! — Pourquoi? Je vous le donne en cent, lec-

teur. — Parce que je ressemblais tant au bon esprit qui se promène doucement dans la forêt, et qui arrête les brouillards pestilentiels avant qu'ils n'atteignent la demeure de l'homme.

Je lui demandai tout naturellement si elle avait vu le bon esprit, pour me trouver de la ressemblance avec lui.

— Non, reprit-elle, mais je le connais comme si je l'avais vu. La vieille Jumbila, une de mes négresses, m'en a parlé si souvent, que son image m'est aussi familière que la présence de mon père.

— Que de choses vous avez à désapprendre, ma douce amie ! pensai-je en moi-même. Mais vous en avez bien plus encore à apprendre, et mille fois heureux votre précepteur.

M. Manuel ne rentra qu'au coucher du soleil. Un excellent dîner nous attendait dans un appartement voisin. Après le dîner, Joséphine se leva, et son père, qui connaissait les habitudes anglaises, fit apporter une bouteille de vieux vin. Je profitai de l'occasion pour lui reprocher, dans les termes les plus doux possibles, l'ignorance profonde où il laissait sa fille.

Sa réponse fut une assez singulière grimace, accompagné d'un haussement d'épaules qui fit

disparaître sa tête, tandis que ses bras et ses doigts s'étendaient de toute leur longueur.

— Que voulez-vous! on en sait toujours assez pour être esclave.

— Esclave!... Mais, mon cher monsieur Manuel, lui répondis-je, car son vieux champagne et sa divine fille commençaient à m'exalter, que ne lui enseignez-vous au moins à lire et à écrire? Que ne lui apprenez-vous qu'elle possède une âme immortelle, une âme précieuse à son créateur? Que ne lui apprenez-vous à mépriser les ridicules superstitions de l'*obéisme*, les *esprits des brouillards*, la sorcellerie et les fétiches? Que n'en faites-vous une compagne dont celui qui vous parle puisse faire la sienne? Avec tant d'attraits et une si belle âme, bien qu'elle ne soit encore qu'un diamant brut, je suis convaincu que votre fille parviendrait au plus haut point de perfection qu'il soit donné d'atteindre à notre pauvre humanité.

— Que voulez-vous! répéta M. Manuel; et cherchant à justifier sa coupable négligence, m'assura que d'après les règles sociales et les lois, une personne de la classe de Joséphine, possédât-elle tous les attributs d'un ange, ne pouvait-être reçue dans la société des blancs,

et n'épouserait jamais qu'un homme de couleur. « On tient bien plus rigoureusement ici à la noblesse de la peau, qu'en Europe à la noblesse héraldique. Le flambeau de l'éducation ne servirait qu'à éclairer à ses yeux sa propre dégradation. »

— Absurde préjugé! m'écriai-je.

— Vous êtes jeune, monsieur l'officier; l'idée de l'injustice vous indigne. Vous vous y habituerez en fréquentant les hommes. Je l'aime tant, cette pauvre Joséphine! que l'idée de ma mort me fait frémir pour elle.

— Mais que n'assurez-vous son sort?

— Hélas! monsieur, si je venais à mourir, je ne doute pas qu'elle ne fût vendue avec le reste des nègres et traitée comme une esclave. Pauvre enfant, que j'ai élevée si délicatement!

Les longs doigts blancs et veloutés de Joséphine rendaient temoignage à la vérité de ce qu'avançait M. Manuel.

— Mais enfin, que ne l'affranchissez-vous?

— Impossible. Quand l'île était plus calme et mieux gouvernée, la manumission rencontrait dans la loi des entraves presque insurmontables; maintenant il n'y faut plus penser. Je ne doute pas que les Espagnols, nos plus proches voisins, et nos sanguinaires ennemis,

n'attendent que le départ de votre flottille pour fondre sur une ville que vous avez démantelée et dont vous avez fait presque toute la population mâle prisonnière. Ce n'est pas que j'estime les brigands dont vous avez fait justice; mais je serai forcé de me soumettre à l'autorité des Espagnols, et leurs lois concernant l'esclavage sont plus impérieuses encore que les nôtres, quoiqu'ils soient de toutes les nations celle qui traite les esclaves avec le plus de douceur. Non, il ne reste aucun espoir à ma pauvre Joséphine.

— Envoyez-la en France.

— Sabrebleu! ils ont guillotiné tous mes parents, tous mes amis, tous, oui, tous! Et d'ailleurs, mon ami, je n'ai jamais amassé d'or en prenant un intérêt aux excursions de ces longs schooners qui écumaient la mer avant votre arrivée. J'ai bien quelques boîtes de doublons en lieu de sûreté, oui, sans doute; mais, après tout, je suis attaché à Saint-Domingue; je ne trouverai pas d'acheteur pour ma propriété, et, en dernière analyse, je suis entouré de si grands misérables, qu'ils ne me verraient pas m'embarquer avec mon coffre-fort sans qu'un bon coup de poignard!... Voilà dans quel temps et dans quel lieu nous vivons,

et, comme dit le proverbe, il faut être Romain à Rome.

Le beau Romain que vous faites! père Manuel, pensai-je en moi-même; et je retombai dans ma rêverie. J'en fus tiré par la voix de Joséphine qui s'approchait des jalousies ouvertes avec une corbeille de fleurs dans les mains. Elle la posa sur l'appui de la fenêtre, s'arrêta un moment devant nous, et regarda tendrement son père, puis son nouvel ami en souriant; ce sourire était le premier qui épanouissait ses lèvres; il me laissa voir deux rangées de perles et porta un doux ravissement dans mon cœur.

— Dieu m'est témoin si je l'aime tendrement! dit le vieillard, et je vais vous le prouver à vous-même. J'avais consenti à me séparer d'elle pour son bonheur; mais, bah! vous autres Anglais, vous avez gâté tout; vous l'avez emmené prisonnier.

— Qui?

— Qui? parbleu! le capitaine Durand. C'eût été un protecteur pour Joséphine. Il commandait le gros schooner noir que vous avez capturé. Il aurait traité ma fille avec douceur, continua M. Manuel, il m'offrait même de s'engager par écrit à ne jamais la faire travailler à la terre, à ne jamais la fouetter.

— Faire travailler à la terre! fouetter! mais qui donc? qui donc encore une fois? m'écriai-je au comble de la stupéfaction.

— Et parbleu! Joséphine, Joséphine que je lui cédais pour deux cents doublons.

— Que le ciel te confonde, père dénaturé! vieillard infâme! m'écriai-je en renversant la table, la bouteille et les verres sur les genoux de M. Manuel. Si tu n'étais mon hôte, je te terrasserais, et, la main sur ta gorge, je te forcerais de jurer à deux genoux que ce que tu as dit n'est qu'un affreux mensonge, que tu ne vendras jamais Joséphine. Joséphine esclave! Joséphine fouettée! Malédiction! Je frissonnai de rage à cette idée : Fouetter Joséphine! J'aurais été moins stupéfait en entendant parler de fouetter une impératrice.

— Calmez-vous, mon fils, dit le vieux marchand d'esclaves, ramassant lui-même avec sang-froid les débris de son festin, calmez-vous, mon fils.

Ces mots, mon fils, résonnèrent d'une manière étrange au fond de mon cœur. Ils s'associaient à tant d'idées ravissantes! Je l'écoutais avec calme.

— Calmez-vous, mon fils, répéta-t-il une troisième fois, et je vous prouverai que tout ce

que j'avais voulu faire était pour le mieux. Le vieux colonel, l'ancien gouverneur, qui est aussi votre prisonnier, m'aurait donné trois fois autant pour Joséphine, mais il était brutal et d'un caractère inhumain. Ce que j'avais de mieux à faire n'était-il pas de la confier à un homme dont le bon cœur me fût connu. Le capitaine Durand eût bien traité Joséphine, car il l'aimait. Quant à la somme convenue pour elle, ce qui vous indigne, vous ignorez, jeune homme, que le plus sanglant affront que je pouvais faire à ma fille, aux yeux de notre monde de Saint-Domingue, était de m'en séparer sans exiger une grosse somme d'argent.

Tout misérable qu'était ce raisonnement, je demeurai convaincu que le vieillard croyait avoir agi en bon père en vendant sa fille. Quel abominable, quel atroce système social que celui qui laissait subsister un pareil ordre de choses! Lecteur, *cet ordre de choses* existe encore dans la patrie libre et éclairée des Washington et des Franklin. Le philosophe de Boston a bien enlevé aux cieux leur foudre, il n'a pu arracher leur verge aux tyrans.

CHAPITRE XLIX.

Ralph déserte son pavillon. — Tout pour l'amour. — Il perd pour lui le monde, et l'esprit par dessus le marché. — Curieuse digression sur l'honneur.

Le *soyez calme* de monsieur Manuel n'eut qu'un effet transitoire; il ne m'apportait aucune consolation. Ce que je venais d'entendre pesait sur ma poitrine et ralentissait le battement de mon cœur. Je tombai dans une amère rêverie. La pitié, l'admiration enthousiaste, l'ardent désir de protéger la faiblesse, ne sont-ils pas les ingrédients du philtre enivrant de l'amour? Que l'humanité réponde... J'étais amoureux! Mais ce sentiment, généralement si doux, était accompagné pour moi de mille inquiétudes. Mille résolutions se pressaient dans ma tête. Une pensée folle traversa mon esprit : c'était de chercher avec Joséphine, dans les retraites inaccessibles des bois, l'indépendance et les jouissances imaginaires de la vie sauvage. Dans cet accablement soudain de mes esprits, je souris

un instant à l'idée d'un double suicide. Heure de désespoir et de noirs fantômes! C'était une éclipse totale de soleil qui surprenait le voyageur en plein midi.

Je restais assis les mains convulsivement serrées entre mes genoux, la tête penchée sur ma poitrine, tandis que les serviteurs nègres réparaient le désordre que j'avais causé. Tout ce qui se passait autour de moi me semblait appartenir à un autre monde. C'étaient les ombres d'un songe auquel je ne prenais aucun intérêt. Deux pensées m'absorbaient tout entier: l'iniquité des hommes et Joséphine, la monstruosité de l'une et la beauté de l'autre. Aussi quand la jeune et brillante réalité pénétra d'un pied léger avec l'appartement et glissa devant mes yeux dans tout le prestige de ses grâces, je m'aperçus à peine de sa présence.

L'homme froid, l'homme sans passions trouvera de pareilles distractions bien étranges. Il n'est pour lui qu'un monde, le monde matériel. Il en est un second pour l'homme passionné, le monde idéal. On lui parle et son oreille est sourde; on le touche et il reste immobile; c'est que la statue de l'homme est seule en ce moment dans le monde matériel, son âme voyage dans le monde idéal. Il est hanté, non comme

Hamlet, par des ombres plaintives de monarques et de pères assassinés, mais par les images gracieuses et chéries des êtres qu'il aime. Si son œil vous paraît hagard, c'est qu'il est fixé sur eux; si sa bouche est entr'ouverte ou s'agite, tandis qu'il demeure muet, c'est qu'il s'entretient avec eux. Il y aurait à faire là-dessus de curieuses recherches métaphysiques, mais elles nous écarteraient de notre sujet.

Tandis que, rêvant aux moyens de soustraire Joséphine à l'oppression, je me voyais déjà fuyant avec elle au fond des déserts, elle s'était placée près de moi et pressait ma main dans les siennes. Je lui abandonnais machinalement cette main et je semblais demeurer insensible à ses caresses. Elle se laissa tomber peu à peu à genoux devant moi, et, appuyant son front sur mes mains, elle demeura silencieuse. Les chaudes larmes qui baignaient mes doigts me tirèrent enfin de ma rêverie. Je n'étais pas le jouet d'un songe. Un long et profond soupir éclata malgré moi et déchira ma poitrine.

Les yeux noirs et brillants de Joséphine, ces yeux mélancoliques et nageant dans les larmes, se levèrent alors sur les miens. Il y avait des siècles d'éloquence dans ce seul regard. J'y lisais toute l'histoire de sa vie passée

et future, l'exaltation de son amour, sa constance, une ineffable prière pour implorer ma sympathie, mon amour, ma protection. Comment ne pas répondre à ce muet appel! C'était la voix de la destinée qui se faisait entendre indirectement à moi, voix plus solennelle et plus terrible que la foudre. En cet instant je me vouai pour toujours à Joséphine, et attirant peu à peu son corps léger et souple sur mes genoux, je la pressai contre ma poitrine, et je m'écriai : On m'arrachera le dernier souffle de vie, ô Joséphine! avant qu'un infâme fouet déchire ce beau corps. La pauvre fille fondait en larmes et je mêlai mes larmes aux siennes. Notre jeune amour fut ainsi baptisé dans les pleurs.

Quand le vieux Manuel rentra dans l'appartement, nous avions cessé de pleurer comme des enfants. Mon bras tenait enlacée la taille svelte de Joséphine, et son charmant visage était caché contre mon sein. Il commença alors à me faire subir une espèce d'interrogatoire sur ma position, mes amis, mes projets. Je finis par lui raconter toute l'histoire de ma vie aventureuse. Les regards passionnés de Joséphine, ces regards si tendres et si perçants à la fois

récompensaient amplement le narrateur. Dès que je parlais de mes souffrances, une perle liquide brillait dans ses yeux. La pauvre enfant se serrait plus étroitement contre moi lorsque je parlais de mes périls, et chacun de mes succès faisait luire dans ses yeux le rayon du triomphe. C'était Dedesmone écoutant Othello. Je n'avais pas la gloire du Maure, mais en revanche j'étais jeune et blanc.

Quand mes souvenirs furent épuisés et que d'un air demi-étonné, demi-souriant, j'eus terminé mon récit par cette phrase assez ridicule, « Et maintenant je suis ici, » je me trouvai étroitement emprisonné dans les bras de Joséphine, qui s'écria d'un ton pathétique : « Pour toujours. »

— Joséphine a raison, dit M. Manuel se tenant debout et étendant patriarchalement ses mains sur nos deux têtes, mes enfants, que ce soit pour toujours! Monsieur, comme il vient de nous l'apprendre, est un paria dans son pays, un enfant méconnu par les auteurs de ses jours; et si mon jeune ami fait usage de la sagesse qu'il semble posséder à un si haut degré, il remerciera avec nous la Providence qui donne un toit au vaillant jeune homme sans

asile ; la Providence qui donne à celui que personne n'aimait, un jeune cœur pour le chérir et à l'orphelin un père.

Le vieil émigré essuya une larme en achevant sa péroraison. L'effet eût été plus complet s'il se fût jeté dans mes bras, s'il m'eût ouvert les siens, où je serais tombé avec sa fille; mais je n'en fus pas moins profondément agité à ces paroles, dont je ne pouvais détourner le sens ; mon émotion étouffa d'abord ma voix. Je me levai du sofa où j'étais assis, avec Joséphine toujours suspendue à mon épaule ; et prenant son père par la main, je les menai tous deux près de la croisée. Le soleil était près de l'horizon ; les montagnes, la mer, les vallées, la forêt sombre, se couvraient de teintes roses. A trois milles de distance environ, ma vaillante frégate se baignait dans le sein des eaux légèrement ridées du lac, tandis que son pavillon et sa flamme flottaient fiers et libres au souffle de la brise. Je la montrai à Joséphine et d'une voix à peine articulée ; — car à cette époque, les sanglots débordaient aisément ma poitrine, et mes yeux n'avaient point appris à retenir leurs pleurs, je m'écriai.....

— La voilà ma demeure ! mon pays réclame mes services !

— Monsieur, dit froidement M. Manuel, est en droit de mépriser un peuple conquis : on dit la nation anglaise généreuse, mais un de ses fils est bien cruel envers ma fille.

Joséphine était à mes pieds, les mains jointes comme un catholique devant l'image de Dieu ou de la Vierge; son attitude était si pathétique! Qui la lui avait enseignée? la nature! la nature qui fait pâlir l'art. Mistress Siddons eût envié à la pauvre esclave cette pantomime déchirante.

— Joséphine, lui dis-je en la relevant doucement, et en déposant un baiser sur son beau front, vous me brisez le cœur; c'est plus que je n'en puis supporter. Je le sens, je suis trop faible contre vos larmes, il faut que je parte à l'instant ou je ne réponds plus de moi.

— Vous m'aimez, dites-vous? oui, vous m'aimez. C'était mon destin, c'était le vôtre. Depuis trois ans je vous attendais. Si vous ne me croyez pas, demandez-le à ma nourrice Jumbila. Les paroles se précipitaient de sa bouche comme un torrent montagneux enflé par les neiges. — Oui, vous m'aimez; mais répétez-moi donc que vous m'aimez!

— Si je vous aime, Joséphine!... Mais l'honneur parle, l'inflexible honneur!

— Qu'est-ce donc que l'honneur? s'écria-

t-elle avec une simplicité ingénue, et qui prouvait que si elle avait déjà entendu ce mot, elle n'avait pas la moindre idée de sa signification. Qu'est-ce donc que cet honneur-là? et il y avait dans le son de sa voix une expression de mépris.

Je ne savais que répondre.

— Dites, l'honneur fera-t-il pour vous ce que mon père et moi nous sommes disposés à faire? Mais dites-moi, mon père, ce que cet honneur a fait pour lui : lui aurait-il donné cette belle veste bleue galonnée, ou cette petite épée suspendue à son côté. Montrez-lui donc, mon père, les riches vêtements et les armes magnifiques que nous avons. L'honneur veillera-t-il sur vous, monsieur, quand vous serez malade et souffrant? l'honneur vous prendra-t-il par la main dans les chaleurs du midi, pour vous conduire sous les ombrages les plus frais, et près des sources jaillissantes? Qu'est-ce donc enfin que cet honneur qui vous ordonne de briser le cœur d'une pauvre fille, et de la faire mourir de chagrin?

Ma confusion était extrême : — Monsieur Manuel, dis-je enfin au vieillard, ayez la bonté d'expliquer à votre fille ce que l'on entend par honneur.

— L'honneur, dit-il d'un ton sec et sévère, l'honneur est une règle de conduite qui n'a jamais été définie ni comprise, et que chacun modifie à son gré. Une honnête impulsion du cœur vaut tout l'honneur que j'aie jamais rencontré dans ce monde.

C'était un moyen très habile pour m'aider à tourner le dilemme. Mais il fallait le résoudre, et ne recevant aucun secours du père, je me retournai du côté de sa fille. Le profond chagrin peint sur ses traits, redoubla mon angoisse. L'éclat soudain et inaccoutumé de ses joues avait disparu, et la mélancolie, étendant ses plus noires ailes sur la frêle enfant, semblait prête à l'en envelopper comme d'un linceul. Je croyais qu'elle allait mourir, quand mes yeux rencontrèrent les siens. Je ne pus résister à leur appel.

— Je resterai, lui dis-je, jusqu'au départ du vaisseau.

Je fus alors témoin, pour la première fois, de l'enthousiasme dont le tempérament mélancolique est susceptible et de l'éloquence de la nature. La figure penchée, qui semblait trouver dans mon bras un support nécessaire à sa faiblesse, se détacha soudainement de moi. Sur son visage arrondi et délicat se répandit une

dignité soudaine. Ses muscles se tendirent, mais sans roideur comme ceux d'une statue grecque. Elle se tint debout devant moi, comme par enchantement, moitié femme, moitié statue; mais belle à ravir. Quelle rude épreuve! Ses bras demeuraient immobiles; mais sa voix musicale et harmonieuse sortait de sa poitrine comme un oracle sacré. M. Manuel s'était esquivé en homme expérimenté.

— Rester jusqu'au départ du vaisseau! non, pas une heure, pas une minute, pas un seul instant, ou toujours. Si vous ne restez pas toujours, vous êtes déjà resté trop long-temps. Laissez-moi rêver de vous et mourir. L'épine est entrée dans mon cœur, elle s'y enfoncera vite : partez. — Pourquoi, monsieur, m'avez-vous regardée comme aucun homme ne l'avait jamais fait? Pourquoi mêler vos larmes feintes à mes larmes si vraies et si tendres? Mais comment osé-je parler avec tant d'orgueil à un être que je croirais *un des bons esprits*, si je n'avais appris à connaître sa perfidie? Moi, pauvre fille de couleur, faible, ignorante, née d'une esclave et destinée à l'esclavage. Moi, dont l'unique ambition était d'être aimée, aimée pour un temps bien court; car, je le sais, je dois mourir jeune, je ne vous aurais pas été long-

temps à charge. Mais vous avez été déjà trop bon pour moi. J'étais folle dans ma présomption. Partez donc, partez, mais à l'instant, et emportez avec vous tout ce que j'ai à donner, la bénédiction d'une pauvre esclave.

Pendant tout ce discours, elle demeurait debout et immobile, les mains croisées sur son sein palpitant. Je m'approchai d'elle en ouvrant les bras, mais elle se détourna et me repoussant loin d'elle, elle continua ainsi :

— C'en est déjà trop. J'aime mieux devoir la mort à votre cruauté qu'à vos caresses qui sont la pire des cruautés. Je sens vivre en moi un nouvel esprit. Je ne suis plus un enfant. Hier j'aurais rampé à vos pieds comme un être dégradé; mais vous m'avez pressée sur votre sein; vous m'avez parlé comme à votre égale; vos larmes ont baigné mon front. Oh! c'a été pour moi trop de bonheur et trop de gloire. Moi, si humble hier, je vous commande aujourd'hui de me fuir. Partez! mais soyez généreux. En partant aujourd'hui vous ne me donnerez peut-être pas la mort. Partez à l'instant.

Hélas, je ne songeais plus à partir. L'amour avait fait taire l'honneur, et j'étais presque honteux que l'enthousiasme de Joséphine ne m'eût pas encore communiqué sa flamme.

— Mon amie, lui dis-je enfin d'un ton calme et sérieux, donnez-moi votre main. Elle était froide comme celle de la mort. Je la conduisis près de la croisée, et je lui montrai la noble frégate, objet de sa haine. Joséphine, lui dis-je, ce vaisseau porte à son bord trois cents vaillants hommes, tous mes compatriotes, et plusieurs mes amis intimes. J'ai souvent partagé leurs dangers, je me suis trouvé avec eux sous les serres de la mort; depuis trois ans, nous brisons ensemble notre pain; depuis trois ans, nous souffrons ensemble; car il y a plus d'épines que de roses dans la vie maritime. Ces hommes n'ont-ils pas le droit de compter sur moi? Je vous parle avec sang-froid. Je ne vous soupçonnais pas de tant d'éloquence. Pourquoi prendre cet air humble et abattu? Je ne vous en aime que davantage. Si je vous parle ainsi, c'est pour vous montrer que je n'agis pas sous l'impulsion d'un sentiment fugitif. Mais, Joséphine, dans mon pays, bien au-delà des mers, j'ai des amis qui ont droit à quelques regrets; je ne suis pas précisément un paria. Ma naissance est obscure, mais mon courage peut me frayer le chemin des plus hautes dignités de mon pays. Ne pleurez pas ainsi, ou je ne saurais résister à tant d'émotions pénibles. Calmons-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

nous un instant. Ecoutez-moi, Joséphine, Dieu me pardonne! mais vous me faites commettre une grande faute. Pour vous, j'abandonne tous mes compagnons, je tranche les liens de vieilles amitiés; pour vous, je m'expose à passer pour un lâche, à être pendu comme déserteur. Joséphine, vous contractez une grande dette, vous vous chargez d'une terrible responsabilité! Mais mon cœur est à vous comme ma vie. Joséphine, je resterai.

— Toujours?

— Toujours.

Un cri de joie s'échappa de ses lèvres, elle se jeta à mon cou, et nos lèvres scellèrent le contrat. Mais bientôt je me dégageai de sa douce étreinte.

— Joséphine, ce moment ne peut être un moment de joie sans mélange. Regardez ce globe lumineux à demi caché par l'horizon, il va disparaître dans les flots, mais il reparaîtra demain sur la cime des montagnes. Hélas! toutes mes espérances de gloire vont s'ensevelir comme cet astre, mais pour toujours. Les pleurs coulaient abondamment de mes yeux. Adieu, mon pays! m'écriai-je. — Honneur, adieu! *Eos*, ma vaillante frégate, adieu!

Comme un être doué de la vie, le beau vais-

seau sembla répondre à mon apostrophe. Le tonnerre majestueux de son canon d'honneur gronda lugubrement sur les flots, et, bondissant entre les échos des collines d'alentour, alla mourir sur les lointaines montagnes : c'était le canon, qu'en sa qualité de vaisseau commodore, *l'Eos* tirait au coucher du soleil.

— C'en est fait, m'écriai-je, les dés sont jetés !

CHAPITRE L.

Ralph tombe dans l'erreur commune et se croit heureux. — Persuadé que son bonheur est une réalité, il souhaite qu'il dure autant que sa vie. — Aucun symptôme inquiétant ne se montre encore, mais le plus brillant soleil peut avoir le plus triste coucher.

Joséphine parcourut en bondissant la maison, criant à haute voix dans le transport de sa joie : Il reste ! il reste ! J'entendis ces mots répétés par les groupes de négresses qui la chérissaient. Cette nouvelle semblait être l'heureuse réalisation de quelque prophétie, et elle devint bientôt le sujet des chants de la famille. Une heure de la soirée s'était à peine écoulée que la vieille sorcière, qui avait été la nourrice et apparemment la préceptrice de Joséphine, avait composé sur l'événement une sorte d'hymne métis, et un cercle de noires chanteuses grimaçait en chœur ce refrain :

L'*esprit* blanc reste avec nous.

Je ne revis Joséphine que le lendemain ; mais M. Manuel me rejoignit deux heures environ après le dénouement de notre petite tragédie : j'étais encore absorbé dans mes réflexions, réflexions amères! Le vieillard s'entretint longtemps avec moi. Je m'attendais à faire, pendant quelques jours, ma cour à sa fille, à la conduire ensuite à l'autel. Je contemplai ma situation sous toutes ses faces, espérant en découvrir une où mon œil pût se reposer ; mais c'était un triste examen ; un noir soupçon que je repoussai comme un démon, soufflant le meurtre à mon oreille, me disait : N'as-tu pas donné dans un piége? Cependant les lumières qu'on apporta dans la salle dissipèrent mes soupçons avec les ténèbres. M. Manuel se comporta en loyal beau-père, il me rendit un compte exact de toutes ses propriétés, et de son argent comptant. Son actif surpassait de beaucoup mon attente. Il me donna à entendre qu'il était décidé, si je restais près de lui, à m'adopter pour son fils, à m'accorder, sa vie durant, les moyens de soutenir honorablement mon jeune ménage, et à m'instituer son unique héritier après sa mort. Un notaire dresserait les articles du contrat à intervenir, afin que les conventions en fussent obligatoires pour les

parties intéressées. Nous nous entretînmes alors en beau-père et en beau-fils de nos futurs projets. Nous résolûmes de quitter Saint-Domingue aussitôt que nous pourrions tirer une valeur convenable de la plantation et de ses nombreux esclaves. Mais où aller? en Angleterre? moi déserteur du pavillon britannique. En France? le règne des sans-culottes y était passé, et l'on savait à Saint-Domingue que le premier consul n'était pas homme à le laisser renaître. C'est en France que nous irions vivre. Ainsi nous spéculions sur l'avenir : c'était compter sans son hôte.

Sans être enrôlé dans les sociétés de tempérance, je ne me rappelle pas m'être jamais grisé; je dois ce résultat, qui fera sourire plus d'un vieux marin, à mon antipathie pour les liqueurs fortes. Le soir de cette journée mémorable, je me laissai aller à boire deux verres de vin de plus qu'à la table du capitaine. Je me sentais un grand affaissement de corps et d'esprit; je ne comprenais rien à mon assoupissement léthargique, et, en dépit de tous mes efforts pour lutter contre le sommeil, je me sentais terrassé comme Jacob dans sa lutte avec *l'esprit du Seigneur;* je tombai profondément endormi au milieu d'une harangue de M. Manuel sur les di-

verses perfections de son aimable fille. Un amant s'endormir sur un pareil chapitre! que voulez-vous? La nourrice de Joséphine et les autres sorcières négresses y étaient-elles pour quelque chose? je le croirais volontiers : les négresses sont d'habiles droguistes et des herboristes expérimentées. Certes, il y fût allé de ma vie et de la vie de ceux que je chérissais le plus au monde, qu'il m'eût été impossible de me dresser sur mes jambes et de traverser l'appartement. J'ignore comment je gagnai mon lit; mais quand je m'éveillai le lendemain, je trouvai ma fiancée reposant à côté de moi. Alors commencèrent pour moi des jours d'extase. Ma félicité était trop grande pour être réelle. Oui, je conçois que des anges aient quitté le ciel pour s'unir aux filles des hommes, *les trouvant belles*, dit la Genèse; pour moi, je me croyais le héros d'une histoire des *Mille et une Nuits*. Je me voyais entouré de prestiges; j'étais servi par d'invisibles mains; je n'avais qu'à former un désir, et mon désir, à demi formé, était rempli; je me laissais aller au courant de mon bonheur, et, malgré mon appréhension que la baguette d'un magicien ne fît tout évanouir, mon ravissement était si grand que je ne m'étais pas aperçu de mon changement de costume.

Le léger et large chapeau du planteur, le pantalon et la veste blanc de neige, la chemise d'une extrême finesse, avec un jabot de dentelles, complétaient mon nouvel uniforme, l'uniforme de planteur. Je sus depuis que la nourrice de Joséphine, avec force incantations, avait enseveli à six pieds sous terre ma petite tenue d'aspirant.

Nous voilà donc le tome second de Paul et Virginie, si le fatal dénouement du premier permettait ce deuxième volume; nous étions moins innocents que les ravissantes figures de Bernardin de Saint-Pierre, mais infiniment plus heureux, car ma Virginie ne me fuyait pas. Nous nous promenions, en nous tenant par la main, dans les bocages d'orangers et sous des ombrages aromatiques. Je rencontrais de tous côtés des sourires et des salutations; l'obéissance respectueuse se pressait devant mes pas; toute la maison adorait sa jeune maîtresse, et l'adorait aussi en moi.

M. Manuel paraissait complétement heureux. Il nous laissait à nous-mêmes, ce que tant de parents ne savent pas faire à propos. J'écrirais des volumes sur les petits incidents de notre lune de miel; mais qui intéresseraient-ils? L'homme n'a que des sarcasmes pour le bonheur d'autrui. Il semble que les jouissances

de ses semblables soient un vol qu'on lui fait. Une lune de miel sous les tropiques! J'entends un loustic de taverne s'écrier que le miel en dut fondre vite. Trop vite, hélas! mais n'anticipons pas. Je ne remarquai plus dans Joséphine de grands éclats de passion; son âme avait replié ses ailes en se posant sur ma poitrine et s'y berçait dans une tendre mélancolie. Je ne sais si je dois rire ou pleurer quand je me rappelle ses petits artifices pour m'empêcher de tourner les yeux vers le vaisseau! J'ai déjà dit que les bâtiments de l'escadrille, à l'ancre dans la baie, partaient successivement et un à un. Le regard triomphant de Joséphine m'instruisait de chaque départ. — Encore un de parti! me disait-elle. Oh! quand le seront-ils tous! Les persiennes de l'habitation avaient été clouées, afin que je ne pusse rien voir.

J'habitais ce paradis depuis un mois, ne songeant plus ni à mon pays, ni à mon vaisseau, quand un matin, assis sous l'ombre et occupé à lire derrière la maison, j'aperçus Joséphine voltigeant comme un papillon dans la longue allée de citronniers. En un moment elle fut près de moi, et, se jetant à mon cou :

— Mon ami, mon ami, s'écria-t-elle, main-

tenant vous êtes presque tout entier à moi. Il n'en reste plus qu'un!

— Et quel est cet un, Joséphine?

—N'en parlons pas, n'y pensez pas, mon ami; ce n'est pas le vôtre; mais jurez-moi, jurez-moi encore que vous ne le regarderez jamais; allons, mon ami, jurez, et je vous promets d'apprendre par cœur toute une colonne de vos vilains mots anglais.

Je répétai le serment tant de fois prêté et violé, mais sans arrière-pensée. Joséphine s'assit tranquillement à mes pieds comme une bonne et sage petite fille, et commença à marmoter sa leçon.

Si vous m'interrogez sur les progrès de mon écolière, je vous dirai qu'elle en faisait d'admirables. Nous avions tant de salles d'études; tantôt au pied d'un rocher, dont une cascade étincelante baignait le flanc verdi par l'âge; tantôt dans un bosquet émaillé de fleurs et dont nul pied humain n'avait foulé le tapis, au milieu d'un air embaumé de tous les parfums des arbrisseaux qui croissent sous les tropiques; tantôt dans la forêt solennelle, sous les rameaux d'arbres vieux comme le monde. Que de fois le livre et l'ardoise étaient jetés sur le

gazon lorsque nous nous levions ensemble, comme si un même esprit eût animé nos deux corps, pour courir à la poursuite d'un oiseau de paradis, ou pour nous poursuivre l'un l'autre autour d'un vieil arbre d'acajou ! Plus souvent Joséphine fermait son livre ou le laissait tomber, me disant de lui raconter une histoire qui la fît pleurer, ou de lui dévoiler quelques uns des mystères de l'univers, et de l'entretenir des attributs du grand Etre.

N'était-ce pas le bonheur suprême? La joie semblait descendre sur moi du ciel en flots de lumière ; la terre exhalait pour moi son encens, lorsque je foulais son sein couvert de fleurs ; des oiseaux du plus riche plumage voltigeaient autour de moi, comme des courtisans autour de leur souverain, les rameaux majestueux des arbres semblaient s'abaisser comme des drapeaux devant le déserteur. J'étais plongé dans la joie : elle devait être courte.

CHAPITRE LI.

Chapitre aussi court que lugubre.

J'habitais depuis trois mois la plantation de M. Manuel. L'éducation de Joséphine avançait rapidement, et je n'étais pas moins fier du développement de son intelligence, que de sa beauté et de son amour. Forcé d'opter entre elle et ma patrie, je m'applaudissais tous les jours d'avoir renoncé à la dernière. Qu'est-ce, après tout, que ce regret, souvent ridicule et tyrannique, du sol où nous avons commencé à végéter? Qu'on désire dormir où dorment ses pères et mêler ses os à leurs os, c'est un pieux sentiment sans doute; mais l'homme doit-il tant s'occuper de son cercueil, n'est-il pas là-haut un lieu de réunion infaillible? Nous étions décidés à nous rendre en France, où mon mariage avec une esclave ne serait pas considéré

comme un opprobre, maintenant surtout, disait M. Manuel, que la guillotine avait passé son niveau sur la société. L'idée d'être uni à Joséphine par un lien indissoluble me semblait dans l'ordre des choses; mais cet ordre-là devait être singulièrement bouleversé par ce terrible pouvoir que les hommes appellent tour à tour destinée, fatalité, providence, etc., etc.

Je m'abstenais religieusement de regarder le vaisseau; je détournais même les yeux de la mer quand je venais à la découvrir du haut d'un monticule ou à travers les arbres; mais depuis quelques jours, il m'était aisé de voir, aux alternatives de joie, de crainte et d'espérance, peintes sur le visage de Joséphine, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Les nègres de la plantation finirent par m'avouer que des patrouilles anglaises avaient parcouru en tous sens les environs. J'en parlai à M. Manuel; il me dit que les perquisitions semblaient être terminées; mais que si elles venaient à recommencer, je ferais bien de me retirer dans les montagnes jusqu'au départ du vaisseau. La veille de ce départ, Joséphine ne put fermer les yeux. Ses pleurs ne cessaient de couler, elle me tenait en tremblant dans ses bras. Après avoir veillé sur moi comme une pauvre mère auprès

de son premier né, épuisée de fatigue et d'émotion, vaincue par le sommeil, elle s'endormit en murmurant mon nom. Deux heures environ après le lever du soleil, je me réveillai, et la voyant endormie, je la contemplai avec adoration, je répétai le serment de ne jamais l'abandonner, et Dieu m'est témoin que je repoussai avec horreur l'idée de devenir un jour le Thésée de cette autre Ariane. Mais je ne sais quel démon (je crois aux mauvais démons depuis ce jour fatal) me souffla ces mots à l'oreille : Elle part, ta noble frégate, elle part pour ta patrie lointaine; elle emporte tes compagnons et s'ensevelira peut-être avec eux dans le sein de l'Océan ; la laisseras-tu partir sans un regard d'adieu? Au fait, pensai-je, c'est le moins que je lui dois.

Je me glissai hors du lit, et je sortis à la dérobée de la maison. J'arrivai aux bords de la baie où *l'Eos* avait été ancrée si longtemps. Elle était vide et les alentours calmes et déserts. Je grimpai sur une élévation, et je découvris enfin la noble frégate, déjà engagée dans les sinuosités du canal romantique qui l'avait conduite devant Anania.

La matinée était fraîche et l'air fortifiant; mes jambes me portèrent d'elles-mêmes sur le

rivage couvert d'un sable extrêmement fin. Cette promenade m'était d'autant plus agréable, que j'en avais été plus long-temps privé. La brise était fraîche et ridait légèrement la baie; je m'avançai sur une espèce de petit cap, et j'y restai quelques instants debout, les bras croisés. J'allais retourner au nid où j'avais laissé ma tourterelle endormie, quand, jugez de mon effroi! j'aperçus la pinasse de *l'Eos* qui, couverte de monde, fendait l'écume des vagues et gémissait sous l'effort de seize rameurs. Elle tourna le cap rocheux qui formait la corne orientale de la baie, et sa proue mordit bientôt le sable. Le troisième lieutenant, l'aide, l'officier des soldats de marine et quatre de ses hommes sautèrent successivement à terre.

Au premier instant, la terreur paralysa l'action de mes muscles; mais bientôt, bondissant comme un chevreuil, je m'élançai.... Déjà le chemin du continent de l'île m'était coupé. Il ne me restait plus d'espoir. Je grimpai cependant sur le flanc buissonneux de la roche la plus escarpée, et, les mains et la figure tout ensanglantées, j'espérai me cacher dans les épines; mais les limiers étaient à ma poursuite.

— Il est là, là, disaient-ils; il s'est fourré dans les buissons.

— Holà ! ho ! descendez, ou je fais faire feu, s'écria l'officier de marine. Et ses quatre bandits armèrent leurs fusils.

Maudite poudre à canon ! sans toi, j'aurais tenté la résistance, je serais grimpé jusque sur la cime du rocher, j'en aurais roulé des éclats sur les assaillants. Insensé ! avec quoi les aurais-je détachés ? Je me rendis prisonnier, je tombai aux genoux de notre troisième officier, je le suppliai à chaudes larmes de me laisser sur le rivage.

— J'ai des ordres, monsieur le midshipman, des ordres sévères, me répondit-il. Ne craignez rien d'ailleurs, il n'est pas question de vous traiter en déserteur; c'est pour vous effrayer qu'on vous a menacé de faire feu. Le capitaine Reud est toujours entre la vie et la mort. Il a demandé à vous voir : comment lui apprendre que vous aviez disparu ? Le lieutenant en second a juré de vous retrouver et de ne pas retourner sans vous en Angleterre. Vous connaissez le lieutenant Farmer et son caractère inflexible ; c'est lui qui a pris le commandement. Il ne vous fera pas fusiller, vous ; mais si je vous lâchais, mon affaire serait bientôt faite.

— Vous ne m'emmènerez pas, lieutenant, non ; vous me fusillerez plutôt ici, sur le sable.

Hélas! on m'avait jeté dans la chaloupe avant que j'eusse achevé ces mots. Tout-à-coup un spectacle déchirant s'offrit à ma vue. Je vis Joséphine, à demi nue, descendre en courant une des collines qui bordaient le rivage : sa longue chevelure flottait derrière elle, et ses pieds nus étaient rouges de sang.

— Ralph! Ralph! s'écria-t-elle.

Et sa voix pénétrait dans mon cœur comme la lame d'un poignard. Derrière elle accourait son père, suivi de tous les nègres et de toutes les négresses de la plantation.

— Gagnez au large! gagnez au large! s'écria le lieutenant.

Comme un assassin dévoué à la corde et qui entend sonner sa dernière heure, j'enfonçais ma tête entre mes genoux et je cachais mes yeux avec mes deux mains. Je n'aurais pas détourné la tête pour un royaume. Oh! que n'avais-je la vigueur de Samson, pour saisir une des rames et briser la tête aux sept hommes qui m'emmenaient? que ne pouvais-je faire chavirer au moins la barque? Hélas! si je fermais les yeux, je ne pouvais fermer en même temps les oreilles ou du moins la pensée ne m'en vint pas. Le bateau ne devait pas être à dix verges de distance, quand j'entendis un grand

rejaillissement dans l'eau. Des cris d'horreur s'élevèrent à la fois de la pinasse et du rivage. Au milieu de mille voix qui frappaient l'air, je distinguai un cri plus perçant : — Joséphine! ma fille! C'était la voix de M. Manuel. Je me levai, mais le sang qui me montait au visage offusquait ma vue. Je vis cependant deux rameurs passer convulsivement un de leurs bras sur leurs yeux, tandis qu'ils ramaient de l'autre en serrant les dents.

— Monsieur Rattlin, me dit le pilote, s'il n'y allait de ma tête, je reconduirais la pinasse au rivage.

— Où donc est-elle? montrez-moi de quel côté? au nom du ciel! m'écriai-je, lieutenant, vous ne m'empêcherez pas de me jeter à l'eau?

— En avant, en avant, s'écria l'aide de maître en frappant violemment du pied, en avant, ou elle nous rattrape.

— Lâchez-moi, ou je vous étrangle, criai-je aux soldats de marine qui tous les quatre m'avaient saisi par le bras. Ils me firent retomber sur mon banc : je m'évanouis.

Je me trouvai le soir dans la cabine, étendu sur un hamac. Je croyais sortir d'un affreux cauchemar; mais les tristes regards des midshipmen, l'air de compassion des officiers qui

m'entouraient, me convainquirent de la réalité de tout ce qui s'était passé. Je saisis le poignet d'un de mes camarades :—Joséphine, où est-elle? l'avez-vous retirée des flots? avez-vous au moins son cadavre? Il resta muet. Malédiction! m'écriai-je. Monsieur Farmer, vous avez le commandement de *l'Eos*, pendant la maladie du capitaine Reud, j'ai déserté à l'ennemi, la loi vous oblige d'assembler un conseil de guerre et de me faire fusiller. Je vous en supplie, faites-moi fusiller.

On me laissa ignorer le sort de Joséphine : la consigne avait été probablement donnée; mais au dernier moment où je l'avais entendue, elle luttait contre les vagues de l'Océan. L'Océan avait dû engloutir mon premier, mon dernier amour!

CHAPITRE LII.

Le capitaine entretient à bord des singes, des ours et la discipline. — On craint que la lune n'entre pour beaucoup trop dans ses observations.

La douleur n'est point éternelle. J'entrai en convalescence, et je repris mon service. Tout le monde comprenait et respectait mon chagrin. On ne me rappela qu'une seule fois la catastrophe d'Anania; c'était six mois après l'événement. Un aide de maître nommé Pigtop, homme lourd et brutal, qui montait la pinasse envoyée à ma recherche le jour fatal, s'approcha de moi et me cria inopinément à l'oreille ces mots qui me réveillèrent, comme un coup de la griffe d'un tigre réveillerait un voyageur endormi dans les forêts de l'Inde.

— Dites donc, Rattlin, avez-vous fait des vôtres à Anania! Je crois, sur mon âme, que votre belle maîtresse se rompit un vaisseau en vous donnant la chasse. J'ai vu le sang jaillir de sa bouche et de son nez.

— Infâme menteur ! m'écriai-je; et saisissant un bloc de bois qu'un matelot équarrissait, j'étendis Pigtop sur le pont. L'aide de maître se releva à grand' peine et alla porter plainte au capitaine, qui ne se rappela sa plainte que pour l'expulser du vaisseau à notre arrivée dans le premier port. Pigtop obtint ensuite sa grâce.

Rétrogradons un peu dans notre narration pour expliquer les événements qui amenèrent le dénouement désastreux de mes amours avec Joséphine. Le capitaine Reud, après être resté pendant quelques semaines dans un état d'engourdissement complet, et comme privé de la conscience des objets qui l'entouraient, appela un matin d'une voix faible; le docteur Thompson et M. Farmer, qui se tenaient près de lui, lui demandèrent ce qu'il désirait.

— Envoyez-moi Ralph Rattlin pour me lire la Bible, dit-il.

Mon absence avait donné lieu à diverses conjectures. Les uns me supposaient assassiné par ceux des pirates qui, nous ayant échappé continuaient à rôder autour de la ville; mais comme on ne retrouvait aucunes traces de mon corps, le plus grand nombre de mes camarades étaient d'avis que j'avais déserté. Excellents camarades! Néanmoins toute émotion violente

étant dangereuse pour le capitaine, on choisit la moins noire des deux versions, et on lui dit qu'on craignait que je n'eusse déserté.

Le capitaine Reud ne répondit qu'un mot : — Impossible. Il tourna la tête du côté de la cloison, et demeura silencieux pendant deux ou trois jours de plus ; mais il finit par entrer en convalescence; l'activité d'esprit lui revint avant celle du corps, et il ordonna de prendre les mesures les plus actives pour pénétrer le mystère de ma disparition. Des patrouilles parcoururent le pays dans un cercle de plusieurs milles ; mais j'étais trop bien caché pour être découvert. Les deux marins qui m'avaient vu chez M. Manuel appartenaient à l'autre frégate. Elle avait mis à la voile avant la convalescence du capitaine Reud.

Ce dernier ne se laissait pas facilement décourager, ou peut-être se ressouvint-il qu'il me devait ce qui lui restait de vie. Il m'aimait d'ailleurs, j'en avais eu des preuves, malgré la barbarie du traitement qu'il m'avait fait subir. Enfin *l'Eos* leva l'ancre; il était temps, disaient les matelots, car la frégate courait risque de se trouver échouée sur un banc formé des seuls os des roast-beef dénudés par les mâchoires infatigables de l'équipage et jetés tous les jours par des-

sus bord. Le vent était léger, tous les canots suivaient à la remorque, sauf la pinasse, détachée avec mission de parcourir tous les recoins de la baie, afin de tenter une dernière fois de découvrir ce que je pouvais être devenu. On sait le déplorable résultat de ces recherches.

Combien est court le roman réel de la vie! Un cri de joie, un instant d'extase, et tout est fini! Dans le cours de mon existence aventureuse j'ai vu bien des jolis visages et bien des formes gracieuses; j'ai rencontré les charmes de la beauté extérieure unis à un esprit élevé, à la vertu imposante et sainte; j'ai courtisé, j'ai cherché à aimer les femmes douées de ces nobles attributs; mais tous mes soupirs et tous mes vœux n'ont pu me rendre cet amour qui absorbait tout mon être aux pieds de Joséphine. Il n'y a ni magie, ni charmes capables de ranimer les feux éteints de l'amour. Cette jeune et belle enfant de la nature, en cueillant les premières roses de mon âme, avait déraciné le rosier. O Joséphine! le cyprès seul devait désormais couronner ma tête! O Joséphine! un dernier adieu!

Babillons maintenant : nous vivons dans un drôle de monde. Moquons-nous les uns des autres; c'est ce qu'on appelle de la gaieté. Voilà

mon pauvre capitaine, dont la tête fêlée s'égare en de telles folies, que l'autorité même, avec son épée à deux tranchants, ne peut réprimer les éclats de l'ignoble dérision. Et d'abord, il s'éprend d'une manie soudaine pour les singes, qui désopile la rate à tous les midshipmen, et il exige cependant la plus grande exactitude dans le service. Déjà le tailleur a pris la mesure d'un uniforme complet de midshipman pour nos successeurs les croqueurs de noix. Les officiers sont dans la panique; car le maniaque est si rusé, et c'est encourir une si grave responsabilité que de mettre un officier supérieur aux arrêts! Le capitaine n'est fou d'ailleurs que sur un point à la fois. Sa folie semble s'être concentrée dans sa monomanie, en sorte que ses facultés ont gagné sous tous les autres rapports. Mais les nouveaux midshipmen, commettant plus d'une bévue dans le service, le capitaine les fait tous attacher l'un après l'autre sur un canon, et le fouet sillonne leur peau plus résistante heureusement que celle de l'homme. Ces pauvres diables attendaient leur tour rangés en ligne, immobiles de peur, mais grimaçant comme des singes peuvent grimacer sous l'impression d'une violente terreur. Leur physionomie acquérait de leur effroi un nouveau

degré de ressemblance avec la physionomie de l'homme. Cette nuit-là même, ils se glissèrent dans la cabine deux à deux ou trois à trois, à la faveur de l'obscurité. Ils faillirent étrangler leur tyran. L'un d'eux avait même tiré un rasoir de la boîte à toilette du capitaine, mais il se coupa lui-même en cherchant à le déployer. Cette conspiration annonçait dans les conjurés un exercice des facultés intellectuelles bien voisines de la raison, car il y avait préméditation concertée, etc.

Effrayé du péril qu'il avait couru, péril effrayant en effet, si l'on songe que chaque assassin, en sa qualité de quadrumane, était armé de quatre mains, le capitaine Reud, sur la proposition du docteur Thompson, fut d'abord tenté de leur appliquer la peine du parricide à Rome; mais outre que c'eût été perdre de bons sacs, on manquait de couleuvres, si l'on avait des coqs. Le capitaine Reud voulant d'ailleurs exécuter tout entière la loi dont parlait le docteur Thompson, il aurait fallu pour cela coudre un homme dans chacun des sacs. Or, disait-il, je n'ai pas mes nègres ici, et je ne crois pas que mon autorité aille jusqu'à prendre dans mon équipage le nombre d'individus nécessaires. Il se contenta de faire jeter

les coupables par-dessus bord. Les malheureux se pelotonnaient en sautant au lieu d'ouvrir les jambes pour enfourcher les dauphins que la Providence avait peut-être envoyés autour du vaisseau. Hélas! si les dauphins furent invisibles, les requins se montrèrent et reçurent les sauteurs dans leur gueule béante.

La fantaisie qui succéda dans l'esprit du capitaine à la simiomanie, fut de faire hisser sur les huniers les caronades du gaillard d'avant, tourmentant ainsi le vaisseau et risquant de briser les mâts. Cette manie s'usa comme la première, et les canons redescendirent sur le gaillard. Alors un magnifique ours fit son ascension à bord, — animal comme il faut, esclave-né du décorum, se mouvant avec la sage et gracieuse lenteur d'un alderman. Le capitaine Reud voulut lui enseigner la danse; un misérable vagabond qui savait battre la grosse caisse et siffler du fifre, talent qu'il avait sans doute exploité en promenant un ours dans le pays, devint son favori et l'assista dans l'éducation de son pupille.

— Venez voir danser mon ours, venez voir danser mon ours, s'écriait maintenant le petit créole; mais l'ours, au lieu de profiter de son instruction, devenait de jour en jour plus fé-

roce; si bien qu'à la fin, saisissant l'occasion, il prit son maître dans ses pattes et le serra sur sa poitrine velue au risque de l'étouffer. Le petit créole avait déjà l'haleine coupée. Martin lui écrasa le nez en cherchant à le mordre à travers sa muselière. L'étoile de la grande Ourse cessa d'être à l'ascendant. Martin fut troqué contre une paire de coqs de combat avec le premier patron de vaisseau marchand que nous hélâmes. Le conducteur d'ours partagea la disgrâce de son camarade. Singulière vicissitude des choses! on fouetta le lendemain, pour une impertinence, ce vagabond, trop fier la veille pour dire monsieur à un midshipman.

Mais il serait par trop ridicule d'énumérer une série de fantaisies de plus en plus insensées. Que les capitaines aient ou non le crâne fêlé, l'année n'en ramène pas moins Noël; or Jack, ce John Bull en chapeau goudronné, a acquis de temps immémorial, en dépit de la discipline, le privilége de se griser en commémoration de ce jour révéré. En rade, les officiers ne discutent pas ce droit, mais il est exercé sous leurs yeux par une licence tacite bruyamment exploitée. En mer même, à moins que le vaisseau ne soit en présence de l'ennemi ou qu'une tempête furieuse ne fouette le navire,

Jack regarde comme une très grande iniquité qu'on fasse, le lendemain, sur son dos et en lignes rouges, le compte des verres qu'il a bus la veille.

Le fait est que prétendre mettre, un jour de Noël, une digue entre l'eau-de-vie et les gosiers des matelots, serait entreprendre le treizième des travaux d'Hercule, comme essayer de les remettre sur leurs jambes serait une tâche pareille à celle de Sisyphe.

La difficulté même de l'entreprise décida le capitaine Reud à l'entreprendre aux premières fêtes de Noël qui suivirent sa maladie. Le temps était beau : il espéra que la tâche qu'il s'imposait lui serait moins difficile que celle de rouler le rocher au haut de la montagne, pour l'en voir retomber au moment d'atteindre le sommet. Aussitôt après le déjeuner, il fit courir de la poupe à la proue l'ordre suivant : « Défense à quiconque de se griser ; l'infracteur recevra six douzaines de coups de fouet. »

Qu'est-ce que l'ivrognerie? C'est une question facile à résoudre quand nous voyons un homme parcourir ses phases révoltantes; mais il est bien moins aisé de dire ce qui n'est pas l'ivrognerie. Comment déterminer la faible ligne de démarcation qui sépare l'excitation

à la gaieté du commencement du délire? Que de nuances dans l'état d'un homme aviné! il est gai, il a une pointe, il est gris, il est ivre, il est ivre-mort! mais, pour le capitaine Reud, la question n'était nullement embarrassante, e voici pourquoi. Un médecin vous dira que pour bien comprendre une maladie, il est bon d'en avoir souffert soi-même; c'est d'après cette conviction que notre Esculape en épaulettes fut le premier homme ivre dans son vaisseau. On battit l'appel pour l'inspection du soir à l'heure accoutumée.

Or, c'est alors que la sobriété des matelots, rangés devant les canons, est soumise à un rigoureux examen par les officiers respectifs; le grog ayant été distribué pour toute la journée, on le suppose entièrement bu. Le capitaine arriva sur le gaillard d'arrière en courant des bordées. Il finit par jeter le grappin et s'amarra aux taquets de tournage du mât de misaine.

— Monsieur Farmer, dit-il au premier lieutenant, vous voyez que je m'entends à maintenir la discipline d'un vaisseau. Il n'y a pas (ici sa voix fut interrompue par le hoquet), il n'y a pas un homme gris à bord.

— J'en doute, monsieur, fut la réponse respectueuse de M. Farmer. Je crois en apercevoir

un, ajouta-t-il en détournant les yeux de dessus son capitaine pour les promener d'un air insouciant autour de lui.

— Montrez-le-moi?

— Oh! capitaine, il ne faut pas oublier que c'est aujourd'hui jour de Noël. Nous ne pouvons scrutiner.....

— Si, au contraire, nons pouvons scrutiner, nous scru... scrutinerons. Le joli mot, mister Rattlin, scrutiner! l'étymologie doit être écrou... crou... cru.... scru... c'est cela même. Mais de quoi parlions-nous, mister Farmer? m'y voici, de la sobriété, qui doit être mise sous l'écrou, non pas de l'ivrognerie qui doit être mise aux fers, de l'ivrognerie qui doit être scrutinée. Tout ce discours était entrecoupé de hoquets. Il faut, continua-t-il, il faut que nous trouvions l'ivrogne.

Suivi d'un nombreux cortége d'officiers, du prévôt d'armes et des caporaux du vaisseau, le capitaine Reud appuya pesamment son bras droit sur mon épaule (car il était assez fin pour s'apercevoir que la goutte lui descendait dans les pieds), et nous commençâmes notre voyage de découvertes autour du vaisseau. Rien n'est moins plaisant pour un homme à demi-ivre que d'être jugé par un homme ivre

tout-à-fait. Cet examen était fort bouffon, car un grand nombre de matelots avaient sur la conscience un verre de trop; c'étaient ceux qui cherchaient à passer pour les plus sobres. Au fur et à mesure que nous approchions des divers groupes rangés autour des canons, les artifices mis en usage par les matelots pour échapper à l'examen m'amusaient infiniment. Les uns se roidissaient de toute la force de leurs muscles, et semblaient aussi droits que les chandelles de filets de bastingage. D'autres prenaient la chose d'un air débonnaire et doux, qui semblait dire : « Qui est plus innocent que moi ? » D'autres, ne se souciant guère de passer en jugement, faisaient tout doucement le tour du canon et changeaient de place avec leurs camarades : tandis que le capitaine cherchait dans les yeux des derniers hommes des symptômes d'ivresse, les rusés coquins s'étaient tranquillement mêlés aux premiers.

Cette brusque et sévère accusation : « Vous êtes ivre ? » excitait des réponses d'une variété comique : l'indignation : Non, monsieur ! — La surprise bien jouée : — Qui, moi, monsieur ? — La réponse conciliatoire : — Dieu protége votre honneur ! en vérité, non, monsieur ! — La réponse logique : Ivre, monsieur ! vous n'y pensez pas ;

Bill Bowling était de distribution aujourd'hui. — Enfin la réponse ironique : Moi, ivre! pas plus que Votre Honneur, en vérité. » C'était une excellente comédie.

L'inspection ne produisait aucun résultat; un seul poisson vint se jeter dans les filets; c'était un pauvre idiot qui depuis six mois au moins n'avait pas approché ses lèvres d'un verre de grog, car tous ses camarades l'envoyaient paître quand il réclamait sa ration. A cette question soudaine :—Vous êtes gris, jeune drôle? le pauvre diable se troubla; il crut peut-être qu'il était contraire au code militaire de contredire le capitaine, et répondit : — Oui, monsieur, je me suis grisé, mais depuis lors je n'ai pas goûté d'eau-de-vie. — Vous vous êtes grisé! prévôt, conduisez cet homme sur l'arrière, et mettez-le aux fers.

Après la revue, notre *tempéré* capitaine passa lui-même sur l'arrière, glorieux de n'avoir trouvé dans tout son équipage qu'un seul homme gris le jour de Noël. Il exprima sa satisfaction par les paroles suivantes, que son hoquet interrompit plus d'une fois :

— Voilà ce que j'appelle de la discipline, monsieur Farmer; le seul homme trouvé ivre sur le vaisseau de Sa Majesté Britannique que

j'ai l'honneur de commander est aux fers sur la poupe, et le drôle ne vaut pas son sel.

— Je conviens avec vous, dit le commis aux vivres, que l'individu qui a osé se mettre aujourd'hui dans un pareil état ne vaut pas son sel; mais, bien certainement, s'il est sur la poupe, il n'est pas aux fers.

— Je puis bien vous l'assurer, dit le premier lieutenant.

— C'est étonnant, dit l'extirpateur mystifié de l'intempérance, et il se dirigea en zigzag vers sa cabine pour clore saintement la journée, en achevant de se mettre dans les vignes du Seigneur.

Le lecteur peut juger par ces incidents s'il était urgent que le capitaine Reud allât jouir de ses lauriers et du produit de ses prises sur son sol natal, et dans le *dulce otium*, qui pour les gens de son humeur est trop souvent un enfer. L'amiral de la station en dut juger autant à notre arrivée à Port-Royal. Le capitaine Reud démit de ses fonctions le pilote nègre, et prétendit gouverner lui-même. Il serra la pointe de si près, que *l'Eos* alla donner sur le clocher du vieux Port-Royal, submergé jadis par un tremblement de terre et tranquillement caché aujourd'hui sous le nouveau port. Le

clocher fit dans la quille du vaisseau une de ces larges entailles comparables au trou laissé dans la réputation d'un patriote qui accepte un emploi de ses anciens antagonistes. Malgré les bons offices de la flotte, qui nous envoya des relais d'hommes pour mouvoir nos pompes, il fut impossible de maintenir *l'Eos* à flot. Nous fûmes obligés de placer d'abord une voile lardée sous sa quille, de le remorquer le long du chantier, de l'alléger et de l'amarrer.

Le même soir, à neuf heures, la coque de *l'Eos* était vide. Tout l'équipage et les officiers étaient logés à l'Arsenal, et l'on faisait des préparatifs pour abattre le navire en carène le lendemain matin. L'opinion unanime fut que notre patron devait à sa qualité de parent d'un des premiers fonctionnaires de l'Amirauté le privilége d'échapper à une cour martiale. Tout autre aurait eu à rendre compte de cette singulière manie de renverser de *comble en fond* des églises sous-marines et de crever des frégates. Mais vu la parenté du coupable, on se contenta de nous ordonner de radouber en toute hâte, et de regagner nos pénates à notre grande satisfaction à tous, hormis le capitaine.

CHAPITRE LIII.

Un cas de fièvre. — Un breuvage des mains de l'amour qui n'est pas un breuvage d'amour. — Qu'est-ce donc, après tout, que les docteurs qui laissent les hommes mourir et guérir à leur barbe? — Ralph ne répond pas à la question.

On peut s'étonner de l'oubli où j'ai laissé jusqu'ici mes camarades les midshipmen. Les affaires et le caractère de nos collègues nous semblent d'ordinaire choses si importantes! Il n'en était pas de même pour moi : j'en ai déjà dit la raison. Notre chambre était un véritable caravansérail oriental ou plutôt un lazaret. Tous mes camarades furent rayés de la liste des vivants ou portés sur la liste des promotions; quelques uns changèrent de vaisseau sans changer de grade. A notre retour en Angleterre, nous n'étions plus que trois de l'ancienne chambrée. *L'Eos* n'était cependant point dépourvu de midshipmen. Notre complet était rarement atteint. De nouveaux midshipmen venaient remplacer les morts et faisaient, eux-

mêmes, place à d'autres. Je n'avais eu ni le temps de me lier d'amitié avec eux, ni celui d'étudier leur caractère, que déjà les pauvres diables, s'endormaient du long sommeil sous les palissades, ou étaient jetés à la mer enveloppés dans leur hamac. Les officiers de la grand'chambre n'avaient pas meilleure chance. Le premier lieutenant, le docteur et le commis aux vivres furent les seuls officiers primitifs qui revirent l'Angleterre avec nous. La mortalité était effrayante parmi les chirurgiens édimbourgeois, qui mangeaient à notre table. Il me serait bien certainement impossible de me rappeler les noms ou les traits du plus grand nombre de ceux avec qui je buvais, je mangeais, je souffrais; les pauvres jeunes gens se dépêchaient si vite de quitter ce monde passager !

L'état sanitaire de *l'Eos* avait été satisfaisant jusqu'à la prise de Saint-Domingue; mais à cette époque on nous chargea de transporter un régiment de soldats français à Port-Royal. Nos prisonniers apportèrent la fièvre à bord, et en dépit de tous les remèdes indiqués par la science, il fut impossible d'en extirper complétement les germes. On nous transvasa à bord d'un ponton, tandis que le navire était net-

toyé et soumis à toutes sortes de fumigations; on nous assigna pour station la *Nouvelle-Providence;* mais toutes ces précautions furent perdues, car par intervalles presque réguliers, la fièvre réapparaissait et faisait des victimes.

J'eus le bonheur d'échapper et de ne subir qu'une seule attaque. C'était dans la maison du cabestan, nom que nous donnions à l'endroit où on nous fit bivouaquer pendant le radoub du vaisseau. Je rappelle cet accident pour la singularité de l'attaque et la rapidité de la guérison, non pour citer comme une recette générale la manière dont je m'en tirai.

J'étais chargé de remorquer, de Port-Royal à Kingston, un petit bateau chargé de poudre. Je ne sais par quelle incartade du patron la tente du bateau se trouva oubliée. Six ou sept heures d'exposition à un soleil brûlant et vertical au milieu des marais, si riches en productions végétales, qui séparent Port-Royal de Kingston, est une épreuve par trop rude pour la constitution d'un Européen.

De retour à Port-Royal, vers quatre heures après midi, mon premier symptôme inquiétant fut une sensation confuse que la terre glissait sous mes pieds, et que je parcourais la sur-

face du sol sans le secours de mes jambes. Au lieu d'être affamé à l'excès, comme un midshipman à jeun, j'étais excessivement gai; je négligeais mon estomac, et donnais carrière à ma langue. Je m'aperçus bientôt que je débitais un grand nombre de sottises; mais j'y prenais goût. Enfin, le peu de bon sens qui me restait me suggéra la crainte d'une première entrevue avec le roi des terreurs, Jack le Jaune. — Irai-je trouver le docteur? me demandai-je. Non. — J'ai la plus haute opinion du docteur Thompson; mais c'est un grand malheur qu'il ne sache pas guérir la fièvre jaune. Il sera blessé, j'en suis sûr; mais j'ai remarqué une chose : tous ceux qui vont trouver le docteur n'en reviennent que pour monter dans leurs hamacs, et passent du hamac à l'hôpital, et de l'hôpital aux palissades. Tandis qu'il en était temps encore, je résolus de suivre une direction tout opposée. Je sortis de l'Arsenal et j'entrai chez une mulâtresse libre, belle et corpulente femme, qui était pour moi une mère et quelque chose de plus. Elle avait un certain bien, et possédait un vigoureux assortiment de nègres, dont elle louait les bras à Sa Majesté Britannique ou à ses représentants, pour calfater les vaisseaux de guerre.

Malgré ces relations de puissance à puissance avec Sa Majesté, elle ne dédaignait pas de laver ou de faire laver les chemises et les bas des officiers de la marine, quand elle aimait ces officiers ; or, elle était assez bonne pour m'aimer, mais d'un amour sobre et platonique. Miss Belinda Bellarosa, c'était son nom, était assez jolie et pas trop mûre. Elle donnait de temps en temps des bals *fashionables* où, brillante de tous ses atours et de tous ses attraits, elle ne pouvait manquer de faire des conquêtes. Un bas-officier était son cauchemar. Bien des aides de maître s'étaient fait refuser, et plusieurs lieutenants avaient pareillement échoué dans leurs ouvertures honorables.

Je m'acheminai vers le domicile de mistress Belinda, autant que l'étrange délire qui commençait à me bouleverser me permettait de suivre un chemin. La bonne dame ne me vit pas plus tôt qu'elle s'écria :

— Dieu tout-puissant! le voilà pris! ce pauvre enfant! sa vue me fend le cœur. Monsieur Rattlin, vous savez que je vous aime comme mon poussin. Dieu nous fasse miséricorde! il est bien mal

— O reine des Indes! m'écriai-je par un mé-

lange de plaisanterie et d'égarement, duchesse des doublons, épousez-moi ce soir, et vous êtes sûre d'être veuve demain matin.

— L'entendez-vous? l'entendez-vous? c'est bien le moment de penser à m'épouser!

— Oh! ma chère Bella, si vous ne voulez pas me tuer de tendresse, que ferai-je? que deviendrai-je? Je ne puis endurer la douleur atroce que je ressens à la tête. Vous avez toujours été une bonne âme pour moi. Pardonnez-moi mon déraisonnement, c'est plus fort que moi. Permettez à un de vos domestiques de m'aider à marcher jusque chez le docteur.

— Jamais, jamais, le docteur! fi donc! Et elle cracha par terre avec un air de profond mépris. Oh! massa Rattlin, je vous aime chèrement; vous coucherez ici.... Je perdrai ma réputation.... Ne vous en inquiétez pas. Mais courez donc, Voicas, courez chercher une bouteille de vieux porto dans les magasins de massa Jackson; dites bien que c'est pour moi, mistress Bellarosa. Vous, Phébé, et vous, l'autre femme de couleur, prenez monsieur Rattlin et portez-le dans le meilleur lit. Il est bien mal certainement; dépêchez-vous, ou le pauvre blanc va mourir.

Je fus hissé sur un lit avec l'assistance de

mes deux gardes - malades. Ma bonne hôtesse ordonna qu'on me couvrît d'une masse étouffante de couvertures. L'instant d'après et lorsque mes sens égarés me laissaient à peine reconnaître les objets, mistress Bella rentra suivie de deux autres négresses, chargées sans doute de porter témoignage à sa vertu. Après avoir versé la bouteille de porto dans un bol de Chine, elle y jeta une poudre blanche qui surnagea bientôt, et me força à en vider le contenu. Alors, avec un regard d'affection maternelle, elle prit congé du malade, ordonnant à mes deux gardes de mettre une couverture de plus sur moi, et de me retenir de force dans mon lit si j'essayais d'en sortir.

Bientôt commencèrent la crise et l'agonie de la fièvre. Je me croyais transformé en une masse de feu douée de sensibilité; j'avais un avant-goût de cet état auquel, je l'espère, nous échapperons tous, de cet état où l'on brûle sans se consumer; mais, quoique les instants d'une pareille souffrance soient des siècles pour le patient, mon agonie ne dura qu'une demi-heure, et fit place à un songe que je n'oublierai jamais tant que ma mémoire ne se sera point ossifiée.

Il me sembla qu'on m'enlevait soudainement de mon lit pour me placer au centre d'une immense plaine de sable. Cette plaine, pareille à la mer, n'était bornée que par l'horizon ; je ne découvrais que le sable blanc et brillant, le ciel d'un bleu foncé et sans nuage, et, au-dessus de moi, le soleil éternel, qui, semblable à l'œil d'un dieu irrité, dardait sur ma tête nue des feux insupportables. Enfin, je sentis mon crâne brûlant s'ouvrir, et de l'intérieur de ma tête un magnifique temple s'élever. Ses rangs de colonnes montaient sur d'autres rangs de colonnes. Les divers ordres d'architecture étaient échelonnés les uns au-dessus des autres, et, à mesure que cette nouvelle Babel s'élevait vers les cieux, elle se développait en largeur ainsi qu'en élévation. Je remarquai dans cet étrange édifice l'escalier hardi, serpentant, et sans fin, les vastes cours pavées de marbre, les fontaines majestueuses et jaillissantes dont les eaux fraîches narguaient mes lèvres arides, et une longue rangée de statues magnifiques. La structure se développait toujours jusqu'à ce qu'enfin elle remplit la cavité des cieux.

Je luttai long-temps pour ne pas fléchir sous

cet énorme poids; mais il pesait de plus en plus sur la racine de ma cervelle; la douleur devenait insupportable. En vain je roidissais tous les muscles de mon corps avec un orgueil impie et une espèce de défi insensé. Je finis par me sentir accablé, et je m'écriai :

— O Dieu de miséricorde, secourez-moi! ce fardeau est plus que je ne puis porter.

Alors commença le sac de ce temple, qui était à la fois ma tête et ne l'était pas; les vastes colonnes croulaient, les arcades craquaient, les riches entablements grinçaient en s'entrechoquant; les dalles de marbre grondaient plus bruyantes que le tonnerre sous les ruines qui s'amoncelaient. Mon songe se dissipa.

Le soleil avait atteint son zénith quand je m'éveillai le lendemain en bonne santé. Toutes mes sensations étaient renouvelées; la seule idée de vivre est si délicieuse! Je ne m'aperçus de rien de remarquable; seulement j'avais subi une abondante transpiration.

Miss Bellarosa déjeuna avec moi; elle triomphait, et ma reconnaissance était sans bornes. J'avais faim et j'étais joyeux comme un écolier le premier jour des vacances.

— Ah! massa Rattlin, voulez-vous m'épouser aujourd'hui? pourquoi ne dites-vous pas oui?

— Parce que, ma chère Bella..... parce que vous ne voudriez pas de moi.

— Essayez, — demandez-le-moi, dit-elle en me regardant avec une tendresse que j'aurais souhaitée plus maternelle.

— Bella, ma chère amie, voulez-vous m'épouser?

— Pour tout de bon?

— Pour tout de bon.

— Merci, massa Rattlin, merci, vous me faites bien du plaisir; mais pour vous dire la vérité, non, je ne veux pas. Si vous aviez quinze ans de plus, ou moi quinze ans de moins, à la bonne heure; — mais je vous remercie toujours du compliment; maintenant allez-vous-en, et dites au docteur blanc comment vous avez été guéri.

Ne pouvant récompenser mon Esculape femelle avec le don de ma main, que, soit dit en passant, je ne lui aurais pas offerte si je n'avais été sûr de son refus, j'en fus réduit à la forcer d'accepter pour souvenir la plus riche babiole qu'il me fut possible d'acheter.

Je ne sais si j'ai décrit ma fièvre en habile nosologiste, mais je l'ai racontée en biographe véridique.

CHAPITRE LIV.

Un nouveau personnage se réclame d'une vieille connaissance. — Il n'est pas très honnête et il l'avoue, ce qui lui donne l'apparence d'une honnêteté qu'il n'a pas. — Promu aux fonctions de notre officier de bouche, il ne se montre pas disposé à cacher son talent dans sa serviette.

Pendant tout le temps qu'embrassent ces événements, c'est-à-dire pendant les trois années environ du séjour de *l'Eos* aux Indes-Occidentales, je n'eus d'autre communication avec la métropole que des petits morceaux de papier ainsi conçus: Sur cette première de change, sur cette seconde, sur cette troisième, etc., etc., il vous plaira payer, etc., etc.

Mais il est temps de présenter au lecteur un nouveau personnage qui me suivit plusieurs années comme une mauvaise ombre, et ne me quitta qu'au commencement de la fin.

J'ai dit qu'on avait abattu *l'Eos* en carène; sa large blessure était maintenant cicatrisée et

nous procédions au transport de l'eau et des vivres à bord. Je me promenais sur le quai, quand je fus accosté par un individu que je pris d'abord pour le domestique du capitaine. Mais quoique vêtu de la casaque bleue et des pantalons blancs de grosse toile de matelot, ce n'était pas un marin. Il était pâle et beau; ses petites mains étaient remarquables par leur blancheur, et sa tournure, sans être précisément élégante, l'habit s'y opposant, annonçait néanmoins un homme qui s'était frotté avec le beau monde, et le beau monde de la métropole. Avant de s'adresser à moi, il avait paru considérer attentivement plusieurs midshipmen, dont quelques uns appartenaient à notre navire, et plusieurs autres jeunes gens momentanément à terre pour le service de l'arsenal. Enfin, après une inspection de ma personne qui allait finir par me fâcher, il m'ôta respectueusement son chapeau.

— Ai-je l'honneur de parler à monsieur Ralph Rattlin?

— A lui-même. Et qu'y a-t-il pour votre service?

— Ah! monsieur, vous ne me reconnaissez pas? et cela n'est pas étonnant. Mon nom, monsieur, est Daunton, Josué Daunton.

— C'est un nom que j'entends pour la première fois de ma vie.

— Oh! pardonnez-moi, vous l'avez entendu très souvent, rappelez vos souvenirs. Vous m'appeliez Jossey : ici, petit Jossey, disiez-vous; ici, petit vagabond; j'ai besoin d'un cheval pour me porter au bout de la terrasse.

— Au diable si je m'en souviens!

— Pardon, monsieur Rattlin, je m'en souviens comme d'aujourd'hui; j'étais votre *fag* (1) chez M. Root.

Cette dernière assertion était un flagrant mensonge, car sous ce respectable pédagogue et dans cette respectable école, ainsi que le lecteur doit s'en souvenir, bien loin d'avoir des fags à moi, j'avais été le souffre-douleur des autres.

— En vérité, Josué Daunton, lui dis-je, je commence à croire que vous pourriez bien être Josué, le petit vagabond; mais, sur mon honneur! je n'ai pas le moindre souvenir de vous. Je veux bien que vous ayez été mon condisciple chez M. Root, où il y avait plusieurs centaines d'écoliers, mais je n'ai jamais eu de fag! Ainsi donc, mon brave homme, prouvez-moi d'abord que vous avez été mon condisciple,

(1) Souffre-douleur.

vous me ferez connaître ensuite ce que je puis faire pour vous, car je suppose que vous avez quelque faveur à me demander, ou un motif quelconque pour me chercher.

— Oui sans doute, répliqua-t-il, avec une intonation de voix qn'on pouvait interpréter de bien des manières. Entrant alors dans de longs détails sur l'école d'Islington, il me prouva que s'il n'y avait pas été, il avait dû en causer avec d'anciens élèves. Il éluda tous mes efforts pour le faire tomber en contradiction, avec une habileté qui me donna une beaucoup plus haute opinion de son intelligence que de son honnêteté. J'eus beau creuser ma mémoire, je n'y retrouvai aucun de ses traits ni son nom. Je le lui dis franchement, et j'ajoutai :

— Qui êtes-vous finalement? et que me voulez-vous?

—Je suis, me répondit-il, le fils unique d'un honnête prêteur sur gages. Mon père, qui avait amassé une jolie fortune, résolut de me donner une bonne éducation. Il me mit à l'école chez M. Root. C'est là que j'eus le bonheur d'être honoré de votre amitié. Vous devez voir, monsieur, que bien que vous ayez plusieurs pouces de plus que moi, j'ai sept ou huit ans de plus que vous. Vous aviez quitté depuis

peu de temps l'école de M. Root pour une autre école à Stickenham, quand mon père, jugeant mon éducation finie, me retira également. Il voulait jouir de son fils; mais ce fils tourna mal. Je le confesse à ma honte, je devins un mauvais sujet. Mon père me chassa du toit paternel. Depuis lors, j'ai couru le monde, et je suis maintenant Steward à bord du *London*, vaisseau de la compagnie des Indes-Occidentales, arrivé avant-hier.

— Fort bien, Josué; mais comment avez-vous su que j'allais à l'école de Stickenham?

— En rôdant à travers le pays, je vous aperçus avec d'autres jeunes gens qui jouiez sur la bruyère.

— Hum! Mais comment diable avez-vous pu savoir que j'étais à Port-Royal, et que j'appartenais à *l'Eos?*

—Oh! rien de plus simple, monsieur Rattlin. Il y a deux ans environ que je traversai de nouveau la bruyère avec mes associés. Je ne pus résister au désir de voir si vous jouiez toujours sur la terrasse. Ne vous voyant pas avec les autres, je demandai à l'un des plus grands où vous étiez? Il me donna le nom de votre vaisseau et de votre capitaine. Le premier objet qui m'ait frappé en entrant dans le port, c'est

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

votre frégate, près du quai de l'Arsenal. J'ai obtenu la permission de venir à terre, et je ne vous ai pas plus tôt vu que je vous ai reconnu.

— Pourquoi donc en examiner tant d'autres avant de vous adresser à moi? Après tout, je ne vois pas là matière à soupçon, Le temps produit de si grands changements. Voyons, que puis-je faire pour vous?

— Accordez-moi votre protection et votre amitié autant que le comporte la différence de nos positions sociales.

—Mais, Daunton, d'après votre propre aveu, vous avez été un mauvais sujet. Avant de vous accorder ce que vous me demandez, il faut que je sache ce que vous avez réellement fait. Vous avez parlé de rôder; auriez-vous été un rôdeur, un vagabond, un égyptien?

— Oui.

— N'avez-vous jamais commis de vol?

— En petit.

— Ah! en petit!... vous avez escroqué, bien entendu?

— Les tentations sont si grandes!

Où le drôle s'arrêtera-t-il? pensai-je en moi-même. Voyons cependant jusqu'où il ira; et donnant alors issue à mes pensées, je continuai; entre l'escroquerie et le faux, la distance

est courte. Je m'arrêtai, car je n'osais pas lui dire :

— Etes-vous un faussaire ?

— Vous l'avez dit ! fut la courte et sèche réponse de Daunton.

J'étais stupéfait ; peut-être allait-il m'avouer un meurtre. Je voulus éclaircir mes doutes à cet égard, et je lui dis :

— Oh ! comme vous le disiez justement, nous sommes les instruments passifs de la destinée : la fatalité gouverne le monde. Nous sommes entraînés en dépit de nous-mêmes. Qu'un homme se rencontre sur notre chemin, vous m'entendez, dans le cas de légitime défense. — Hein ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Qu'une petite piqûre au-dessous des côtes faite tout doucement, ou bien la main qui s'égare et dans l'emportement frappe... Vous me comprenez ?

— Trop bien, j'en ai peur, monsieur. Je n'ai jamais versé le sang humain, je ne le verserai jamais. Vous ne vous fieriez peut-être pas à ma vertu, fiez-vous à ma poltronnerie. Je tremble, je faiblis à la vue du sang. Je me suis efforcé, monsieur, de gagner votre confiance par la candeur de mes aveux : je n'ai pas réussi.

Permettez-moi de vous souhaiter le bonjour.

— Arrêtez, Daunton; cette rencontre est vraiment singulière, notre conférence plus singulière encore. En qualité d'ancien condisciple, vous me demandez ma protection, la protection d'un midshipman a quelque chose de bouffon en elle-même, et, pour me décider, vous m'avouez que vous ne vous êtes arrêté dans la voie du crime qu'à l'assassinat exclusivement; vous avez voulu peut-être, par cette confession, qui sent la bravade, me laisser prendre de votre caractère une pire impression qu'il ne mérite, afin de me donner une meilleure opinion de votre sincérité : n'est-ce pas cela?

— En grande partie, oui.

— J'en étais sûr. Maintenant permettez-moi de vous dire, Daunton, que cette circonstance même m'inspire des craintes sur votre compte. Mais, je n'en repousserai pas pour cela l'appel d'un ancien condisciple : que puis-je faire pour vous?

— Procurez-moi la protection d'un navire de guerre, en me prenant à votre service.

— Impossible; je puis vous *presser* directement ou vous faire *presser* par un des nombreux vaisseaux de guerre en rade; mais les règlements ne permettent pas à un midshipman

d'avoir un domestique à part; voulez-vous entrer au service?

— A bord de votre vaisseau seulement, et avec le privilége de vous servir et d'être constamment près de votre personne.

— Je vous remercie de vos bonnes intentions; mais qui m'empêche de vous *presser*, tandis que vous êtes là?

— Ces amples protections. Et il me produisit ses papiers.

— Oui! je vois que vous êtes bien pourvu; mais pourquoi quitter votre position confortable à bord du *London*?

—Monsieur Rattlin, j'ai mes raisons, permettez-moi de les tenir secrètes pour le moment; elles ne sont pas criminelles. Puis-je mettre à la voile avec vous en qualité de votre domestique?

— Je vous ai déjà dit que je ne puis avoir un domestique pour moi seul; il faut que vous consentiez à servir toute la chambrée des midshipmen.

— De tout mon cœur, pourvu que vous m'engagiez votre parole que je ne serai jamais employé à d'autre besogne.

Je m'étonnai de cette persévérance et je lui exposai avec franchise toutes les misères du poste dont il paraissait si ambitieux; ce tableau

n'ébranla pas sa résolution. Je le quittai alors et j'en parlai à M. Farmer. — Que l'imbécile entre ! fut la réponse laconique du premier lieutenant.

— Mais il n'entrera qu'aux conditions dont je vous ai parlé.

—Je vous autorise à accepter ces conditions, nous sommes à court d'hommes.

Mais Josué ne voulut pas entrer. Il demanda à être *pressé*. J'allai donc à bord du vaisseau marchand *le London*, ainsi qu'il était convenu, et je *pressai* Daunton. Il ne fit aucune résistance, et ne produisit aucun papier. Il se contenta d'appeler le maître du vaisseau, le premier et le second lieutenants, pour être témoins *qu'on le pressait*. Prenant alors son bagage, il descendit gaiement de l'échelle dans le canot ; ce fut ainsi que je plaçai près de moi mon mauvais génie.

CHAPITRE LV.

L'art de faire le mal mis à la portée de tous. — Sort fâcheux de ceux qui servent d'expérience. — Que le ciel me préserve de mes amis, je me charge de mes ennemis, disent les honnêtes Espagnols; l'honnête Ralph en dit tout autant.

Nos cabines ainsi remplies d'officiers malades, nous fîmes voile pour l'Angleterre; nous escortions un convoi; ce fut un misérable voyage, pour moi surtout. Je n'avais aucun de ces sentiments joyeux, naturels à celui qui, après une longue absence, va revoir sa terre natale; je devenais taciturne et irritable par un mélange de qualités aussi désagréables que contradictoires. J'avais commencé à ouvrir un compte à ce vieux calculateur, le Temps, et je trouvais la balance terriblement en ma défaveur. Qu'avais-je gagné pour compenser la perte de trois des plus belles années de la vie, de seize à dix-neuf ans? Quand je jetais les yeux sur ce période, il m'apparaissait comme un désert sombre, avec un seul petit

espace verdoyant et fleuri au milieu de sables arides ; cet oasis était si éblouissant, que, lorsque l'*œil de mon esprit*, comme dit le poëte, cessait d'être fixé sur lui comme l'œil de l'aigle sur le soleil, tout le reste me paraissait sombre et indistinct.

L'indomptable orgueil, naturel à tous les hommes, mais développé démesurément en moi, contribuait encore à ce dégoût constant qui rongeait mon cœur. Je commençais à sentir l'amertume de mon abandon. La chaîne qui lie un homme à son pays est formée d'une multitude d'anneaux plus ou moins petits, mais tous précieux. Aucun de ces anneaux n'existait pour moi; un père, une mère, une famille, un patrimoine, une industrie, quelque chose, enfin, qu'on puisse dire à soi, voilà ce qui attache les affections d'un homme à un coin particulier de terre; or, je ne possédais aucun de ces biens, puisque mistréss Cherfeuil ne voulait être que ma marraine. Je tombais dans un état de marasme moral. J'avais besoin, pour en sortir, d'excitation au bien ou au mal. Cet aliment de la vie allait bientôt abonder pour moi *ad nauseam*.

En introduisant mon soi-disant camarade d'école à bord de *l'Éos*, j'avais embarqué avec moi mon Méphistophélès. L'ancien domestique

des midshipmen fut promu au grade de gabier d'artimon, et Josué Daunton, installé avec les cérémonies convenables, eut l'honneur d'obéir aux ordres d'une demi-douzaine de diables incarnés, appelés midshipmen, et d'un nombre pareil de surnuméraires malades. Il prit journellement le soin des ragoûts et des provisions de bouche de ce caravansérail souterrain. Notre petite société était une république, une démocratie pure, et, comme il arrive d'ordinaire dans ces sortes d'expériences gouvernementales, la communauté de biens qui régnait parmi nous tournait au plus mal pour la communauté.

Je vais dresser pour l'édification des curieux un inventaire de tous nos meubles. Je citerai d'abord notre salle à manger, qui, toujours en mouvement, ne saurait être qualifiée d'immeuble. Cette salle à manger était un trou étouffant de huit pieds de long environ sur six de large, et d'une saleté remarquable. Elle nous servait à la fois de salon, de réfectoire et d'office, et contenait deux buffets, lesquels ne renfermaient rien, et faisaient office de lit de camp quand il y avait place, ou de banquette, quand il n'y en avait pas. Le midshipman est un animal dormeur. Par la même raison que les Romains appelaient un bois sombre *lucus*, nos celliers

avaient le titre de *fermoirs*, parce qu'on n'y enfermait rien, et qu'ils manquaient même de serrures pour enfermer ce rien. Au milieu de l'appartement, s'élevait une table de chêne, sculptée de plus de noms que Rosalinde ne reprochait à Roland d'en avoir gravé sur de bons arbres martyrisés. Outre ces noms, la table portait encore l'esquisse d'un vaisseau et un nombre régulier de petits carrés qui en faisaient un damier.

Ajoutez à ces meubles un pot de fer-blanc vernissé, bosselé, sans bec ni manche, et qui avait cessé d'être un pot à l'eau depuis qu'il avait une voie d'eau; quelques gobelets d'étain, sept ou huit assiettes du même métal, un excellent pot de fer, notre meilleur ami, qui nous était resté fidèle dans le calme et l'orage, malgré les coups de pied du midshipman ingrat, malgré les pierres lancées par la fronde de l'infortune. Ce pot de fer contenait notre cacao du matin, notre soupe aux pois à midi, et servait encore, après ces nombreuses fonctions, de bassin aux fags (1) des midshipmen quand il leur

(1) Ce mot, qui se retrouve pour la seconde fois dans l'école de M. Root, puis dans la cabine des mishipmen, ne pourrait se traduire que par celui de souffre-douleur. On appelle ainsi tout jeune écolier ou tout élève de marine qui consent à servir de victime ou de laquais aux autres.

arrivait de se laver les mains. C'est un fait constant qu'en mettant à la voile pour l'Angleterre, nous ne possédions pas une seule pièce de porcelaine, faïence ou poterie. Nous n'avions qu'une calebasse et deux ou trois moitiés de noix de coco.

Notre unique pitance était la ration du gouvernement, et nos vivres étaient toujours de la plus mauvaise qualité. On a fort bien dit que le pain est le soutien de la vie; mais il n'est guère agréable de voir le pain devenir doué lui-même de la vie et user de la faculté de la locomotion. Toutes les autres espèces de nourriture étaient dans le même état de transition à la vivification. Je n'exagère pas. Les allées et venues continuelles, l'état de désunion constante où nous vivions, avaient appris chacun à penser pour soi, et Dieu, je le dis à regret, avait bien peu de chose à demêler avec nous. Notre désorganisation était si complète, notre pénurie si grande, notre chère si maigre, que, dès la seconde semaine, les pauvres surnuméraires malades furent délivrés de cet antre de la faim, de la crasse et des chandelles jaunes, et distribués entre les officiers sans commission.

C'était pour prodiguer ses soins à nos personnes, pour administrer à nos besoins et pren-

dre la direction de nos conforts culinaires, que Josué Daunton avait été installé dans ses nouvelles fonctions. Spectacle vraiment bouffon, que celui de voir notre ancien domestique transmettre sa charge au nouveau. Le pot de fer, l'unique couteau, les trois fourchettes, réduites à une seule dent, furent solennellement déposés entre les mains du récipiendaire. Le mépris de Josué pour la pauvreté sordide de notre république était aussi mal dissimulé que sa surprise. Je l'engageai beaucoup à prendre toute autre fonction dans le navire, mais il refusa opiniâtrement.

Le beau parleur, le damoiseau, le mielleux Josué me jetait dans des transes continuelles. Il parut d'abord me considérer comme son seul maître, ce qui lui attirait des horions continuels. Je prenais son parti et je battais les battants. Mais cela n'était pas toujours aisé. Plus Daunton me causait de tribulations, plus je m'attachais à lui; mais il y avait moins d'affection que de malice dans sa fidélité. Rien ne nous prospérait, ni à moi, ni à mes camarades, depuis que cet homme était à bord. Il trouvait moyen d'empirer encore notre ordinaire. Il faisait toujours en sorte d'avoir pour nous les plus mauvaises rations et en rejetait le blâme sur le

commis aux vivres. Nous rapportait-il notre misérable dîner, le pied lui avait glissé, ou quelqu'un s'était jeté sur lui, ou le chien du capitaine l'avait enlevé de la cuisine et emporté dans l'étable aux porcs. L'eau salée s'introduisait comme par miracle dans la bouteille au rhum de mes camarades, et ma pinte de vin journalière était toujours ou sure, ou trouble, ou sablonneuse, impotable, en un mot. Messieurs les midshipmen couraient un danger imminent de mourir de faim et de soif.

Bien souvent, lorsque après avoir fait mine de dîner, nous nous asseyions dans un coin obscur et étouffant, en face de notre *imbuvable* breuvage et de nos immangeables provisions; lorsque appuyant nos mâchoires affamées sur nos deux mains, nous surveillions du coin de l'œil la marche d'un fragment de biscuit animé, nous avions le crève-cœur de voir maître Daunton, l'esclave de notre lampe, qui, soit dit en passant, n'était qu'une bouteille surmontée d'une chandelle misérable, et qu'une chandelle d'un liard aurait éclipsée, nous avions, dis-je, le désespoir de voir maître Daunton, perché sur l'écoutille de la fosse aux câbles, au milieu du flot de lumière céleste qui pénétrait dans cet abîme, étaler tranquillement ses provisions

particulières, et les broyer à notre nez sous ses molaires infatigables.

Ce contraste était par trop cruel. Tandis qu'il dévorait de magnifiques croquettes d'Amérique ou un bout de saucisson allemand, nous grommelions sur des os décharnés et des biscuits moisis, sans pouvoir ni les avaler, ni nous résoudre à les lâcher.

Daunton, à cela près, était pour moi le plus soumis des esclaves. Toujours officieux, il releva de ses fonctions le matelot chargé du soin de mon hamac. Mais, je ne sais pourquoi, rien de ce à quoi il touchait ne tournait à bien. La troisième nuit, après son entrée en ces fonctions nouvelles, les clous du taquet qui fixait les coins de mon hamac, du côté de la tête, vinrent à manquer, et, précisément à l'endroit où ma tête devait frapper le pont, selon toute apparence, on trouva le pot à brai du charpentier avec une tête de hache enfoncée au centre, le tranchant de la lame en l'air. Personne ne sut comment le pot et la hache se trouvaient là; mais tout le monde convint que si je m'étais élancé hors du hamac, comme font tous les jeunes gens en pareille occurrence, je serais mort par la hache. Fort heureusement je ne dormais pas au moment de ma chute. Me sentant descendre, je

m'accrochai à mon voisin, le gros aide-chirurgien, qui s'accrocha au sien, et celui-ci à un autre, en sorte que nous tombâmes tous les quatre. Le bruit réveilla l'officier des soldats de marine qui a, comme on sait, le privilége d'être le grand dormeur du vaisseau. Je tombai de côté, et c'est ce qui me sauva.

A peu de temps de là, je confiai à Josué la garde de ma malle. Aucune pièce ne s'égara, mais tout fut bientôt perdu. Les vers perçaient dans mes habits des trous inexplicables; mes souliers crevaient sur les côtés; mes bottes se fendaient le long des tiges, et le pied de mes bas partait quand j'essayais de les entrer.

L'officieux Josué n'était pas moins assidu auprès de ses six autres maîtres que sa bonne administration menaçait non seulement de mourir de faim, mais d'aller bientôt nus. Triste perspective pour de pauvres jeunes gens qui, suant encore des feux des tropiques, faisaient voile pour l'Angleterre, au mois de janvier. En moins de six semaines, *l'Éos* renferma une bande de midshipmen pâles, déguenillés, affamés. Les expédients auxquels nous étions forcés d'avoir recours amusaient tout le monde, excepté ceux qui en faisaient usage. Le seul chapeau propre, le seul uniforme présentable, faisaient le tour

de la société. Fort heureusement nous étions tous les sept de même taille; mais, il n'y avait plus d'espoir d'attraper un dîner chez le capitaine ou dans la grand'chambre, depuis que six sur sept, nous étions couverts de guenilles.

Cependant Josué Daunton s'arrondissait; ses joues pâles, mais rebondies, devenaient de plus en plus lisses. Il s'engraissait de nos misères, et jouait si bien son rôle, qu'il évitait les gourmades et n'était jamais pris dans son tort. Josué fit mieux. Il devint le favori de ces mêmes midshipmen qu'il torturait. Ils se reprochèrent naïvement de l'avoir opprimé d'abord. Les beaux messieurs et les belles dames qui vivent à terre et au sein de l'abondance trouveront sans doute fort étrange que notre pénurie ne nous eût pas donné plus d'adresse. A cela, je répondrai que les midshipmen ont été de tout temps sans rime ni raison, et de vrais flâneurs en ce qui les regarde du moins; car, en ce qui touche le service, s'ils montrent la même étourderie, ils sont beaucoup plus actifs. L'empressement de Josué à nous délivrer de tous les embarras de ce monde ne nous laissa bientôt plus rien dont nous eussions à nous débarrasser.

CHAPITRE LVI.

Un dîner anticipé. — La fête est gâtée par le premier coup d'instrument tranchant. — Habit peu propre à remplir son but. Josué — Daunton essaie une paire de guêtres plus difficiles à ôter qu'à mettre.

Ce gnome, ce gibier de potence nous tuait à coups d'épingle. Enfin, un des aides de maître, trop stoïcien pour mourir les bras croisés, résolut de tenter un dernier effort et de se faire inviter de nouveau par le capitaine et les officiers. Il avait découvert à bord un morceau de drap bleu neuf et plusieurs douzaines de boutons ; il acheta le tout à un prix énorme, mais à crédit. Les tailleurs du vaisseau se mirent immédiatement à l'œuvre.

Nous nous trouvions près du banc de Terre-Neuve, avec notre convoi de retour.

Le temps était froid et glacé ; nous étions déguenillés. On comprend de quelle valeur devait être, en pareille occasion, un habit chaud et neuf, dont les poches étaient pleines d'a-

vance d'invitations à déjeuner et à dîner. Cette bonne aubaine allait échoir à master Pigtop, l'aide de maître.

Il avait déjà fait remarquer qu'il était déraisonnable d'avoir un vêtement pour sept et des culottes communes, comme les femmes des anciens Bretons. Voyez les Commentaires de César. L'ingrat Pigtop ! il avait en ce moment même sur le dos le seul habit d'entre les sept que l'on pût montrer sur le gaillard d'arrière ; cet habit était le mien : il venait de me l'emprunter pour monter sur le pont.

— Le capitaine Reud présente ses compliments à M. Pigtop, et espère jouir de sa compagnie à dîner.

Angéliques paroles, quand l'invité avait une chemise blanche, un faux-col et un uniforme décent.

— M. Pigtop présente ses compliments au capitaine Reud, et ne manquera pas de se rendre à son invitation.

— Holà ! vous autres ! qu'en dites-vous ? s'écria le triomphant Pigtop. Plus d'habit prêté à tour de rôle. Josué, courez dire au tailleur qu'il me faudra mon uniforme pour quatre heures.

Josué s'élança ; mais un sourire sardonique

erra sur son visage d'une beauté remarquable, malgré sa pâleur.

Le capitaine et les officiers de la grand'chambre étaient tous instruits de l'inexplicable disparition des habits; mais ils croyaient l'expliquer à merveille!

— Elle avait, disaient-ils, des causes toutes naturelles. Il fallait attribuer une partie du désastre à l'humidité, une partie aux vers, et la plus grande partie à notre négligence passée en proverbe. Les midshipmen négligents! ô calomnie! mais certaines gens ont le privilége de calomnier avec impunité. Le dilemme où nous nous trouvions entre nos uniformes rápés et les dîners du capitaine, fournissait d'ailleurs à MM. les officiers un sujet de risée habituel.

Une heure avant celle où le dîner du capitaine était ordinairement prêt, nous vîmes arriver l'uniforme. Josué l'étala sur le coffre de M. Pigtop. Les officiers de garde, ceux du moins avec qui l'heureux midshipman pouvait prendre cette liberté, furent invités à le venir voir. Ils admirèrent le lustre du drap et déclarèrent la coupe impayable.

M. Pigtop triomphait. Josué Daunton semblait partager sa joie; mais sa satisfaction res-

tait muette comme notre jalousie; cependant, en sa qualité de barbier et de barbier habile, il offrit de raser l'heureux invité en ville. L'offre fut acceptée. Alors, tout changea de face ; alors commença la longue série d'infortunes du propriétaire de l'habit. Ce n'était pas la faute de Daunton ; mais tous les rasoirs étaient de véritables scies. Le sang ruisselait sur le noir visage de M. Pigtop, et pas un poil ne voulait tomber. Le patient jurait, il jurait d'une manière affreuse! Le temps s'écoulait rapidement. Après un épouvantable juron, capable de briser un panneau de chêne, Josué, apparemment effrayé, dit d'une voix basse et insinuante :

— Monsieur Pigtop, je vous en prie, je vous en conjure ; essayez, essayez les rasoirs vous-même. Mon cœur saigne, monsieur, bien plus que votre visage. Essayez, je vous en prie. Voici justement le domestique du capitaine, il vient vous avertir que le dîner est prêt.

Dans son désespoir, l'affamé midshipman saisit le rasoir ; mais, exaspéré et impatient d'en finir, il s'en tira bien plus mal encore. Josué n'avait fait que des entailles, Pigtop se couvrit de balafres.

On envoie chercher le barbier en titre du

vaisseau, mais il refuse de toucher à cette surface sanglante.

Josué Daunton était le véritable ami, l'ami qui ne vous laissait pas dans l'embarras. Il offre d'aller emprunter au docteur Thompson un de ses rasoirs. M. Pigtop y consent; et sur ces entrefaites on annonce le dîner. Vous détourneriez un tigre de sa proie fraîchement égorgée plus facilement que vous ne feriez attendre un capitaine de vaisseau dont le dîner est servi. Le capitaine Reud n'avait jamais attendu un convive, et à plus forte raison un midshipman.

Cependant le nouveau rasoir, le rasoir du docteur Thompson, faisait des merveilles sous l'agile main de Josué. La barbe, jusqu'ici intraitable, disparaissait rapidement tandis que la langue du barbier courait plus vite encore que son rasoir.

Les barbiers, dans l'exercice de leurs fonctions, ont, ainsi que les membres des deux Chambres, le privilége de la parole; ils ne doivent compte à personne de ce qu'ils ont pu dire. Ils sont tout-puissants dans l'acte de leur ministère: oseriez-vous vous quereller avec l'homme qui promène le rasoir sur votre artère carotide? M. Pigtop s'en serait bien donné garde. Josué poursuivait donc ainsi en accom-

pagnant ses paroles des évolutions éloquentes de son rasoir.

— Monsieur Pigtop, j'ai le plus grand respect pour vous, un très grand respect pour vous, monsieur. Si jusqu'ici vous n'avez pas été mon ami, vous le serez à compter de ce jour, j'en suis sûr. Vous n'êtes pas volage comme les autres jeunes gens. J'ai un grand respect pour l'âge, monsieur, un très grand respect pour l'âge. J'honore surtout les hommes d'un âge mûr. En vérité, monsieur, c'est une grande modestie de votre part de condescendre à n'être encore à votre âge qu'aide de maître à bord d'une frégate.

— Daun.....

— Chut! chut!.... c'est une grande imprudence de parler ainsi. Ce n'est pas ma faute, vous le voyez, si la savonnette est entrée dans votre bouche. Le goût du savon d'ailleurs.... Il y a des personnes qui aiment le goût du savon.... c'est très sain, je vous assure, très sain. Une barbe touffue comme la vôtre exige une double savonnade.... Ne parlez pas, ô monsieur! vous êtes un homme heureux, extrêmement heureux. Votre face sera aussi polie que celle d'un homme qui emprunte de l'argent. Holà! hé! mousse, courez dire au maître d'hôtel du capi-

taine que M. Pigtop sera dans la cabine en un zest de temps, en un coup de rasoir, ou avant qu'un cheval blanc ait le temps de devenir gris. Permettez-moi de vous prendre par le nez; le nez est le véritable manche du visage; il donne à celui qui le tient, monsieur, comme une sorte de commandement de toute la tête, et par suite de tout le corps. C'est ce qui a donné lieu à l'expression populaire de « Mener un homme par le nez. » En vérité, vous êtes prédestiné, monsieur, et l'on doit vous porter envie. Le capitaine a fait tuer hier une de ses tortues. Jumbo est un cuisinier.... un excellent cuisinier..... Une cuillerée de la soupe d'aujourd'hui vaudra la rançon d'un roi. — Pouah! je ne donnerais pas une cuillerée de cette soupe pour un royaume. Suivez mon conseil, monsieur, demandez une seconde assiette de soupe. Lorsqu'elle a passé sur le pont, nos jeunes messieurs la suivaient l'eau à la bouche et la langue pendante, comme une meute de chiens affamés suit la charrette du boucher à Cripplegate. Encore un petit coup sur la lèvre supérieure et vous êtes lisse comme l'enfant nouveau-né. En parlant de lèvres, lorsque la première cuillerée de soupe glissera sur les vôtres... Oh! mon Dieu! miséricorde!... j'en prends Dieu

à témoin. C'est un accident... un pur accident... le roulis du vaisseau !

Josué Daunton était à genoux devant M. Pigtop qui, dans l'agonie de la douleur, tenait à deux mains sa lèvre supérieure presque détachée, tandis que le sang ruisselait entre ses doigts.

Le docteur Thompson arriva bientôt, avec des emplâtres de diachylon et de taffetas noir, au secours du pauvre aide de maître. Quand le premier appareil fut posé sur la blessure, le pauvre diable était triste à voir. Sa faim vorace, portée à la fureur par la vision de la soupe à la tortue, artificieusement évoquée par le malicieux Josué, triompha de ses douleurs physiques. Défiguré par une large emplâtre de taffetas noir qui se dirigeait transversalement de la narine droite au coin gauche de sa bouche, M. Pigtop se hâta de revêtir le nouvel uniforme.

Pendant l'intervalle du pansement, les protestations et les larmes de Josué avaient convaincu tout le monde que l'horrible balafre était l'effet d'un accident, accident qui s'expliquait par le violent roulis du vaisseau. Le capitaine et ses convives faisaient honneur à la soupe à la tortue; mais cette soupe ne de-

vait jamais délecter les lèvres de M. Pigtop. Cependant l'infortuné et affamé midshipman glissait ses jambes impatientes dans ses nouveaux pantalons, quand, à la stupéfaction générale, il les vit se déchirer au milieu des jambes. Le drap tombait en lambeaux au moindre effort, et il eût été aussi facile de se culotter avec des toiles d'araignées; le gilet et l'habit étaient dans le même état; les solutions de continuité s'y multipliaient à l'infini. Nous nous regardions d'un air hébêté. M. Pigtop partageait notre étonnement; il était transporté de rage. Daunton avait mal choisi son jour pour couper la lèvre du malheureux aide-de-maître. Le docteur était resté pour voir poser l'appareil; il examina les habits déchirés, et reconnut bientôt qu'ils avaient été saturés de liqueurs corrosives qui, au lieu d'altérer le lustre du drap, lui donnaient un nouvel éclat.

Tandis que ces événements se passaient dans la cabine des midshipmen, le capitaine Reud et ses convives avaient achevé leur dîner. Le capitaine, qui n'était pas de bonne humeur ce jour-là, envoya à M. Pigtop l'ordre de passer le reste de la soirée sur la tête du mât pour manque de respect et d'égard envers son supérieur en ne se rendant pas à une invitation

acceptée. On ne pouvait appeler des jugements du capitaine Reud qu'au capitaine Reud, et l'honorable commandant de *l'Éos* ne revenait jamais sur la chose jugée. Ce même Pigtop, qui une heure auparavant dévorait en espérance la soupe à la tortue, grimpa donc à son poste, en pestant contre la fortune.

Josué prit un air triste et abattu; mais le docteur Thompson établit une enquête, et l'on connut bientôt la vérité sur la destruction mystérieuse de l'uniforme. Le préposé à la pharmacie avoua, après un moment d'hésitation, qu'il avait donné le pernicieux liquide à Daunton en échange de quelques verres de grog. Ainsi, tandis que l'un de ses maîtres contemplait les étoiles du haut du mât, le destructeur de nos uniformes put contempler la beauté de ses pieds parallèlement enchâssés sur le deuxième pont.

CHAPITRE LVII.

Le chat aux neuf queues commence un conte des plus ennuyeux pour Ralph. — Les trois corbeaux. — Traité d'ornithologie promis au public, mais brusquement interrompu par la métamorphose des biplumes en simples bipèdes.

Daunton ne se vit pas plus tôt emboîté, qu'il me fit appeler. Je le trouvai dans le paroxisme de la peur. Il protestait de son innocence; il déclarait qu'il mourrait au premier coup de fouet. S'il s'était engagé sur un vaisseau de guerre, c'était par amour pour moi. Il me conjurait, par le souvenir de nos jeunes années, par tout ce que j'aimais, par tout ce qui est sacré aux hommes, de le sauver du supplice. Mon bon naturel se laissa persuader, et je promis d'employer toute mon influence pour obtenir son pardon. J'allai en effet trouver M. Farmer; mais tous mes efforts furent inutiles. Le coupable ne ferma pas l'œil de la nuit. Le fouet n'avait pas encore touché Daunton, que M. Pigtop était vengé.

Tout se prépare pour l'exécution; Josué Daunton, sur le point de s'évanouir, est soutenu par deux caporaux; un troisième le dépouille de ses vêtements; paralysé par la frayeur, il est incapable d'agir lui-même. Les officiers sont réunis sur la lisse de gaillard; les soldats de marine, sous les armes, occupent le passe-avant. Le capitaine Reud a pris un air dur et sévère. Les traits, ordinairement impassibles de M. Farmer, ont quelque chose de sauvage. Je m'avance avec appréhension et la tête baissée; l'œil hagard et errant de Daunton rencontre bientôt ce qu'il cherchait, son ancien camarade d'école.

— Ralph Rattlin, parlez pour moi au capitaine.

Ces paroles, simples par elles-mêmes, mais prononcées d'un ton pathétique et déchirant, me firent tressaillir : je crus reconnaître cette voix, non pour celle de Josué Daunton, le démon qui nous avait tourmentés par ses artifices, mais pour la voix d'un ami cher à mon cœur et depuis long-temps oublié.

— Ralph Rattlin, répéta Daunton, parlez pour moi au capitaine. Cela ne peut se faire.

— Cela se fera, mille sabords! s'écria l'irascible créole.

— Capitaine Reud, dis-je, laissez-moi vous prier pour cette fois seulement.

— Allons donc, aide de contre-maître.

— Oh! capitaine Reud, si vous saviez quelle étrange sympathie....

— Le chat aux neuf queues!...

— En vérité, capitaine, depuis qu'il est à bord il n'a jamais volé.

— Encore un mot, monsieur Rattlin, et je vous envoie discourir à la tête du mât. En arrière! Stingebs. Que Douglas lui donne la première douzaine.

Ce Douglas était un contre-maître taillé sur le patron des bourreaux; trappu et herculéen, il était gaucher, et avait une manière toute particulière d'appliquer le chat aux neuf queues; chaque nœud, lorsqu'il frappait, emportait un lambeau de chair, mais si nettement coupée, que le sang jaillissait de la blessure comme de la piqûre d'une lancette. Les tortures du patient doublaient quand Douglas appesantissait son bras sur lui; car le gaucher sillonnant d'abord le dos dans une direction, les droitiers croisaient les premiers coups et la peau se trouvait découpée en losanges.

Je regardai la figure du capitaine, et je n'y trouvai aucun indice de miséricorde Je regar-

dai Daunton; il était plus mort que vif; déjà le Samson écossais, relevant jusqu'au-dessus du coude la manche de sa chemise, mesurait la distance et se préparait à frapper, quand Daunton murmura assez haut pour être entendu de tous les officiers :

— Ralph Rattlin, j'ai connu votre père! c'est votre sang qu'on déshonore en moi.

A cette voix, à ces mots: c'est votre sang qu'on déshonore en moi, je m'écriai, et je m'élançai pour le saisir à la ceinture et le couvrir de mon corps; mais les officiers qui m'entouraient me retinrent de force, et le capitaine Reud s'écria en rugissant :

— Douze coups de plus pour son impudent mensonge. Aide de contre-maître, faites votre devoir.

Les sept queues du chat mordirent, comme autant de scorpions affamés, la chair blanche et crispée; le sang jaillit: ce fut un coup terrible; un cri long et perçant y répondit; mais avant que Douglas laissât tomber son bras pour la seconde fois, la tête du patient s'affaissa soudain sur son épaule droite, une teinte livide se répandit rapidement sur son visage et sur sa poitrine.

— Il est mort! se dirent à demi-voix ceux qui l'entouraient.

Le chirurgien lui tâta le pouls; il plaça la main sur sa poitrine pour découvrir le battement du cœur, et secouant la tête, il ordonna de le détacher : on le transporta à l'instant à l'infirmerie, où, malgré tout l'art du docteur, on fut long-temps à le rappeler à la vie; mais c'était de frayeur, et non d'un premier coup de fouet, que Daunton avait failli mourir.

J'étais bien malheureux. Les paroles prononcées par Daunton sur le passe-avant, l'intérêt tout particulier que j'avais pris à son sort, donnèrent naissance à des soupçons dégradants pour moi; il avait déclaré qu'un même sang coulait dans nos veines, les officiers et l'équipage en conclurent qu'il était mon frère. Pour la première fois, on me parla avec froideur, je me sentis repousser. Un pareil traitement est trop souvent fatal à un jeune cœur orgueilleux; il se révolte et se soulève avec indignation contre une insulte ouverte, mais l'outrage et le mépris dissimulés sous le masque de la politesse finissent par l'énerver et le flétrir. Je tombai dans le découragement; ce maudit Josué, non content d'avoir ruiné mon homme extérieur, mettait mon homme intérieur en grand

péril par ses infernales machinations; on m'évitait avec un mépris étudié; on ne me pardonnait pas d'avoir pris fait et cause pour Daunton, que les midshipmen, fatigués des éternels quolibets du capitaine et des officiers, vouaient unanimement à la potence; la destruction de leurs garde-robes était évidemment le résultat de sa malice et de ses talents chimiques. Tous désiraient le moment de sa convalescence, pour que le *frère aîné de M. Rattlin* reçût le reste de ses six douzaines. Je crois en vérité qu'à la veille de revoir ma terre natale, je serais tombé dans des accès de mélancolie noire, si un outrage salutaire n'était venu aiguillonner mon orgueil assoupi, galvaniser ma torpeur.

Depuis que nous faisions voile pour l'Angleterre, les aberrations mentales du capitaine Reud étaient moins fréquentes, mais leur extravagance augmentait. Il devenait soupçonneux, acariâtre, colère; son langage n'était pas dur avec moi, mais il m'adressait rarement la parole. Depuis long-temps je n'avais pas dîné à sa table. La mystérieuse destruction de ma garde-robe lui avait fourni un prétexte pour ne pas m'inviter. Je dois dire, cependant, qu'il m'avait offert, et offert délicatement, un trousseau complet de linge; le linge avait péri comme l'uni-

forme entre les mains de Josué. Mais, du jour où ce misérable vagabond se fut réclamé de ma parenté, je ne découvris plus le moindre signe de bienveillance dans les yeux du capitaine Reud; s'il me parlait, c'était d'un ton dur et méprisant, qui, en tout autre temps, aurait singulièrement blessé mon amour-propre et ma sensibilité.

Le lecteur ne doit pas prendre mes paroles au pied de la lettre, quand je dis que nous en étions réduits aux haillons. Il vaut mieux une pièce qu'un trou, disent les bonnes femmes. En sollicitant de vieilles hardes du commis aux vivres et à l'équipement, nous parvenions, avec l'aide du tailleur du vaisseau, à nous présenter sur le pont sans offenser la morale de l'équipage; mais notre toilette était grotesque, nous étions bigarrés de couleurs, mais non des couleurs vives d'arlequin; notre uniforme bleu était détruit, et nos chapeaux dans quel état déplorable! ils étaient gras d'huile et de suif, enfoncés, recousus, difformes ou plutôt multiformes. Bref, non seulement nos équipements péchaient par la qualité, mais leur nombre n'était plus en rapport avec le nôtre.

Un jour que, suivis de notre convoi, nous approchions de l'entrée du canal (1), nous ren-

(1) Le Pas-de-Calais.

contrâmes une frégate qui faisait partie des croisières anglaises. Je me promenais de long en large sur le passe-avant, cette partie du pont qui sépare le gaillard d'avant du gaillard d'arrière. Le capitaine était sur le pont avec la plupart des officiers, guettant quelque voile et impatient de recevoir des nouvelles d'Angleterre et de lire les journaux anglais. Les vaisseaux s'approchèrent à portée de voix, et, après les pourparlers accoutumés, trois ou quatre journaux, roulés autour d'autant de balles de fusil, tombèrent sur notre bord, et le dialogue suivant s'établit entre les deux frégates, représentées par leurs capitaines respectifs :

— Voulez-vous venir à bord, dit le capitaine Reud, et accepter une collation ?

— Si vous l'ordonnez, cela va sans dire.

— Oh! non, non! je ne l'ordonne pas, mon intention n'est pas d'arborer la large flamme de commodore; mais vous me ferez plaisir d'accepter, nous pourrons faire route ensemble sans excès de voile.

— En vérité, capitaine Reud, la mer est un peu grosse; ne voyez-vous pas à votre poupe les poussins de la mère Carey ?

A un tic particulier de la démarche du capitaine Reud, et au relèvement de ses narines,

j'aperçus qu'un accès de folie lui prenait. Il grimaçait, il s'escrimait avec son porte-voix, il en appliquait des bourrades sur les côtes du premier lieutenant, il lui demandait mille pardons, et, faisant faire le moulinet à son instrument, il le rejetait sur sa bouche, tandis que l'officier essoufflé étanchait le sang qui sortait de son nez meurtri par le porte-voix.

— En parlant des poussins de la mère Carey(1), capitaine Reeves, je crois avoir trouvé le moyen de vous amener à bord ; j'ai sur ma frégate les sept plus curieux spécimens ornithologiques....

— En vérité, dit le capitaine Reeves, qui se croyait un naturaliste émérite, je suis à vous dans l'instant, capitaine Reud; mais à quel genre appartient votre espèce?

— Au genre *corvus*, s'écria le capitaine Reud, et se retournant vers les siens : conduisez tous les midshipmen dans ma cabine, à l'instant et dans l'état où ils sont, emmenez aussi l'aide du premier pont. J'aperçois M. Rattlin sur le passe-avant, emmenez-le comme les autres; allons, vite et dépêchez.

A bord d'un vaisseau de guerre, l'obéissance

(1) Nom donné par les matelots anglais au pétrel des tempêtes, *procellaria pelagica* de Linnée.

est au commandement comme l'ombre au corps. Long-temps avant que le capitaine Reeves n'arrivât à bord, les sept misérables midshipmen affamés et déguenillés étaient rangés dans l'arrière-cabine, tandis que le steward et les domestiques entassaient sur la table les matériaux d'une riche collation.

— Que peut nous vouloir le capitaine? dit l'un.

— Parbleu, nous inviter à déjeuner.

— Pouah! Pigtop, comment osez-vous vous présenter avec cette figure?

— Coquin de Daunton! dit Pigtop; mais attendez qu'il se rétablisse.

— Si notre garde-robe pouvait se rétablir aussi facilement que lui!

— Écoutez-moi, dit un autre, voici le fin mot de l'affaire; le capitaine veut se débarrasser de nous comme d'une mauvaise pacotille. Mais j'entends, quant à moi, retourner en Angleterre; je ne veux pas être vendu.

— Ni moi! vendu! fi donc; un sujet anglais!

— Hélas! mes chers amis, aussi sûr que nous voici tous, régiment déguenillé de midshipmen, que l'aide-balayeur du vaisseau aurait honte de faire défiler, le capitaine Reud va nous

présenter avec toutes nos perfections au capitaine Reeves.

— Si j'en étais sûr, plutôt que de dévorer cet outrage...

— Je dévorerais volontiers ce poulet, dit Pigtop.

— Aussitôt fait que dit, répartit un autre en s'avançant vers le friand volatile.

Le steward et les domestiques avaient quitté la cabine, après avoir terminé l'arrangement du festin.

— Halte-là ! point de pillage. C'est encore une des folies de Reud qui nous vaut cette bonne fortune. Pour moi, je crois que son intention était de m'inviter à dîner. Monsieur Pigtop, prenez le fauteuil, pourvu que vous vous croyiez aussi invité, car c'est ici une affaire de conscience.

— Je crois que j'ai été invité.

— Et moi, j'en suis sûr.

— J'en suis convaincu.

— A merveille! en ce cas, messieurs, ne perdons pas de temps ; à vos places ! miséricorde ! au pas, oui, les convives, c'est-à-dire le reste des convives arrivent. Permettez-moi de vous proposer, en son absence, la santé de notre vaillant capitaine, avec triple salve de houras !

— Houra! houra! houra!

En ce moment entrèrent les capitaines Reud et Reeves, avec notre premier lieutenant. Nous avions tous le coude en l'air. La surprise et l'attitude de ces messieurs étaient vraiment théâtrales. M. Farmer étouffait son rire avec sa main placée sur ses lèvres; le capitaine Reeves restait la bouche béante et paraissait ne rien entendre à la chose; le capitaine Reud était effrayant à voir; notre impudence dépassait sa compréhension : ses regards sauvages alarmaient tellement mes collègues qu'ils s'écartèrent de table, comme une nuée de corbeaux effrayés. Quant à moi, je ne craignais plus rien : qu'aurais-je craint? je ne me souciais plus de vivre. L'explosion ne se fit pas attendre. Au lieu de nous dire poliment : messieurs, en reconnaissance de l'honneur que vous venez de me faire de boire à ma santé, en mon absence, je vous invite..., etc.

— Ralph Rattlin!...

M. Rattlin, jusqu'alors immobile, s'incline au-dessus de son verre vide.

— Tas de vauriens! comment osez-vous... osez-vous bien voler mon bien?

— Je suis ici, capitaine, à titre de convié; j'attends votre permission pour m'asseoir. J'ai

dû croire que si vous m'invitiez à venir dans votre cabine, où une collation était servie, c'était pour y participer. Il est rare sans doute qu'un si grand nombre de midshipmen se trouvent réunis à la table de leur capitaine, sans aucun officier pour les présider. La situation est nouvelle : j'espère, capitaine Reud, que vous ne la rendrez pas désagréable. Nous avons saisi aux cheveux l'occasion. Il nous arrive si rarement de boire à votre santé, avec les cérémonies nécessaires à un pareil toast! Je ne sais pas que nous ayons commis une faute, à moins qu'on n'en puisse voir une dans un excès de dévouement à votre personne et de zèle pour votre santé. Je ne sais comment mes collègues jugent leur propre conduite; il ne m'appartient pas de parler pour eux, puisqu'ils se sont enfuis; quant à moi, je ne me crois pas indigne d'occuper une place à votre table. Il y a un malentendu; si vous ne rectifiez pas cette invitation, je suis prêt à me retirer.

Pendant ce discours passablement impudent, je n'avais pas quitté mon poste et je tenais les yeux fixés sur le capitaine Reud. Je ne cherchais pas à leur donner une expression de défi, mais non moins une expression suppliante. Quelle que fût la nature de cette expression, elle

parvint à dissiper l'espèce de capuchon noir que la colère avait fait descendre sur le front du capitaine ; mais les plis de sa bouche étaient encore sévères. Je me préparais à prendre les arrêts, à grimper peut-être sur la tête du mât; jugez de mon agréable surprise, quand le capitaine Reud me dit d'une voix distincte sinon cordiale:

— Monsieur Rattlin, vous connaissez votre place, vos camarades connaissent la leur. Capitaine Reeves, monsieur Farmer, Rattlin, veuillez vous asseoir.

La demi-douzaine de poltrons qui m'avaient laissé soutenir seul le feu du capitaine, restait entassée comme un troupeau de brebis entre les deux canons de la cabine, juste en face de moi. J'étais affamé; mais je ne jouissais guère moins de la gourmandise désappointée de mes six déserteurs que des délicieux morceaux entassés sur mon assiette.

Les flacons circulaient, le capitaine Reud égayait notre partie carrée par son amabilité et ses pointes. Le capitaine Reeves avait en un clin d'œil ravitaillé son estomac, mais il mourait du désir de voir les sept curieux spécimens du genre ornithologique que son collègue ramenait des Indes occidentales et qu'il lui avait dit appartenir au genre *corvus ;* me doutant de

ce qui allait arriver, je me tenais sur la réserve avec mon capitaine, dont la politesse m'aurait mis à mon aise en toute autre circonstance.

Le capitaine Reeves ne parlait qu'oiseaux.

— Où sont donc les curieux spécimens ornithologiques?

— Oh! ici tout près.

— Sont-ils grands?

— Cinq à six pieds.

— Miséricorde! ils doivent manger énormément.

— Ils sont très voraces.

Ici le malicieux créole me jeta un coup-d'œil d'intelligence, et il ajouta :

—Ils me sont aussi coûteux qu'embarrassants.

— Et vous croyez qu'ils n'ont encore été décrits par aucun naturaliste; au fait, je ne me rappelle point... cinq à six pieds de haut! mais des oiseaux de cette taille doivent avoir une énorme envergure; dans leur état naturel, volent-ils, ou sont-ils réduits à courir comme l'autruche?

—Ils volent dès que l'occasion s'en présente; n'est-ce pas, monsieur Rattlin?

— Mais ils doivent être paresseux de voler?

— Pour paresseux, ils le sont à l'excès; mais je les ai vus très haut, n'est-ce pas, monsieur Rattlin?

A ces divers interrogatoires, je ne répondais que par un signe de tête. La curiosité du naturaliste était portée à son comble; mais son mystificateur retardait l'exhibition, parce que, disait-il à son hôte, une fois votre curiosité satisfaite, je serai privé du plaisir de votre compagnie et de l'avantage de vous passer le flacon. Un verre de vin, capitaine Reeves. Que dit-on de neuf en Angleterre ?

C'était en vain que le capitaine Reud espérait tirer de son hôte aucune nouvelle ou aucun de ces renseignements qui intéressent si vivement ceux qui revoient la patrie après trois ans d'absence. Le naturaliste était sourd : cinq à six pieds de haut, et ils appartiennent au genre *corvus !* c'est prodigieux ! murmurait-il entre ses dents occupées à mastiquer.

— En vérité, capitaine Reud, dit-il enfin, je crains d'être importun par mon impatience ; mais le vent fraîchit, j'ai hâte d'être à bord. Je serais charmé d'emporter un de ces curieux oiseaux.

— Toute la nichée est à votre service.

— Sauf votre respect, capitaine, dis-je en me levant de table avec un beau salut.

— Intelligent garçon, sur mon âme ! dit le capitaine Reud.

— Je vous remercie de tout mon cœur, de tout mon cœur en vérité, dit le capitaine Reeves. Mon intention est d'écrire un mémoire sur ces intéressants oiseaux.

— Je serai charmé de le lire, dis-je au naturaliste en me tournant vers lui.

— Vous le lirez, mon cher enfant, vous le lirez, dit-il en me donnant de petites tappes sur l'oreille. Comme vous le disiez, capitaine Reud, c'est un garçon très intelligent. Il désire lire mon mémoire; je lui en promets un exemplaire, ainsi qu'à vous, capitaine, et à vous, M. Farmer. Mon mémoire une fois terminé, j'enverrai les sept individus en présent à la Société Linnéenne, dont je suis un indigne membre. Mais non, je les enverrai d'abord à la ménagerie de Pidcock (les jardins zoologiques, *zoological gardens*, n'existaient pas encore). Je les enverrai à la ménagerie de Pidcock, avec recommandation expresse de les empailler après leur mort. Il en coûtera pour les bourrer.

— Qu'ils vous auraient plus de reconnaissance, si vous les bourriez de leur vivant, dit le capitaine Reud, tout joyeux de se trouver dans son élément.

Notre premier lieutenant, qui n'y compre-

nait rien, se donnait un air idiot en voulant feindre de comprendre. Pigtop et ses compagnons, encastrés entre les deux canons, allongeaient le nez comme ces animaux blancs et délicats, qui abondent à l'approche de Noël chez tous les marchands charcutiers.

— Sans doute, il vaudrait mieux les empâter vivants que de les empailler morts. Mais l'un n'empêche pas l'autre, dit le savant ornithologiste; nous aurons soin de les empâter.

— Ils vous en seront bien reconnaissants; mais je ne sais s'ils n'auraient pas quelque répugnance à être empaillés après leur mort; passe encore embaumés.

— Embaumés! vous voulez rire, capitaine; et que diable leur importe ce qu'on fera d'eux après leur mort? Mais, à propos de mort, depuis que vous les avez à bord, et dans un état de captivité, continuent-ils à se reproduire. Couvent-ils?

— Ah! mon Dieu, oui, nuit et jour ils couvent....

— Leurs œufs....

— Non pas; des complots contre mon autorité.

— Vous êtes plaisant, capitaine ; mais je suis pressé de partir. Le vent fraîchit. Montrez-les-moi tout de suite, je vous en prie.

— Un instant ; permettez-moi d'abord de rétracter l'offre que je vous ai faite du tout. J'en ai six à votre disposition. Je souhaite de grand cœur qu'ils vous décident à les emporter. Ils sont très sales, je vous en préviens. Quant au septième, je le garde pour ses bons sentiments passés, quoique je commence à soupçonner qu'il n'est pas d'aussi bonne couvée que je l'avais cru d'abord.

Ces paroles du capitaine Reud étaient un verre d'absinthe pour moi : je sentis mon front rougir. Je me levai de ma chaise en maudissant de bon cœur Josué et sa fatale langue.

— Je ne vous remercierai pas même de la préférence, capitaine Reud, dis-je ; débarrassez-vous de moi comme des autres.

Le capitaine voyant qu'il n'y avait plus moyen de prolonger l'équivoque, s'écria :

— Ne faites pas le fou, Rattlin, mais rasseyez-vous. Capitaine Reeves, les sept curiosités ornithologiques que je vous propose, appartiennent en effet au genre *corvus*, par leur voracité et leur couardise, la plupart du moins. Du reste, ce sont des bipèdes ; mais des

bipèdes sans plumes. Ils volent ou montent très haut, mais sans zèle (sans ailes). Ils ne perchent que sur les mâts de vaisseaux.

— Ce sont donc des oiseaux de mer, dit le capitaine Reeves, persistant dans sa mystification.

— Précisément; mais il est temps de céder à votre juste impatience. Un de ces oiseaux a dîné avec vous. Voilà les six autres entre les deux canons. Vous voyez qu'ils diffèrent encore des autres corbeaux, en ce qu'ils ne fuient pas l'odeur de la poudre. Ils peuvent même servir d'épouvantail aux autres. Qu'en dites-vous, capitaine Reeves?

Le petit créole se mit à ricaner d'un air de triomphe en regardant du coin de l'œil le capitaine Reeves.

— Capitaine Reud, lui dis-je; quand, il y a sept mois, je me suis trouvé entre vous et la mort, ai-je montré une plume blanche.

— Non, sur mon âme!

— En ce cas, permettez-moi de vous dire, qu'en ce qui vous concerne, je trouve votre plaisanterie aussi peu spirituelle que de mauvais goût.

— M. Rattlin! M. Rattlin!

— Je partage entièrement l'opinion de ce

jeune monsieur. Le corbeau a coassé très à propos, dit le capitaine Reeves, dont la gravité n'entendait pas plaisanterie. Permettez-moi de retourner à bord et de veiller sur mes propres volatiles.

Après un échange de saluts cérémonieux et froids, le capitaine étranger quitta la cabine et le vaisseau. Il était déjà à bord du sien que le petit créole lui criait encore :

— Voulez-vous les six? en voulez-vous la moitié, capitaine Reeves ?

CHAPITRE LVIII.

Dissertation sur la gloire navale. — Ralph tombe en disgrâce. — Sa mise aux arrêts arrête seule le cours de ses misères. — Un beau navire coulé bas sans qu'on puisse s'en prendre à personne d'autre qu'à un pauvre midshipman.

La petite scène que j'ai racontée dans le dernier chapitre passera peut-être pour une fiction aux yeux des sceptiques. Ils auront tort. L'anecdote est vraie, très vraie, quoique un peu brodée ou plutôt polie dans ma narration. La grossièreté de la scène originale eût été par trop invraisemblable. Que de fois on est forcé de modifier la vérité pour empêcher qu'on ne la rejette ! Ce sont des avanies pareilles à celles-là qui me déterminèrent à quitter le service, — non par dégoût pour le service lui-même, car c'était une belle profession, alors même qu'elle n'avait pas reçu tous ses perfectionnements ; — mais elle avait et elle a encore ses anomalies. Sans doute elles étaient et sont en petit nombre ; mais j'eus le malheur de me

heurter aux pires. Depuis l'installation de Daunton à bord de *l'Éos*, rien ne m'avait réussi.

Ce fut à travers des brouillards épais et glacés que nous revîmes l'Angleterre. Le mois de janvier sévissait. J'étais affamé et à demi nu. Un mendiant tant soit peu décent ne m'aurait certainement pas cédé le haut du trottoir dans les rues de Londres, et cependaut j'avais à cette époque plus de trois cents dollars en caisse, un bon nombre de doublons espagnols, la faculté de faire traite sur un banquier de Londres pour une sommes de cent livres sterling par an, plus de trois ans d'arrérages de ma solde, et une part dans les prises qui s'élevait approximativement à une valeur considérable.

Ce fut dans ces circonstances morales et pécuniaires que je saluai de nouveau ma terre natale. Qu'étaient devenus mon ardeur patriotique et mon poétique enthousiasme?... Évanouis tous les deux. Je ne voyais devant moi qu'une côte noire, stérile et inabordable. J'essayai de me reporter en esprit vers les champs où ma jeunesse avait bondi comme l'agneau. — Je les mesurais dans ma pensée, je comptais les haies et les grands arbres. Tout le paysage était distinct, mais il lui manquait un rayon de soleil. Hélas! j'avais vu aux Indes un soleil

plus brillant que celui qui éclaire le monde; mais ce soleil était enseveli dans les flots pour n'en plus sortir. Je songeai aux amis qui avaient été bons pour l'enfant abandonné de Stickenham.—Oui, je les reverrai, dis-je, mais je n'avais plus la même franchise de cœur à leur offrir. — Oui, je les reverrai, mais avec la politesse froide du monde. Je sentais que je n'avais pas eu de succès dans ma profession, de succès comme ils l'entendaient. J'avais fait mon devoir et j'avais peut-être donné de belles espérances; mais étaient-ce là des succès? Les bonnes âmes s'imaginaient, j'en suis sûr, que je reviendrais amiral ou quelque chose d'approchant.

On me ferait grand plaisir de m'apprendre ce que peut faire un midshipman pour se distinguer? Remplir son devoir avec exactitude et honneur, voilà tout ce qu'il peut faire. Or, je ne vois là aucune distinction; presque tous les midshipmen en font autant.

— Je souhaite que nous ayons bientôt une grande action, dit un des novices, car je désire me distinguer.

— A merveille, mon jeune midshipman, titre qui, soit dit en passant, correspond à celui d'élève ou d'aspirant dans la marine française; à

merveille, mon jeune monsieur; vous voilà donc monté sur votre frégate, bord à bord avec un vaisseau plus gros que vous; supposons un vaisseau de soixante-quatorze, pour rehausser votre gloire future. Vous voilà stationné auprès de vos quatre canons. Faites feu et distinguez-vous.

— Oh! mon Dieu! c'est la chose impossible. La fumée m'aveugle, le mouvement du vaisseau me fait perdre l'équilibre, et le bruit m'étourdit. Impossible d'accomplir aucun exploit.

— Fort bien! mais ne pouvez-vous donc rien faire pour votre patrie et votre roi?

— Tout ce que je puis faire, c'est de veiller à ce que les canonniers servent bien leurs pièces, à ce que ni la poudre ni les boulets ne viennent à manquer; mais jamais on n'imprimera mon nom dans une gazette pour si peu.

— Faites bien ce peu, et vous vous distinguerez. Ne vous inquiétez pas des gazettes; cela viendra en son temps, et quand vous serez capitaine.

Les mêmes réflexions s'appliquent à tous les novices, quelle que soit la station dont ils font partie. Les bons vieux pères goutteux, dont les fils sont en mer, et qui se plaisent à lire les vies de Nelson et autres grands marins, doi-

vent se guérir de l'illusion de voir leurs progénitures abandonner leur poste obscur, mais important, s'élancer à la face des ennemis, brandir vaillamment leurs petits poignards, courir d'abordage en abordage, passer au fil de l'épée les capitaines français et leurs équipages, abattre de leurs mains le drapeau tricolore, et s'écrier finalement : — Hourra pour la gloire et la vieille Angleterre ! — Je dis que les vieilles dames et les vieux messieurs ne doivent pas s'attendre à cela, malgré leurs châteaux en Espagne et les romans maritimes qui ont été publiés. Personne ne doit quitter son poste dans l'action, même pour faire un petit acte de glorieux héroïsme. L'honorable corps des midshipmen me votera sans doute des remerciements pour cette digression.

Ainsi, dans le sens romantico-naval du mot, je ne m'étais pas distingué. Mon nom avait certainement figuré quelquefois dans les dépêches du capitaine. On y pouvait lire : M. Rattlin, monté sur le cutter, a vaillamment soutenu le lieutenant Selby dans la capture d'un schooner....., etc. Mais était-ce là de la gloire ? Que s'inquiétait le monde d'un chétif schooner, du lieutenant inconnu qui avait réellement fait un prodige de valeur, et du bien plus insigni-

fiant mister Rattlin, qui avait soutenu le lieutenant? Je ne me plains pas de tout cela, il n'en peut pas être autrement; mais je voudrais que mes compatriotes, je voudrais que toutes les nations comprissent combien il entre d'héroïsme perdu dans la composition d'une seule victoire, héroïsme qui serait de la gloire, si la renommée, au lieu des cent yeux dont les poëtes l'ont couverte, avait l'œil unique de la Providence, cet œil à qui rien n'échappe.

Une grande disgrâce m'était réservée; je vais la raconter avec franchise. Je veux que cette biographie ait au moins le mérite de la véracité. Depuis que l'esprit du capitaine Reud avait commencé à battre la campagne, les choses avaient bien changé à bord de *l'Eos*. La discipline s'était relâchée en même temps que les ressorts de son intelligence.

Le premier lieutenant, autrefois si vigilant et si actif, n'avait pas échappé à la démoralisation. Pauvre M. Farmer! il était désappointé: il ne s'était pas distingué. Dieu sait que ni la bonne volonté ni l'audace ne lui avaient manqué. Dieu sait que ce n'était pas faute d'avoir joué sa vie. Il avait enlevé tout ce qui pouvait être enlevé, il avait souvent tenté l'impossible; mais, il faut bien l'avouer, sur le nombre des

rencontres sanglantes où M. Farmer avait payé de sa personne, nous comptions autant d'échecs que de succès. Le désir de faire un pas de plus sur l'échelle des promotions le faisait courir en aveugle au-devant du péril.

La fortune, qui aime les intrépides, le favorisait souvent; mais il revenait parfois rudement frotté, avec la moitié du monde qu'il avait emmené, moins à la poursuite de l'ennemi, qu'à la poursuite d'un grade. Son caractère finit par s'aigrir; il se relâcha de son zèle pour le service, il devint injuste en certaines circonstances, et d'une humeur toujours irritable. Le moral des autres officiers subit la même progression descendante, et le gaillard d'arrière devint le théâtre de discussions atrabilaires.

Le troisième lieutenant, oui, je crois que c'était bien le troisième, m'avait envoyé à la tête du mât, vers le milieu du quart de quatre à six heures je méritais la correction selon toute apparence, car j'affectais depuis quelques temps de répondre d'un ton revêche et morose. Avant de monter à mon triste poste, je représentai au lieutenant que j'avais encore à faire le quart de huit heures à minuit et qu'il n'y avait plus que trois midshipmen faisant leur service; les autres avaient eu l'esprit de tomber ma-

lades, et gardaient l'infirmerie. J'ajoutai d'un ton assez humble, pour équivaloir à des excuses, que s'il me retenait de cinq heures et demie à huit heures dans cette pénible station, je serais épuisé de fatigue et incapable de faire mon service de huit heures à minuit. Il y avait impossibilité physique, cela tombait sous le sens; mais faites entendre raison à un homme irrité. Le lieutenant fut inexorable. Je grimpai, la rage dans le cœur.

Il faisait presque nuit quand j'atteignis le haut du mât, et quelle nuit! Le vent soufflait par bourrasques, et ajoutait sa force d'impulsion à un froid aigu. J'étais mal couvert, et je grelotais, quand par intervalles des tourbillons glacés fouettaient mon visage; j'aurais moins souffert, si un essaim de guêpes y eussent enfoncé leurs aiguillons. Je crois même, et je l'avouerai sans honte, je crois que je pleurai sur mes pauvres doigts crochus et endoloris. La circulation de mon sang était tour à tour excitée par la souffrance ou suspendue par l'engourdissement. Mon supplice, il est vrai, ne dura qu'une heure. Le troisième lieutenant se souvint de moi, ou plutôt du besoin qu'on aurait de moi dans la nuit; il m'envoya l'ordre de descendre. C'était tout ce que je pouvais

faire. Une de mes jambes était endormie, en d'autres termes, momentanément morte. Je fus réduit à la pincer jusqu'au sang. Ses muscles reprirent enfin leur action, et je descendis, mais lentement, aussi lourd, aussi stupide, qu'un homme ivre. J'étais cependant trop fier ou trop furieux pour me plaindre, et réclamer les secours du chirurgien. A huit heures et demie, je remontai sur le pont pour faire mon quart, l'esprit émoussé, les sens obtus.

La frégate, toujours accompagnée d'un convoi lourdement chargé, essayait de se maintenir sur sa route à travers le canal. Le vent grossissait, les vagues bondissaient autour de nous, de ce bond rapide et colère, particulier, dans les mauvais temps, à l'étroite mer comprimée entre l'Angleterre et la France. Il faisait noir comme dans une tombe, sans lampe funéraire bien entendu, car la lune n'avait pas montré sa face amie du matelot. Ne faisant pas assez de voile pour louvoyer, nous virions vent devant, vent arrière, de demi-heure en demi-heure, n'oubliant pas d'instruire le convoi de nos mouvements par des signaux allumés. Nous portions en outre sur notre poupe le fanal accoutumé des vaisseaux commodores.

Tel était l'état des choses un peu avant neuf

heures. Le capitaine, le premier lieutenant, le maître d'équipage, l'officier de quart et le pilote, que nous avions pris à la hauteur de l'île Scily pour nous piloter dans le canal, étaient tous sur le pont ainsi que moi. Les deux midshipmen chargés des signaux jouissaient tous deux des comforts de la maladie dans des hamacs bien chauds. Je vais entreprendre un récit fidèle de ce qui arriva alors; c'est au lecteur sans prévention à déterminer la part du blâme qu'on peut justement m'imputer dans cette horrible catastrophe. Je dois prévenir que, vu notre petit nombre, il n'y avait pas de midshipmen attachés au gaillard d'avant, alors même que tous les midshipmen étaient sur leurs jambes.

Une épouvantable bouffée de vent glacial, accompagnée de pluie et de neige, nous arriva presque droit de l'avant.

— Le vent tourne à l'est; nous ferions mieux de virer de bord tout de suite, dit le pilote au maître de manœuvre.

— Le pilote est d'avis de virer de bord, dit le maître au capitaine.

— Monsieur Farmer, dit le capitaine au premier lieutenant, faites virer de bord.

— Monsieur Pond, dit M. Farmer au lieu-

tenant de quart, diminutif d'homme, à la voix glapissante, et qui n'avait rien de remarquable que son impatience de revoir sa grande épouse et sa nombreuse famille; monsieur Pond, virez de bord.

— Monsieur Rattlin, cria à son tour M. Pond à travers son porte-voix, ordonnez à l'aide de contre-maître de virer de bord.

— Aide de contre-maître, mugit M. Rattlin furieux, virez de bord.

— Stupide cérémonie, gronda le pilote entre ses dents, le vaisseau aurait le temps de toucher avant que leurs ordres n'arrivent; c'est à qui criera, et personne ne bouge. Heureusement que la mer ne nous manque pas.

— Sautez sur l'arrière, monsieur Rattlin, et voyez si le signal de virer est bien donné au convoi.

M. Rattlin fait un pas vers l'arrière.

— Avons-nous du monde aux drisses de la voile d'étai du mât de misaine, monsieur Rattlin? dit l'officier de quart. Sautez sur l'avant et voyez.

M. Rattlin fit un pas vers l'avant.

— La grande sonde est-elle prête? s'écrie le maître de manœuvre? Monsieur Rattlin, voyez dans les porte-haubans.

M. Rattlin fait un pas vers le tribord de droite.

— Monsieur Rattlin, où diable êtes-vous? — Qui donc est sur l'écoute de l'avant? — Monsieur Rattlin, montez-y donc et voyez.

M. Rattlin fait un pas à gauche vers le sabord.

— Où est le midshipman de quart? où est le midshipman de quart? s'écrie le capitaine d'une voie perçante; mille tonnerres! pas de fanal encore sur la proue! Monsieur Rattlin, soyez leste, courez-y voir.

M. Rattlin, à demi glacé, engourdi et stupéfié, ne sachant de quel côté donner de la tête, se décida à passer sur le gaillard d'avant, où il aurait dû se tenir depuis le commencement, d'autant plus que le contre-maître était malade.

La conséquenee de cette multiplicité d'ordres simultanés, de monter, de descendre, de courir à droite, à gauche, de voir partout quand il faisait trop noir pour découvrir à trois pas devant soi, fut d'empêcher aucun de ces ordres d'être obéi; l'une des lanternes servant de signal s'éteignit, en sorte que le signal se trouva faux; les drisses de la voile d'étai du mât de misaine étaient si mal garnies de monde, qu'on parvenait à peine à les hisser. Il arriva que la grande sonde ne se trouva pas prête, et que le

petit M. Pond fut forcé de déposer son porte-voix et de mollir lui-même l'écoute de l'avant; le bosseman vint ensuite à son secours, mais il n'y en avait pas moins une lanterne sur la proue en temps opportun.

La proue de la noble frégate n'était plus souffletée par le vent furieux. Ainsi que le hautain d'Essex tourna les talons à son auguste et acariâtre maîtresse dont la main venait de s'appesantir sur sa joue, ainsi *l'Éos* tournait le dos à l'ouragan outrageux et fuyait rapidement devant lui. L'obscurité de la nuit, la faible voix de M. Pond, dont les ordres ne s'entendaient pas distinctement, et peut-être aussi sa lourde manière de commander la manœuvre, empêchaient de remédier à la trop grande vitesse de la frégate qui courait avec vent arrière. Placé à l'un des bossoirs, je me frottais les yeux pour découvrir quelque chose. Le contre-maître du gaillard d'avant était posté de l'autre côté; mais nous ne découvrions qu'une épaisseur presque palpable.

C'est quelque chose de terrible que la course précipitée d'un monde flottant à travers la nuit. Les planètes poursuivent et poursuivront leur course sublime jusqu'à la consommation des siècles; mais combien différente est leur car-

rière de la carrière du navire, lorsque les ténèbres couvrent les flots! Ces astres glorieux parcourent les régions de lumière; conduits par la providence infaillible du Très-Haut, ils ne sauraient dévier de l'orbite qui leur est tracée; tandis que l'arche bâtie par l'homme s'enfonce et s'égare au milieu des brouillards et des ténèbres, et que l'orgueilleuse folie dirige le plus souvent son gouvernail. Et cependant, je n'ai jamais vu notre belle frégate fendre les vagues à la clarté des étoiles, sans m'imaginer, dans ma rêverie, qu'elle était une humble sœur des planètes, et parcourait comme elles la sphère que Dieu lui avait assignée.

Notre œil inquiet ne découvre rien, mais notre esprit est dans les transes. La bondissante frégate se rue en avant; elle force sa vitesse. Dans son aveugle élan, on la croirait assez puissante pour briser le roc solide ou déraciner le banc de sable planté au fond de l'Océan. Elle se rue en avant. Je crois entendre le cri d'un navire marchand: — Ho! du bord! ho! Mais le mugissement des vagues opprimées par notre proue et les sauvages symphonies des tempêtes qui hurlent à travers nos haubans durcis par la gelée, m'empêchent de m'assurer si ce cri n'est pas une illusion. J'allonge mon cou roidi par le

froid, je tends mon oreille à demi gelée, je me penche en avant pour mieux entendre, mais je ne distingue rien. L'écume des vagues inonde mon visage et ruisselle sur ma poitrine à travers mon vêtement. Je tremble encore plus de frayeur que de froid. Si nous rencontrions un des navires du convoi! s'ils ne peuvent se ranger assez vite pour nous livrer passage! Tout à-coup j'aperçois dans les ténèbres une masse plus noire; une masse longue et étroite, immobile, à peu de distance devant nous.

— Babord, tout! m'écriai-je d'une voix à faire éclater ma poitrine.

— Tribord tout! hurla le contre-maître du gaillard d'avant.

Ces ordres contradictoires arrivaient trop tard. La frégate s'élança d'un bond sur l'objet placé devant elle. Le craquement fut épouvantable : ainsi que la lionne affamée saisit le buffle sauvage par son casque naturel, et, forcée de lâcher prise, se replie sur elle-même, et s'élance de nouveau sur sa proie; ainsi l'*Eos* heurta la masse noire, rebondit en arrière, et la heurta de nouveau! J'entendis les deux craquements distincts, et les deux secousses m'auraient renversé, si je n'avais saisi le bossoir.

Le second choc partagea l'obstacle, *l'Eos* le

traversa ou passa dessus, et l'œil chercha vainement la masse noire, qui n'était autre chose qu'un magnifique vaisseau de la Compagnie des Indes-Occidentales, arche chargée de richesses et d'espérances, où la jeunesse, l'enfance, la beauté, l'ambition, embarquées pour revoir la patrie de leurs pères, ne devaient aborder qu'aux sombres bords.

On entendit un seul cri, un cri de femme, cri perçant et douloureux, bientôt étouffé dans le gouffre où *l'Indiaman* (1) était descendu! Une femme seule fut sauvée comme par miracle, mais ce n'était point celle dont nous avions entendu le cri. C'était une fille de matelot, douée d'une vigueur et d'une audace peu communes. Se trouvant sur le pont au premier choc, elle s'était jetée à la mer. Elle nous apprit les noms des morts, et nous raconta leur histoire.

Suivant leur coutume, les officiers du navire coulé bas avaient négligé de poser des vigies. Ils se divertissaient dans la cabine avec les passagers. Les flacons circulaient, et l'aimable romance alternait avec la chanson joyeuse. L'hymne national venait de résonner et de saluer d'avance cette terre natale que l'aurore

(1) Mot à mot : *Homme des Indes*, grand vaisseau de la Compagnie des Indes.

du lendemain devait éclairer pour eux. Deux vierges au printemps de la vie, une nouvelle mariée, deux mères avec leurs beaux enfants, tous ouvraient leur cœur à la joie. Joie innocente! innocent festin! qui ne méritait pas le dénouement du festin de Balthazar. Le destructeur fondit sur eux comme un guerrier sur l'ennemi, à la faveur des ténèbres. Tous furent engloutis dans cette tombe liquide qui ne souffre pas d'inscriptions ni d'épitaphes. Notre bâton de foc s'était brisé en pièces aussi facilement qu'un fil de verre. Persuadé que le navire avait touché sur un banc, l'équipage de l'*Eos* se précipita sur le pont. Tous rendirent grâce à Dieu : ce n'était qu'un navire marchand de coulé bas, et une quarantaine d'âmes noyées! Mais la consternation des officiers était grande. La violence du vent ne permit pas de mettre les embarcations à flot : on ne tenta aucun effort, et il n'y en avait aucun à tenter pour sauver les malheureux qui, par hasard, échappés au gouffre ouvert par l'engloutissement du navire, luttaient contre les vagues noires. L'horreur avait succédé sur presque tous les fronts à un premier mouvement de joie instinctive.

La consternation et la terreur qu'un si épouvantable accident était de nature à inspirer, la

crainte des assureurs et des armateurs du navire, et la prévision des énormes dommages et intérêts qui pourraient être réclamés en justice, agitaient l'esprit du capitaine. On m'appela sur l'arrière.

— Je n'étais pas chargé du pont, dit le capitaine Reud, en jetant un regard sévère sur le premier lieutenant; je ne suis pas responsable de cette absurde catastrophe.

— Je n'étais chargé ni du quart ni du pont, repartit M. Farmer, en regardant à son tour le petit M. Pond, qui semblait rapetissé de quelques pouces; certes, je ne puis être responsable.

— Mais vous avez donné des ordres, monsieur, repartit l'infortuné lieutenant de quart. Je vous ai entendu ordonner : amure misaine! Il me semble que c'est bien là se charger du commandement..... Non, non, je ne suis pas responsable.

— Un instant, un instant, s'il vous plaît, monsieur Pond : je vous ai tout simplement aidé pour le mieux du service, et pour sauver la voile de misaine.

M. Pond parut un instant déconcerté, mais il songea au maître de manœuvre; et recouvrant une partie de sa vivacité habituelle :

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

— Non, non, je ne suis pas responsable. Je manœuvrais le vaisseau d'après les directions du maître de manœuvres. Monsieur Farmer, lisez les ordres de nuit, s'il vous plaît.

— Au diable les ordres de nuit! dit le vieux maître de manœuvres.

— Halte-là, dit le capitaine Reud, je n'entends pas qu'on envoie mes ordres de nuit au diable. Vous partagerez la responsabilité à vous deux, vous et l'officier de quart.

— Je n'entends pas vous offenser, ni vous, ni vos ordres, capitaine. Je regrette de tout mon cœur de les avoir damnés... Mais, quant au virement de bord de cette maudite frégate, si j'ai donné des ordres, j'ai agi sous le contrôle du pilote; lui seul a la charge du navire jusqu'à ce nous soyons ancrés en sûreté. Non certainement, je ne suis pas responsable.

— Diable! dit le pilote, voilà un nœud de fil caret diantrement embrouillé; mais ce n'est pas avec ce fil-là qu'on attrape le vieux Weatherbrace. Tel que vous me voyez, et tout vieux loup de mer que je suis, je connais la loi de la terre et la loi martiale aussi. Je suis à bord de cette carcasse pour préserver ses côtes des bancs de sable, récifs et compagnie. Je ne suis pas responsable, c'est clair comme un fa-

nal qui éclaire, c'est clair comme la lune quand il fait clair de lune. Moi, responsable! plus souvent! Empêcher la frégate de toucher..... voilà mon affaire. Pour la manœuvre, je n'y touche pas. Responsable! Bah! Pourquoi mettez-vous vos yeux dans vos poches? Pourquoi vos vigies dorment-elles?

— Pourquoi? entendez-vous, monsieur Rattlin? Pourquoi? s'écrièrent à la fois le capitaine, le premier lieutenant, le lieutenant de quart et le maître.

— J'ai fait aussi bon quart que possible. Les lanternes étaient allumées sur l'avant.

— Vous pouvez être persuadé, dit le capitaine, que les choses n'en resteront pas là. Les assureurs et les armateurs réclameront une enquête. M. Rattlin était chargé du gaillard d'avant au moment fatal. Approchez donc, monsieur Rattlin. Au moment de la catastrophe, vous avez commandé : babord la barre!

— Oui, monsieur : babord la barre.

— Quartier-maître, poursuivit le capitaine Reud, avez-vous exécuté le commandement : babord la barre? Pesez votre réponse : l'avez-vous exécuté, monsieur? Si vous ne l'avez pas exécuté, six douzaines de coups de fouet.

— Oui, oui, nous l'avons exécuté, capitaine, bien certainement : babord tout!

— Et la rencontre a eu lieu immédiatement?

— Oui, monsieur.

— Il suffit, le cas est clair; il est inutile d'en parler plus long-temps. Peut-on rien de plus clair, monsieur Farmer? Le gaillard d'avant était confié à M. Rattlin. Il découvre un vaisseau en avant à nous. Il prend sur lui d'ordonner : babord la barre. Nous tombons sur l'Indiaman et nous le coulons bas. Evidemment M. Rattlin est responsable.

— Evidemment, répétèrent en écho docile tous les intéressés, joyeux de secouer de leurs épaules le fardeau de la responsabilité. Evidemment.

— Monsieur Rattlin, j'en suis fâché pour vous; je vous considérais autrefois comme un sujet promettant pour l'avenir; mais, depuis votre désertion à Anania, nous n'avons plus besoin de pallier les choses; vous n'êtes plus le même individu. Vous avez perdu tout zèle pour le service. Le zèle pour le service est la dernière chose qu'on doive perdre; car un jeune homme sans zèle pour le service est

sûrement — vous me comprenez? — est sûrement un jeune homme qui n'est pas zélé dans l'accomplissement de son devoir. Je crois être assez clair pour me faire comprendre. Croyez-vous donc, monsieur, que, moi qui vous parle, j'occuperais le poste que j'occupe par la volonté de Sa Majesté, si je m'étais montré peu zélé pour le service? J'accomplis à regret un devoir pénible; mais je me vois forcé de vous mettre aux arrêts jusqu'à ce que je connaisse le bon plaisir de l'amiral du port, touchant cette grave affaire; car — car vous êtes évidemment responsable de la perte de la *Marie-Anne de Londres.*

— Evidemment, répéta le chœur.

— Si vous aviez commandé : tribord la barre, au lieu de : babord la barre; c'eût été bien différent.

— Evidemment, évidemment.

— Descendez dans votre cabine, et considérez-vous comme prisonnier. Les jeunes gens au service de Sa Majesté Britannique ne sauraient se faire impunément un jeu de couler bas les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

— C'est évident.

Dans ces sortes de cours martiales, où le capitaine prononce en premier et dernier ressort,

avec l'infaillibilité d'un pacha à trois queues, malheur au plus faible! la défense est chose inutile. Me consolant de mon malheur par l'orgueil de l'immense responsabilité dont j'étais tout-à-coup investi, je descendis dans la cabine et lançai de bon cœur l'anathème sur toute la création. Mais bientôt un profond sommeil me fit oublier tout, même l'horrible scène dont j'avais été le spectateur.

CHAPITRE LIX.

Fâcheuses ouvertures. — Symptômes d'amour fraternel. — Vertueuse indignation dépensée en pure perte. — Josué Daunton est décidément un grand coquin ou un grand seigneur : ou peut-être l'un et l'autre : les deux termes sont parfois synonymes.

Le lecteur a peut-être oublié Josué Daunton; pour moi, je ne pouvais l'oublier. Le misérable tenait trop à sa peau pour entrer en convalescence. Le chat à trois queues est un débiteur qui aime à se libérer. Josué eût consenti volontiers à l'annulation de la dette; mais le capitaine Reud exigeait un paiement intégral. Les midshipmen, de leur côté, protestaient contre toute transaction. Le vieux Pigtop avait d'excellentes raisons pour être inflexible : sa blessure s'était refermée, mais il conservait sur la lèvre supérieure une cicatrice oblique qui ajoutait la plus bizarre expression à un physique suffisamment disgracié par la nature. Le pauvre aide de maître se trouvait avoir deux

faces comme Janus. Le côté droit de son visage était empreint d'un rire hideux et sinistre, d'un rire de succube ivre; tandis que le côté gauche semblait pleurnicher et rappelait la moue d'un bambin qui vient de recevoir le fouet.

On croyait cependant à la réalité de la maladie de Daunton, et j'étais bien forcé d'y croire moi-même, puisqu'il ne quittait pas l'infirmerie, où le docteur Thompson ne souffrait ni malades imaginaires, ni malades par spéculation.

L'infirmier vint me trouver un jour : — Daunton désire vous parler, me dit-il, il est à la dernière extrémité : si vous voulez le voir, hâtez-vous. Malgré ma répugnance pour une pareille entrevue, la curiosité ou plutôt l'humanité l'emporta. Je me décidai à y aller. Je trouvai en effet mon prétendu camarade de pension dans un état, en apparence, désespéré. Cependant un sourire ambigu ranima sa physionomie lorsqu'il me vit approcher. Il était assis sur un banc de l'infirmerie et dans un accès de fièvre, car il tremblait *comme la feuille*, malgré l'épaisse couverture de laine qui l'enveloppait.

— Daunton, lui dis-je, j'ignore pourquoi vous m'avez fait appeler. Me voici prêt à vous entendre.

— Je vous remercie d'être venu, Ralph Rattlin.

— Daunton, on vous a donc dit que je suis prisonnier... oui, je suis dans la disgrâce, mais l'honneur me reste. Apprends, misérable imposteur, que quand bien même je serais condamné à pendre dans une heure à un bras de vergue, je n'en souffrirais pas pour cela une pareille familiarité... Parlez-moi avec plus de respect, ou je vous laisse.

— Monsieur Rattlin, parlez plus bas, je vous en prie, les autres malades pourraient nous entendre.

— Nous entendre, misérable! Eh! qu'ils nous entendent; peut-il y avoir des secrets entre un honnête homme et un coquin?

Je lus dans ses yeux la haine envenimée de l'impuissance, au moment même où il prenait un son de voix plus doux et un air plus humble.

— Monsieur Rattlin, Votre Honneur, daignerez-vous m'écouter? c'est dans votre propre intérêt, monsieur. Je vous en prie, faites trève à votre colère. Je me sens mourir, monsieur, me pardonnerez-vous? me donnerez-vous la main en signe de paix?

En achevant ces mots, il sortit de sa couverture sa main délicate et amaigrie.

— Oh! non! jamais! jamais! m'écriai-je en imprimant à mon sourire ironique tout le mépris dont j'étais capable. Non! jamais! d'ailleurs vous ne mourrez pas; des êtres comme vous ne meurent pas. Les reptiles ont la vie dure. Quant aux tours de méchanceté, tours dignes d'un singe, que vous nous avez joués à mes camarades et à moi, je vous les pardonne, quoique je les croie plus criminels que bien des crimes. Je vous les pardonne; mais échanger un témoignage d'amitié avec un être comme vous, — jamais!

— Ralph Rattlin, je vous connais!

— Insolent coquin! connais-toi toi-même. Ne t'avise plus de m'envoyer chercher. — Je vous laisse, Daunton.

Je tournais le dos au misérable et j'allais sortir de l'hôpital flottant, quand ce même son de voix, familier à mon oreille, qui avait vibré dans ma poitrine, lorsque Daunton m'avait invoqué à l'heure du supplice, m'arrêta subitement. Les paroles qu'il venait de prononcer me ramenèrent soudain à ses côtés. De cette voix si étrange, qu'elle semblait associée à mon existence, il s'écria distinctement, mais de manière à être entendu de moi seul:

— Rattlin, mon frère, écoutez-moi.

— Imposteur! fourbe! vagabond! lui sifflai-je entre mes dents et à l'oreille, ton nom seul me soulève le cœur. Je t'exècre, je te méprise comme la boue; infâme et ignoble imposteur!

— Oh! frère! dit-il, et sa physionomie jaune et terne se couvrit d'un coloris hectique, tandis qu'un ironique sourire se jouait sur ses lèvres : vous savez parler bas, maintenant. C'est pitié que le droit d'aînesse soit si peu respecté sur les vaisseaux de guerre de Sa Majesté. En vérité! vous êtes bien peu reconnaissant; car enfin, moi qui suis votre aîné d'une dizaine d'années, je ne dédaigne pas de vous avouer mon frère, quoique vous ne soyez après tout que l'enfant de la maîtresse de mon père.

Ces horribles paroles glacèrent mon cœur. Je sentis mes forces m'abandonner. Incapable de conserver ma position courbée au-dessus de lui, je m'assis involontairement à son côté; mais ma stupeur fut de courte durée. Un élan de joie sauvage rendit à mon cœur son élasticité habituelle. Je me levai en riant aux éclats, et je m'écriai :

— Allons donc, Josué, petit vagabond, avez-vous oublié l'école, portez-moi sur votre dos. Ah! mon ancien condisciple! ah! monsieur le

fils d'un respectable commissionnaire des prêts sur gage! combien votre digne père entretenait-il donc de maîtresses ? Honnête rejeton d'une si vénérable famille, qui avez complété vos études scholastiques par le vagabondage, le vol, l'escroquerie, le faux, je vous remercie de grand cœur de la comédie que vous me donnez gratis.

— Oh ! mon bon frère, ne vous trompez pas! Je vous répète que j'ai vagabondé, volé, escroqué et fait des faux, puisque vous le voulez; mais à qui suis-je redevable de toute cette ignominie ? à vous, frère, à vous, à vous seul! Et cependant je ne vous hais pas bien fort, non, pas bien fort. Vous m'avez montré un peu de sympathie fraternelle, quand ils ont imprimé sur mon dos ces stigmates indélébiles. Si je vous ai menti, c'est que cela entrait dans mes desseins.

— Et je vous ai accordé la confiance qu'on doit à un menteur.

— Eh quoi! toujours incrédule, monsieur mon frère! connaissez-vous cette écriture?

Je pris les lettres qu'il m'avançait. L'écriture était originale et élégante, je la reconnus au premier coup d'œil. Ces lettres étaient les effusions amoureuses et souvent ampoulées de

l'aimable et fière dame dont j'ai entretenu le lecteur dans la première partie de cet ouvrage, de mistress Causand. Elle parlait de Ralph..., de Ralph Rattlin..., et décrirait avec assez d'exactitude les circonstances de ma naissance dans l'auberge de la Couronne, à Reading.

Sur trois lettres, les deux premières ne contenaient que des protestations passionnées d'amour. Il était question de moi dans la troisième, mais d'une manière obscure. Après un grand nombre de ces reproches, usités dans le style ardent de l'amour illégitime, mistress Causand terminait, si j'ai bonne mémoire, par ces mots: — J'ai bien souffert....., souffert avec vous et pour vous! L'enfant est maintenant en sûreté, et on a pourvu à tous ses besoins. Il est placé en nourrice chez une honnête femme nommée Brandon. Je défie qu'on découvre rien; nous avons conduit la chose admirablement. L'enfant est beau, etc., etc.

Au milieu de mon agitation, je remarquai que mistress Causand, en admettant que ces lettres ne fussent point contrefaites, n'y parlait jamais de l'enfant comme de son enfant, et ne s'exprimait pas non plus avec la tendresse d'une mère. — Mais toutes les mères ne sont pas de bonnes mères.

— Homme mystérieux ! qui donc êtes-vous ? et qui suis-je moi-même ?

— Qui je suis ? le fils disgracié, le fils bafoué de votre père, et cependant son fils légitime. Il ne me convient pas pour le moment de vous en apprendre davantage. Je suis faible de corps, mais je suis d'acier dans mes résolutions. — Qui vous êtes ? vous êtes et vous avez toujours été le poison de ma vie. Depuis votre naissance clandestine, notre père a cessé de m'aimer. Je veux ravoir mes belles terres patrimoniales...., je les veux...., elles m'appartiennent.... Or, vous seul vous interposez entre elles et moi.

— Homme pervers et dégradé ! Je crois, même encore après votre prétendue confession, que vous êtes un imposteur en ce qui me regarde, comme en ce qui regarde tous les hommes. Je commence à comprendre des choses jusqu'ici obscures pour moi. Ma vie est une pierre d'achoppement pour vous, et votre lâcheté seule vous empêche de me l'enlever. Ne m'avez-vous pas dit que vous êtes un faussaire ? eh bien ! ces lettres sont des faux. Mistress Causand n'est pas ma mère. Vous n'êtes pas mon frère. Où avez-vous soustrait ces lettres ?

— Je les ai enlevées du secrétaire de mon père.

— Excellent fils! Mais je ne veux pas m'embarrasser davantage dans toute cette trame de mensonge. Demain nous jetons l'ancre, je quitte le service et je voue le reste de ma vie à la découverte de mon origine. J'apprendrai votre véritable nom; je découvrirai la trace de vos crimes; les mains de la justice termineront à la fois mes doutes et votre vie infâme. Nous sommes ennemis jusqu'à la mort.

—Charmant cartel dans la bouche d'un frère! Je l'accepte du fond de mon âme. Vous avez refusé ma main, quand je vous l'offrais, j'en atteste les cheveux gris de notre père, avec une tendresse toute fraternelle. L'accepterez-vous maintenant comme gage de notre haine éternelle? Ne la regardez pas. Elle est amaigrie et desséchée, cette main! bien des fois elle s'est levée à la barre de la justice; les exécuteurs des hautes œuvres de votre vaisseau l'ont ignominieusement liée; mais elle recouvrera ses chairs et sa vigueur, mon cher frère.— La voici, monsieur, prenez-la et ne la méprisez point.

Je frissonnais en scellant ce pacte d'inimitié d'une odieuse étreinte. Je fus étonné de trouver la main du malade plus vigoureuse que la mienne.

Cette sinistre conférence s'était tenue en

grande partie à voix basse; mais plusieurs éclats de voix, échappés à mon émotion, en avaient laissé transpirer assez pour donner à comprendre à ceux qui nous entendaient, que Daunton m'avait réclamé pour son frère, et que j'avais eu le cœur assez dur pour le renier. Les malades murmuraient entre eux et me regardaient d'un air de reproche.

Après ce défi mutuel, nous gardâmes un moment le silence; Daunton se replia dans son coin comme une couleuvre, et je marchai à grands pas, le cœur en proie aux émotions les plus pénibles.

— S'il était réellement mon frère! pensai-je enfin. Cette idée était affreuse pour moi. Je m'arrêtai de nouveau et le regardai fixement, mais mon cœur ne me dit rien pour lui. Son style de beauté pâle et grêle m'était odieux. Je ne trouvais dans sa physionomie aucune expression qui émût en moi un sentiment affectueux. Il soutenait cet examen d'un œil impudent, malgré sa faiblesse.

— Daunton, lui dis-je enfin, vous avez manqué votre coup : en cherchant à faire de moi un de vos instruments, vous vous êtes fait un ennemi de plus; vous avez donné un vengeur aux lois outragées. Je serai à Londres dans

quarante-huit heures. Vous ne pouvez m'échapper; car, dût-il m'en coûter cent livres sterling, je mettrai sur votre piste les limiers de la police. C'est dans les chaînes que vous confesserez votre odieux secret. Je ne suis plus un enfant; je ne serai plus votre jouet, ni celui de l'homme de loi qui administre mes affaires; j'apprendrai qui je suis; grâce au ciel, je pourrai toujours le savoir par mistress Cherfeuil.

A ce nom, un sourire, qui n'avait plus rien d'amer, mais où se peignait une mélancolie profonde, parcourut les traits efféminés de Daunton. Ce sourire m'était aussi familier que le son de voix dont j'avais été si étrangement frappé. Possédais-je deux existences? la conscience de l'une effaçait-elle en partie, sinon entièrement, la conscience de l'autre? Je le regardai de nouveau, mais ce sourire était évanoui; une expression de regrets solennels et déchirants avait pris sa place; une grosse larme roulait dans les yeux de Daunton. Je ne sais si elle tomba; car il cacha sa figure sous son bras et cessa de parler.

Le misérable avait-il donc un cœur!

Au moment où je sortais, il releva la tête; mais tout ce qu'il y avait de sensibilité dans sa physionomie avait disparu.

— Seriez-vous assez bon, me dit-il d'un ton calme et avec un rire moqueur, seriez-vous assez bon, monsieur Rattlin, pour me rendre les lettres que je viens de vous donner à lire?

— J'entends les garder.

— Eh quoi, votre code de morale serait-il aussi peu élevé que le mien? Ces lettres sont ma propriété; je les ai payées assez cher. Que dit votre conscience d'une pareille conduite?

— Les voici. Gardez vos abominables faux. Nous nous retrouverons à Londres.

— Monsieur Rattlin oublie qu'il est prisonnier, et sous le poids...

— D'une accusation absurde, et qui ne pourra soutenir la discussion.

— Je vous le souhaite; mais il pourrait bien se faire que je fusse à Londres avant vous.

CHAPITRE LX.

Les écouteurs aux portes entendent d'ordinaire ce qu'ils voudraient ne pas entendre. — Ralph se trouve terriblement à l'avance avec ses collègues, mais il parvient à régler ses comptes avec son principal débiteur.

Je quittai Daunton avec le pressentiment qu'il me jouerait quelque mauvais tour. Je passai une nuit terrible et un lendemain non moins lugubre. Étendu dans la tanière des midshipmen, je me repaissais de mon malheur. Il faut l'estomac de la jeunesse pour digérer cette proie coriace et pesante.

Je ne pouvais guère révoquer en doute l'authenticité des lettres de mistress Causand, mais je ne voulais pas croire Daunton. Les douces créations de mes rêves, les visions de mon esprit éveillé, m'annonçaient toutes une naissance sinon illustre, au moins honorable; mais le vil magicien avait touché de sa baguette les gracieux fantômes qui peuplaient pour moi le

monde idéal, et je les voyais se métamorphoser en monstres hideux. La Honte, le Mépris, l'Outrage, étaient venus s'abattre sur mon vaisseau avec leurs grandes ailes de chauve-souris, et se préparaient à me poursuivre à travers le monde de leur souffle empoisonné et de leurs huées infamantes.

Je restai toute la journée la tête ensevelie dans mes deux mains et les coudes appuyés sur la table dégoûtante de notre cabine. Je ne mangeais pas, je ne desserrais pas les dents. La débauche de mes grossiers compagnons ne faisait aucune impression sur moi; leur gaieté bruyante et vulgaire ne me réveillait pas. Ils croyaient que, plongé dans la torpeur de l'effroi, je réfléchissais à la terrible responsabilité qui pesait sur moi. Combien ils se trompaient! J'étais vivant, et plus vivant que jamais. Mon existence, si je puis parler ainsi, était dans un état d'incandescence. Rien n'éveille en nous la conscience de la vie comme un degré intense de douleur. Mon cerveau était brûlant, mais, malgré son état d'excitation, je n'y découvrais pas le moindre symptôme d'aberration mentale. Jamais mes facultés intellectuelles n'avaient été plus dégagées de nuages ; jamais je n'avais été plus capable de ceindre mes reins comme un

homme fort et de livrer bataille au monde, comme David à Goliath.

Mais vers le soir une nouvelle découverte vint me frapper et m'étourdir comme un coup de foudre. Depuis que le chat à neuf queues avait laissé sur le dos de Josué Daunton les traces de ses neuf appendices, plus terribles que toutes les griffes, notre ancien serviteur était redescendu du mât de misaine pour reprendre son poste. Or, c'était un véritable nouvelliste, comme un furet, bavard comme une pie.

Il était huit heures du soir ; les midshipmen buvaient leur grog dans le petit nombre de tasses qui avaient échappé à Josué Daunton, et dans un supplément de gobelets d'étain, quand notre sale échanson entra pieds nus dans la salle et parla ainsi :

— Oh! monsieur Pigtop!.... quelles nouvelles!..... quelles étranges nouvelles!.... Vous serez bien triste, allez, de les savoir, et tous mes jeunes messieurs aussi, j'en suis sûr.

— Eh! quoi! diable! la frégate a-t-elle été avalée par un requin, ou les saumons de fer se sont-ils révoltés pour arrérage de paie?

— Oh! monsieur, mille fois pis que tout cela! Ce filou de Josué Daunton ne recevra définitivement pas les six douzaines qui lui

seraient dues, pour avoir gâté les uniformes des midshipmen ; non, monsieur, il ne les recevra pas. Le docteur Thompson a logé le coquin dans sa propre cabine, et il n'y a plus maintenant rien de trop bon pour lui.

— Rien de trop bon pour lui ?... que la corde, j'en conviens, dit l'aide de maître balafré. Si on ne le fouette pas, j'aurai sa vie, fût-il le fils unique de milord *Je-ne-sais-qui.*

Pigtop avait de l'esprit pour un midshipman. Il assaisonnait ses plaisanteries d'un gros sel :

— Il se trouve être un personnage, à ce qu'ils disent..... Pour ma part, je me rappelle l'avoir vu aux fers il n'y a qu'une quinzaine, et, advienne que pourra, c'est toujours une consolation pour moi de savoir qu'il a tâté de la fille aux neuf queues.

Il faut avouer que le commun des hommes puise ses consolations à de singulières sources !

— Mais êtes-vous sûr de tout ce que vous racontez là, Bell ? dit M. Starpes ; car enfin, s'il se trouve être un personnage, je lui ferai payer des dommages et intérêts pour avoir gâté mes habits.... Cela est aussi sûr qu'il est sûr d'aller un jour au diable !

— Si j'en suis sûr ?... Parbleu ! si j'en suis sûr ! Il a montré au docteur assez de papiers pour

monter une boutique d'avocat; mais il y a bien autre chose.....

— Autre chose?

— Chut! hum! chut! êtes-vous bien sûr, monsieur Pigtop, que M. Rattlin dort?

— Voilà trois heures qu'il ne bouge pas. Je garde une dent contre Rattlin, pour nous avoir amené ce vaurien à bord. Il pourrait bien y avoir du vrai là-dedans. Après tout, Josué n'a-t-il pas réclamé Rattlin pour son frère ou quelque chose d'approchant, lorsque Douglas détroussait son bras gauche pour lui caresser les épaules? Voilà qui me vient à souhait; cette découverte fera dégringoler d'un cran ou deux notre prétentieux collègue, malgré sa face de crème, ses guenilles de latin et de grec, et son éloquence. Mille bombes! je ne renoncerais pas à ce plaisir-là pour une bouteille de rhum. Avec tous ses dollars, ses lettres de change et ses grands airs, il a beau dire et beau faire, je n'ai jamais eu de frère fouetté. — Et le capitaine et les officiers, qui avaient la bouche pleine du faquin! Maudite soit sa face de crème! — J'ai grande envie de l'éveiller pour lui frotter les joues. Il a failli m'assommer, avec le boute-hors, un jour que je le plaisantais sur cette pauvre fille, vous rappelez-vous? celle

qui s'est noyée en nageant après lui à Anania. Il m'a fait baiser le pont, mille tonnerres ! il faut qu'il m'en donne satisfaction. Concevez-vous le capitaine ? me chasser du vaisseau parce que j'avais été assommé. Fort bien ! fort bien ! nous verrons maintenant qui de nous deux quittera le vaisseau. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai jamais été cause de la mort d'une fille amoureuse de moi. Sur mon âme, j'ai grande envie de le réveiller pour lui casser la mâchoire. J'abhorre les faces de femmelette.

— M. Ralph dort bien certainement, dit M. Starpes, car il vous aurait déjà rendu en gros sous, Pigtop, la monnaie de vos compliments !

— Lui ! c'est ce que je voudrais bien voir, l'avorton !

— Si vous êtes sûr que M. Rattlin dort, dit notre discret valet de chambre, je ne vois pas de mal à dire tout : il raconta donc à l'infirmerie que M. Rattlin n'étant pas lui, et que Josué Daunton étant M. Rattlin, M. Rattlin n'est personne. Mais Gibbons, qui est un malin, raisonne au rebours : car si M. Rattlin n'est pas M. Rattlin, puisque Josué Daunton est M. Rattlin, M. Rattlin doit être quelqu'un autre. — C'est Gibbons qui dit cela, et il m'a dit encore :

— Mais chut! car c'est un secret, — que probablement M. Rattlin était Josué Daunton.

— Voilà qui est très clair et très amusant. Si M. Rattlin.... monsieur! je vous le demande? un beau monsieur, en vérité! — Si M. Rattlin se trouve être un escroc, comme je n'en doute pas, il ne serait ni légal, ni juste, ni convenable que je lui paie de ma main ce que je lui dois, dit le consciencieux Pigtop. Au diable sa face de crème! j'ai grande envie de la lui fouetter.

Cette scène offrait une ample matière à mes réflexions. J'étais bien décidé à faire le mort aussi long-temps que je pourrais apprendre quelque chose; mais la conversation, si l'on peut appeler conversation le commérage de mes collègues et la philippique de Pigtop, ayant pris un autre ton, je soulevai lentement ma face, et la confrontant à la face raboteuse de Pigtop, je lui dis avec le plus grand sang-froid :

—Monsieur Pigtop, je vais faire ce que vous voudriez bien voir, je vais vous battre.

— Me battre! — Non, non, nous n'en sommes pas encore là. Ce que je viens d'apprendre....., j'ai un rang à soutenir....., le décorum....., je ne puis m'abaisser.....

— Voilà ma face de crème en présence de la vôtre, je vous défie de la toucher. Fouettez-la donc! Ah! vous n'osez? Eh! bien! vil fanfaron, mords la terre!

Je le culbutai d'un coup de poing.

J'avais grand tort d'en agir ainsi, et je faisais preuve d'imprudence; car, je dois l'avouer, Pigtop m'avait battu une première fois en combat rangé. Mais cette seconde rencontre était un soulagement pour moi; ma colère et mon exaspération cherchaient une issue. Nous fûmes bientôt à la timonerie.

Oh! nature humaine! nature de loups! cet ignoble et brutal combat était pour moi une fête. Dans ma joie, je ne sentais pas les coups de mon adversaire, et à chaque plongeon de mon poing sur son visage ou dans sa poitrine, je lui criais avec un ricanement féroce : Attrape, Daunton! ou bien, Est-ce visé juste, frère?

Nous nous serions battus au pistolet ou à l'épée, que ma jouissance eût été infiniment moindre. Je trouvais un sauvage ravissement à broyer Pigtop sous mes poings, à rougir mes mains de son sang, à mettre son visage en lambeaux. Oui, l'homme est une bête brute, quand il agit sous l'impulsion de la colère.

Pigtop avait l'amour-propre naturel aux Anglais; il aurait préféré éviter le combat, mais, le combat commencé, il était décidé à tenir bon. La conséquence de cette résolution fut, pour employer l'expression commune et énergique, que je le réduisis à un doigt de la mort. Le dirai-je? quand je le vis à mes pieds, baigné dans son sang, comme un cadavre, mon seul regret fut qu'il n'eût pas la force de se tenir debout pour être achevé et consommer ma victoire. Je compris ce jour-là la joie de l'Indien qui scalpe son ennemi terrassé. Plus enflammé qu'assouvi par le résultat de cette rencontre, je vis à regret mon antagoniste porté jusqu'à son hamac, où il s'étendit en gémissant. Moi-même, les yeux noirs et la figure enflée, je me jetai sur les coffres où je passai la nuit, nuit d'insomnie et de douleur! S'il m'arrivait de m'assoupir un instant, mes songes étaient affreux : tantôt je déchirais Josué Baunton en lambeaux; tantôt je le traînais sur les bords d'un précipice dont la profondeur donnait des vertiges, et je l'y précipitais. D'immenses rocs, ébranlés sur leur base séculaire par la seule vigueur de mes bras, roulaient alors dans le précipice et le comblaient jusqu'au bord.

Il y a vingt-cinq ans, un boxing en règle dans

la chambre des midshipmen était le mode généralement adopté pour terminer une dispute ou venger un outrage. On ne voyait là rien de dégradant. Nous gardions nos pistolets et nos épées pour l'ennemi; nos poings étaient à la disposition de nos camarades.

Nous avons changé tout cela. Je me borne à raconter ce qui se faisait alors. Que le chrétien, le moraliste et l'homme du monde discutent entre eux la meilleure marche à suivre dans ces sortes d'affaires.

CHAPITRE LXI.

Le *porter* est la véritable onde du Léthé. — Grande amitié basée sur des gigots de mouton. — On ne connaît le bon grain qu'après l'avoir battu.

Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans les Dunes. Faible et malade, le corps tout roidi, je me regardai dans mon miroir de toilette. Mes traits meurtris offraient un hideux spectacle, peu m'importait : étant prisonnier, je n'aurais pas occasion de quitter les ténèbres du poste des timoniers. Mon retour dans ma patrie s'accomplissait sous de brillants auspices!

La commisération ne me fit pas entièrement défaut; je rencontrai même de la sympathie : le docteur Thompson et le commis aux vivres vinrent me voir. Le docteur surtout paraissait profondément affecté de ma situation; il avait appris une étrange histoire; mais il ne pouvait, disait-il, m'en communiquer, quant à présent du moins, les particularités. Il me croyait incapable d'avoir participé à la longue série de

fraudes coupables dont une ancienne, illustre et opulente famille avait été le jouet. Il me dit en finissant d'espérer que tout s'arrangerait pour le mieux, et de le considérer toujours comme un ami. Le commis aux vivres tint le même langage. Mon intime conviction, lui répondis-je, est que vous seuls êtes dupes d'une fourberie. Pour moi, je n'ai jamais prétendu à la grandeur du rang ni du lignage. Je conviens que tout ce qui se rattache à ma famille est enveloppé d'un profond mystère, mais pouvez-vous ajouter foi aux assertions d'un homme que j'ai rencontré le premier dans une condition vile, d'un homme qui m'a confessé une multitude d'attentats, et qui a prouvé la vérité de ses confessions, par son abominable conduite à bord?

Ils sourirent tous deux d'un air entendu, et me répondirent qu'ils avaient leurs raisons pour croire.

— A merveille, leur répliquai-je, vous êtes gens sages et mes anciens dans le monde; mais comment expliquer votre conduite? Vous ne sauriez regarder Daunton comme un honnête homme; et cependant, vous qui vous prétendez mes amis, vous le soutenez contre moi. Qu'a-t-il donc besoin de champions? S'il est réellement

mon frère, le monde est assez grand pour nous contenir tous les deux; qu'il s'écarte de mon chemin. Croyez-moi, docteur, il agit d'après une arrière-pensée; il se trouve lancé dans une voie désespérée, et il cherche à en sortir. Vous avez remarqué, comme moi, son abjecte poltronnerie, lors de son supplice. Pendant les longues heures qu'il a passées dans les fers avant un châtiment dont la seule appréhension le glaçait, que ne vous envoyait-il chercher, docteur? que ne vous faisait-il l'aveu de sa noble origine pour détourner la honte et la douleur du supplice? S'il ne vous a pas tout découvert alors, c'est qu'il n'a point songé à la ruse dont il se sert aujourd'hui. Par le ciel, une idée soudaine frappe mon esprit. Daunton est un voleur, il me l'a dit lui-même. Il aura commis un vol avec effraction; il m'a volé des papiers qui m'intéressaient. Sans aucun doute, sa première intention en me poursuivant jusque dans un autre hémisphère, était de me vendre ces papiers un prix exagéré. Depuis, il a changé de plan, et trouvé sans doute un moyen plus lucratif et plus infâme encore d'exploiter les pièces qu'un crime a mises dans ses mains.

— Mon pauvre garçon, me répondit amicalement le docteur, vous êtes dans l'erreur; mais

permettez-moi de changer de conversation et de piquer avec ma lancette le dessous de vos yeux, qui sont horriblement meurtris. Mon cher Rattlin, nous partons immédiatement pour Sheerness, où nous désarmerons. Soyez persuadé que le capitaine reviendra sur une décision trop précipitée et lèvera vos arrêts. Les deux hommes employés à la roue contredisent positivement le quartier-maître, et affirment que la barre a été mise à babord et non à tribord. Mon avis est que le vaisseau a été découvert trop tard pour que la barre fût d'aucun secours. L'accident n'est imputable qu'à ceux qui en ont été les victimes. A propos, vous saurez qu'il s'est opéré un changement parmi les lords de l'amirauté; nous avons deux nouveaux junior lords.

— Excusez-moi, docteur, mais que diable voulez-vous qu'un changement parmi les junior lords de l'amirauté ait de commun avec un midshipman affamé, emprisonné, déguenillé, et, pour comble de disgrâce, défiguré comme vous me voyez?

Il y avait entre les deux choses un beaucoup plus grand rapport que je ne me l'imaginais.

— Mon cher monsieur, dis-je au commis

aux vivres, voulez-vous me rendre un véritable service? changez-moi un peu d'argent espagnol pour de l'argent anglais, et permettez que le premier *bum-boat* (1) qui accostera se tienne prêt à retourner au rivage sur son lest, car bien certainement j'enlèverai sa cargaison.

Ma requête fut immédiatement accordée, et mes amis *pro tempore* prirent congé du prisonnier. Les bum-boats, ces véritables bateaux d'abondance, aussi pleins d'excellentes choses que la corne d'Amalthée, n'avaient pas encore la permission d'accoster. De cinq minutes en cinq minutes, j'envoyais maître Bill voir si la consigne était levée.

Grande est la misère d'une chambrée de midshipmen lorsque toute la vaisselle est brisée, tout le grog bu, toute la viande salée mangée; mais bien grands aussi, infiniment grands, les transports de joie de la même communauté lorsqu'après une longue croisière, on entre dans un port, et que le premier pain frais est sur la table à côté de la première livre de beurre frais! et le premier gigot dans le four. Aldermen de Londres, vous mangez beaucoup;

(1) Petit bateau employé au transport des provisions nécessaires à un vaisseau mouillé à distance d'une côte.

épicuriens de West-End, vous mangez des friandises; mais vous ne connaissez, ni les uns ni les autres, les délices de la gastronomie : allez six mois en mer, bornez-vous à la pitance du midshipman, pitance que son imprévoyance ébrèche encore, et, à votre retour, le premier bum-boat qui se heurtera contre le flanc du vaisseau vous donnera une leçon pratique de l'art des jouissances papillaires.

Il est très peu romanesque, je l'avoue, très peu digne du héros de deux volumes d'avouer que pour un moment les impulsions de la colère firent place aux tiraillements de la faim; mais je songeais moins à don Josué Daunton qu'à la première tranche d'un succulent gigot de Southdown.

La bienheureuse arrivée eut lieu enfin. Le bum-boat et la frégate se donnèrent l'accolade fraternelle, et, comme un ange descendant du ciel sur l'échelle de Jacob, je vis Bill descendre par l'écoutille. On lisait sur sa figure radieuse l'espoir d'un festin inaccoutumé. Il tenait un gigot de mouton de chaque main, deux pains frais sous chaque bras : une livre de beurre frais était enchâssée entre chaque couple de pains. Je disposai les gigots de mouton sur la table afin de les contempler à loisir, tan-

dis que mon messager retournerait acheter toutes les bouteilles de porter qu'il trouverait. Mais je ne devais pas jouir seul de cette divine contemplation : mes cinq collègues accoururent pour m'aider à soutenir l'excès de mon bonheur. De quel œil de dévotion ils contemplaient mes gigots de mouton! jamais épaules de coquette n'ont été plus voluptueusement lorgnées. Nous admirions la beauté dorée du gras, nous spéculions d'avance sur le maigre succulent et juteux, nous apostrophions ces gigots de mouton, nous les caressions platoniquement, nous les flattions avec la main, et notre enthousiasme filait au moins quatorze nœuds à l'heure quand Bill reparut chargé de bouteilles de porter.

Mes collègues s'assirent sur les coffres en me souriant d'un air aimable. Combien ils étaient affligés, disaient-ils, de me voir les yeux si noirs et le visage si enflé! car j'étais un bon garçon, un excellent camarade. Malheur à celui qui toucherait désormais à un cheveu de ma tête! Ils étaient tous prêts à faire pour moi mon temps de purgatoire.

— Messieurs, leur dis-je en me faisant une barricade demi-circulaire de mes quatre pains, de mes deux livres de beurre frais et de mes

onze bouteilles de porter, car je me tenais prêt à casser le cou à la douzième; qui jamais, en pareille circonstance, eut la patience d'attendre un tire-bouchon? messieurs, dis-je, préparez vos lames, nous allons collationner. Jamais Shylock ne brandit son couteau avec plus d'avidité que mes compagnons les leurs, en fixant chacun ses deux yeux sur un pain.

— Messieurs, nous allons collationner; — mais ne croyant pas que vous vous soyez conduits à mon égard, dans ces derniers temps, aussi bien que j'aurais pu le souhaiter (ici toutes les figures de s'allonger), et ayant, comme vous le savez tous, dépensé beaucoup d'argent pour peu de reconnaissance (abattement général), permettez-moi de vous rappeler qu'il reste encore des biscuits dans la corbeille, et que tout ce qui est devant moi est ma propriété.

La mâchoire inférieure de mes collègues cessa de presser la supérieure, et parut sentir qu'elle n'aurait pas d'occupation. Je coupai une belle et fine tranche de pain frais, je la couvris d'une épaisse couche de beurre. Je lampai un gobelet écumant de porter, et mangeant la première bouchée de ma délicieuse beurrée avec un luxe de mastication, je finis par éclater de rire en

voyant l'air piteux des pauvres diables qui m'entouraient.

— Eh quoi! m'écriai-je, pouvez-vous avoir si mauvaise opinion de moi? Vous m'avez traité suivant votre nature, je vous traite suivant la mienne. En avant, la meute, et dévorons; becquetez jusqu'aux miettes, corbeaux, ainsi que vous nomme le petit créole; becquetez jusqu'aux miettes et rassasiez-vous. Mais un moment de halte, et de la prudence, dans l'intérêt même de vos estomacs, afin que notre collation ne nous empêche pas de dîner. Partageons les quatre pains en huit portions égales. Nous sommes six ici présents, et Bill doit avoir sa part. Nous en aurons davantage au dîner, quand les gigots feront leur apparition.

Nous vidâmes chacun notre bouteille de porter, et nos moitiés de pain furent escamotées avec une rapidité merveilleuse; Bill nous tenait joyeuse compagnie. Mes camarades quittèrent ensuite la cabine, me proclamant tous un bon garçon. La huitième part de pain et de beurre, flanquée d'une bouteille de porter, restait sur la table où j'avais ordonné à Bill de les laisser. Je l'avais envoyé lui-même au bumboat pour s'y procurer d'autres denrées, et les accompagnements nécessaires à notre mouton.

Cependant Pigtop, couché dans son hamac, précisément en face de la fenêtre de notre chambre, avait observé d'un œil avide tout ce qui s'était passé. Je m'étais couché dans un coin du trou, et je retombais par degrés dans une méditation pénible, quand je vis M. Pigtop se glisser hors de son hamac, s'introduire presque à quatre pattes dans la cabine, et s'asseoir aussi loin de moi qu'il pouvait.

— Rattlin, dit-il enfin d'un ton douloureux, vous m'en avez donné une terrible.

— Vous l'avez cherché : qui cherche trouve; mais je suis affligé de vous voir souffrir.

— C'est égal : je vous en remercie, — non pas des coups, mais de vos regrets. — Vous savez que je vous ai tenu tête en brave. Reste-t-il de la haine entre nous?

— Aucune, pour ma part; mais pourquoi m'avez-vous provoqué?

— J'ai eu tort, — abominablement tort, — et peut-être en serais-je déjà convenu sans votre vivacité et le terrible coup que vous m'avez donné sur les mâchoires. J'ai payé les pots cassés. J'ai le cœur navré, Rattlin, de songer que moi, vieux marin, presque arrivé à la quarantaine, j'ai été battu par un adolescent, — Cela n'est ni décent, ni convenable, ni naturel; je

ne m'en consolerai jamais. Je voudrais bien pouvoir défaire ce qui est fait.

— Je le voudrais de même de tout mon cœur, oui, bien sincèrement.

— Voilà qui est d'un bon garçon. — Songez que moi, qui suis assez vieux pour être votre père, moi qui suis en mer depuis vingt-cinq ans, vous m'avez étendu par terre comme un saumon de plomb. Pourquoi suis-je jamais monté sur ce maudit vaisseau?

— Dans tout ceci, pensai-je en moi-même, quelle part faire au sentiment, quelle part à l'appétit? Je n'en plaignais pas moins le pauvre diable.

— Rattlin, grâce à ce maudit Daunton, nous avons fait bien maigre chère dans ces derniers temps. Ce vaisseau a été pour nous un enfer flottant. Je sens le besoin de prendre quelque chose pour me soutenir. Ce croûton et cette bouteille de porter appartiennent-ils à quelqu'un?

— Ils m'appartiennent. Je ne vous les offre pas, parce que je ne veux pas vous laisser croire que je singe la magnanimité. Le respect que je porterai toujours à un vieux marin m'engage à vous parler franchement : si vous êtes dans d'assez bonnes dispositions à mon égard pour

accepter mon porter et mon pain, prenez-les, je vous les offre de grand cœur, et je souhaite qu'ils vous fassent grand bien... Mais si votre sang garde un mauvais levain contre moi, votre conscience vous dira de mourir plutôt de faim que de rien accepter d'un ennemi.

— Rattlin, je romps ce pain avec vous comme avec un ami. Je suis au désespoir d'avoir été prévenu contre vous... Voici ma main.

Je la pressai de bon cœur.

— Pigtop, lui dis-je, je ne puis me repentir d'avoir repoussé l'outrage, mais j'en regrette bien sincèrement les conséquences. Désormais vous m'outragerez deux fois avant que je lève la main sur vous.

— Je ne vous insulterai plus. Je veux être votre meilleur ami, et j'espère trouver bientôt l'occasion de vous le prouver.

Ce fut à mon tour d'être étonné. Au lieu de tomber sur sa proie, comme un chien enragé, le vieux marin se contenta de casser une petite croûte de pain. Il la mangeait, en se retirant, quand je lui criai :

— Holà! Pigtop... d'où souffle donc le vent, mon ami, que vous faites si peu d'honneur à ma collation? Je suis sûr cependant que votre estomac demande quelque chose.

— Non, non, repartit Pigtop d'un ton très ému, je ne veux pas vous laisser croire qu'un vieux marin a vendu son honneur, qui est son seul droit d'aînesse, pour un plat de lentilles, ou pour une bouteille de porter, ce qui revient au même.

— Bien pensé et bien dit, sur mon âme! mais vous n'en boirez pas moins cette bouteille de porter, vous mangerez ce pain et ce beurre. Me prenez-vous pour un Jacob, de voler son droit d'aînesse à mon frère pour un morceau de pain? Je veux vous le découper et vous le beurrer moi-même. Mille bombes! vous n'accepterez pas mon amitié sans accepter mes vivres. Je suis si enchanté de votre magnanimité, Pigtop, que je ne jugerai jamais plus un homme sans m'être auparavant battu avec lui.

Quand mes camarades, ponctuels au rendez-vous, arrivèrent pour manger la pâque, grande fut leur surprise de me voir assis à table en face de Pigtop, ma main dans la sienne. Nous vidions une seconde bouteille de porter.

CHAPITRE LXII.

Ralph se trouve placé dans la plus fausse position. — Il n'a d'autre témoin que lui-même pour prouver son identité. — Toutes les voix sont contre lui, moins une, et cette voix c'est la sienne.

Depuis notre retour en Angleterre, chaque jour, chaque heure avait son événement. Notre digestion était à peine achevée que le vaisseau fut en proie au tumulte et à la confusion. Un incendie avait-il éclaté à bord? non, mais les signaux du rivage annonçaient la visite immédiate d'un des *junior lords* de l'amirauté. Le désespoir s'empara de mes collègues. Comment se présenter sur le pont pour assister à la réception du haut personnage? Combien je jouissais de l'immunité que ma qualité de prisonnier semblait me promettre!

Le terrible message arriva bientôt :

« Les midshipmen se rendront en grand uniforme sur le gaillard d'arrière, pour recevoir le lord de l'amirauté. »

Je leur citai le vers de lady Macbeth à ses convives :

Partez, ne restez pas sur l'ordre de partir.

Le salut des canons du vaisseau, et le retentissement des fusils sur le pont, après le *présentez-armes*, m'annoncèrent l'arrivée du grand dignitaire. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, et je me félicitais déjà d'échapper aux pompes d'un spectacle où j'aurais fait si triste figure, lorsque trois ou quatre messagers hors d'haleine et se talonnant les uns les autres, m'annoncèrent que le lord de l'amirauté désirait me voir immédiatement dans la cabine du capitaine.

— Me voir, moi ! Au nom du ciel, que peut-il me vouloir? Je vais venir, mais il faut que je répare le désordre de ma toilette.

Je me flattais encore qu'impatient comme tous les grands seigneurs dans leurs relations avec les petites gens, il se lasserait de m'attendre; vain espoir! une minute s'était à peine écoulée, que l'un des lieutenants descendit pour me répéter, d'un ton semi-amical, semi-impératif, la même invitation.

Comment décrirai-je la comédie qui suivit? Si je n'avais été soutenu par l'impudence du désespoir, j'aurais sauté par-dessus bord à mon arrivée sur le pont. Je me trouvai, par je ne sais quelle espèce de locomotion, dans la cabine du capitaine. Une quinzaine d'officiers, en grand uniforme, étaient rangés autour d'une magnifique collation. Un vieux monsieur, d'une apparence faible et délicate, se distinguait de tous les convives par la simplicité noble de son vêtement. Il annonçait soixante-dix ans passés, et, par l'ébranlement continuel de toute sa personne, il paraissait affligé d'un tic nerveux.

Je ne puis juger des opérations silencieuses qui s'accomplissent dans l'esprit des autres, mais j'ai toujours éprouvé, pour mon compte, qu'au milieu des plus grandes infortunes une idée bouffonne relève plus le courage que toutes les consolations morales sorties de la plume de Blair.

— Si c'est là le *junior lord* de l'amirauté, pensai-je en moi-même, ses quatre *seniors* doivent être d'augustes Mathusalem.

Cette idée me fit sourire, quand je saluai le dignitaire.

Le lecteur veut-il bien me permettre de décrire l'individu qui souriait et s'inclinait ainsi en présence de l'auguste assemblée?

Qu'on se figure un grand adolescent, accoutré d'une veste de drap bleu, à boutons d'uniforme, d'un gilet de casimir jadis blanc, et d'une paire de culottes sur lesquelles étaient tracées en grandes taches de cirage, d'huile, de soupe aux pois, et autres *items* qu'on est sûr d'attraper dans ce réceptacle de toutes les abominations, une chambrée de midshipmen; sur lesquelles étaient tracés, dis-je, plus d'océans, de golfes, de promontoires, que la nature n'en a jamais distribué sur les deux hémisphères. A ces culottes succédait une paire de bas bleus, rapetassés et déchirés; l'individu se terminait par une paire de souliers tels que l'État en distribue à ses défenseurs maritimes; chaussure bâtarde qui, tenant à la fois d'une paire de vieilles pantoufles et d'une paire de souliers de manœuvre, chausse aussi bien que les premières, et pèse plus lourd que les seconds. Un pareil costume, en plein cœur de l'hiver, pouvait paraître léger et bizarre, mais la manière dont mon visage était décoré fixa bientôt toute l'attention sur ce triste exemplaire de l'image de Dieu, revu et corrigé par

la main de l'homme. Grâce au talent de M. Pigtop, mes yeux étaient singulièrement bien noircis ; l'enflure de la face, de ma lèvre supérieure particulièrement, n'était pas encore passée. Mon long séjour dans les ténèbres de l'entrepont, depuis ma mise aux arrêts, et peut-être aussi l'inflammation de mes yeux, me faisaient clignoter comme une chouette exposée au jour.

— C'est très sur-pre-nant, dit milord Whiffledale ; quoi ! c'est là M. Ralph Rattlin ?

— Lui-même, milord, dit le capitaine Reud ; le présenterai-je à Votre Seigneurie ?

— Non pas, non pas !... mais... pourtant..... en con-si-dé-ra-ti-on de son père... en vérité, c'est trop ridicule !... Henri, cinquième baron de Whiffledale... ah !... les yeux meurtris, et un costume dégoûtant, très dégoûtant, sur mon honneur. Comment se fait-il, capitaine Reud ?... il est entendu que ma visite n'a rien d'officiel, mais c'est une question que je vous fais pour satisfaire ma curiosité personnelle... comment se fait-il que votre premier lieutenant permette ainsi aux jeunes gens de déshonorer... le mot est dur, mais je n'en vois pas d'autre... de déshonorer le service? c'est incroyable ; car, enfin, voyez les bas déchirés,

la lèvre enflée et les yeux noirs de mon jeune ami.

A mon apparition dans la salle, je m'étais attiré les regards peu flatteurs de tous les convives; les uns relevaient les narines, les autres ricanaient, tous paraissaient étonnés et dégoûtés; mais, à la conclusion de ce discours, je fus surpris du regard de bienveillance qui rayonnait sur moi de dessous des sourcils de toutes les façons et de toutes les nuances. Ces mots : en considération de son père, et mon jeune ami, avaient produit un effet magique.

Le capitaine Reud répliqua : Milord, M. Rattlin n'est pas si coupable que vous le pourriez croire au premier abord et à sa rougeur. Il nous avait recruté lui-même un méchant vagabond qui devait servir les midshipmen. Tout incroyable que le fait vous paraîtra sans doute, milord, ce vagabond réussit, le docteur Thompson vous expliquera mieux que moi par quelle manière, à détruire tous les habillements de ses jeunes maîtres par pure méchanceté. M. Rattlin est bien garni d'argent, et il profitera de la première occasion, j'en suis sûr, pour reprendre un costume décent. Je puis certifier à votre seigneurie que la mise d'un

homme comme il faut ne convient à personne mieux qu'à M. Rattlin.

— Monsieur, si ce jeune homme est M. Rattlin... comme je le crois... le plus vieux sang du pays coule dans ses veines... mais ce me semble, au premier abord, une espèce de miracle qu'un rejeton de cette noble souche se tienne devant moi, l'ami de son père, avec deux yeux meurtris et une veste en lambeaux; il peut se faire après tout qu'il y ait quelque erreur. M. Rattlin, je me disposais à vous emmener à mon hôtel, où j'ai des communications de la plus grande importance à vous faire; mais... Oh! non!... je ne suis pas pressé; nous ferons mieux d'avoir une petite conférence particulière dans l'arrière..... Messieurs, veuillez nous excuser?

Le petit vieillard salua en rond.

— Capitaine Reud, me ferez-vous la faveur d'être des nôtres?

Nous passâmes tous trois dans l'arrière-cabine. Je brûlais d'impatience, et, muet d'émotion, je m'attendais à voir le grand mystère enfin dévoilé.

Lord Whiffledale et le capitaine Reud s'assirent, le dos tourné contre les fenêtres de la

cabine, tandis que, debout devant eux, avec le jour en pleine face, je ressemblais beaucoup plus à un bohémien jugé pour vol qu'à un jeune homme sur le point d'être reconnu l'héritier d'un grand seigneur.

Il se fit un silence de quelques minutes. Lord Whiffledale recueillait ses idées et se préparait à produire de l'effet; l'esprit du mal commençait à étinceler dans l'œil du capitaine Reud et présageait un accès de folie.

— Certes, dis-je en moi-même, il n'osera prendre un lord de l'amirauté pour plastron de ses plaisanteries insensées! Mais la folie n'ose-t-elle pas tout?

Sa Seigneurie huma solennellement une prise de tabac, promena autour d'elle un regard calme et circonspect, fixa un œil sévère sur moi, et, branlant la tête, prononça le discours suivant :

— Il est une Providence qui gouverne le monde. On la reconnaît, M. Rattlin, dans la chute d'un moineau. C'est elle qui a protégé notre glorieuse constitution. C'est elle qui a sanctifié les colonnes de l'état. La Providence, M. Rattlin, est... Savez-vous bien ce que c'est que la Providence? Je vous fais cette question à dessein; je parle toujours à dessein. Je vous

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

demande si vous savez ce que c'est que la Providence? Ne dites rien... les interruptions sont inconvenantes... Il est peu de personnes qui se permettent de m'interrompre...La Providence, jeune homme, m'a conduit aujourd'hui à bord de cette frégate. Le vent qui est au sud-est pourrait bien augmenter mon rhume... On reconnaît partout la main de la Providence. J'ai promis à mon honorable ami de voir dans quel état vous étiez; comment nourri, comment logé, comment *encabiné*, *séquestré*, *écroué*; et je vous trouve non seulement écroué, mais écroui.... n'avez-vous pas été battu comme un métal par un marteau? regardez cette heureuse citation!.. Regardez-vous plutôt dans une glace. Comme je le disais tout à l'heure, c'est la main de la Providence.

— Je demande pardon à Votre Seigneurie, dit le capitaine Reud d'un ton soumis, mais avec un double reflet dans l'œil, je demande bien pardon à Votre Seigneurie si j'interromps un dignitaire qui n'est pas habitué aux interruptions, mais vous avez dit: la main de la Providence, vous auriez dû dire: le poing de Pigtop.

— Pigtop!... la Providence!... ma citation! En vérité, capitaine Reud, je n'ai pas l'avantage

de vous comprendre. Je disais donc que ce jeune homme, après avoir été récemment châtié par la main de la Providence.....

— Par le poing de Pigtop.

— Est sur le point de recevoir de cette main bienfaisante quelques uns des plus beaux présents dont elle dispose, à savoir : le rang, les richesses, les bénédictions d'un père. Oh! c'en est trop pour moi. Je me sens ému; mais que puis-je faire de lui avec ces yeux noirs? Monsieur Ralph Rattlin, vous n'avez pas encore parlé, et comment parleriez-vous? Quels mots parviendraient à exprimer ce que... ce que vous devriez exprimer? Capitaine Reud, ne trouvez-vous pas cette scène infiniment touchante? Jeune homme, je suis chargé de constater votre identité, j'ai mission de vous vérifier, êtes-vous prêt à être vérifié?

— O milord, milord, j'éclate d'impatience.

— Vous éclatez d'impatience! Cette scène est très pathétique certainement..... elle est touchante... elle est parfaite, à l'exception de vos deux yeux noirs. Quel parti miss Burney n'en tirerait-elle pas dans un de ses aimables romans! mais vous auriez dû employer une expression plus juste que celle d'éclater. — Je me sens dissoudre d'émotion. Quelle scène! un jeune

homme de belle taille, un jeune homme de sang, de pur sang, *ingenuus*, est au moment d'être instruit de son origine..... vous éclatez d'impatience! Il fallait dire : je brûle, je pétille, je me consume, je suffoque, je meurs d'impatience; ou je péris, si vous l'aimez mieux. Je n'insiste pas beaucoup sur cette dernière expression qui vaut cependant mieux que *j'éclate*. Vous vouliez donc dire que vous brûliez et non pas que vous éclatiez d'impatience. C'est un sentiment naturel, c'est un sentiment louable et digne du fils de votre honorable père. Je lui rendrai fidèlement compte de cette impatience filiale, et de mon empressement à l'écarter. Je ne dis pas à la satisfaire : une personne moins scrupuleuse dans l'emploi des termes aurait dit satisfaire. — Or, qu'est-ce qu'une impatience satisfaite? Il y a contradiction dans les termes; mais écarter l'impatience, voilà qui se fait comprendre.

— Cette entrevue devient de plus en plus touchante, fit le capitaine Reud.

— Ces malheureux yeux noirs! vous devriez au moins mettre une visière verte. Etes-vous préparé à subir votre vérification?

Je m'inclinai affirmativement, dans la crainte qu'une seconde expression de mes désirs n'a-

menât une nouvelle digression. Sa Seigneurie prit ses lunettes, déploya un grand papier, et commença ainsi, tandis que j'écoutais cette lecture, plus agité qu'un roseau sur le rivage des mers :

— Est-ce vous qui avez été élevé par la nommée Rose Brandon, femme de Joseph Brandon, sçieur de son métier?

— C'est moi.

— Quel nom portiez-vous lorsque vous étiez confié à leurs soins?

— On me nommait Ralph Rattlin Brandon.

— Fort bien, à merveille. Je vais l'embrasser dans un instant. Mon cœur se sent porté vers lui.

— Ne quittâtes-vous pas les époux Brandon pour être conduit à l'école par un monsieur en costume bourgeois?

— En effet.

— A quelle école?

— A l'école de M. Root.

— Fort bien. Le charmant garçon! l'aimable enfant! il a été mis en pension chez M. Root; et après vous être imbu chez M. Root des éléments d'une éducation libérale, où allâtes-vous?

— J'entrai dans un pensionnat tenu par un

Français, à Stickenham, et je crus avoir retrouvé ma mère dans sa femme.

— Doucement, nous n'en sommes pas encore là ; c'est par trop touchant. Capitaine Reud, avez-vous un verre d'eau tout prêt, pour le cas où nous viendrions à nous évanouir, moi ou cet intéressant jeune homme ?

— Oui, tout prêt, repartit le petit créole. L'accès commençait : il se mit à grimacer derrière Sa Seigneurie, sauta sur l'armoire, et se tint prêt à renverser sur la tête bien poudrée du lord, *un verre d'eau* contenant trois galons ou davantage. Ce verre n'était rien moins qu'un vaste globe suspendu au plafond, et où des poissons curieux nageaient précisément au-dessus de mon interrogateur.

Quelle situation critique pour moi ! un capitaine timbré menaçait de rebaptiser un lord de l'amirauté, au moment même où ce lord allait infailliblement se déclarer mon père. J'étais immobile et sous un charme. Tremblant d'interrompre la conférence, je pensai que sec, ou mouillé, lord Whiffledale n'en serait pas moins mon père, et je résolus de laisser les choses suivre leur cours. Sa Seigneurie continua donc ses questions, tandis que le capitaine Reud,

plus semblable à un orang-outang qu'à un homme, inclinait de plus en plus le globe.

— Très satisfaisant, jusqu'ici; très satisfaisant, en vérité! Et maintenant, Ralph, dites-moi sur qui vous tiriez d'habitude pour le paiement de votre pension, pendant que vous étiez aux Indes-Occidentales.

— Sur M**** de King's Bench Walk, au Temple.

— Parfaitement exact, parfaitement. (Continuant la lecture du papier). — Etes-vous grand pour votre âge?

— Je le suis.

— D'une physionomie intéressante ?

A cette interrogation qui mettait ma modestie à une singulière épreuve, le fou malicieux me fit la grimace la plus grotesque au-dessus du chef menacé du vieux lord.

— Je pense que vous serez de cet avis, milord, quand j'aurai repris ma physionomie habituelle.

— Hum! hum! ah! cheveux bruns foncés, tirant sur le noir ?

— Non!

— Yeux très noirs?

— Non!

— Oui!

La réponse négative était la mienne; l'affirmative était celle du capitaine Reud. Toutes deux partirent en même temps.

En ce moment de crise, Sa Seigneurie fit un geste de surprise théâtrale. Reud saisit le globe à deux mains; mais la porte de la cabine s'ouvrit. L'œil vif et sévère du docteur Thompson tomba sur le capitaine en train de singer Jocko. L'effet de ce regard fut instantané. Le fou lâcha le globe et descendit d'un air humble et soumis; son œil perdit son éclat, sa physionomie son rire sardonique. Il redevint en un instant le capitaine, homme du monde et calculateur, à qui la présence de son supérieur en imposait. Je compris cette pantomime à l'instant même. C'était le gardien et son malade.

— Je regrette vivement, milord, dit le docteur, je regrette vivement, capitaine Reud, de vous interrompre sans être annoncé; le fait est que j'ai frappé plusieurs fois, mais vous ne m'aurez pas entendu. Cette lettre, milord, suffira, je l'espère, à ma justification.

Sa Seigneurie reçut la lettre des mains du docteur avec une orgueilleuse condescendance.

— La présence du docteur Thompson m'est toujours agréable, dit le capitaine Reud.

Je considérais attentivement lord Whiffledale. Il relut trois fois la lettre d'un bout à l'autre. Sa pâleur naturelle fit place à un vermillon soudain; mais il redevint pâle l'instant d'après. Du reste, il parut conserver son sang-froid.

— Docteur Thompson, dit-il enfin d'un ton très calme, faites-moi voir à l'instant même quelques uns de ces documents.

— Prévoyant cette requête, je les ai apportés, milord.

Le docteur remit alors à lord Whiffledale un paquet de lettres et de papiers. Le vieux lord ne les eut pas plus tôt parcourus qu'il s'écria : Je suis confondu ! ceci passe ma compréhension! Je ne sais quel parti prendre! Mon embarras est extrême!... Je voudrais, sur mon âme, ne m'être jamais mêlé de cette affaire!....

Puis-je voir le jeune homme?

— Certainement, milord, je vais vous l'amener à l'instant.

Lord Whiffledale employa la courte absence du docteur Thompson à se promener en long et en large; son front se contractait et son tic nerveux dégénérait en une véritable danse de Saint-Guy. Si je ne fus pas précisément surpris, ma consternation fut sans égale, quand je

vis le docteur reparaître en tenant par la main mon impudent ennemi, Josué Daunton.

Le contraste entre le drôle et moi ne m'était nullement favorable. Il n'avait pas d'uniforme, il est vrai, mais sa propreté extrême, sa veste de drap bleu superfin, ses pantalons de la même étoffe, sa cravate et son linge blanc, lui donnaient une supériorité incontestable sur moi. Son extérieur n'était pas seulement confortable, mais très comme il faut. J'ai déjà décrit sa physionomie; le lecteur voudra bien m'épargner une odieuse répétition.

— Ainsi donc, dit Sa Seigneurie en se tournant vers Josué, vous êtes le véritable Rattlin ?

— Je le suis, oui, milord, répondit le menteur éhonté. Le jeune homme placé auprès de vous est mon frère illégitime; sa mère est une fort belle femme, du nom de Câusand, femme artificieuse s'il en fut jamais. Elle est parvenue d'abord à m'aliéner le cœur de sir Reginald, et ses machinations, après m'avoir chassé du toit paternel, ont fini, je le confesse avec horreur et remords, par me précipiter dans une carrière si coupable, que j'ai dû changer mon nom, fuir mon pays, et subir l'infâme supplice du fouet. Si ces documents que je confie à vous

seul, ne démontrent pas la vérité de mes assertions, accordez-moi le temps d'envoyer à Londres, et tout s'éclaircira bientôt.

En achevant ces mots, il déposa entre les mains de lord Whiffledale les mêmes papiers qui avaient convaincu le docteur Thompson. Le capitaine Reud, ramené par la présence du docteur à son état normal, s'avança près de Sa Seigneurie, et lui assura qu'au moins je n'étais pas un imposteur et que j'étais innocent de toutes les fourberies dont j'avais pu être l'instrument passif.

Le lord de l'amirauté parcourut les papiers et les rendit à Josué; puis s'adressant à moi : — Monsieur consentira-t-il à nous faire, en peu de mots, sa propre version de l'histoire? Je veux, quant à moi, mourir à l'instant, si je peux décider quel est le véritable *Simon Pure!*

Ainsi placé dans l'embarrassante situation de prouver moi-même mon identité, je m'aperçus que j'avais bien peu de chose à dire. Je me contentai d'affirmer que, si je n'avais jamais été formellement reconnu, on avait toujours veillé sur moi, et que toutes mes traites sur M....., l'homme d'affaires de King's Bench Walk au Temple, avaient été acquittées. Milord secouait la tête d'un air diplomatique. Après

m'avoir écouté, il prit une nouvelle prise de tabac, me regarda attentivement ainsi que mon adversaire, hocha plusieurs fois la tête, ouvrit enfin la bouche, et parla ainsi :

— Capitaine Reud, je me lave les mains de cette affaire ; je ne saurais prononcer. Mon intention était d'emmener à terre avec moi le fils légitime et trop long-temps abandonné de mon vieil ami, sir Reginald. Où est ce fils ? Je suis venu pour le savoir à bord de *l'Eos*, et je le demande à tout le monde. Capitaine Reud, ce jeune homme, si étrangement défiguré, est-il le fils de mon ami ? c'est impossible. Serait-ce l'autre. ..., un homme flétri ? Moi, qui connais la noble race d'où il sort, je dois répondre : non, non ! Où donc est le véritable Ralph ? il n'est pas ici, ou s'il est ici, je ne puis le distinguer. Je m'en lave les mains ; j'abhorre les mystères. Je n'emmènerai ni l'un ni l'autre à Londres. J'ai bien quelques obligations à sir Reginald ; mais il m'est impossible de décider. La balance penche certainement en faveur du nouveau réclamant. Le capitaine Reud voudra-t-il bien lui permettre de partir immédiatement pour Londres. Si vous satisfaites M. M..., l'homme d'affaires, vous en recevrez, jeune homme, de plus amples instructions.

CHAPITRE LXIII.

Confession d'un fou, qui prend, malgré sa folie, de très sages précautions. — Ralph reçoit un congé temporaire, d'autant plus inutile qu'il est déterminé à prendre un conge définitif. — Traité si peu civilement en sa qualité de marin, il n'hésite pas à rentrer dans le civil.

Ici le capitaine Reud interrompit le lord de l'amirauté, et lui fit observer que Josué Daunton devait recevoir, aussitôt sa convalescence, un arriéré de six douzaines de coups de fouet. Sa Seigneurie parut violemment choquée. Elle prit le capitaine à part, et s'entretint quelques minutes avec lui à voix basse.

La conférence terminée, le capitaine Reud s'avança vers Josué en fronçant le sourcil.

— Jeune homme, lui dit-il, on consent à fermer les yeux sur vos fautes, non que vous le méritiez, mais par considération pour d'autres personnes. Dès cet instant vous cessez d'appartenir à *l'Eos*. Si vous êtes ce que vous prétendez être, trois ou quatre mois de votre solde

sont une bagatelle insignifiante pour vous. Avez-vous assez d'argent pour gagner Londres?

— Beaucoup plus qu'il ne m'en faut, monsieur.

— Je le pensais bien. Partez, et rendez-vous chez l'homme d'affaires. Si vous n'êtes pas un imposteur, vous pouvez compter encore sur le pardon d'un père. Oubliez votre séjour sur ce vaisseau; mais prenez garde à vous, on vous surveille; un œil vigilant s'attache à vos pas. Si vous vous éloignez de l'itinéraire que l'on vous trace, vous vous retrouverez bientôt dans les fers, et vous n'aurez fait que retarder... Allez. Milord, ai-je bien exprimé vos intentions?

— Parfaitement, capitaine Reud.

— Josué Daunton, préparez votre bagage; je vais donner les ordres nécessaires pour votre mise en liberté.

Dissimulant mal son triomphe, Josué Daunton s'inclina devant le lord de l'amirauté et le capitaine Reud. Il s'avança ensuite vers moi, et me tendit la main ironiquement. Je me rejetai en arrière avec dégoût.

— Adieu, frère Ralph, je vous avais bien dit que je serais à Londres le premier. Avez-vous quelques ordres à me donner pour la capitale?... Aucun? Fort bien; cet orgueil vous sied

mal. Je ne m'en fâcherai pas, en considération de notre père commun, et je veux bien vous pardonner la jonglerie qui a jusqu'ici placé le fils naturel (c'est, je crois, la périphrase la plus polie) au lieu et place de l'héritier légitime. Adieu, frère.

Je ne répondis rien. Josué quitta la cabine, et une heure après le vaisseau. Je ne dirai pas comme les romanciers modernes, à chacune de leurs pages, que je laisse au lecteur le soin de concevoir des sensations impossibles à décrire; les miennes se résument en deux mots : « stupéfaction, indignation. » Les différents personnages de la scène que nous venons de raconter en quittèrent successivement le théâtre après le départ de Daunton. Je gardai seul la cabine, où le capitaine Reud m'avait dit de l'attendre.

Une heure s'était à peine écoulée que lord Whiffledale avait regagné le rivage avec son cortége. Le capitaine Reud rentra dans la cabine, où je me promenais d'un pas agité. Le petit créole, quoiqu'un peu animé par le vin, était parfaitement maître de lui. Il s'avança amicalement vers moi, et, posant ses deux mains sur mes épaules, il me regarda d'un air triste.

Je ne remarquai aucun égarement dans son

regard doux et paternel. Une grosse larme se rassemblait lentement dans chacun de ses deux yeux; elle finit par déborder son alvéole, et descendit le long de ses joues pâles et creuses. Après un moment de silence, il reporta vivement la main sur son front, en s'écriant d'une voix morne, mais pénétrante :

— C'est là! c'est là!

— Ralph, mon cher Ralph, continua-t-il après s'être assis en versant des larmes amères, nous allons nous séparer; nous sommes deux véritables frères en malheur. Nos afflictions sont les mêmes : vous avez perdu votre identité, et moi la mienne. Depuis l'assaut de cette maudite redoute, à Anania, l'âme de John Reud est séparée de son corps, et j'ai la plus grande peine à la retenir dans ce pauvre temple mortel. Elle s'en évade malgré tous mes efforts; et je sens qu'une autre âme est entrée dans ma carcasse desséchée, pour me jouer des tours, de bien vilains tours, Rattlin, de bien vilains tours. J'ai perdu comme vous mon identité, mon pauvre garçon. Nous nous quitterons amis. Ces larmes ne coulent pas pour vous seul,... elles coulent aussi pour moi. Je ne suis pas honteux de pleurer devant vous, car ce n'est pas le véritable John Reud qui pleure. Vous m'accusez d'a-

voir été un tyran! Hélas! Rattlin, il y a un bien plus grand tyran que moi sur le vaisseau : c'est cet horrible docteur Thompson. Il complote en ce moment de m'enlever ma commission de capitaine, et de me faire enfermer dans une maison de fous. Une maison de fous! Oh! mon Dieu, éloignez de moi ce calice d'amertume; épargnez-moi cette lente agonie. Vos orages n'ont-ils plus d'éclairs? vos flots n'ont-ils plus une tombe pour un pauvre marin? Suis-je condamné à mourir sur la paille comme une bête de somme, usée par le travail, lorsque tant de boulets ont sifflé autour de mon corps? Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse. Pour vous, mon pauvre enfant, profitez de l'exemple de John Reud; comportez-vous prudemment en présence des médecins. Ils ont l'œil perçant du basilic. Ce sont des serpents, mon pauvre Rattlin; et ils ont eu raison de prendre cet animal malin pour symbole de leur art. Vous voyez que votre identité est aussi révoquée en doute; mais votre destin est bien plus heureux que le mien : votre oreille entend, votre œil voit, vos mains peuvent toucher votre double; mais le mien m'échappe toujours, lorsque après une excursion plus ou moins longue l'âme de John Reud rentre dans son

habitation. A votre place, si je parvenais à saisir mon double, je le broierais, je l'écraserais, je l'anéantirais!

— C'est bien mon intention, et puisse le ciel m'être en aide!

— Bravo! mon garçon, bravo! parce qu'enfin ce misérable Daunton n'a pas le droit de se faire fouetter, et de donner ainsi à un monde méchant l'occasion de dire que Ralph Rattlin a palpité sous le chat à neuf queues. Ne vous laissez pas abattre, vous pouvez encore réussir... tandis que moi... Oh! que n'ai-je un fils! car j'échapperais alors : il défendrait son père contre cet odieux docteur Thompson; mais je n'ai pas de fils. Que Dieu vous conserve, Rattlin! Tout ce que je puis demander pour moi, c'est de la force d'esprit; oui, de la force d'esprit... entendez-moi bien, de la force d'esprit. Allez, mon pauvre midshipman, si l'infortune vous atteint, et qu'ils me laissent autre chose qu'une noire cellule et de lourdes chaînes, venez, et vous partagerez avec moi. Allez (et il serra mes mains avec force), allez dire au docteur Thompson que je désire lui parler. Je veux lui raconter comme j'ai causé raison avec vous. Rappelez-vous bien mes derniers mots d'adieu : soyez sur vos gardes en présence

des médecins, conservez soigneusement votre identité, et pensez quelquefois à votre pauvre capitaine.

Cette dernière entrevue avec le capitaine Reud, car ce fut la dernière, m'aurait rendu bien malheureux, si je n'avais été absorbé par mes propres douleurs : la place était prise.

Le lendemain matin, à la première heure, *l'Eos* leva l'ancre et fit voile pour Sheerness. A notre arrivée dans la Medway, le capitaine Reud descendit à terre, et comme je n'aurai plus l'occasion de parler de lui, je dirai tout de suite que ses prévisions et ses terreurs ne l'avaient pas trompé. On lui retira bientôt le commandement de *l'Eos :* il échangea le séjour de la noble frégate pour un asile particulier d'aliénés, où il mourut dans un transport de rage, six mois après cette dernière entrevue.

Aussitôt après notre arrivée à Sheerness, on désarma. Ceux d'entre nous qui, par la durée de leur service, avaient droit à cette faveur, obtinrent un congé d'un mois et la moitié de leur paie; l'autre moitié restait en dépôt pour assurer leur retour. On signa leurs passeports. Je dis passeports et non congés, parce qu'on les leur demanda aux avant-postes de Sheerness, comme s'ils avaient mis pied à terre dans un pays en-

nemi. Mon congé était également d'un mois, mais au lieu de toucher ma solde à Sheerness j'emportai mon mandat pour le présenter à Somerset-House, aussitôt après mon arrivée à Londres.

Au moment où je descendais pour la dernière fois l'échelle de *l'Eos*, je fus tenté de secouer contre la frégate la poussière de mes pieds, car elle avait été un séjour maudit pour moi. Je me séparai de mes collègues et de tout l'équipage sans faire d'adieux à personne; j'étais indigné contre quelques uns et mécontent de tous. Dans mon opinion, ils avaient prêté trop facilement l'oreille aux mensonges du fourbe Daunton. Ils se dispersèrent en tous sens, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, et je n'en rencontrai qu'un bien petit nombre, que j'évitai ou repoussai, à une seule exception près.

Pour éviter toute espèce d'observation de la part de mes anciens compagnons, j'abandonnai tout ce que j'avais à bord; héritage de peu d'importance, il est vrai, à l'exception de mon quart de cercle et de mon télescope. Je n'emportai que le misérable accoutrement que j'avais sur moi. Je ne cherchai ni hôtel ni auberge; mais voyant sur une maison bourgeoise des écriteaux de logements de garçon à louer, j'ar-

rêtai un petit appartement qui renfermait un lit en forme d'armoire. Mon plan était d'employer tous les moyens pour parvenir à la découverte de ma famille, sauf à me laisser ensuite gouverner par les circonstances pour le choix d'une autre carrière, si je ne reprenais pas la mienne. Le vieux couple chez qui je venais d'élire provisoirement domicile était honnête et peu questionneur. Le mari, vieil employé de l'arsenal, avait une pension du gouvernement.

Ma première opération fut d'envoyer chercher un tailleur, un chapelier et les autres architectes indispensables à l'édification de l'homme extérieur.

Le costume que je choisis ne rappelait en rien ma profession. Je ne me fis faire qu'un habillement : mon intention était de compléter ma garderobe à Londres.

Ayant affaire à un ennemi actif et rusé, qui avait deux jours d'avance sur moi, je résolus d'agir avec la plus grande circonspection. Comme il m'était dû plus de six mois de pension, je tirai sur mon homme d'affaires pour une somme de 75 livres sterling; je lui annonçais par la même lettre mon arrivée en Angleterre, lui demandant s'il avait quelque instruction

nouvelle à me donner. Je reçus par le retour du courrier une réponse écrite avec le laconisme des affaires. Il n'avait reçu aucune instruction, mais il m'envoyait un bon sur la banque de Sheerness pour la valeur demandée.

Jusqu'ici tout prenait un aspect satisfaisant. J'étais maintenant certain de deux choses : la première, que les machinations de Josué Daunton avaient échoué dans le quartier des subsides; la seconde, que je serais en fonds pour poursuivre mes recherches.

En trois jours je me trouvai équipé dans le costume fashionable de l'époque, habit bleu avec grands boutons de cuivre, gilet jaune avec boutons idem, culottes de chamois blanc lacées au genou, et bottes à revers. C'était alors le règne des *pur sang* et des tapageurs, espèce de fats bien autrement féroces et plus fâcheux encore que nos dandys. Ils s'entortillaient le cou de plusieurs cravates blanches où leur menton restait enseveli jusqu'à la lèvre supérieure, et ils portaient d'ordinaire un gourdin noueux à la main, ou l'enlaçaient savamment autour de leur bras. Les robins des bois portés depuis en France rappelaient la forme conique de leurs chapeaux. Quant aux manières de ces incroyables, leur démarche était celle des

matamores de comédie; leur regard était l'impudence même; leur conversation consistait en un tissu de jurons. Grossiers envers les hommes par principe, peu galants envers les dames par pratique, ivrognes par profession et ennemis jurés de l'eau de lavande, ils tiraient leurs parfums de la boutique de Bacchus et méprisaient le laboratoire de Flore. J'ambitionnai l'honneur de passer pour un de ces beaux; et j'avais assez bien réussi apparemment, car je me promenai, à l'aventure, dans les rues de Sheerness, et j'y rencontrai un grand nombre d'hommes appartenant à notre équipage; jamais aucun d'eux ne me reconnut.

Pauvres diables! plus de la moitié ne dépassèrent jamais l'enceinte de Sheerness. Pendant la semaine qui suivit le paiement de la solde, on les rencontrait à toute heure chancelants ou étendus par terre dans les rues. Ils représentaient l'ivresse dans toutes ses phases; on en trouvait de tout nus. Celui qui mettait huit jours à dissiper son gain de trois années était un traînard. Trois jours suffisaient généralement; mais un matelot doué du génie de l'expédition parvint à se ruiner en trois heures, et se retrouva à la quatrième à bord du vaisseau de garde. Pendant la première heure, il s'était

enivré comme une brute; pendant la seconde on l'avait volé et dépouillé jusqu'à la chemise; à la troisième, on l'avait jeté nu dans la rue couverte de neige. A la quatrième enfin, on l'avait arrêté par pitié et porté sur le vaisseau de garde, où il gisait dans un état complet d'insensibilité.

Les juifs et les directeurs des maisons de débauche profitent seuls de la démoralisation et de la ruine de ces malheureux. Les filles qui volent les matelots sont toujours dans la plus affreuse misère. L'agent des prêteurs sur gages, l'usurier et le juif, partagent entre eux les dépouilles. Pendant la dernière guerre, plus d'une grande fortune a été gaspillée de cette manière. C'est grand'pitié qu'on n'ait pu trouver encore le moyen de rendre le matelot aussi prudent qu'il est brave. Une plus grande liberté à terre lui apprendrait peut-être à en faire un meilleur usage.

Ivres ou sobres, mes anciens compagnons de *l'Eos* ne me reconnaissaient point, et c'était là l'important pour moi; mais malgré l'habileté dont je m'applaudissais tant, un œil ne cessait d'être fixé sur moi

---

CHAPITRE LXIV.

Ralph trouve partout de grands changements. — Il cède aux impulsions de son cœur et fait des folies. — Le lecteur, suivant ses dispositions particulières, trouvera ce chapitre le pire ou le meilleur des confessions de Ralph.

Après un séjour d'une semaine à Sheerness, je pris le paquebot pour Chatham. Les passagers offraient un mélange de toutes les classes, mélange aussi bigarré que la population du royaume des cieux devra l'être un jour. La cabine était encombrée : matelots et femmes de matelots, soldats de marine, soldats de terre, artificiers de l'arsenal, juifs, pêcheurs, tous pêle-mêle, et sur le pied de l'égalité la plus parfaite. L'unique moyen de s'isoler de tout ce monde était de s'envelopper dans un profond silence et dans un ample manteau ; j'adoptai cette méthode. Le silence auquel je m'astreignais et le bourdonnement des passagers finirent par m'endormir, mais mon sommeil était agité et

brisé. Il n'y avait guère de place pour s'étendre. Je m'en fis une à grand'peine. Mon bagage consistait en un petit paquet enveloppé de papier gris, que je plaçai sous ma tête en guise d'oreiller. Ce paquet contenait mes papiers, mes certificats et du linge pour en changer une fois : j'avais enfermé, par bonheur : mon mandat de paiement et mes bank-notes dans mon portefeuille.

Je me réveillai en sursaut à l'explosion d'un jurement plus brutal que les autres, lorsque je crus voir la figure efféminée et pâle de Josué Daunton penchée au-dessus de mon visage. Je me dressai sur mon séant et je frottai mes yeux; mais la vision avait disparu. Je me promis d'être vigilant, et je m'endormis en achevant de prendre cette décision. Je ne m'éveillai qu'à Chatham, au moment où notre bateau touchait le débarcadère. A peine éveillé, je m'aperçus, à ma grande consternation, que mon oreiller avait disparu; un grand nombre de passagers s'était déjà mis en route, et ceux qui restaient n'avaient pas plus entendu parler de mon paquet que de ma personne. Je ne fis qu'éveiller sur moi les soupçons, le peu d'importance de mon bagage correspondant mal avec ma toilette recherchée: un fashionable en chapeau pointu, en bottes à

revers, réclamant un paquet enveloppé de papier gris, était quelque chose de ridicule. Voyant le peu d'effet du bruit que je cherchais à faire pour récupérer mon bien, je gardai le silence, n'ayant rien autre à garder. Je montai sur l'impériale de la première voiture pour Londres, et vers dix heures du soir environ je me trouvais assis dans l'estaminet de l'hôtel du *Cheval-Blanc*, à Fetter-Lane.

Je demandai à souper, je demandai du vin; le souper et le flacon terminés, je demandai un lit; mais les garçons avaient conçu des doutes sur la solvabilité du voyageur sans bagage. Au lieu de m'apporter le tire-bottes, un des drôles saisit d'une main mon manteau, suspendu à la cloison du café, et posa devant moi la carte à payer, en me disant que la coutume invariable du *Cheval-Blanc* était que messieurs les voyageurs payassent au fur et à mesure ce qu'ils prenaient. Je répondis que je n'avais aucune objection contre cette coutume, mais que je n'entendais nullement payer les choses le double de leur valeur. Tirant donc une poignée d'or, je demandai à parler au maître aubergiste. Mon hôte fut civil à l'excès; il convint tout de suite que les prix étaient exorbitants, et les réduisit de quelques traits de plume. Mais il avait

dû, disait-il, tenir compte des risques, d'autant plus que j'étais arrivé sans bagage.

— Et comptez-vous pour rien mon apparence? lui répondis-je en faisant le gros dos.

— Non du tout, monsieur, je la faisais entrer en compte.

Je reconnus au langage de mon hôte qu'il n'avait aucun dessein de me blesser, et je cessai de discuter sur les apparences, non sans faire à ce sujet de salutaires réflexions pour les mettre à profit le lendemain.

Je prie le lecteur de m'excuser si je lui parais minutieux dans le détail des circonstances qui conduisent à la catastrophe de ma vie. Le lendemain je m'éveillai de bonne heure; c'était mon jour de naissance, le 15 février; né à pareil jour dans une auberge, je me retrouvais dans une autre hôtellerie, et complétement isolé. Je ne restai pas oisif, je me procurai le *Guide de la cour*; mais, après les plus scrupuleuses recherches, je renonçai à trouver parmi les baronnets un personnage du nom de sir Reginald Rattlin. Je payai la carte, et je me dirigeai vers Somerset-House pour me faire payer à mon tour. De Somerset-House je me rendis au séjour aristocratique de lord Whiffledale à Grosvenor-Square.

— Il n'est pas chez lui, il est à la campagne pour quelque temps, furent les sèches réponses du portier.

C'était un jour de désappointement pour moi : l'homme d'affaires qui payait mes traites fut poli mais contraint; il ne répondit à mes prières et à mes questions pressantes que par des réponses évasives.

— Je n'ai aucune instruction nouvelle ; mais, si j'ai un conseil à vous donner, me dit-il, ne vous exposez pas à perdre la protection dont vous jouissez en cherchant à pénétrer ce que votre protecteur a résolu de tenir caché.

Il me souhaita le bonjour, et me reconduisit à la porte de son étude.

Je n'étais pas homme à me laisser éconduire. Je m'emportai; je déclamai. Pour me décider à partir, il me jura sur l'honneur qu'il n'en savait pas plus que moi. Il ne connaissait que l'agent secondaire, et ignorait jusqu'au nom de mon protecteur.

La journée tirait à sa fin ; les brouillards de la saison, l'épaisse fumée des cheminées, ensevelissaient la ville dans une obscurité profonde. Les *nuits de gaz* n'existaient pas encore. Privé d'un fil pour me conduire dans le labyrinthe des

rues de la métropole, j'étais à la merci des cochers de louage, et ils me le firent payer cher. La force de l'habitude est grande : je retournai au *Cheval-Blanc*, où je terminai ma dix-neuvième année dans l'incertitude, l'isolement et la tristesse. Je fermai à peine l'œil de toute la nuit. L'abattement de mes esprits était affreux. J'aspirais après le point du jour comme après un événement qui ne devait jamais se reproduire.

Stickenham! Stickenham! Oui, c'est pour Stickenham que je pars à l'instant! Mais cette résolution ne hâte plus les battements de mon cœur. Je suis devenu sceptique. Je crains tout. Depuis trois ans, je suis sans nouvelles des habitants bien-aimés de l'heureux village. Mon cœur se soulève lorsque je me rappelle les insinuations perfides de Daunton : quoi! la belle maîtresse de pension ne serait que ma marraine! une courtisane me revendiquerait pour son fils!

Il ne pleuvait pas, et Stickenham n'est qu'à sept milles de Londres. Je résolus d'y aller à pied après déjeuner. Les mouvements des voyageurs sans bagage sont essentiellement libres. Je demandai les indications nécessaires

pour gagner le pont des Black-Friars. Une fois là, ma mémoire me suffisait pour le reste de la route. Je l'avais si souvent traversé dans mon heureuse enfance !

Je marchais rapidement. De cent pas en cent pas, mes sensations prenaient une teinte nouvelle. Tantôt je me figurais les enthousiastes baisers, les yeux pleins de larmes, la joie sainte, qui allaient accueillir l'enfant prodigue. Tantôt un triste soupçon me saisissait : si ma vie n'avait été qu'une déception; si les cœurs s'étaient refroidis; si la civilité banale allait servir de masque à l'inconstance cruelle !.... Mais la ville s'éloigne derrière moi; l'atmosphère s'éclaircit; le soleil luit et réchauffe; le gazouillement des oiseaux semble célébrer le lendemain de la Saint-Valentin.

Je gravis d'un cœur et d'un pied plus léger la colline escarpée dont le sommet domine la terrasse chérie, la bruyère romantique, l'élégante et blanche façade de l'école où j'ai goûté mes premiers jours de bonheur, où j'étais aimé de tout le monde et idolâtré par un ange.

Encore un bond, et me voilà sur le haut de la colline, et le vaste panorama se déploie à mes yeux. Un cri de douleur s'est échappé de ma poitrine. Qu'est devenue la sauvage bruyère,

si belle autrefois dans sa nature primitive? Hélas! qu'est-elle devenue? L'esprit de Mammon a soufflé ses poisons sur la vaste étendue! La plaine s'est morcelée en misérables enclos! la charrue a passé sur les promenades riantes! La puanteur bitumineuse des briqueteries a remplacé le parfum vivace du thym sauvage, et le pied fatigué est forcé de broyer le gravier de la route, au lieu de se reposer comme autrefois sur des coussins de verdure. Des chaumières de boue parsèment la surface dégradée. Avec la culture, la pauvreté en haillons, le travail penchant vers la terre cette tête que Dieu avait ordonné à l'homme de tenir levée vers les cieux, le travail ployant le dos et les jarrets sous le faix, ou arrosant un ingrat sillon de sa sueur mêlée à celle de ses bœufs; la pauvreté et le travail ont élu domicile dans un des jardins de la nature, et lui ont demandé des briques et des tourbes au lieu de parfums et de fleurs. J'aurais pleuré à cette vue; et pourquoi rougir de ma sensibilité? je pleurai. Je voyais dans ces changements un funeste présage; mon cœur se faisait cette question douloureuse : Si trois courtes années ont suffi pour altérer et rendre méconnaissable la face de la nature, quel changement n'ont-elles

pas dû opérer dans l'homme? Mais la coupe de mes infortunes n'était pas encore pleine jusqu'aux bords ; une seule flèche avait percé le martyr.

J'arrivai à l'endroit consacré dans ma mémoire, par son ciel pur et brillant, par les figures plus rayonnantes encore qui l'animaient, à l'endroit où j'avais si souvent lancé la balle à travers les airs, pressé du pied la course du ballon bondissant, et fait manœuvrer une armée en miniature. C'était bien là, je ne pouvais me tromper, à en juger par la distance de la grande route. Je m'approchai d'une pauvre vieille couverte d'une mante rapiécée, et dont les joues livides et creuses dénonçaient la famine et la fièvre ; je lui demandai où était la terrasse de l'ancienne école, la terrasse où folâtrait ma jeunesse. La vieille me montra un terrain en partie creusé, en partie couvert de briques qui séchaient à l'air.

Je songeai aux Hébreux, captifs en Egypte, aux fils et aux filles de Judas, mourant à la peine pour suffire aux exactions du Pharaon, et mon cœur fut désolé (1).

(1) Nous sommes une nation si peu biblique que le traducteur demande pardon aux lecteurs des fréquentes allusions au texte sacré qui se trouvent parsemées dans le roman de

Je fis quelques pas et je demandai au siècle déguenillé, qui, appuyé d'une main sur un bâton, me tendait son autre main décharnée, ce qu'était devenu le bâtiment de l'école. La vieille m'indiqua une grande taverne où hurlaient la débauche et l'ivresse. Des ivrognes sortaient en chantant et allaient rouler à quelques pas sur le gravier ou dans le mortier. Les mendiants envahissaient les portes. Quel affreux changement! toutes mes espérances expiraient l'une après l'autre; mes jambes faiblissaient sous moi; ma voix s'altérait; elle était presque étouffée par l'émotion, quand je demandai à un homme, un peu mieux vêtu que les autres, ce qu'était devenu le joyeux et savant maître de pension français, M. Cherfeuil.

—Qui? le Français? il est retourné manger des grenouilles. *Monsieur* (1) a rappelé les émigrés. Il est allé dépenser *chez nous* la fortune qu'il a amassée en Angleterre; le diable l'emporte!

Rattlin. Comme celle-ci pourrait ne pas être généralement comprise, il croit devoir rappeler que le Pharaon de l'Ecriture employait les Hébreux à bâtir des villes et à fabriquer les briques nécessaires à leur construction.

(1) Les Anglais désignaient ainsi Napoléon au moment où, du camp de Boulogne, il menaçait la Grande-Bretagne d'une invasion. Le mot *monsieur* tout court est encore un sobriquet donné aux Français.

J'étais trop abattu pour venger l'insulte faite à mon bon vieux maître. Je tournai le dos avec dégoût au misérable qui l'insultait. Je regardai à droite et à gauche : les débris de mes dieux domestiques et champêtres étaient épars de tous côtes. Enfin, mon œil découvrit un banc de pierre, planté depuis des années entre deux grands ormes, les seuls arbres encore debout sur la colline. Je courus m'y asseoir; c'était tout ce que les barbares avaient épargné. Oh! combien je maudissais du fond de l'âme les spéculateurs impitoyables qui avaient détruit l'oasis de mes pensées ! Mes réflexions se succédaient de plus en plus accablantes. Tout était désappointement et désolation autour de moi ; je fixai tour à tour mes yeux sur chacun des objets compris dans ce tableau de profanation ; mais incapable de soutenir longtemps cet odieux spectacle, je plaçai mon mouchoir sur mes yeux. — Et alors...., eh bien ! alors... celui qui a dit « l'affliction est mon heure: me voici, mon fils, qui viens à vous quand le monde entier vous abandonne, » Dieu vint à moi, et je m'élevai au-devant de lui par la prière. Oui, je priai sur l'emplacement de ma vieille terrasse, au milieu de mes vieux souvenirs outragés; je priai le Dieu fort de me don-

ner sa main pour m'empêcher de fléchir sous l'affliction. Je l'avais oublié depuis trois années, j'avais profané son nom; mais le bon pasteur ouvre son bercail avec joie à la brebis qui, long-temps égarée, revient à lui déchirée par les ronces et saignante.

Il me restait à faire une question que je redoutais, mais que je brûlais de faire. Dirai-je combien elle était terrible pour moi! il me fallait apprendre la destinée de celle que j'avais honorée et aimée comme ma mère, de la belle et tendre mistress Cherfeuil. Je conjecturai qu'elle avait dû suivre son mari en France, et cette idée m'était pénible.

Je relevai la tête après ma silencieuse prière, et j'aperçus une petite fille, d'une douzaine d'années environ, qui s'était assise contre moi. On apercevait aisément que la pauvre petite appartenait à la plus humble condition; mais elle avait l'air propre et intelligent. Elle s'efforçait d'attirer mon attention par de petites ruses innocentes, toussant de sa petite voix, entrechoquant ses sabots, ou se frottant contre mon bras. Je la regardai avec attention, et je crus reconnaître ses traits. Je me décidai à lui parler, espérant tirer d'elle ce que j'étais si impatient de savoir.

— Il s'est fait ici de bien grands changements, ma bonne petite fille ?

— Oui, de bien grands, mon bon monsieur, car ils ont ruiné mon père et ma mère.

— Comment appelez-vous donc votre père et votre mère, mon enfant, et où habitent-ils ?

— Hélas ! monsieur, mon père est sur un vaisseau et ma mère travaille dans l'atelier des pauvres. Avant qu'on eût fait tous ces vilains enclos, mon père gagnait notre vie à couper de la bruyère et déterrer du gravier. Ils disent qu'ils ont divisé la plaine par morceaux pour le bien des pauvres ; — mais les gens riches ont pris toutes les parts et les pauvres gens n'ont rien eu. Dans le commencement, les pauvres de la paroisse ne voulaient pas le souffrir. Ils firent une émeute, arrachèrent les haies et menèrent paître leurs vaches, leurs moutons et leurs oies comme auparavant; mais des cavaliers sont venus et les ont dispersés. Le vieux Edgerly a été transporté pour la vie; mon père n'a échappé qu'à condition de servir sur les vaisseaux du roi. Mes frères se sont dispersés, et ma mère, qui est bien vieille, est entrée dans la maison des pauvres. Ah ! mon bon monsieur, Stickenham est bien triste depuis ce temps-là.

— Votre nom, mon enfant, n'est-il pas Susanne Archer?

— En vérité, oui, monsieur.

— Vous m'avez l'air d'une petite fille bien intelligente.

— Oh! oui, monsieur, je savais lire dans les livres, mais je dois avoir tout oublié maintenant. Quand mistress Cherfeuil habitait cette maison, elle avait bien soin de nous; nous avions toujours du feu dans notre cheminée et du pain dans le buffet. Elle m'envoyait à l'école, mais maintenant elle n'y est plus.

— Elle est partie!... où donc?.. avec son mari, sans doute?

— Eh quoi! vous ne savez pas, monsieur? dit-elle en se levant avec une lenteur solennelle qui me fit frissonner d'appréhension. Venez avec moi, je vous montrerai où.

Je n'osai lui faire cette terrible question : Est-elle morte? Je pris mon petit guide par la main et je me laissai conduire à travers le village. Nous nous taisions tous les deux. Je refusai obstinément de vider le calice offert à mes lèvres. Je cherchai encore à m'abuser : peut-être allait-elle me conduire dans une humble retraite où je trouverais ma marraine, dans la pauvreté et à la charge d'un ami; peut-être était-elle malade,

alitée, mourante... Mais froide, morte, elle que je quittai dans tout l'éclat de la beauté, non, c'était impossible!

Nous traversions lentement le village, je reconnaissais plusieurs de mes anciens amis, mais ils ne me reconnaissaient pas. J'avais quitté Stickenham encore enfant, et j'y revenais homme. Trois ans avaient opéré cette métamorphose. Mon costume n'annonçait en rien ma profession, comment m'auraient-ils reconnu? Les bonnes gens m'avaient oublié, ou s'attendaient à me revoir avec les épaulettes d'amiral. J'étais très content, pour ma part, d'échapper à mille questions que je me sentais si peu d'humeur à satisfaire; la douleur se plaît dans la solitude. Mais l'orage du désespoir éclata tout-à-coup sur moi, et m'enveloppa de ses ténèbres. Nous étions presque arrivés à l'extrémité du village quand mon jeune guide me tira doucement par le bras pour me faire tourner à droite.

— Non, m'écriai-je d'une voix tremblante, ce n'est pas là le chemin; allons tout droit, mon enfant. Vous vous trompez : cette rue conduit au cimetière.

— Et à mistress Cherfeuil.

— Allez, je vous suis, ne me regardez pas.

Nous nous trouvâmes bientôt agenouillés

tous les deux sur une tombe fraîchement remuée. La pauvre petite fille versait d'abondantes larmes : les larmes sont une consolation.

Pour moi, je murmurai d'abord à voix basse et d'un ton presque inintelligible mes regrets et mon désespoir ; mais peu à peu ma douleur s'exalta : et mes plaintes excitèrent l'attention de ma petite compagne qui essuya ses pleurs et me dit avec une précoce intelligence où je reconnus les instructions de ma pauvre marraine :

—Il ne sert à rien, monsieur, de vous désoler ainsi et de parler à la terre. Mistress Cherfeuil ne vous entend pas, elle est maintenant dans le ciel, et Dieu ne permet pas à ses bienheureux saints de parler à de pauvres pécheurs comme nous.

—Vous avez raison, ma bonne petite fille, lui répondis-je honteux d'avoir trahi mon émotion; c'est une grande folie de parler aux morts sur leur humide tombeau, et cela n'est pas bien. Mais j'ai un grand désir de rester seul ici un moment. Allez m'attendre, je vous en prie, au bout de la rue. Je ne vous ferai pas attendre long-temps, et j'ai quelque chose d'important à vous dire.

— Je vais vous attendre au coin de la rue. Je peux vous raconter, monsieur, toutes les

circonstances de sa mort, car j'ai servi d'aide à la garde-malade. Je vous reconnais bien maintenant, monsieur, et je croyais vous avoir reconnu d'abord. Puisse le ciel, que notre bonne amie m'a enseigné la première à révérer, vous aider à supporter ce malheur!

Je ne répéterai pas les extravagances que je débitai dès l'instant où je me trouvai seul. J'étais furieux contre moi-même, et furieux contre le monde entier. Je m'exaspérais encore par l'idée que je ne ressentais pas suffisamment une perte si douloureuse, et je concluais à peu près ainsi mon élégie :

—Je vous appelle de nouveau par le nom sacré de mère, car vous êtes ma mère, et jamais mon cœur n'en reconnaîtra d'autre. Je prends vos mânes à témoin de mon serment : je m'engage à faire rendre à votre mémoire toute la justice qu'on peut espérer des hommes. Je renonce à me réunir jamais à vous dans le royaume où toute iniquité sera redressée, si je ne répands cette terre sacrée, en témoignage de honte, sur la tête de l'homme qui vous a déshonorée, cet homme fût-il mon père! C'est un serment irrévocable; qu'il soit gravé sur les tables du ciel, dût-il être un jour ma sentence de mort!

En achevant ce vœu téméraire et impie, l'ef-

fet de mon exaltation, j'arrachai deux ou trois poignées de terre au tombeau, et, les enveloppant dans mon mouchoir, je les y serrai, et plaçai cette espèce de plastron sur mon cœur et contre ma peau, comme les catholiques romains portent leurs scapulaires.

Aujourd'hui, dans un âge plus mûr, je reconnais la folie d'un pareil acte; mais je ne saurais rougir d'une extravagance que je croyais alors un acte vertueux. Je n'avais près de moi aucun conseiller pour me faire comprendre que, par ce serment aveugle, je m'engageais non seulement à violer les lois des hommes, mais à outrager la providence de Dieu. J'avais d'ailleurs une croyance superstitieuse, mais plus forte que moi; je croyais que cette poussière sacrée ne pouvait manquer d'être un talisman pour le cœur qu'elle couvrait. Telles sont les aberrations de l'esprit humain.

Après avoir souhaité qu'un vaisseau pût se briser dans mon cœur et m'étouffer, je quittai l'humble tombe de mistress Cherfeuil et je rejoignis ma jeune compagne.

CHAPITRE LXV.

Ralph rencontre de vieux amis et de vieux ennemis.

Je vais abréger de beaucoup ma narration; j'ai hâte d'en finir avec cette partie lugubre de ma biographie. Je sens aujourd'hui, je sentais même alors que l'excès de la douleur touche au ridicule. Je soupçonnai bien que je n'agissais pas naturellement, et que je cherchais à me modeler sur le patron d'un héros de roman. Oserai-je en faire tout haut ma confession?... Moins d'une heure après cette scène pathétique, je trouvai ma ceinture vengeresse si froide et si incommode que je souhaitais de grand cœur en être débarrassé. Confession honteuse! triste chute du piédestal où je m'étais hissé! Mais rassurez-vous, lecteur; le serment que j'avais volontairement et solennellement fait m'empêcha de me délivrer de cette embarrassante relique.

Malgré mes aventures romanesques, je n'ai

jamais été taillé pour faire un héros de roman. Jeté par le destin hors des sentiers battus de la vie, j'ai toujours cherché à les regagner. Si je suis capable d'une grande énergie, dans de grandes circonstances, les ressorts de cette énergie s'usent vite. J'abhorre l'embarras, et j'ai une horreur invincible pour toute espèce de souffrance corporelle. Pourquoi m'étais-je donc soumis à cette gêne? parce que j'étais fou, dira le lecteur. Oui, mais fou d'amour filial, et la providence, pour m'en récompenser, devait faire sortir mon salut de ma folie.

Il faut manger! nécessité sordide et honteuse pour notre orgueil! Hélas! il arrive trop souvent que, dans un sujet jeune et sain, l'appétit est d'autant plus indomptable que la douleur est plus violente. Les larmes n'étanchent pas la soif; les soupirs ne repaissent point l'estomac. Tout plein que j'étais de mes résolutions de vengeance et de ma juste indignation, je sentais mon estomac vide. Or, j'étais endurci aux mortifications de l'esprit, mais je n'avais jamais pu supporter les mortifications du corps. La contrition, l'attrition, la componction les plus sincères et les plus intenses, ne m'auraient jamais décidé à endosser le froc des Trapistes, non par horreur pour la simplicité du cos-

tume des frères et pour leur silence pythagoricien, mais parce qu'il m'eût été impossible de me faire à leur régime.

J'entrai donc, en tenant la petite fille par la main dans la première auberge que je rencontrai et je commandai des biftecks. Ce serait ici l'occasion de déclamer contre les grossiers appétits de l'homme, appétits qui ravalent au niveau de la brute ce frère cadet des anges. Oui, ma conduite était grossière, mais elle était naturelle.

Je manquai là une belle occasion de produire de l'effet. Le fils orphelin pleurant à l'unisson avec l'enfant qui avait perdu sa protectrice, eût offert un tableau touchant; mais j'étais si affamé!

La petite fille me tint compagnie, elle dévorait comme moi, et je remis l'interrogatoire à la fin du dîner. Nous ne prononcions pas un mot, mais un sanglot nous échappait souvent entre deux bouchées. Malgré le crime de mon appétit, le récit simple et touchant de la jeune villageoise fit couler mes larmes. Il paraît que tout était sourire, bonheur, soleil autour de mistress Cherfeuil, jusqu'à l'apparition d'un individu qu'à son signalement je reconnus pour ce maudit Daunton. Dès lors, tout bonheur do-

mestique avait cessé pour la pauvre dame. Les rumeurs les plus odieuses s'étaient répandues. Le petit mari de la belle maîtresse de pension, au lieu de continuer à être, comme il l'avait été douze ans, l'ombre, l'esclave et l'admirateur de sa femme, était devenu colère et cruel. L'affreux reproche de bigamie lui était échappé, et la pauvre mistress Cherfeuil n'avait plus relevé la tête.

Elle tomba malade et mourut. Si Daunton ne réussit pas dans son projet d'extorquer de l'argent, il en avait un autre bien plus profond, bien plus infernal. Il ne s'était déclaré le fils de mistress Cherfeuil qu'après sa mort. Cette prétention, loin de produire aucun effet sur M. Cherfeuil, n'avait fait que le rendre plus impatient de chasser l'imposteur de sa présence. Sur ces entrefaites, le rappel des émigrés ayant offert au vieux professeur français l'occasion de quitter une résidence désormais odieuse et le pays qui lui avait offert un asile contre la persécution, il se hâta d'en profiter. Ces détails, que je parvins à tirer de Susanne Archer, n'augmentèrent pas ma haine contre Daunton; elle était déjà portée au comble. Je l'abhorrais de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. Après ce sentiment, le plus violent

désir que j'éprouvais était de percer enfin le mystère de ma naissance et de la sienne, car j'étais désormais certain qu'elles se liaient intimement.

Le lecteur qui considérerait ce livre comme un roman, ou en d'autres termes, un tissu de fictions plus ou moins mal conçues, serait dans l'erreur. Si ce livre était un roman, on ne verrait pas les personnages apparaître subitement, prononcer quelques paroles, faire quelques actes insignifiants et vider pour toujours la scène. Le romancier n'épuiserait pas ainsi ses matériaux, ne multiplierait pas ainsi ses caractères. Il n'aurait montré au public que les personnages nécessaires à l'action, il les aurait réunis tous sur les planches à la dernière scène. La justice dramatique, la seule justice qui se rende aujourd'hui avec une impartialité parfaite, serait distribuée à tout le monde. Le héros épouserait la belle et constante héroïne, et le lecteur n'aurait devant les yeux que plaisirs et prospérités futures, au moment où le rideau tomberait. Mais, encore une fois, ce livre n'est qu'une biographie, une biographie réelle, car la fiction n'a que trop envahi l'histoire dans ces derniers temps. On s'est contenté de changer les noms, on n'a déguisé qu'un petit nom-

bre de localités. Le lecteur ne saurait donc se promettre la cohésion, la concordance et les résultats satisfaisants du roman, non plus qu'une action soutenue du commencement à la fin, mais toutes ces vicissitudes de la vie journalière, mélange de sublime et de ridicule, qui n'exclut pas le merveilleux.

Nous avons un très grand tort; c'est de mesurer tout le monde à notre aune. Une chose n'est pas impossible parce que nous ne la pouvons faire. Un accident ne doit pas être relégué dans la catégorie des miracles mensongers, parce qu'il ne nous est pas arrivé à nous. J'entends mon lecteur s'écrier : N'est-il pas absurde de supposer que, dans notre prosaïque époque, un jeune homme aille prononcer sur la tombe de celle qu'il croit être sa mère, des imprécations bien placées tout au plus dans la bouche d'Oreste évoquant les mânes vengeurs d'Agamemnon ? A qui fera-t-on croire qu'on s'applique sur la poitrine nue, la terre glacée d'une fosse, et que cet acte de folie sauve l'insensé qu'elle aurait dû tuer par une attaque de pleurésie ? C'est impossible, c'est contraire à la nature et à toute vraisemblance. A ces objections ma réponse est courte. Je ne sais si le fait est vraisemblable ou non, mais il est vrai.

Après avoir appris de la petite fille tout ce qu'elle avait à m'apprendre, je la récompensai de sa complaisance et je m'éloignai seul pour parcourir des lieux si chers. Les brouillards humides du soir descendaient de la colline et couvraient déjà la plaine, que livré à toute la mélancolie des regrets, je ne songeais pas encore à regagner la ville. Jamais être plus malheureux n'avait foulé la terre. A cinq heures, il commença à faire noir. Également fatigué de corps et d'esprit, je commençai à gravir la longue colline qui borne la bruyère du côté de Londres.

Du côté de la colline qui appartient au comté de Surrey, (son sommet sépare deux comtés) la descente est des plus rapides, si rapide que les voitures l'ont abandonnée aujourd'hui. Elle est en outre très contournée et plusieurs de ses coudes se coupent à angles droits. Des bords élevés, couverts de haies épaisses et ombragés par les branches d'arbres touffus, la rendent boueuse et obscure. Au moment où je tournais un des coudes de la route, un robuste manant, armé d'un gourdin, et suivi à peu de distance d'un individu plus petit et plus grêle, m'accosta, en me criant d'un ton brutal :

— Holà, l'ami! quelle heure est-il à votre cadran?

— Allez à vos affaires et laissez-moi passer.

— Attrape pour ta politesse!

Et d'un énorme coup de son gourdin, il m'étendit sur la route. Je n'étais pas étourdi, mais j'éprouvais une vive douleur et je me sentais incapable de me lever. Dans cet état de choses, je résolus de feindre l'étourdissement; je fermai les yeux et je me tins dans une immobilité complète. Le vagabond appuya son genou sur ma poitrine et appela son compagnon :

— Holà, mister, venez voir si c'est bien notre oiseau!

L'homme mince et petit approcha. A travers mes paupières à demi fermées, je reconnus la diabolique figure de Daunton. Il faisait si obscur, que, pour me reconnaître lui-même, il avait été obligé de placer son visage tout contre le mien; son haleine échauffait mes joues. Il était rempli de frayeur et tremblait comme dans un accès de fièvre.

— C'est bien lui! dit-il en claquant les dents.

— Êtes-vous sûr qu'il soit étourdi?

—Mister, pour qui me prenez-vous? Croyez-

vous que John Gowles ait besoin de frapper deux fois sur un pareil blanc-bec?

— Chut! chut! quel froid! quel froid aigu! Où est votre couteau? Vous chargez-vous de l'affaire?

— Moi? non certainement. Me prenez-vous pour un assassin? Notre métier est de les étourdir; si nous les assommons, c'est par malheur. Grâce à Dieu! John Gowles n'a jamais assassiné personne; il tient trop au salut de son âme. John Gowles lit la Bible et va au sermon. Il sait qu'il est écrit: Qui frappe de l'épée périra par l'épée. Un marché est un marché. Ma part est faite.

—Gowles, ne parlez pas si haut. Je ne puis supporter la vue du sang, et de ce sang-là surtout, ô mon Dieu! Il rejaillirait sur mes mains comme celui d'Abel. Un second coup de votre gourdin suffira. Frappez donc! sa respiration se ranime; frappez vite!

— Non! répondit Gowles d'un ton opiniâtre. Je vous ai déjà dit que non. Je ne veux prendre aucune part à ce meurtre. J'ai fait mon métier, le reste vous regarde.

Pendant cette conférence, je ralliais mes forces pour tenter un effort désespéré. Mon

intention était d'attendre que le couteau fût levé, afin de l'arracher à l'assassin, de le lui enfoncer dans la poitrine et de m'en servir ensuite pour me défendre contre son complice.

— Plût à Dieu, dit l'infâme Daunton ajoutant le blasphème à l'assassinat, plût à Dieu qu'on m'épargnât cette tâche ! Donnez-moi le couteau. Où le frapperai-je pour le tuer tout de suite? car je ne me sens pas assez de force pour enfoncer ou pour frapper deux fois.

— Sur mon âme, mister, je ne me mêle pas du meurtre; mais je vous conseillerai, sauf meilleur avis, d'écarter sa cravate et d'enfoncer la pointe du couteau sous l'oreille droite.

— Parlez plus bas ! C'est horrible, c'est épouvantable! Croyez-vous, Gowles, que l'histoire de Caïn et d'Abel soit vraie ?

— Vraie comme il y a un Dieu au ciel.

— Alors le sang de mon frère changera en écarlate tous les objets que mon œil rencontrera jusqu'à ma mort. N'y a-t-il pas moyen d'en finir sans effusion de sang ?

— Je ne me mêle pas du meurtre, je m'en lave les mains; mais, mister, si le cœur vous manque, prenez une de vos pochettes et envoyez-lui une balle dans le cœur. Diable! c'est

une mort distinguée, celle-là! mais je vous en préviens, je ne me mêle pas du meurtre, et je vous le laisse sur la conscience.

En ce moment critique, j'aspirai une provision d'air pour donner à mon corps la vigueur nécessaire à la lutte. Tout-à-coup, deux ou trois voix se font entendre dans l'éloignement. Elles fredonnent une chanson qui ne m'est pas inconnue :

Depuis que je parcours les mers,
J'ai vu cent spectacles divers ;
J'ai rôti sous les deux tropiques,
J'ai gelé dans les mers arctiques ;
J'ai vu le vent faire éclater nos mâts ;
J'ai vu couper jambes et bras ;
J'aime mieux la paix que la guerre ;
Hourra pour la paix et pour l'Angleterre !

Les voix, d'abord très distantes, s'étaient rapprochées par degrés. Les chanteurs se dirigaient évidemment vers le lieu de la scène.

— Maintenant ou jamais! dit Josué tirant son pistolet et l'armant. Je sautai instantanément sur mes pieds, je saisis de la main gauche et par le canon cet aimable gage de l'amitié fraternelle, et une lutte acharnée s'engagea entre Daunton et moi. La bouche du pistolet était serrée contre ma poitrine au moment où

mon adversaire le déchargea. Je sentis le choc de la balle, et la secousse m'ôta l'haleine un instant; mais je n'en continuai pas moins de serrer Daunton à la gorge. Le râle de la suffocation se fit entendre à son brutal complice.

— Oh! les serpents! s'écria le manant; mais pour Dieu! voilà que l'homme assassiné étrangle mon maître!

Le terrible gourdin suivit de près ces paroles et retomba sur mon bras. Je lâchai prise, et je tombai à terre.

— Il est mort, dit Gowles; fuyez, si vous voulez éviter la corde! mais rappelez-vous bien, mister, que je n'ai pris aucune part au meurtre.

Ils furent bientôt loin : la détonation du pistolet avait hâté la marche des chanteurs. Ils étaient près de moi à l'instant où les pas des assassins cessaient de résonner dans le calme de la nuit.

Une voix, que je reconnus immédiatement pour celle de mon vieil antagoniste, l'aide de maître Pigtop, m'interpella la première.

— Holà, camarade! que vous est-il arrivé? Attaqué par les pirates, à ce que je vois. Vous ont-ils volé?

— Non, mais pis que cela; je crois avoir un

bras cassé, et j'ai pour sûr une balle entre les côtes.

— De quel côté les scélérats ont-ils pris le large? Mettrons-nous toutes les voiles dehors pour leur donner la chasse?

— C'est inutile, je connais l'un des deux; ils ne m'échapperont pas.

— Je reconnais cette voix. Oui... non... Dieu me damne! c'est Ralph Rattlin... Comme le voilà échoué, avec une balle dans sa coque, et un de ses mâts brisés! Mille tonnerres! je consentirais à mettre de l'eau dans mon grog pendant toute ma vie, pour que cela ne fût point arrivé.

— Vous n'avez pas mis d'eau ce soir dans votre grog, Pigtop, dis-je en me levant, assisté par lui et ses camarades. Je ne me sens pas bien mal, après tout.

— En vérité, en vérité, Ralph Rattlin? Ah! tant mieux; mais il faut boucher la voie de sang. C'est un mauvais hôte que le plomb dans la poitrine. Laissez-moi vous faire un tourniquet avec ma voile de poche.

Sans prendre garde aux cris que m'arrachait la douleur, Pigtop passa son mouchoir autour de ma poitrine; et enfonçant sa canne dans le nœud, en guise de cabestan, il serra si fort la ligature, qu'il me coupa la respiration. Ma main

gauche tenait encore le pistolet déchargé; je le remis à Pigtop. Un plus ample examen me fit reconnaître qu'il n'y avait aucune fracture à mon bras. Je pouvais marcher, mais je me sentais toujours une violente douleur dans la poitrine, douleur accompagnée d'une difficulté de respiration et d'un véritable étouffement, dès que nous accélérions tant soit peu le pas.

CHAPITRE LXVI.

Ralph comparaît devant un magistrat. — Il a eu plus de peur que de mal, bien qu'il ait été aussi peu effrayé qu'un véritable héros doit l'être. — Grand bruit pour un peu de poussière.

Pigtop secouait tristement la tête, chaque fois que je m'arrêtais pour prendre haleine.

Nous entrâmes dans la première maison de la route; c'était chez un honnête métayer. Le bonhomme ne fut pas plus tôt instruit de notre aventure, qu'il courut chercher la force armée et le constable. J'étais impatient d'examiner ma blessure; mais Pigtop n'y voulut jamais consentir. Il regrettait de ne pas voir couler de sang, et tirait le plus funeste augure de ce symptôme. J'étais infailliblement un homme mort, puisque je saignais intérieurement.

Je me décidai à prendre une voiture pour arriver plus tôt à Londres, et faire ma déposition le soir même. Je voulais mettre sans re-

tard les limiers de la justice à la poursuite de mes ennemis. La voiture ne se fit pas attendre, et nous nous dirigeâmes immédiatement sur Bow-Street, à la grande satisfaction de Pigtop, dont la ferme persuasion était qu'à l'instant même où l'on dénouerait son tourniquet improvisé, je rendrais le dernier soupir. Je ne partageais pas ces terribles appréhensions.

Le digne magistrat était sur le point de se retirer, au moment où nous atteignîmes son bureau. Le bruit de notre voiture et le récit exagéré que notre cocher débitait de dessus son siége, nous introduisirent avec une espèce d'éclat. Le magistrat, informé qu'il s'agissait d'un meurtre, dissimula son regret de laisser refroidir le dîner.

M. Pigtop prétendait me soutenir, quoique je marchasse fort bien tout seul et beaucoup mieux que lui, vu ses récentes libations. Il insista également pour porter la parole. Sans amour-propre, j'étais meilleur orateur que lui, car il appartenait à la vieille école des marins et ne savait dire un mot hors du jargon de son métier. Le vieil aide de maître prêta donc serment le premier. Nous rapporterons le commencement de sa déposition, qui doit paraître originale aujourd'hui. Les Pigtop sont une

espèce d'hommes qui disparaît rapidement de la *face des eaux*.

— S'il plaît à Votre Seigneurie, moi et mes deux camarades ici présents, après nous être ravitaillés, nous cinglions vers Londres, la cale pleine, quand.....

— Il ne s'agit pas ici de navigation, repartit le magistrat; nous sommes sur la terre ferme, et c'est sur la terre ferme, *terrâ firmâ*, que le meurtre a eu lieu, ou il n'est pas de mon ressort.

— Beau magistrat, en vérité! me dit Pigtop en se penchant à mon oreille et il poursuivit sa déposition. Nous cinglions, c'est-à-dire nous louvoyions et courions des bordées; Votre Seigneurie me comprend de reste.

— En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

— Eh bien! pour être clair, nous faisions des zigzags comme les hommes de loi en devront faire avant de jeter l'ancre en paradis s'ils n'échouent pas en route; mais il m'est aisé de voir, en un clin-d'œil, que Votre Révérence n'est pas homme de loi.

— Monsieur... monsieur! c'est la première fois qu'on a l'impertinence de me dire cela en face!

— Excusez... excusez! Je suis bien fâché

d'offenser Votre Révérence!... Chacun son goût! comme disait le singe quand il vit le chat enfoncé dans un baril de goudron.

Ici l'honorable témoin s'embarqua dans une digression très peu révérencieuse sur les *requins de terre*, nom pittoresque donné aux hommes de robe par les matelots.

Le magistrat, homme patient et sensé, finit par surmonter les difficultés résultant de ce qu'il n'avait jamais servi sur mer, ni Pigtop pratiqué la loi.

La déposition de ce dernier ayant été traduite en langue vulgaire, il jura de n'avoir rien dit que la vérité. Le magistrat l'interrompit au moment où il disait que la balle était restée dans mon corps, pour m'engager à me faire visiter immédiatement par un chirurgien. M. Pigtop s'opposait à cette visite, dans la crainte que je n'expirasse sur les lieux mêmes. Je rassurai le magistrat en lui disant que de bonnes raisons me faisaient supposer que la balle n'avait pu pénétrer avant dans les chairs.

On m'interrogea le dernier, et je donnai une véritable commotion à Pigtop, en déclarant que j'avais parfaitement reconnu mon assassin pour le nommé Josué Daunton.

A cette nouvelle, mon ancien collègue appliqua sa main sur son genou avec un bruit qui fit trembler les vitres. Il grimaça, secoua la tête d'un air terrible, mais tint sa langue captive, ce dont je lui sus un gré infini. Lorsque je donnai le signalement détaillé du misérable, plusieurs des spectateurs échangèrent des regards d'intelligence. Ma déposition terminée, le magistrat me répondit :

— Nous avons de fortes raisons pour soupçonner que le jeune scélérat qui a commis cette tentative sur votre personne, est déjà poursuivi pour d'autres crimes. Il est parvenu à échapper jusqu'ici aux perquisitions de la police, et nous supposions qu'il avait quitté le royaume. Il paraît qu'il n'en est rien. Vous devez reconnaître dans votre salut le doigt de la providence. Ce pistolet nous mettra sur la voie. Je ne doute pas que nous ne parvenions à saisir le coupable. En attendant, M. Rattlin, je vous conseille de faire examiner votre blessure. Entrez dans mon cabinet particulier, le chirurgien sera ici dans l'instant.

L'honnête magistrat nous introduisit alors, Pigtop et moi, dans une chambre située à la droite du tribunal. A mon air embarrassé on

aurait pu me prendre pour un coupable. Le chirurgien ne se fit pas long-temps attendre; mais ce court intervalle avait été mis à profit par le magistrat. Qui étais-je? dans quel but étais-je venu à Londres? quel motif supposais-je à Daunton pour attenter à ma vie? Je répondis que j'attribuais son crime au désir de se venger d'une insulte réelle ou imaginaire que je lui aurais faite à bord de *l'Eos*. Ces questions m'embarrassaient, car je ne voulais pas laisser soupçonner ma parenté avec l'assassin.

Sur mon refus de me déshabiller, afin de laisser examiner ma plaie, le magistrat prit un air sévère. Le chirurgien se plaignit qu'on l'eût dérangé pour rien, et fit entendre qu'il valait mieux ne pas chercher ce qui n'existait pas. La crainte de passer pour un imposteur surmonta ma honte. Les alarmes du pauvre Pigtop étaient d'un tout autre genre. Il épiait les doigts qui détachaient son tourniquet improvisé, et se tenait prêt à me recevoir mourant dans ses bras. Sa surprise fut plus grande encore que sa joie, quand, le mouchoir enlevé, il ne vit point couler le sang.

— Singulier attirail! dit le chirurgien en détachant ma ceinture de terre; que diable est-ce

là? Voici pourtant la balle; elle a pénétré plus avant que la peau, et la plaie a dû saigner beaucoup, mais la terre renfermée dans ce mouchoir a absorbé le sang. N'importe la manière dont ce singulier bandage s'est trouvé là, vous pouvez être persuadé, jeune homme, que vous lui devez la vie.

—Je présume, monsieur Rattlin, dit le magistrat, que vous êtes catholique. Votre confesseur vous aura imposé cette pénitence. Quoique bon protestant, je ne dirai plus de mal des pénitences, puisqu'elles sauvent si miraculeusement les pécheurs.

Le mensonge m'était facile, mais je résistai à la tentation. Je songeai à la sainteté du lieu d'où j'avais enlevé ce peu de terre, et je n'osai le profaner par un mensonge. D'une voix tremblante et les yeux pleins de larmes, je répondis au magistrat: — Ne riez pas de moi, monsieur; ne m'accablez pas de votre mépris. Je vais vous dire toute la vérité. Je suis jeune, j'ai l'esprit faible et romanesque; je cède trop aisément à des émotions soudaines et à des sentiments erronés. Je revoyais, monsieur, après trois années d'absence, le toit que j'avais quitté enfant, le toit où j'avais laissé une mère tendre, chérie, et riche de beauté, de bonheur et de

santé. Quand j'ai demandé ma maison, on m'a montré la maison d'un étranger; quand j'ai demandé ma mère, on m'a conduit au bord d'une fosse. Dans un accès d'enthousiasme, j'ai enlevé un peu de terre à cette fosse, et je l'ai attachée sur ma poitrine. Je l'ai fait, Dieu me pardonne, avec de noires pensées; mais je ne regrette pas cet acte insensé, puisqu'il semble que la sainte dame a étendu sa main hors de son tombeau, et l'a placée devant le cœur de son fils.

—Je le crois ainsi que vous, dit le magistrat vivement ému; mais, mon jeune ami, ces idées superstitieuses ne sauraient être approuvées: il vaudrait mieux s'abstenir de pareils actes. Avez-vous besoin d'un peu de poussière pour vous rappeler celle qui vous a donné la vie? D'un autre côté, vous exposez votre santé en portant ces reliques sur votre poitrine nue. Croyez-moi, portez cette terre dans le cimetière le plus voisin, et déposez-l'y religieusement. Nous gardons la balle et le pistolet comme pièces au procès. Veuillez permettre maintenant à M. Ankins de panser votre légère blessure. Nous mènerons à bonne fin cette affaire, et l'amirauté prolongera, s'il en est besoin, votre congé. Je m'estimerais heureux de vous connaître plus particulièrement. Voici mon

adresse. Vous êtes un brave jeune homme d'honorer ainsi la mémoire de votre mère. J ai blâmé votre exaltation, mais je ne vous en estime que davantage Adieu.

Le chirurgien pansa ma blessure et me roula deux ou trois bandes autour de la poitrine. Je voulais lui mettre une guinée dans la main, il la refusa. Nous prîmes alors mutuellement congé les uns des autres.

Après avoir payé la voiture, nous quittâmes le bureau de la police, M. Pigtop, ses deux compagnons et moi. Je tenais à la main le mouchoir plein de terre. Qu'en va-t-il faire, trempé qu'il est de son sang, et une heure après qu'il lui a dû la vie? Voilà ce que vous vous demandez sans doute, ma jolie lectrice, et vous pensez bien certainement que je conservai la terre du tombeau dans un vase précieux, pour pleurer sur ce vase comme Electre sur l'urne d'Oreste; ou que je chargeai de jolis doigts de me la coudre dans une ceinture de soie, fixée à jamais sur mon cœur; ou du moins que je la déposai dans un pot à fleurs de porcelaine, et que j'y plantai un rosier nain, chaque jour arrosé de mes larmes. Hélas! j'en suis bien fâché pour les amants du romantique, mais je ne fis rien de tout cela. Je vous ai déjà dit que tous les évé-

nements de ma vie se réduisaient au prosaïsme le plus complet. Citoyen docile, je fis ce que le magistrat m'avait ordonné. En passant devant Saint-Paul, j'entrai dans le cimetière; je priai en silence pour celle qui n'était plus, et demandant pardon à Dieu de la profanation dont je m'étais rendu coupable, je répandis avec respect la poussière chérie dans un endroit écarté où j'espérais que le pied de l'homme ne viendrait pas la fouler. Je rejoignis ensuite mes compagnons pour les quitter bientôt et gagner mon hôtel du Cheval-Blanc, à Fetter-Lane. Je soupai légèrement; je montai pour me coucher de bonne heure, et ainsi finit cette mémorable journée.

CHAPITRE LXVII.

Ralph commence à se monter une maison. — Il engage un précepteur ambulant, ambulant dans toute la force du terme. — Il se prépare à se mettre en voyage et frappe à la porte d'un ancien ami. — On veut lui jeter la porte au nez, mais il parvient à se faire recevoir en montrant les meilleures lettres de crédit : ses poings.

Mon bras était si enflé le lendemain, je me trouvais moi-même si mal à mon aise, que je gardai le lit. M. Pigtop vint me voir et se montra très amical. Il paraissait avoir un poids sur l'esprit; mais, soit modestie innée, soit défaut d'éloquence naturelle, il ne pouvait le décharger par des paroles. Je soupçonnai d'abord qu'il manquait d'argent et venait solliciter un emprunt : je me trompais. Il voulait me faire un cadeau, et ce cadeau n'était rien moins que lui-même. Le chirurgien continuait à me prodiguer ses soins. Je profitai de l'occasion pour me munir de certains objets nécessaires et d'une valise de voyage. J'employai la fille de

chambre pour ces diverses acquisitions. Elle était modérée, et se contenta de cent pour cent de bénéfice. C'était payer très bon marché, à son avis du moins, et à celui des garçons, ma respectabilité, car j'avais cessé d'être le monsieur sans bagage.

Le surlendemain de mon confinement à l'auberge, j'étais assis dans le café désert, ruminant d'amères pensées, lorsque M. Pigtop parut. Je connaissais l'homme pour un égoïste renforcé, mais je lui croyais cette sorte d'honnêteté brute assez commune parmi les esprits vulgaires; toute société, d'ailleurs, eût été la bien-venue en ce moment. Je reçus avec bonne grâce les compliments de condoléance de mon ancien camarade, et je l'engageai à dîner. Il accepta très volontiers et employa le temps qui nous restait avant le repas à me raconter l'histoire de sa vie, vie insignifiante s'il en fut jamais : fils d'un officier subalterne de la marine, il ne lui avait manqué que de naître sur un vaisseau de guerre; à quinze ans, il était parvenu au grade de midshipman, et, plus tard, à celui d'aide de maître; ses promotions s'étaient arrêtées là, et probablement pour toujours; il avait quarante ans passés, dont vingt-trois de service.

N'ayant jamais eu un sou au-dessus de sa paie, sa vie avait été une vie de privations continuelles. Cette fois encore, il avait dépensé presque tout son argent sans songer aux réparations de sa garde-robe, réparations rendues si indispensables par la malice de Josué Daunton. Il désirait quitter le service et devenir n'importe quoi, pour ne plus être marin; mais il n'avait aucun parent en vie, et d'amis pas davantage : son avenir était sombre et sa misère profonde; il éprouvait un grand soulagement à s'ouvrir à moi.

Après un dîner frugal composé de côtelettes et d'une bouteille de porto, il reprit le thème du matin en me demandant mon avis sur sa future conduite.

— En vérité, mon cher Pigtop, ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela; vous êtes bien plus capable d'en juger par vous-même : n'êtes-vous pas mon ancien dans le monde ?

— C'est en quoi vous vous trompez fort. J'ai vécu plus de deux fois autant de vous ; mais je n'ai jamais été dans le monde. Dès que je mets pied à terre, je suis comme un lièvre dans l'eau. Que me conseillez-vous de faire ?

— Vous n'avez ni parents, ni amis qui vous aident ?

Pigtop hocha mélancoliquement la tête.

— Et vous êtes bien résolu à quitter l'unique carrière pour laquelle vous ayez été élevé?

— Bien résolu, et il m'est impossible d'y rester.

— En ce cas, faites-vous voleur de grand chemin, ou épousez une héritière : je ne vois pas de milieu.

— Regardez ma figure, regardez cette cicatrice. Non, non, personne ne s'accouplera jamais avec un vieux bras de vergue usé comme Pigtop. Les grands chemins ont cessé d'être une carrière honorable.

— Depuis Robin-Hood, en effet.

—Je veux me faire domestique.

— Vous, Pigtop! Je vous en demande bien pardon, mais qui diable voudrait se charger de vous?

— Qui? mais vous-même, Ralph Rattlin; je l'espère bien. Pourquoi rire ainsi? Je sais que vous êtes de bonne souche et que vous avez un revenu de cent livres sterling par an. Si j'en crois ce qui m'est arrivé à l'oreille, quand vous serez majeur, et qu'on vous aura rendu justice, vos cent livres se transformeront en milliers. N'avons-nous pas un même but, celui de faire pendre ce scélérat de Daunton? Je ne

désire certainement pas prendre votre livrée, à moins que vous n'insistiez là-dessus. Appelez-moi votre secrétaire ou votre.... tout ce que vous voudrez.... Permettez-moi seulement de rester près de vous, votre serviteur et votre ami.

Je vis l'œil du pauvre diable luire comme celui d'un chien qui quête les caresses de son maître; ses traits hâves et brunis par la bise s'animèrent; je songeai aux grands services qu'il m'avait déjà rendus sans fonctions attitrées. L'estimer personnellement, je ne l'aurais jamais pu, mais j'avais grand'pitié de lui. Je résolus finalement de l'aider de ma bourse, et de le garder quelque temps auprès de moi.

—Eh bien! Pigtop, lui dis-je enfin, pourvu que vous me promettiez d'être fidèle...

— Fidèle des pieds à la tête, je vous le promets, fidèle jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Secourez-moi dans ma détresse, et tant qu'il me restera corps ou âme, je les mettrai en péril tous les deux pour votre sûreté.

— Je vous crois, Pigtop, n'en dites pas davantage. Je vous attache à ma personne en qualité de précepteur ambulant, et je vous paierai vos gages à ma majorité, si je suis à

même de le faire, bien entendu. Voyons maintenant quel est le montant de vos finances.

— Trois livres sterling, quinze shellings et sept pence et demi, c'est-à-dire trop peu pour regagner le vaisseau quand j'aurai payé mes frais d'auberge.

— Eh bien! mon cher camarade, allez tout de suite payer votre hôte, et revenez encore plus vite.

Sa prompte obéissance à mes premiers ordres arguait favorablement de son zèle.

A son retour, je sermonnai ainsi mon précepteur :

— Mon ami, vous partagerez avec moi jusqu'au dernier shelling; mais ma position est aussi dangereuse qu'étrange. Elle est pleine de difficultés et n'exige pas moins d'esprit de conduite que de courage. J'ai un père qui n'ose ou qui, par quelque sinistre motif, ne veut pas me reconnaître, et je crains bien d'avoir pour frère consanguin un misérable qui me poursuit avec le poignard de l'assassin, tandis que je le poursuis avec la vengeance des lois. Le résultat de notre lutte est la mort du daim tué à l'affût pour moi, ou l'échafaud pour lui. L'événement est dans la main de Dieu. Veil-

lons, car le péril est grand. Les loups rôdent autour de la bergerie. Mon implacable ennemi est ligué avec quelques uns des plus vils scélérats de cet égout de tous les crimes. Il connaît tous les labyrinthes de cette Babel d'iniquité; et l'acier fraternel peut s'enfoncer dans ma poitrine au milieu même de la foule et du bruit de la capitale. Daunton a de puissants motifs pour désirer ma mort et se donner ensuite pour moi. Il m'a déjà soustrait tous mes papiers. C'est un mystère que je ne puis percer; mais il est évident qu'il a intérêt à me faire disparaître de la scène. Je me crois en sûreté dans cette auberge, et cependant je suis persuadé qu'on m'y surveille. Voici de l'argent, achetez deux paires de pistolets et deux bonnes cannes à épée. Il faut s'attendre à tout et se tenir prêt; vous coucherez ici, bien entendu, et désormais mon domicile sera le vôtre. En revenant, tâchez de trouver dans quelque petite rue un tailleur modeste, et qui ne tienne pas boutique; amenez-le avec vous. Il faut que vous endossiez la livrée, tout bien considéré.

— Puisque cela est nécessaire, car je suppose que cela est nécessaire.... me voilà parti.

Pigtop s'acquitta à merveille de ses diverses

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

commissions. Il rapporta les pistolets et les cannes, et ramena le tailleur.

— J'espère, me dit-il, que vous ne me ferez pas porter long-temps cette livrée ?

— Pas long-temps, je l'espère. Monsieur, dis-je en m'adressant au tailleur *sans façon* que j'avais devant moi, et qui ne ressemblait pas mal à un quaker, monsieur que vous voyez, tout récemment encore attaché au service de la marine, a reçu la visitation de l'Esprit. Il a été appelé et il a répondu à l'appel. Il se repent de tout son cœur et de toute son âme des iniquités de sa vie passée. Il est probable que d'ici à quelque temps le Seigneur l'appellera à sa vigne, et qu'il obtiendra un permis de prêcher. Prenez-lui mesure d'un habillement noir. Vous ne le couperez pas, bien entendu, sur le patron des vanités du monde. Votre habit me semble un assez bon modèle. Vous fréquentez les meeting, j'en suis sûr ?

— Oui, monsieur, Dieu m'a éclairé de sa grâce. Je fuis la maison à clocher. Je glane les bienheureuses miettes de la parole qui tombe des lèvres de cette lumière du salut, le révérend M. Obadiah Longspinner.

— Un saint homme, sans doute? Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas comme lui?

Mais notre tour viendra... oui, notre temps viendra à tous. Vous avez sans doute habillé l'homme extérieur du révérend M. Obadiah, servez-vous du même patron pour l'homme extérieur de mon ami; puisse-t-il ressembler intérieurement comme extérieurement à cette lumière du salut!

— Amen, murmura le dévot tailleur; et il prit mesure au nouveau précepteur.

Pigtop n'attendit pas ses habits neufs pour agir. Il nous procura tous les objets nécessaires pour voyager,et je l'envoyai à la découverte de la résidence des époux Brandon. Cette première mission ne réussit pas. Les voisins lui apprirent que la famille Brandon tout entière avait émigré l'année d'avant au Canada. Tout semblait favoriser les machinations de mon ennemi, et m'ôter les moyens de suivre sa piste ou de découvrir l'objet de mes recherches. Il me restait une chance, c'était de voir la superbe mistress Causand. Elle avait eu le secret de ma marraine; peut-être consentirait-elle à me le dévoiler, maintenant que mistress Cherfeuil ne pouvait plus souffrir d'une indiscrétion. Je résolus donc d'avoir une entrevue avec celle que Josué

Daunton m'avait si libéralement donnée pour mère.

Voyez-nous, lecteur, installés en moins de trois jours, Pigtop et moi, dans notre logement particulier. Le révérend M. Pigtop, armé d'un front plus rébarbatif que jamais tartufe puritain du parlement de Barebone, est tout-à-fait réconcilié avec sa tournure étrange et empesée. Il existe bien certainement encore une triste discordance entre sa toilette et ses discours; mais une défroque de cafard est un bon déguisement de voyage pour un officier de marine qui se donne un congé illimité.

Je suis rétabli entièrement, et vêtu en fashionable, je me dispose à rendre visite à mistress Causand. Désormais tout mon espoir repose en elle : ses jolis doigts peuvent seuls dénouer le nœud du mystère qui m'enveloppe. Elle était folle de moi quand j'étais écolier : mon miroir de toilette me dit que j'ai gagné depuis lors; mon cœur bat plus vite à chaque pas qui me rapproche de mon ancienne idole, car, à part les innocentes familiarités qu'elle daignait me permettre, le lecteur se souvient que j'avais une espèce d'adoration pour cette Junon majestueuse.

C'était la première visite que je lui faisais : j'ignorais par conséquent sur quel pied elle vivait. A en juger par ses dépenses, par le luxe de sa toilette, et la chaise de poste qui l'amenait à Stickenham, mistress Causand devait nager dans l'aisance : qu'on permette à un marin cette expression d'ailleurs proverbiale. J'avais gardé son adresse, et je découvris aisément sa maison qui faisait face à Hyde-Park. Son apparence aristocratique ne laissa pas de me déconcerter. La position douteuse que je tenais dans la société, les désappointements auxquels je m'attendais, augurant de l'avenir par le passé, les affronts mêmes que j'appréhendais, tout contribuait à me donner la chair de poule au moment de me présenter quelque part. J'étais gauche d'ailleurs, car on ne revêt pas les manières élégantes en endossant un habit fashionable, et trois ans passés à bord de *l'Eos* avaient détruit l'ouvrage de mon ancien maître de danse et celui de mistress Causand.

Pour me rassurer, je fis quelques pas au-delà du but de mon excursion, et je revins sur le passé. Je me rappelai la blanche main tant de fois pressée contre mes lèvres, les doigts potelés et chargés de diamants qui caressaient les joues

et relevaient les cheveux du jeune écolier. Les jolis doigts! leur souvenir me donna le courage de poser les miens sur le marteau de cuivre: la petite tête de Méduse qui l'ornait évoqua tant d'autres souvenirs en moi, que je levai machinalement le marteau et le laissai retomber de même. Je fus surpris, mais content d'avoir frappé: je m'étais coupé moi-même la retraite. Un grand laquais effronté ouvrit la porte.

— Mistress Causand est-elle chez elle? lui demandai-je d'un ton humble et doux.

Le valet me regarda des pieds à la tête. Je me sentis rougir comme une jeune fille sous un œil scrutateur. Après avoir terminé son examen et tiré ses conclusions, il me répondit brièvement:

— Non, monsieur. Encore la dernière syllabe de ce dernier mot se trouva-t-elle mangée.

Je me retournai, et j'allais m'éloigner, lorsqu'un élégant coupé s'arrêta vivement à la porte. En un clin d'œil, la portière s'ouvrit, le marchepied résonna; un petit homme d'un âge mûr, vêtu d'un frac noir, coiffé à l'antique, mais leste et dispos, s'élança hors de la voiture. Il monta trois marches d'une enjambée, et se trouva au fond du vestibule que je me trou-

vais encore à la porte, le valet ayant eu l'impertinence d'étendre son bras pour me refouler contre le mur, afin de faire place au nouveau venu.

—Mistress Causand? demanda le petit homme noir.

— La chambre au premier en face l'escalier, monsieur.

Le visiteur s'élança avec l'agilité élastique d'un homme qui aurait les muscles d'acier.

A part mes petites colères contre Brandon quand il battait sa femme, et contre l'enleveur d'enfants que le lecteur a peut-être oublié, à part la rencontre où ce pauvre Pigtop fut si rudement frotté, à part... mais n'entassons pas les exceptions, car si une exception confirme la règle, un grand nombre d'exceptions tendent à la détruire; à part ces quelques circonstances et leurs semblables, j'ai toujours été très doux; doux comme la soupe au lait, qui ne monte qu'à l'action du feu, je ne me monte que sous le coup de l'outrage. On a comparé mon caractère, et c'est le révérend M. Pigtop, si j'ai bonne mémoire, à un flacon plein d'huile et de poudre. La poudre se dépose au fond, en vertu de sa pesanteur spécifique; l'huile surnage, bien entendu, et occupe le haut de la bouteille et son

goulot, ce qui n'empêche pas que la poudre ne fasse explosion si vous approchez de trop près la chandelle.

—Impudent menteur ! m'écriai-je saisissant le drôle par son collet galonné, et secouant la poudre de sa perruque ; ne m'as-tu pas dit à l'instant que mistress Causand n'était pas chez elle?

— Mais, monsieur, monsieur, elle n'est chez elle que pour ses amis particuliers.

— Apprends, drôle, qu'elle n'a pas d'ami plus particulier que moi, et que je viens de faire mille lieues pour la voir.

Ma violence produisit beaucoup plus d'effet que ma civilité. Le laquais s'humilia.

— Veuillez entrer dans la salle voisine, monsieur, et me faire l'honneur de me dire qui je dois annoncer. Dès que mistress Causand sera seule, je vous dirai si elle peut vous recevoir.

La salle où j'entrai, meublée et décorée avec un excès de luxe, n'était cependant qu'une salle à manger. Cette magnificence m'inspira naturellement des réflexions peu consolantes pour moi, et peu honorables pour la maîtresse du logis. Josué Daunton aurait-il dit vrai? Cette femme serait-elle une Laïs? Pour ma mère! oh! non, mistress Causand ne peut pas être ma mère; ma mère, c'est la pauvre

mistress Cherfeuil, couchée dans son linceul et sous l'herbe. Oh ! combien je l'aime mieux morte que mistress Causand vivante! et cependant j'aime aussi mistress Causand : elle était si belle et si folle de moi ! Pourvu qu'elle me reçoive !

CHAPITRE LXVIII.

Les tourments de l'attente agréablement prolongés. — Ralph, assis dans les appartements d'Armide, prépare une déclaration d'amour que le lecteur ne trouvera pas dans ce chapitre. — Ralph se borne à décrire.

Quel torrent d'émotions débordait mon cœur! Ceux qui ont fait sur eux-mêmes quelque étude du cœur humain, ne s'étonneront pas que la jalousie fût l'une des plus vives de ces émotions; mais ce n'était pas la jalousie sensuelle de l'amour, quoiqu'il s'y mêlât bien quelque chose de semblable. Malgré la disproportion de nos âges, je ne pouvais songer sans volupté aux perfections de mistress Causand, à son teint clair et brillant, à ses grands yeux noirs, tour à tour humides et brillants, mais égalemen beaux dans la tendresse et dans la colère.

J'étais mécontent, j'étais mortifié de la vivacité sans gêne avec laquelle le monsieur d'un âge mûr escaladait les escaliers, couverts d'un riche tapis. Après tout, me disais-je, si mistress

Causand n'est qu'une courtisane, notre entre vue sera courte, mais il faut qu'elle ait lieu C'est ma dernière ressource, mon avenir dépend désormais d'une conversation d'une demi-heure, et du caprice d'une..... ô mon Dieu! faites qu'elle ne soit pas ma mère! Je devenais malade d'appréhension; ces quinze minutes d'attente se traînaient à pas aussi lents que quinze années de douleurs.

L'attente aiguise singulièrement les s ens J'entendis le visiteur glisser sur le tapis des escaliers; la porte de la rue s'ouvrit bientôt; on ouvrit, puis on referma vivement la portière de la voiture; les roues résonnèrent sur le pavé Ces divers bruits n'avaient rien que d'ordinaire je crus y voir une sorte de présage. Quand le laquais rentra dans la salle à manger, je tremblais excessivement, et je devais être pâle comme un mort, car il me dit d'un ton respectueux :

— Désirez-vous un verre d'eau, monsieur? vous semblez bien mal.

— Merci, non; puis-je voir votre maîtresse?

Après cinq minutes environ d'absence, il rentra, me fit un profond salut, et me montra le chemin. Il marchait lentement et sur la pointe des pieds. A-t-il peur d'user les tapis? Mais les laquais ne s'imposent guère ces sortes

de précautions. Son air solennel m'inquiète : il ouvre la porte du salon en évitant de faire crier la serrure; il s'incline et referme la porte sur moi. Les derniers sons d'une mélodie plaintive, chantée sur un ton beaucoup plus bas que celui de la conversation, mouraient avec les dernières vibrations des cordes d'une harpe, au moment où j'entrai dans le salon. Une jeune femme, baignée dans le flot de lumière incertaine qui remplissait l'embrasure d'une croisée, se leva sans prononcer un mot, traversa l'appartement sans jeter les yeux sur moi, et disparut par une porte parallèle à celle où je demeurais fixé.

L'inconnue s'était éloignée d'un pas assez lent pour me laisser voir qu'elle était belle. Sa présence transporta mon cœur d'une joie soudaine. Mistress Causand n'avait donc pas reçu en tête à tête le visiteur d'un âge mûr. Mes soupçons étaient injustes.

Tandis que je reste debout dans la partie la plus sombre du salon de mistress Causand, permettez-moi, lecteur, de vous le décrire comme je vous ai décrit l'appartement des midshipmen. Je n'avais jamais imaginé une alliance plus parfaite du luxe et du goût. La chaleur un peu trop vive de la pièce, et les parfums aromati-

ques qui embaumaient l'air, m'étourdirent d'abord légèrement. Je fis un pas, et mon pied s'enfonça dans un tapis mollement élastique. Je marchais sur des fleurs aussi variées, aussi brillantes, aussi fraîches que celles du plus jol parterre. L'appartement n'était pas encombré: un goût trop exquis avait présidé à sa décoration pour le transformer en un magasin de bronzes, d'ébénisteries ou de curiosités; mais des cheminées et des consoles du marbre blanc le plus pur, des guéridons du même marbre, supportés par des pieds de cuivre doré massifs, une élégante et riche pendule, des candélabres, des vases, etc., etc., fixaient tour à tour les yeux.

Au fond du salon, s'élevaient deux pilastres cannelés et dorés, et deux colonnes d'ordre corinthien dont les chapiteaux joignaient le plafond. L'espace de chaque pilastre à chaque colonne étant beaucoup moins étendu que celui des deux colonnes entre elles; dans le premier espace et de chaque côté, deux statues de marbre étaient debout sur leurs piédestaux. Elles représentaient je ne sais quelles divinités de la fable; mon trouble m'empêcha de les considérer attentivement, mais il y avait un dieu et une déesse. Deux draperies pen-

daient derrière ces colonnes et ces statues, l'une de soie cramoisie, que l'épaisseur et la richesse de son tissu rendaient opaque, l'autre de mousseline transparente. La première, bordée d'une frange d'or, s'ouvrait et se fermait avec des ganses d'or. Quand ces draperies déroulaient l'une ses plis somptueux comme le manteau d'un roi, l'autre ses plis gracieux et ondulants comme la robe de bal d'une jeune fille, le salon se trouvait séparé en deux parties. La partie du fond, qui renfermait les croisées, devenait un appartement particulier, protégé par un mur de soie et d'or, contre les regards curieux. Lorsque les rideaux baissés interceptaient ainsi la lumière des croisées à embrasure, les fenêtres à châssis, percées à gauche de l'appartement, suffisaient pour l'éclairer.

Les lourdes draperies, placées derrière les colonnes, étaient relevées en ce moment, mais la mousseline légère caressait de sa frange le riche tapis de Perse, et ne me laissait voir la seconde pièce que d'une manière indistincte. Il était trois heures de l'après-midi, le soleil semblait se jouer sur la cime lointaine des arbres du jardin de Kensington; ses rayons traversaient horizontalement pour

pénétrer dans la chambre, les glaces des croisées, les orangers et les arbrisseaux exotiques, placés sur le marbre de leurs appuis.

J'approchai de la draperie et je distinguai, quoique faiblement, à travers la mousseline, mistress Causand, étendue sur un lit de repos. Je m'arrêtai. Je ne pensais pas que la distribution de la lumière lui permît de me voir à travers le voile qui nous séparait, mais je n'osais le soulever sans son ordre. Je passai deux minutes extrêmement désagréables à conjecturer quelle pourrait être la nature de ma réception : une grande dame, entourée de tant de magnificence, daignerait-elle se souvenir de son sigisbé de Stickenham.

Enfin je vis sortir d'un amas de cachemires des Indes un bras délicieusement potelé (la mode était alors de laisser le bras nu jusqu'à l'épaule, en grande toilette). Ce bras me fit signe d'entrer, mais les lèvres de la belle dame restèrent muettes. Elle aime à jouer l'impératrice, me dis-je en écartant la draperie, et je me tins debout devant elle, dans le sanctuaire embaumé.

Jamais, dans tout l'orgueil de sa beauté, je ne l'avais vue plus belle. Elle était en grande

toilette, et tandis que je la contemplais dans une admiration muette, mon esprit se repaissait de souvenirs et d'espérances. Je lui avouai que je la trouvais embellie depuis la dernière fois que je l'avais vue. Je ne mentais pas, car je n'apercevais aucune différence dans sa personne, seulement sa joue arrondie et classique brillait d'une teinte plus colorée, son œil étincelait d'un éclat plus vif.

Je demeurai debout près du sofa, n'osant mettre un genou en terre. La beauté dans toute sa perfection était devant moi, mais cette beauté dont le sourire émeut plutôt les sens de volupté que le cœur de tendresse, et dont le calme commande plutôt l'adoration que l'affection.

Je restais muet, je cherchais sur son visage de reine quelque encouragement à parler; je n'en voyais aucun. J'essayai d'y lire les sentiments qui occupaient son âme, et, à mon grand étonnement, à mon grand effroi, je crus remarquer qu'elle cherchait à vaincre l'expression de douleur peinte sur ses traits. Je les surveillai attentivement. Je ne m'étais pas trompé; une convulsion soudaine altéra son visage et fit place à une pâleur momentanée et suivie d'un torrent

de pleurs. J'étais moi-même ému jusqu'aux larmes, et cependant je n'osais avancer. Elle essuya bientôt ses paupières, et son sourire chéri, son sourire des jours anciens, rayonna sur sa physionomie divine.

CHAPITRE LXIX.

Ralph entame une conversation entièrement au-dessus de sa compréhension, et cependant il en comprend plus qu'on ne veut lui en donner à comprendre. — Il se sent bien quelque penchant à faire l'amour, mais il se contient vaillamment.

— Ralph, mon cher Ralph! dit enfin mistress Causand en étendant ses deux mains vers moi.

— Votre amant de Stickenham, m'écriai-je; et tandis que je baisais sa main couverte de bijoux, il me sembla que mon cerveau était délivré d'un poids énorme.

— Chut! Ralph! chut! de pareils mots sont des vanités. Ne me demandez pas pourquoi. Oh! mon cher enfant! profitez de cette visite...

— Oh! oui, oui!.... Comme vous êtes belle! belle comme un ange!

— Comme un ange!... oh! ne parlons pas d'anges! Ils habitent le ciel, et je ne veux pas quitter la terre.

— Comme vous êtes belle!

— Vous trouvez !... Je suis bien heureuse de vous entendre parler ainsi ! Ralph, répondez-moi en ami, en ami dévoué par l'affection que je vous ai toujours portée, dites-moi la vérité : me trouvez-vous changée ?

— Un peu, oui, un peu ; et le changement ne pouvant être grand, vous êtes un peu plus belle que la dernière fois que nous nous sommes vus.

— Je vous remercie, Ralph ! votre enthousiasme me rend plus heureuse que je ne l'ai été depuis bien des jours et des mois. Reculez-vous un peu pour que je vous voie ; vous êtes aussi changé, Ralph, bien changé à votre avantage. Je voudrais voir votre front moins sombre et moins pensif ; car la pensée, dit je ne sais quel auteur, mon cher Ralph, laisse comme la charrue un sillon après elle. — Mais, Ralph, savez-vous que vous n'êtes pas à la dernière mode. Asseyez-vous donc près de moi sur ce marche pied. J'ai toujours aimé à jouer avec les boucles de vos cheveux. Oh ! ils frisent encore ; mais je voudrais les voir un peu plus foncés. Cela ne ferait pas mal, car vous voilà un homme fait. En vérité, lorsque je regarde l'éclat ingénu de votre physionomie, l'image des beaux jours évanouis semble m'apparaî-

tre et murmurer à mon oreille ce mot si peu compris : « Bonheur ! » Mon cher Ralph, il faut que nous passions la journée en tête à tête ; vous dînez avec moi. Nous dînerons ici même. Ma porte est interdite aux importuns. Vous me raconterez tous vos exploits, sans en excepter vos exploits galants. Voulez-vous prendre la sonnette? sonnez doucement, bien doucement.

J'obéis, et la belle jeune dame que j'avais vue répondit à l'appel argentin. Elle entra d'un pas léger, se pencha vers mistress Causand, et sortit après avoir chuchoté avec elle. Je fus frappé du profond chagrin empreint sur sa physionomie, et du regard de pitié qu'elle jeta sur mon amie. Dès que nous fûmes seuls, je repris ma place sur le marchepied et je couvris de baisers une des belles mains, qu'on m'abandonnait ; mais abaissant les yeux sur moi avec un sourire de joie :

— Oui, Ralph! me dit-elle, profitez de ce jour ; cette main et mon cœur, tout est à vous pour le peu de temps qui m'appartiennent encore.

Mon pouls battait violemment ; d'étranges pensées me bouleversaient, ma vanité était au comble; mais je pensai à Daunton, et les pro-

testations d'amour expirèrent sur mes lèvres. Je me contentai de presser la main que je tenais sur mon cœur.

— Allons, Ralph, reprit mistress Causand, racontez-moi tout ce que vous avez vu de merveilleux ; — parlez bas.

En achevant ces mots, elle se voila le visage d'un mouchoir de fine batiste.

— Mais, ma chère mistress Causand, pourquoi cacher votre visage? Craindriez-vous, pour votre teint, les rayons du soleil couchant? le beau soleil! Savez-vous que bien des fois à son lever et à son coucher, j'ai pensé à vous au-delà des mers. Vous devriez venir avec moi près de la fenêtre, pour le regarder avant qu'il ne se cache au milieu des arbres. Venez, je vous en prie. Avez-vous oublié que nous le regardions coucher ensemble sur la bruyère de Stickenham.

— O Ralph, par l'amour que je porte à votre mère....

Je me sentis soulagé comme Atlas, lorsque Hercule le déchargea momentanément du poids de notre globe.... L'infâme Daunton m'avait donc bien certainement abusé, mistress Causand n'était pas ma mère....

— Par l'amour que je portais à votre mère,

reprit-elle, et par celui que je vous porte, ne me parlez pas de soleils couchants ! je n'ose plus les regarder. Je suis superstitieuse, Ralph. Vous me demandez de me lever pour approcher de la fenêtre avec vous ; hélas ! je ne puis me lever, je ne pourrais marcher sans danger, même avec votre cher appui... Je suis sur le lit de la maladie, mon pauvre Ralph ; je suis sur mon lit de mort... Ils me disent à moi, à moi que vous trouviez tout à l'heure embellie, ils me disent que mes jours sont comptés ; — mais je ne les crois pas. Non, non, je ne veux pas les croire.... Mais chut ! parlons plus bas, le médecin m'a défendu de m'agiter. Comme si on disposait de ses émotions... Mais, mon doux ami, vous m'apportez sans doute la santé. Votre doigt fera rebrousser chemin à l'aiguille du cadran, et des années entières de bonheur couleront encore pour tous deux...

— Dieu tout-puissant ! m'écriai-je, tes décrets sont impénétrables ; mais c'est impossible ! vous voulez mettre mon amitié à l'épreuve, ma chère mistress Causand ; vous voulez être témoin de mes angoisses, pour en sonder la profondeur ; vous voulez m'éprouver ; — mais cette torture est par trop cruelle. Dites-moi, oh ! dites-moi bien vite que vous plaisantez

avec moi; que vous ne courez aucun péril, vous la seule amie qui me reste sur la terre.

— Ne me parlez pas avec tant de chaleur, Ralph; de pareilles émotions m'achèveraient vite. Le monstre, à l'instant même où je vous parle, lutte avec moi et en moi... Donnez-moi votre main.

Elle la prit et la plaça sur la région du cœur. Ce cœur tremblait sous sa poitrine aussi vitement qu'un oiseau mourant bat des ailes; puis tout-à-coup il s'arrêtait et reprenait bientôt ses battements. Je regardai le visage de la malade; j'y aperçus de nouveau cette pâleur momentanée et cette rapide crispation qui m'avaient frappé d'abord. L'accès fut aussi court que violent. La physionomie de mistress Causand reprit son calme majestueux.

— Vous savez tout maintenant, Ralph. La moindre émotion soulève cette tempête dans mon cœur, et chaque accès est plus violent que le précédent. Ils me disent que je meurs, mais, encore une fois, je ne puis le croire; je ne puis même le comprendre. Je ne me sens, je ne me vois aucun des symptômes de la mort. Tout ce qui m'entoure respire la santé et le bonheur. Vous seul manquiez pour compléter le tableau, et vous voilà... Non, non, je ne veux

pas mourir. Si mes cheveux étaient blanchis par l'âge, si mon oreille ne s'ouvrait plus au son de votre douce voix, si mon teint était flétri, mon dos courbé, alors peut-être, alors, je pourrais me réconcilier avec l'idée... mais, non, c'est impossible, Rattlin, je ne me sens pas mourir.

— Non, vous ne mourrez pas; Dieu exaucera ma fervente prière. Cependant notre vie est dans sa main : espérons, confions-nous en lui; mais que son heure nous trouve prêts.

— Mais je n'y suis pas préparée, s'écria-t-elle avec véhémence, et retombant dans sa mélancolie profonde, elle poursuivit d'un ton morne : Je ne puis m'y préparer.

L'aveu que mistress Causand venait de me faire de sa maladie m'avait en quelque sorte étourdi; je savais à peine ce que je disais.

— Avez-vous vu le ministre de la paroisse? Ce livre contient-il des consolations divines?

Je le pris sur la table à ouvrage; c'était le roman à la mode, intitulé le *Soleil levant*. Quel contraste ironique avec un lit de mort!

— Je vous ai dit, mon cher Ralph, que les moindres émotions me font mal. N'agitez pas mon imagination. Parlez-moi de tout, ex-

cepté de ma mort prochaine; car je suis bien résolue à ne pas mourir. Demain, les premiers médecins des trois royaumes doivent tenir une consultation sur ma maladie. O Ralph, ne vous liguez pas avec le reste du monde pour me condamner à une mort prématurée.

— Ah! bien prématurée!

La malade s'était épuisée à parler, ses yeux se fermèrent, et elle parut jouir d'un assoupissement paisible et salutaire. Je m'assis près d'elle et je la contemplai. Avais-je donc sous les yeux l'exemple le plus frappant des vanités terrestres: la beauté condamnée à mourir dans sa fleur? Etais-je bien dans une chambre de malade? Ces riches draperies de soie cramoisie et d'or étaient-elles destinées à faire place aux noires tentures des funérailles? Je promenai de nouveau mes yeux sur tout ce luxe du monde; je les arrêtai sur la belle statue couchée devant moi, belle comme l'œuvre de Praxitèle ou de Pygmalion, mais qui, au lieu de passer du froid de la mort à la chaleur de la vie, comme la Vénus du statuaire, allait passer de la chaleur de la vie au froid de la mort.

Mistress Causand s'éveilla enfin; elle paraissait remise de son émotion et de son épuisement.

— Mon cher Ralph, dit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas en deuil?

— Je vous comprends, et je vois que vous-même avez pris le deuil. Je crains de vous agiter; mais, cependant, si j'osais, je vous ferais une question, une seule. Oh! par pitié, répondez-moi : Etait-elle ma mère?

— Ralph! croyez-vous que la mort nous délie de nos serments?

— Hélas! ma chère mistress Causand, je ne suis pas assez bon casuiste pour répondre à cette question; mais savez-vous que mon caractère est bien changé depuis mon départ de Stickenham. Je suis un homme aujourd'hui, et je veux marcher le front levé parmi les hommes. J'ai renoncé à ma profession, j'ai sacrifié mon avenir, je n'ai plus qu'un but, qu'une pensée, la découverte de ma naissance. Je dévoue mon existence à la solution de ce mystère. Je n'ai plus d'autre vœu.

— Ralph, ce vœu est insensé... Aujourd'hui surtout il faut vous résigner à suivre le cours des évènements.

— Jamais, lorsqu'il est en mon pouvoir de le changer. Ah! vous ignorez combien cet exécrable mystère m'a déjà valu d'insultes et d'affronts. Un misérable a eu l'impudeur, la turpi-

tude de vous flétrir vous et moi : — moi, comme le bâtard, et vous comme son ignominieuse mère.

— Et qui donc, qui? au nom du ciel!

— Un fourbe, dont le signalement ne s'effacera pas de ma mémoire. Il est de petite taille; son teint est pâle, mais sa physionomie remarquable et belle; sa voix, je viens de la reconnaître pour la première fois. — Le lâche, l'escroc, se donne entre autres noms d'emprunt.....

— Arrêtez, Ralph, arrêtez, par pitié!

En prononçant ces paroles d'une voix faible et oppressée, mistress Causand s'était levée sur sa couche.

— La crise de ma vie est arrivée, continua-t-elle, voici la plus rude épreuve; mais il faut la traverser, dussé-je y mourir. Ralph, sonnez miss Tremayne.

L'aimable et paisible dame fut bientôt à côté de mistress Causand. Elle déposa plusieurs fioles, un petit pupitre et un gros rouleau de papiers sur la table à ouvrage; et recommandant à sa maîtresse de s'épargner et de ne pas s'agiter, elle sortit de l'appartement, après m'avoir fait une légère révérence.

CHAPITRE LXX.

Le voile qui couvrait la mystérieuse parenté de Ralph tombe rapidement. — Singulières révélations. — Nous habitons une triste planète. — Ralph cesse de montrer aucun symptôme d'amour.

—Ralph, reprit la malade lorsque miss Tremayne nous eut quittés, j'ai toujours détesté les scènes de théâtre et repoussé les émotions violentes autant qu'il était en mon pouvoir. Je ne vous raconterai pas l'histoire de ma vie; je ne vous ferai pas ma confession, pour demander finalement pardon à vous et à Dieu, avant de mourir. Qu'il vous suffise de savoir que votre sort et le mien ont été fatalement liés. Je vous l'avoue : je suis une femme déchue, mais qui n'eut jamais ni la beauté, ni le repentir de Madeleine. Le sort me jeta dans les bras d'un des hommes les plus haut placés de la terre. Je crois aujourd'hui que ma destinée fut glorieuse; je le crois, et je m'attends à être blessée au cœur par votre blâme. Puisse-t-il être compté comme

une légère expiation de mon erreur! Mais épargnez-moi aussi long-temps que vous le pourrez le nom de celui que vous dépeignez avec tant d'amertume. Après tout, et lorsque j'y songe bien, ce n'est peut-être pas celui qui seul a mêlé du poison à la coupe savoureuse de mon existence. Oui, ma vie a été bien heureuse jusqu'à cette dernière heure. Ralph, dites-moi tout, et je verrai ce que mon devoir m'oblige à vous révéler.

C'était une curieuse mais pénible étude d'anatomie morale, que d'observer l'émotion croissante de la malade à mesure que j'avançais dans mon histoire. Je l'avais reprise à l'époque où Daunton, se réclamant d'une prétendue camaraderie d'école, avait abusé de ma simplicité et de ma bonté d'âme pour s'introduire à bord de *l'Eos*. Dès les premiers mots de ma narration, les traits de la malade se tendirent comme ceux du patient qui rassemble son courage pour subir une opération chirurgicale; mais sa physionomie était loin d'être impassible, et l'appréhension se peignait dans son œil fixe.

Quand j'arrivai à la scène du rasoir, son émotion se manifesta par de nombreux symptômes; elle semblait anticiper déjà le dénouement; mais

lorsque je lui peignis Daunton dépouillé de ses vêtements, Daunton dont l'œil hagard sortait de son orbite, à la vue du fouet levé sur son dos, elle joignit les mains avec un mouvement frénétique, et leva les yeux au ciel comme s'il était temps encore d'implorer son intervention. J'abrégeai le tableau repoussant d'une exécution, et je me hâtai d'arriver à mes diverses entrevues avec Josué, après son supplice. Je m'aperçus que je perdais graduellement dans l'affection de mistress Causand, et qu'elle épousait, malgré elle, la cause de mon ennemi juré.

Quand je lui parlai des lettres que l'imposteur m'avait montrées pour me convaincre :

—C'est assez, Ralph, me dit-elle; tous les noms que vous pourriez lui donner importent peu, c'est mon fils!

— Et mon frère, du côté paternel?

— Oh! non, non, mon jeune ami, non! Tout disgracié qu'il est, un plus noble sang que celui des Rattlin coule dans ses veines. Malgré l'état de dégradation où il est tombé, il ne doit rougir de sa parenté ni du côté de son père ni du mien. Mais vous êtes son ennemi juré : parlez ; je suis maintenant plus calme pour vous entendre. Ah! tout vicieux qu'il est, il n'aurait pas dû renier sa mère.

— Mistress Causand, dis-je à la malade d'un ton froid que je n'aurais jamais cru devoir employer un jour avec elle : je vois que vous avez pris parti contre moi et sans raison aucune. En quoi donc ai-je péché envers vous ou les vôtres? J'ai toujours été l'offensé, l'opprimé. Mais je ne blesserai plus votre oreille, je n'affligerai plus votre cœur par la récapitulation des fautes de votre fils, quoiqu'il m'ait fait beaucoup de mal, quoiqu'il en médite davantage. Mettez-moi dans la position de me rendre justice à moi-même, et un éternel silence scellera mes lèvres. Apprenez qu'il m'a soustrait tous mes papiers, et que son intention, quel que soit mon père, est de se faire passer pour son fils.

— Cela ne peut se faire; quel acte de démence, malheureux enfant! Il me force donc, moi, sa mère, à me porter son accusatrice, à le traiter en ennemi; mais il y a long-temps que je l'ai renié et maudit. Oh! Ralph! Ralph! s'il avait pu vous ressembler! mais, dès son enfance, il s'est distingué par son penchant au vice. La fortune la plus colossale n'aurait pas pu suffire à ses extravagances; à vingt ans, il avait tout épuisé, tout, jusqu'à l'amour de sa mère. Je me vis contrainte de lui refuser de l'argent; il vola mes papiers. Je n'avais

jamais songé à l'infâme usage qu'il en voulait faire. Accordez-moi un instant encore, Rattlin, et vous saurez tout; mais, vous me le jurez, et les serments sont écrits au ciel : s'il tombait jamais en vos mains, si vous le teniez jamais terrassé sous vos pieds, vous n'appuieriez pas le talon sur mon pauvre William !...

Mistress Causand, violemment émue en prononçant ces paroles, éprouva une nouvelle attaque; mais cette attaque passa comme les autres. Pour la première fois, elle fit usage de ses élixirs. Après un instant de silence, elle continua :

— Ralph, ni vous ni personne ne connaîtrez mon histoire privée. Qu'il vous suffise de savoir qu'entourée dès l'enfance des plus éblouissantes séductions, je fus plongée de bonne heure dans une splendide.... dégradation. L'expression est consacrée. Le monde porte dans ses jugements la rigueur qui manque à ses actes. Pour moi, je ne me croyais pas dégradée; on sauva jusqu'aux apparences. Avant que mon enfant vînt au monde, un seigneur allemand me conduisit à l'église. Il avait soixante ans au moins, mais il était d'humeur accommodante, et ne demandait pas mieux

que d'aller rebâtir en Allemagne le manoir ruiné de sa famille. Si vous me reprochez de confesser mon infamie, je n'entreprendrai pas de me justifier; mais, Ralph, on m'avait enseigné d'autres principes. Le dirai-je? il me serait donné de revivre une autre vie, que je ne changerais pas la mienne. Votre père, fils unique d'un lord, fréquentait alors la maison de celui dont j'étais... la maîtresse; mais, Ralph, malgré l'opinion injurieuse que vous pouvez avoir conçue de moi je ne fus la maîtresse que d'un seul homme. Je fus chaste pour tous les autres, pour votre père, Ralph!

Ici, mistress Causand fit une pause. Sa voix faiblit; ses dernières paroles moururent sur ses lèvres. Je ne songeai pas à répondre. Je n'étais nullement étonné de ces détails; mais mon anxiété redoublait, et j'attendais ses nouvelles révélations.

— J'ai vécu pour le monde, continua-t-elle. J'ai aimé le monde, et le monde m'a aimée. L'époux de mon cœur et l'époux de l'église sont morts tous les deux. Je jouis d'une fortune indépendante; mais on me parle de mourir. Mon sort sera décidé demain. J'attends le résultat de la consultation. J'ai mené une vie heureuse; ma conscience ne m'a jamais rien reproché;

mais si la sentence des docteurs était fatale, je fais appeler mon notaire et le pasteur de la paroisse.

— Et pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que j'ai promis de vous consacrer toute cette journée, Rattlin. Parlons maintenant de votre mère. Elle n'appartenait pas à une classe élevée, mais à une classe honorable dans son humilité. Elle était fille d'un gros tenancier de village, et l'aînée d'un grand nombre d'enfants. On la citait dans le pays pour sa rare beauté. Son père l'envoya à Londres, où elle reçut une éducation peu en harmonie avec son rang modeste et le monde où elle était née. Aussi préféra-t-elle follement, au sortir de pension, la servitude fashionable et brillante que lui offrait une noble famille, à la paisible et modeste indépendance du toit paternel. Ce fut son erreur et sa ruine.

— Ralph, continua la malade, j'aimais votre mère, vous le savez; mais, en sa qualité de gouvernante de la famille du duc d'E..., je la craignais et la haïssais. Je ne crois pas qu'elle fût plus belle que moi : sur un lit de mort, Ralph, la modestie n'est plus de saison; mais celui dont je ne vous dirai jamais le nom commençait à le croire, j'en tremblai du

moins. Reginald Rattlin aimait miss Elisabeth Daventry, c'était le nom de votre mère; il l'aimait, il lui fit sa cour. J'entrai avec ardeur dans ses plans; son succès faisait ma sécurité. Miss Daventry repoussa d'abord mes avances, mais je finis par surmonter une répugnance qui semblait invincible. Bien des femmes, malgré ma position ambiguë, accordaient au rang de mon protecteur ce qu'elles m'auraient refusé à moi-même. Nous devînmes amies et amies intimes. Le résultat de cette amitié fut que la belle gouvernante se laissa enlever. Je ménageai la fuite des amants; je les rejoignis, j'assistai à leur mariage.

— Dieu soit loué! m'écriai-je avec transport.

— Reginald était lunatique et sans principes arrêtés; il était surtout dissipé. Il aimait sa femme, et il la laissa cependant reprendre ses fonctions dans la famille du duc. Un second voyage fut nécessaire neuf mois après le premier. Vous en connaissez les particularités. Vous naquîtes à l'auberge de la Couronne, à Reading. « — Encore quelque temps, deux ou trois mois encore, et je rendrai notre union publique, et je serai fier de présenter mon Elisabeth à l'admiration du monde, » — telle était la

constante excuse de sir Reginald, pressé par votre mère de rendre leur mariage public.

— Ma pauvre mère!

— Deux ans après ce mariage, sir Luke, le père de Reginald, tomba malade; l'oubli où votre mère fut laissée par son époux équivalait presque à une désertion. Élisabeth avait l'âme aussi fière qu'aimante. Elle écrivit au père de Reginald; elle intéressa le vieux duc en sa faveur; elle désirait aussi ardemment la publicité du mariage qu'elle avait désiré le secret de votre naissance; mais l'héritier en expectative brava tous nos efforts. Il avoua qu'il avait surpris la bonne foi de votre mère par un mariage simulé.

— Et cet homme est mon père! mais vous, vous l'amie de ma mère?

— Il m'avait trompée comme les autres. Il déclara que l'homme qui avait célébré la cérémonie n'était pas dans les ordres; il offrit de le prouver. Son père était nourri dans les préjugés des castes; il n'obligea pas son fils à réparer ses fautes envers votre mère, mais il crut satisfaire à tout en pourvoyant à vos besoins. Sa conscience ainsi rassurée, il reçut la communion et mourut.

Votre père, aujourd'hui sir Reginald, at-

tendit à peine la fin du deuil pour demander la main de la plus riche héritière des trois comtés; sa demande fut rejetée avec mépris; nous avions formé contre lui une ligue puissante. Le séjour de ses ancêtres lui devint odieux; il passa sur le continent. Sa résidence de prince fut fermée; ses propriétés abandonnées à la direction d'un intendant avare; on oublia bientôt l'exilé volontaire.

— Je suis donc bâtard, après tout?

— Et quand vous le seriez? Mais il me semble qu'en ce moment, vous pensez plus à vous-même qu'à votre mère.

— Oh! non, non! parlez-moi d'elle.

— Après le départ de sir Reginald, votre mère demeura quelques années dans la famille du duc; mais elle crut encore devoir changer de nom. Il lui répugnait de rentrer sous le toit paternel, et l'homme qu'elle regardait comme son séducteur ne reparaissait pas en Angleterre. Mais, c'est une justice à rendre à sir Reginald: il n'oublia pas son enfant; des agents veillaient sur vous et pourvoyaient à tous vos besoins. Quant à lui-même, je ne pense pas qu'il vous ait jamais vu.

Je racontai à mistress Causand la visite du mystérieux étranger que mistress Root et les

domestiques avaient pris pour un revenant de l'autre monde.

— C'était peut-être mon père, ajoutai-je; il voulait voir son fils, mais le remords aura parlé à sa conscience, et il n'aura pas osé embrasser l'enfant d'une femme qu'il avait si indignement trahie.

— A la manière dont il est dépeint dans votre récit, à cet air mystérieux, au grand manteau dont il s'enveloppait, je suis portée à croire que c'était lui, mon pauvre Ralph. On prétend qu'il fit plusieurs excursions en Angleterre sous le plus strict incognito. Mais j'ai besoin de me reposer, je me fatigue si vite; le jour tombe déjà, laissez-moi sommeiller un instant, et je ferai apporter de la lumière avec le dîner.

En prononçant ces mots, la malade se laissa retomber sur sa couche et parut de nouveau assoupie.

CHAPITRE LXXI.

Ralph songe sérieusement à changer de nom. — Il parvient, non sans peine, à se faire rendre en partie justice, et obtient d'excellentes informations. — Dénouement aussi lugubre que soudain.

Il faisait presque nuit. Assis au chevet de cette Madeleine impénitente, comme elle s'était nommée elle-même, mais confiante à juste titre en la miséricorde de Dieu, je ne pouvais croire encore à la position critique de mistress Causand. Rien n'annonçait en elle le dépérissement ni une dissolution prochaine. Sa voix était assurée sans être forte, et à part une interruption soudaine et involontaire au milieu de quelques mots, je n'avais jamais trouvé sa conversation plus facile et plus harmonieuse.

Elle se réveilla et me pria de sonner. Les domestiques apportèrent des lumières et firent les préparatifs du dîner. On plaça une petite table à peu de distance du sofa de mistress

Causand : on la couvrit d'un petit nombre de mets exquis et des raretés de la saison. Miss Tremayne parut, et la malade, souriant d'un air heureux, se leva de sa couche sans être aidée, fit plusieurs pas qui ne manquaient ni de majesté ni de grâce, et prit place à table.

— Eh bien, Fanny, dit-elle avec un sourire triomphant, n'ai-je pas marché toute seule comme une grande fille? et pas la moindre attaque! En vérité, ce cher Ralph est revenu tout exprès des Indes pour me rapporter la santé. Hier le même exercice m'aurait tuée.

— N'abusez pas trop de ce retour de santé; ménagez-vous bien, dit la gouvernante.

Notre dîner fut gai. Mistress Causand semblait avoir oublié son fils, et moi ma pauvre mère. Le dîner terminé, miss Tremayne se retira, la malade reprit sa place sur le sofa, et poursuivit sa narration.

— Votre mère, mon cher Rattlin, aspirait au moment de se réunir à vous. Elle avait mis de côté de nombreuses épargnes, et m'écrivait : « Je ne puis oublier que mon pauvre enfant, la dernière fois que je l'ai vu chez M. Root, me demandait à chaudes larmes de l'emmener à la maison. Je suis décidée, ma pauvre mistress Causand, à avoir une maison pour y

recevoir mon fils. Votre mère, je vous l'ai déjà dit, avait un caractère doux, mais fier, et n'était pas femme à braver comme moi les sarcasmes du monde. Elle ne trouva d'autre moyen de vous avoir près d'elle en écartant les soupçons, que d'épouser ce petit Français, si laid et si savant, M. Cherfeuil.... mais elle attendit pour se résoudre à prendre ce parti que le bruit de la mort de votre père fût généralement répandu et confirmé.

— L'admirable délicatesse! je ne puis que l'honorer davantage pour ce scrupule.

— Buvez votre vin, Ralph, vous le trouverez excellent. Je vais m'en permettre un demi-verre. Que le docteur Hervings dise ce qu'il voudra. A votre santé, mon jeune amoureux de Stickenham; puissé-je bientôt saluer en vous l'honorable sir Ralph Rathelin.

— Comment cela pourrait-il se faire?

— Vous l'apprendrez; mais nous parlions de votre bonne mère, ne soyez donc pas égoïste. Ma chère Elisabeth épousa ce petit Cherfeuil, alors professeur de français dans un grand pensionnat. Eh quoi! vous ne vous écriez pas, Rattlin : Que l'amour d'une mère et ingénieux et sublime dans son dévouement! Cet ange se résigna à devenir la femme de ce petit monstre

de laideur, pour respirer le même air que son enfant. M. Cherfeuil s'établit à Stickenham, et mistress Cherfeuil eut bientôt découvert les agents chargés de fournir à vos besoins. Elle convint avec eux que vous quitteriez Islington pour Stickenham, où vous habiteriez sous le toit de votre marraine. Vous fûtes heureux alors, elle et vous.

— Oh! bien heureux!

—Ce fut alors aussi que j'eus le plaisir de faire votre connaissance, et d'attacher master Ralph Rattlin à mon char.

— Mais pourquoi Rattlin, toujours Rattlin? Mon nom doit être ou Rathelin, ou Daventry, le nom de mon père, ou celui de ma mère, si je suis bâtard. Oh! je porterai sans honte le nom de ma mère. J'ai mon épée pour le faire respecter, ainsi que la mémoire de celle dont je le tiens.

— Votre nom n'est pas Daventry, mais Rathelin. Il fut pour la première fois corrompu en celui de Rattlin par Joseph Brandon, le joyeux scieur de long. Votre mère le trouvant ainsi changé, crut devoir vous le laisser pour bien des raisons, et d'abord à cause du secret où elle désirait tenir votre existence. Maintenant, Ralph, écoutez-moi bien. Il y a sept ou huit

mois, je me décidai à faire une petite visite à mon pays natal, l'Allemagne. Jamais je n'avais joui d'une santé plus florissante. Votre mère, au moment de mon départ, était elle-même heureuse, satisfaite, et plus belle qu'aux jours où j'avais redouté en elle une rivale. Elle avait appris de vos nouvelles, et beaucoup de bien de vous, quoique vous n'ayez jamais eu l'humanité de lui écrire.

— Ah! j'avais deviné qu'elle était ma mère; mais pouvais-je écrire à mistress Cherfeuil?

— Ne vous avais-je pas donné mon adresse, et ne saviez-vous pas que j'étais son amie? La veille de votre départ, elle-même devait vous dire de lui écrire par cette voie, mais elle ne trouva pas l'occasion de vous parler.

— O ma mère! mécriai-je, pardonnez-moi.

— Oh! qu'il serait aisé de pardonner à un fils comme vous, Ralph!

Ici mistress Causand laissa retomber sa tête, reprit haleine un instant et continua : — Votre père n'était pas mort, il n'était mort qu'au monde. Persécuté par ses remords, et d'un cerveau d'ailleurs facile à s'exalter, il s'était fait catholique et pénitent. Il avait rencontré en France le même prêtre émigré qui l'avait marié à votre mère.

— C'était donc un prêtre? Ma mère était donc légitimement mariée?

—Oui, c'était un prêtre, et un digne homme. Votre père avait faussement prétendu qu'il n'était pas dans les ordres. Sir Reginald voulait s'enfermer dans un cloître, mais M. Thomas lui dit qu'avant de se donner à Dieu il fallait s'appartenir. Il lui rappela sa femme et son fils.

— Oh! le bon prêtre!

— Il voulut le ramener lui-même. Il traversa de nouveau la mer, et revit la terre d'exil, malgré ses soixante-dix ans.

— Il avait compris, ma chère mistress Causand, que son ministère n'était qu'à moitié rempli, s'il ne réunissait ceux qu'il avait unis au nom de son Dieu.

— Notre conversation devient passablement dévote, mon pauvre Ralph. Je crois vraiment que si M. Thomas était encore à Londres, je me confesserais à lui. Je n'étais pas ici quand il vint me voir; miss Tremayne le reçut et s'entretint avec lui. Elle m'en faisait un si beau portrait! il est vrai qu'elle est catholique irlandaise.

— Et que dit-il à miss Tremayne?

— Il apportait une lettre de sir Reginald qui n'avait pas osé se présenter chez moi lui-même.

Il était chargé d'obtenir des renseignements sur vous et sur votre mère, lady Rathelin. Sir Reginald lui reconnaissait désormais ce nom.

— Et cette lettre, cette précieuse lettre, vous l'avez? où est-elle, ma bonne mistress Causand?

— Où est-elle? reprit la malade dans l'agonie de la douleur; oh! Ralph, pourquoi ai-je entrepris ce fatal voyage? Pendant mon absence, mon fils, mon malheureux William, que vous connaissez sous le nom de Josué Daunton, s'introduisit dans la maison de sa mère, força mon secrétaire, et enleva mes papiers les plus importants, entre autres cette lettre encore cachetée.

— Mais comment en avez-vous su le contenu?

— Par la teneur des autres lettres que m'écrivirent sir Reginald et M. Thomas. Votre père protestait de son repentir et brûlait de réparer ses torts. Tenez...

Mistress Causand ouvrit le petit pupitre, incrusté d'ivoire, que miss Tremayne avait placé près d'elle, et me donna deux lettres de mon père. Elles témoignaient, en effet, de ses regrets amers, et parlaient dans les termes les plus honorables de ma pauvre mère.

« Oh! parlez-moi, disait-il à mistress Causand, parlez-moi de ma femme; dites-moi qu'elle est

heureuse. Entrez dans les plus petits détails. Parlez-moi aussi de mon fils. »

— Et vous lui avez répondu?

— Non, Ralph, je ne répondis pas. Regardez les dates. Ces lettres étaient arrivées quinze jours avant moi. Je pleure encore à ce souvenir. Trois jours après mon arrivée, votre mère mourut presque subitement.

— Hélas! oui, hélas! oui! m'écriai-je avec amertume.

Et, dans un de ces accès de douleur qui touchent à la démence, je me levai brusquement; je saisis la main de la malade :

— Ah! mistress Causand, lui dis-je d'un ton morne et dur, regardez-moi. Trouvez-vous que je ressemble à ma mère, à ma pauvre mère?

— Oh! oui, vous lui ressemblez; vous êtes son portrait, Ralph. Mais pourquoi cette question? Savez-vous que vous me faites mal?

— Ah! je comprends maintenant le coup qui lui a donné la mort. Votre fils l'a assassinée, madame, ce fils que vous défendiez tout à l'heure. Voyez dans mes traits l'image de ma mère, de votre amie, qui vous dit par ma bouche : Mistress Causand, votre fils a été mon assassin et celui de mon fils!

— Que voulez-vous dire par ces horribles

paroles? O Ralph! calmez votre égarement, ou vous allez commettre lâchement le meurtre d'une malheureuse femme.

—Mistress Causand, je serai calme; mais je comprends tout maintenant. Daunton, car je ne veux plus l'appeler votre fils, est allé à Stickenham, la première lettre de sir Reginald à la main, dans le noir dessein de donner la mort à ma mère, dont l'existence entravait ses affreux projets; il l'a accusée de bigamie; il a irrité contre elle la faible tête de M. Cherfeuil. Ainsi, l'œuvre de mort que des années d'injustice et d'abandon cruel n'avaient pu accomplir, s'est trouvée accomplie en quelques jours.

— Oh! mon Dieu! cela n'est que trop vraisemblable. Ralph, je n'implore plus votre pardon pour mon fils, mais ayez pitié de sa mère. Le ciel m'est témoin que j'aurais racheté les jours de ma pauvre Élisabeth au prix des miens. Hélas! mon malheureux fils m'a tuée moi-même, ô Ralph. A peine de retour en Angleterre, j'apprends qu'il est poursuivi pour vol avec effraction. Le renégat lui-même, plus insensible que la pierre, a la cruauté d'insulter à sa mère par une lettre où, après s'être glorifié de son crime, il me demande mille livres, si je veux qu'il garde

le secret qu'il a découvert et qu'il me restitue mes papiers. Ce coup était plus que je ne pouvais supporter... J'eus une attaque, un accès... je ne sais comment le médecin l'appelle, mais je tombai par terre sans connaissance. Mon cœur a perdu depuis lors ses battements réguliers. Ce serait peut-être, après tout, un bonheur pour moi de mourir! O pauvre Élisabeth, toi qui fus plus que ma sœur, mon amie!

— Mais je perds un temps précieux! dis-je en sautant sur mon chapeau : le reptile est à l'œuvre, mistress Causand. Où réside sir Reginald?... Mon démon peut y être avant moi. Il s'est déjà fait passer pour moi; il peut jouer assez longtemps le même rôle pour abuser mon père, l'assassiner et vider ses coffres. Je pars à l'instant; mais, avant de vous quitter, apprenez tout. Votre fils, forcé de fuir l'Angleterre, où il était poursuivi, et muni des papiers qu'il vous avait soustraits, a découvert ma piste et m'a poursuivi jusqu'aux Indes. A mon retour en Angleterre, il m'a volé mon nom, et, pour couronner ses œuvres, il a tenté de m'assassiner, avec l'aide d'un vil complice, à mon retour de Stickenham, où j'étais allé pleurer sur la tombe de sa victime.

— Oh ! mon Dieu, laissez-moi mourir ! Mes flancs ont-ils pu porter un pareil fils ! O Ralph! racontez-moi ces horribles détails.

— Non, non ! Il faut que je parte à l'instant pour prévenir de nouveaux attentats.

— Attendez, Ralph, attendez un instant... Ne partez pas dépourvu de tous papiers. Prenez ces pièces, prenez ces lettres ; il n'a pas tout soustrait... Attendez encore que je vous donne, pour prouver votre identité, une attestation écrite de ma main ; elle vous sera de la plus grande utilité. Je retrouve des forces pour vous être utile, Ralph, mais c'est l'énergie factice de la fièvre.

Mistress Causand écrivit une lettre à sir Reginald. Elle y décrivait mon extérieur actuel, et déclarait par serment que j'étais le seul et véritable Ralph Rattlin, né à l'auberge de la Couronne, à Reading, de lady Rathelin ; que, moi seul, j'avais été élevé par les époux Brandon, et placé d'abord dans le pensionnat de M. Root, ensuite chez M. Cherfeuil, à Stickenham.

— Prenez cette lettre, Rattlin, et portez-la à sir Reginald. Votre identité ne peut manquer d'être reconnue. Mais rappelez-vous ce que vous me disiez tout à l'heure : « — Donnez-moi les

moyens de me faire reconnaître à mon père, et je vous promets un éternel silence sur les crimes de Daunton. — »Voilà ce que vous me disiez. Pourquoi détourner la tête? L'auriez-vous oublié? Je m'en souviens, moi! Une mère a la mémoire si longue, dans l'intérêt de son fils; et, je le sens là, c'est encore mon fils!

— Ah! mistress Causand, vous ne pouvez être la mère d'un pareil monstre.

— J'ai fait ce que vous demandiez, Rattlin; tiendrez-vous votre promesse? Je ne vous demande qu'une seule chose : épargnez la vie de mon fils, sa vie seulement. En l'épargnant, vous épargnez la mienne. Je ne suis pas encore préparée à mourir! Ayez pitié...

— De la pitié!... en a-t-il eu pour ma mère? Je me reproche aujourd'hui mon langage impitoyable, mais aujourd'hui je suis de sang-froid.

Je n'avais pas eu le temps d'en dire davantage, qu'un grand bruit se fit entendre à la porte. Deux officiers de police, suivis de tout le personnel de la maison, se précipitèrent dans la salle, et s'avancèrent, avec ce front qui distingue les agents subalternes de l'autorité, jusqu'à l'élégant sanctuaire où la malade était couchée sur un sofa, et en riche toilette.

Mistress Causand se leva avec une promptitude étonnante, et se tenant debout dans toute la majesté d'une reine, leur demanda d'un ton sévère ce que signifiait cette outrageante conduite.

— Pardon du dérangement, reprit un des agents, mais madame sait que la loi entre partout. Nous sommes chargés de faire des perquisitions dans la maison, en vertu du mandat que voici, mandat lancé contre le nommé Josué Daunton, dit Sneaking Willie, dit Whitefaced, dit.....

— Arrêtez, c'est assez de scandale. Vous voyez qu'il n'est point ici. Je ne sais de qui vous voulez parler..... De quoi l'accuse-t-on ?

— De faux, de vol avec effraction, et de tentative d'assassinat avec un complice sur la personne d'un jeune officier de la marine royale, nommé Ralph Rattlin.

Mistress Causand se tourna vers moi avec un air de reproche, et me dit d'un ton bas mais pénétrant :

— O Ralph! est-ce là ce que vous venez de me promettre ?

Son courage, son énergie physique, soudainement excités par l'indignation, l'abandonnèrent à la fois. Elle se laissa retomber sur le

sofa, en murmurant d'une voix faible après deux minutes de silence profond, et d'immobilité complète pour tous les personnages de la scène : Ralph, délivrez-moi de ces hommes.

Rien ne fut plus aisé. Je dis aux agents de police que j'étais le principal accusateur du coupable; que j'étais certain que Daunton n'était pas dans la maison, mais bien loin de Londres déjà. Ils se laissèrent persuader, et sortirent suivis de tous les domestiques.

Miss Tremayne était restée avec moi près de la malade, et lui prodiguait ses soins. Mistress Causand avait une nouvelle attaque dans la région du cœur. Elle fut si lente à se remettre, que nous pensions le moment fatal arrivé. Sa respiration redevint plus libre, mais ses joues ne reprirent pas leur couleur. Leur blancheur mate et transparente était à la fois belle et sinistre. La malade parlait avec calme et présence d'esprit. Je la priai de me permettre de me retirer. Miss Tremayne se joignit à moi dans l'intérêt de sa maîtresse; mais la froide main de mistress Causand serrait si étroitement la mienne, l'expression de ses yeux était si touchante, que je ne pouvais me dégager brutalement de son étreinte.

— Encore quelques minutes! disait-elle, et vous pourrez partir. Je me sens plus mal que je n'ai jamais été; j'ai si froid! Ce n'est pas ma maladie ordinaire qui s'attaque en ce moment aux sources mêmes de mon existence. Un froid glacial pénètre dans mes veines. Je me sens évanouir, mais je n'ose pas déposer ma tête sur mon oreiller, de crainte de ne l'en plus relever. Ralph! le sang de la jeunesse a de la chaleur, soutenez-moi!

J'appuyai sa tête contre mon épaule. Son front à demi glacé touchait ma joue. Je fis comprendre par signes à miss Tremayne qu'il fallait appeler sur-le-champ un médecin. La jeune dame disparut.

— Sommes-nous seuls, Ralph? dit la malade, dont le frissonnement et les paupières baissées m'effrayaient; j'ai le pressentiment que mon heure approche; tout est si calme à l'entour et au dedans de moi, toutes mes sensations s'effacent, mes sens m'abandonnent... Il ne me reste qu'un sentiment, le dernier qui meurt dans une femme, l'amour maternel! Me laisserez-vous mourir, Ralph, entre les mains de domestiques et d'étrangers?

— Et miss Tremayne? lui fis-je observer avec douceur.

— Miss Tremayne n'est qu'une demoiselle de compagnie que j'ai prise à mes gages depuis ma maladie. Oui, m'abandonnerez-vous à des étrangers ?... Et pourquoi êtes-vous si pressé de me fuir ? — Dieu juste ! c'est pour poursuivre à mort mon fils unique. O Ralph ! vous n'aurez pas cette cruauté !

— N'a-t-il pas attenté à ma vie ? Ne cherche-t-il pas encore à me l'enlever ? Oh ! je vous en conjure, mistress Causand, parlons d'un moins pénible sujet. Calmez votre esprit par des pensées du ciel ; vous recouvrerez vos forces cette nuit; demain matin les médecins tiendront leur consultation. Leur science aidera la nature, et avec la miséricorde de Dieu, la santé vous sera rendue.

— Et savoir qu'il doit mourir de la mort d'un criminel, ô mon Dieu ! reprit mistress Causand sans répondre à mes paroles. Promettez-moi de renoncer à votre cruel dessein, Ralph, ou attendez du moins que je sois morte.

— J'ai juré sur la tombe de ma mère que les lois décideraient entre nous deux. S'il échappe aux lois, je lui pardonne, et puisse Dieu lui pardonner aussi !

— En suis-je donc réduite à ce comble d'abaissement ! murmura la malade d'une voix

entrecoupée de sanglots, et tandis que deux ruisseaux de pleurs coulaient de ses yeux à demi fermés et descendaient le long de ses joues :—Cruel jeune homme! m'arrachera-t-il donc enfin ce honteux secret!.. il le faut... encore un moment d'angoisses.... et tout sera fini. Ralph, je vous remercie de votre appui; déposez-moi doucement sur mon oreiller. Madeleine lavait les pieds du Seigneur et les essuyait avec ses cheveux; je ne suis pas digne de reposer ma tête sur votre poitrine. Je vous disais tout à l'heure que j'avais eu deux époux, un époux suivant l'église, un époux suivant mon cœur, et que j'avais été fidèle à ce dernier. Amer mensonge! apprenez que mon fils, mon infortuné et coupable William est aussi le fils de votre père. Oh! dites-moi maintenant.... tremperez-vous vos mains dans son sang?

— Lui, mon frère! et en est-il instruit?

— Oui, répondit-elle d'une voix épuisée.

—Et il n'en a pas moins attenté à mes jours... l'infâme!... mais il n'importe... son sang ne souillera jamais ma main. Je ne le chercherai pas. S'il se rencontre sur mon chemin, je l'éviterai. Je promets plus, je l'aiderai, si je puis, à se réfugier en pays étranger. Puisse-t-il y recommencer sa vie, et, trouvant grâce devant

des hommes qui ignoreront ses crimes, trouver grâce également devant Dieu !

— Quoi ! vous seriez assez généreux, mon excellent Ralph ?

— J'en prends Dieu et les mânes de ma mère à témoin. Un Dieu fait homme pardonna à ses bourreaux ; ma mère, ravie au sein des anges, pardonnera à son assassin!

La malade sortant par un élan soudain de sa léthargie apparente, me serra dans ses bras, me bénit avec ferveur, et dans son ravissement mêlé d'égarement :

— O Rattlin! s'écria-t-elle, vous avez renouvelé mon être, vous m'avez donné de longues années de vie, de santé et de bonheur! vous...

En achevant ce dernier mot, elle poussa un cri perçant, qui retentit dans toute la maison. — Ce cri demeura inachevé. — Un silence effrayant lui succéda : mistress Causand était retombée morte sur sa couche.

Je demeurai frappé de terreur auprès de ce beau corps où la vie s'était si brusquement éteinte. Aucune convulsion n'avait défiguré son visage. Un calme céleste régnait au contraire sur ses traits.

A son dernier cri, les domestiques s'étaient précipités dans la chambre, précédés du mé-

decin, de miss Tremayne et des gardes-malades. Je m'étonnai de voir le docteur ouvrir sa tabatière d'or, et prendre une prise, dont il secoua une partie sur la riche toilette de la défunte. Je cherchai à lire dans sa pensée, et tandis que ses yeux restaient fixés sur ce corps tiède encore, je crus distinguer dans les plis de son visage un sourire de satisfaction : je ne me trompais pas.

— J'en étais sûr, dit-il d'un ton lent, en entrecoupant chacune de ses syllabes d'une chiquenaude sur sa tabatière ; j'en étais sûr. Le docteur Phillimore est un ignare. Je lui avais bien dit d'avancer d'un jour la consultation de demain. Comment se fait-il, ajouta le prophète au crâne épais, en tournant son regard sévère sur la dame de compagnie et sur les gardes-malades, comment se fait-il qu'on ait laissé ma malade toute seule avec cet adolescent ?

— Adolescent, monsieur ! qu'entendez-vous ?..

— Jeune homme, ne faisons pas de la chambre de la mort une salle de thèses..... Dites-moi, ma chère miss Tremayne, comment ma malade s'est-elle trouvée ainsi abandonnée ?

— Par son ordre exprès, dit la jeune dame d'une voix tremblante.

— Je la reconnais bien là : toujours impérieuse,

toujours obstinée. Si elle avait suivi mes conseils, elle vivrait; mais les malades veulent faire à leur tête, et voilà pourquoi il en meurt tant. Ainsi, dit le docteur en se tournant vers moi, vous aurez eu, sans doute, avec mistress Causand, mon jeune monsieur, une conversation trop animée. Lui avez-vous dit quelque chose qui pût l'affliger ou l'irriter?

— Tout au contraire, monsieur; elle m'exprimait des espérances sans bornes, et me parlait de son bonheur au moment où elle est morte.

— Et parlait-elle de Dieu, songeait-elle à lui recommander son âme?

Je secouai tristement la tête, et ne voulant pas répondre:

— L'âme entre-t-elle aussi, monsieur, lui dis-je, dans le département du médecin? Je croyais que la médecine n'avait affaire qu'avec le cops.

— Il suffit. Je vois qu'elle a fait une lugubre fin; mais pourquoi était-elle si volontaire? Avait-elle des parents, miss Tremayne? Il faudrait les faire prévenir.

— Je ne lui en connais aucun. Un personnage de distinction, qu'il m'est interdit de nommer, lui rendait quelquefois visite. Je puis faire prévenir son homme d'affaires.

Les pourparlers continuèrent, mais je cessai d'y prêter l'oreille. On arrangea le corps sur le sofa, et tout le monde quitta l'appartement. Je repris le chemin de mon gîte d'un pas lent et lourd; je marchais le long des murs, et je m'appuyais contre les maisons. J'étais étourdi; le contraste des rues tumultueuses avec l'appartement où j'avais laissé la mort et son calme, bouleversait toutes mes idées. Je croyais être le jouet d'un rêve, et traverser une cité habitée par des esprits.

Cette idée bizarre dissipa ma douleur. Je me sentais un penchant à rire de notre boule ronde et des marionnettes que la fortune fait danser à l'entour de sa surface, jusqu'à ce qu'il plaise à la mort de couper les fils. On n'est pas plus exempt de ces idées-là que d'autres idées. L'excessive douleur conduit au sarcasme, dont le rire ironique est plus expressif encore que les larmes les plus amères. Rentré dans notre logement, ce fut avec une plaisanterie dévergondée et une froide dérision de la scène dont je venais d'être témoin, que j'abordai mon nouveau précepteur, le révérend M. Pigtop.

Mon Achate me regarda d'un air hébêté lorsque je lui racontai la mort de mistress Causand; il secoua la tête et me dit :

— Je ne vois pas ce qui peut vous faire rire.

— C'est un grand malheur, sans doute, Pigtop; mais qu'y faire? Ne vaut-il pas mieux prendre la chose du bon côté? C'est une pension de moins à payer pour ce pauvre John Bull qui a tant d'autres maîtresses et de courtisans à entretenir. Mais il faut nous mettre en route pas plus tard que demain matin. Je suis persuadé que mon Sosie joue en ce moment l'amour filial aux pieds du très honoré et très catholique auteur de mes jours.

— Vous avez donc enfin découvert votre père?

—Oui, mon cher Pigtop. Une voix presque sortie du tombeau m'a appris tout ce que je désirais connaître, et davantage. Je suis un rejeton d'une belle souche.

— C'était donc votre père qui avait envoyé ce vieux lord pour avoir de vos nouvelles, à notre retour des Indes-Occidentales? Au bout du compte, cela montre toujours qu'il pense à vous.

— Il m'aime, Pigtop; mais les fruits de son amour, Daunton les récolte sans doute en ce moment.

— Que tardons-nous à aller lui couper la gorge, ou plutôt à le livrer au bourreau qui la lui serrera?

— Non, Pigtop; j'ai juré à sa mère d'épargner sa vie.

— Mais je n'ai rien juré, moi.

— Bah! bah! allons trouver nos lits. Demain à la pointe du jour, en route pour Rathelin-Hall. Voyez si nos armes sont en bon état, et goûtons en attendant le repos que la nature et notre bonne conscience ne peuvent nous refuser.

CHAPITRE LXXII.

Le révérend M. Pigtop croit aux esprits. — Il a quelque confiance dans les sorcières, mais il n'en a aucune dans les avocats. — Consultation tenue après le souper et suivie d'exécution.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous nous emballâmes, Pigtop et moi, dans une chaise de poste dont les roues nous emportèrent rapidement vers l'extrémité occidentale de l'Angleterre. Malgré la vitesse de notre course, le voyage était nécessairement long; nous eûmes le temps de délibérer sur le plan de nos opérations futures.

Arrivés à Exeter, où quelques heures de sommeil nous parurent nécessaires pour nous remettre des fatigues du voyage, nous nous décidâmes à louer trois chevaux et un groom. Nous nous fîmes indiquer la situation exacte de Rathelin-Hall, qui est situé à quelques milles nord-est de Barnstaple, et notre cavalcade ar-

riva vers la fin du jour à une auberge assez propre du village voisin.

Des fenêtres de notre auberge on découvrait distinctement le vaste et gothique manoir, malgré les nombreux massifs du parc au milieu duquel il était situé. Une conférence avec notre hôte ne réalisa que trop nos plus noires appréhensions. Il nous apprit que sir Reginald était sur le point de mourir, et que toute sa conduite édifiait le pays; mais, ajouta-t-il, sa dernière heure sera consolée et adoucie par la présence et les soins de son fils unique, Ralph Rathelin, qu'il a enfin reconnu.

Il nous apprit, en outre, que ce M. Ralph était arrivé en la compagnie d'un procureur de Londres, et que tous les trois aidés d'un M. Thomas, prêtre papiste, employaient les heures que leur laissaient les prières et les repas à régler les affaires sublunaires du noble seigneur, au grand mécontentement de M. Seabright, l'ancien procureur de la famille et l'intendant de la propriété.

— Et où habite M. Seabright? fut ma première question.

— Où? ici, monsieur; cela va sans dire, dans notre bonne ville d'Antwick, et je vous assure qu'il gardera rancune à l'héritier.

— Sans aucun doute, et il aura raison, grandement raison. Pourquoi ne le consulte-t-on pas? Un fidèle serviteur qui, depuis tant d'années, a ménagé seul les affaires de la famille Rathelin, ne devait pas être éconduit ainsi. Servez-nous un bon souper, notre hôte; faites honneur à votre talent et à votre ville d'Antwick, et mettez nos trois chevaux à l'écurie. Envoyez votre garçon chez M. Seabright; ou, plutôt, attendez; je vais lui écrire un mot.

Mon billet fut court; j'invitais poliment le vieux procureur à souper avec deux étrangers désireux de s'entretenir avec lui sur des affaires importantes.

Ma manière de procéder contrariait Pigtop. Son avis était d'agir sommairement, de nous présenter le lendemain devant le magistrat du lieu et d'en obtenir un mandat d'arrestation contre le prétendu Ralph qui n'était autre qu'un nommé Daunton, poursuivi à Londres pour crime capital.

La promesse que j'avais faite à mistress Causand était sacrée; j'avais résolu, pour la tenir, de laisser à mon ennemi la chance d'échapper; mais impossible de surmonter la répugnance de Pigtop pour les hommes de loi. Ne pouvant obtenir son consentement, je résolus de m'en

passer, ce que mon cher précepteur croyait de son côté chose impossible.

A neuf heures précises, les plats fumants et le procureur firent leur apparition simultanée. Une émotion soudaine et dont je cherchai vainement à comprendre la nature, se manifesta sur son visage ridé et d'ailleurs impassible, lorsque ses yeux se fixèrent sur moi. M. Pigtop lui fit un salut des plus roides, et mes manières cordiales ne réussirent qu'à la longue à mettre M. Seabright à son aise.

Je le priai de nous permettre de taire nos noms, craignant que le bruit de notre arrivée ne se répandît jusqu'à Rathelin-Hall et ne donnât l'éveil à Josué. Mais, comme il arrive d'ordinaire, nous n'étions prudents qu'à demi. Notre groom, à qui nous avions oublié de recommander le secret, n'avait eu rien de plus pressé que de déclarer nos noms et qualités aux gens de l'auberge. L'aubergiste et son monde furent vivement frappés de la ressemblance du nom de Rattlin avec celui de leur seigneur. Je faisais encore le discret avec M. Seabright; et les habitants de Rathelin-Hall savaient déjà que deux personnages, à savoir un M. Rattlin et un M. Pigtop, accompagnés de leur groom, étaient arrivés à l'auberge des *Trois Cloches*, où, à peine

descendus de cheval, ils avaient fait appeler le vieux procureur.

Si j'avais été d'humeur à m'amuser, j'aurais trouvé ample matière à rire dans la scène qui se jouait entre le procureur gourmé et le vieux matelot grondeur. L'homme de loi traitait Pigtop de révérend monsieur. Le souper terminé, je m'assurai si les portes étaient bien closes, et malgré les clins d'œil et les contorsions de mon précepteur, je racontai au procureur qui j'étais et dans quel but je paraissais dans le voisinage. Je lui parlai aussi de l'individu qui se faisait passer pour moi à Rathelin-Hall, mais je passai sous silence tous les autres crimes de Daunton.

Je corroborai mon récit par l'exhibition de mes papiers. Le brave homme, presque hors d'haleine d'étonnement, n'en protesta pas moins de sa foi implicite dans toutes mes assertions, déclarant qu'il était prêt à m'aider à recouvrer mes droits et à désabuser mon père.

— Le temps est précieux, et vous en avez déjà beaucoup perdu, me dit-il; l'imposteur est domicilié depuis quelques jours à Rathelin-Hall. Je crois comme vous qu'il n'a pas de vues ultérieures sur les titres et sur les domaines; son but est le pillage immédiat; il veut déterminer votre père, par les intrigues de ce scé-

lérat de procureur venu de Londres avec lui, à signer un acte qui lui lègue tout ce qui peut s'emporter. Il faut que demain matin nous nous présentions en force au château, afin de surprendre les escrocs. Je retourne chez moi préparer quelques documents nécessaires. Comme il s'agit d'une affaire criminelle, j'aurai soin que nous soyons accompagnés d'un magistrat intègre et actif. A demain : tout sera prêt avant dix heures, bien certainement.

Après ce discours, M. Seabright prit congé de nous avec un air d'importance et de vivacité surprenant dans un vieillard.

Resté seul avec Pigtop, j'essayai de le tirer de sa mélancolie; mais ni le premier, ni le sesecond, ni le troisième verre de grog n'y réussirent. Il m'avoua franchement dans son jargon maritime que je traduis pour le lecteur, qu'il ne pouvait séparer l'idée d'un homme de loi de celle du diable, et qu'il était bien persuadé que ni moi, ni ma cause ne prospérerait si je laissais intervenir les requins de terre. Je fus obligé de parler en maître pour faire taire les murmures de mon précepteur. Je n'essayai pas de le convaincre, et il y avait du bon sens à s'abstenir d'un inutile essai.

Nous nous retirâmes dans nos chambres à

coucher respectives, avec moins de cordialité que nous nous en étions montré depuis notre association.

A peine entré dans ma chambre, je me jetai sur mon lit, bien résolu à dormir. J'ai toujours sous la main un soporifique infaillible; il consiste à répéter un certain nombre de fois une petite ode religieuse composé par un poëte fashionable, récemment décédé; elle manque rarement son effet à la douzième ou treizième répétition. Je conseille un remède semblable aux personnes affligées d'insomnie; elles pourront choisir beaucoup mieux que moi, car il est un grand nombre de vers imprimés dans ces derniers temps, et dont les auteurs se pavanent, qui n'auraient besoin d'être lus qu'une ou deux fois, à moins que le lecteur n'ait la danse de saint Guy: auquel cas une troisième lecture peut être appliquée. Je spécifierais bien quelques uns de ces ouvrages si le cas le requérait, mais il suffit de demander au hasard un *Recueil de poésies nouvelles* ou d'ouvrir un annuaire ancien ou nouveau, pour triompher de l'insomnie.

Trois fois ma petite ode m'avait endormi, et trois fois j'avais été réveillé en sursaut par quelque songe affreux dont l'image s'effaçait de ma

mémoire aussitôt que le sommeil fuyait mes yeux, en sorte que je n'en pouvais tirer aucun augure.

Un sommeil ainsi interrompu est plus pénible que la veille; je me levai, je passai mon pantalon, et je me promenai dans ma chambre, l'esprit inquiet et le pas ralenti.

Je n'avais fait qu'un petit nombre de tours quand ma porte, brusquement ouverte, donna passage au révérend M. Pigtop en grand costume.

— Il m'est impossible de dormir, Rattlin, dit-il, et je vois avec plaisir que vous ne dormez pas plus que moi. Par tous les diables! vous seriez un mauvais fils de ronfler ici comme le compagnon de saint Antoine, lorsque le couteau de Daunton est peut-être levé sur la jugulaire de votre père et seigneur. Minuit n'est pas encore sonné; mais de ma fenêtre, d'où je découvre parfaitement le château, je vois depuis une demi-heure danser des lumières aux croisées. Croyez-en l'expérience d'un vieux matelot, il y a quelque chose d'extraordinaire dans le vent. Si nous poussions une reconnaissance?

— Très volontiers; j'ai hâte de sortir de notre inaction et de cette misérable incertitude.

Laissez-moi finir de m'habiller, et voyez si les pistolets sont bien chargés.

Nos préparatifs furent courts, et nous quittâmes l'auberge à la dérobée sans avoir de plan arrêté; je comprenais, ainsi que Pigtop, les dangers de l'aventure où nous courions. Singulier contraste entre les moyens et le but! Je me glissai à pas de loup le long des murs, armé comme un spadassin et suivi de Pigtop. La figure balafrée de mon compagnon, éclairée à demi par une petite lanterne sourde qu'il avait découverte dans la cuisine de l'hôte, effaçait toutes les physionomies de brigands que les romanciers allemands et Anne Radcliffe aient jamais décrits. Quel était cependant mon but? le plus pur et le plus religieux qui puisse arracher un homme à la plume, au crin ou à la paille de son lit; mon but était de découvrir, ou plutôt de veiller à la sûreté d'un père que je n'avais jamais vu, et ne pouvais, par conséquent, ni aimer, ni respecter.

Mais je suis encore ici forcé de détruire en partie la bonne opinion que mes lecteurs allaient concevoir de moi. Je tiens plus à la vérité qu'à ma réputation; car c'est ici, lecteur, une autobiographie de bonne foi. Les impul-

sions qui m'avaient fait quitter l'auberge par une nuit noire étaient un pur égoïsme, et la soif d'assouvir en partie ma vengeance en démasquant un jour plus tôt Daunton.

La distance qui séparait l'auberge de la demeure de mon père fut bientôt franchie. Minuit sonnait au clocher du village au moment où nous entrions dans l'enclos du parc sombre et abandonné qui entourait le vaste et vieil édifice. La spacieuse loge du portier tombait en ruines: la grille avait été jetée bas depuis longtemps, et nous bronchions à chaque instant sur des décombres enfoncés à demi dans le sol et couverts d'une herbe touffue et très haute. Je remarquai un échafaudage dressé contre la façade de la loge; mais j'ignorais dans quel but, celui de la réparer ou celui de la démolir entièrement.

En approchant, mon compagnon et moi, de la façade du grand édifice, nous aperçûmes que ses murs élevés étaient également garnis d'échafaudages jusqu'à l'attique, et qu'une partie de la toiture de l'aile droite était déjà enlevée. On s'imaginerait difficilement un spectacle plus décourageant et plus lugubre. La clarté vague et capricieuse qu'un croissant de lune jetait par intervalle sur les toitures, les

vitreaux des croisées, et les sombres massifs de cyprès, ajoutait encore à l'aspect désolé du tableau.

Je ne suis pas le seul homme qui pleure dans la joie et plaisante dans la tristesse.

— Soufflez votre lanterne, Pigtop, dis-je à mon compagnon; le ciel a allumé pour nous sa lanterne sourde.

— Pour un pareil morceau de lune, mieux vaudrait n'en pas avoir du tout. Elle nous fera faux bond tout à l'heure, Ralph Rattlin.

— Chut! Pigtop, ne prononcez pas mon nom. Soufflez votre lanterne.

— Mais voyez donc, monsieur, la lune se cache, nous allons nous trouver dans les ténèbres. Avez-vous entendu raconter, Ralph, l'histoire d'un Romain ou d'un Grec qui se promenait en plein jour avec une lanterne? A combien plus forte raison.....

— Ce Grec, Pigtop, était Diogène le cynique; *il cherchait un homme*, et n'y pouvait voir trop clair; mais on voit toujours clair assez quand on cherche des voleurs. Soufflez votre lanterne et cessez de bavarder comme une pie.

Cette conversation à voix basse avait lieu devant le portail.

— Qu'en dites-vous, Pigtop? dis-je à mon compagnon, interrompant moi-même le silence que je lui recommandais. Voilà cependant mon héritage; n'est-ce pas un séjour de prince?

— Il ne ressemble pas mal à une prison de comté en train de se transformer en maison des fous. Si la loi du pays ne *prohibait* les sorcières, ce serait un palais tout trouvé pour leurs sabbats... Monsieur Ralph Rattlin, croyez-vous aux esprits? poursuivit Pigtop avec une singulière émotion dans la voix.

— Si j'y crois! A dire le vrai, oui et.... non.

— C'est que je crois voir l'ombre d'un corbillard et de quatre chevaux au milieu de ces grands.... grands arbres, là-bas dans le coin.

— Soyons sur nos gardes, Pigtop, car je crois les voir aussi; mais votre vision s'est transformée tout-à-coup en une chaise de poste attelée de quatre chevaux de chair et d'os.

—Plaisantez tant que vous voudrez, c'est pour sûr un corbillard : quelqu'un est décédé céans, et va s'embarquer cette nuit même dans ce canot noir à roues, pour faire son tour de l'autre monde. Une chaise de poste! Bah! Je distingue les panaches noirs et flottants des chevaux... et... chut! entendez-vous, monsieur, les sourds gémissements qui partent du

milieu des grands arbres. Il se passe bien certainement ici quelque chose de surnaturel. Si nous virions de bord, monsieur?

— Rebrousser chemin! y pensez-vous, Pigtop? je n'ai jamais été plus résolu à pousser en avant. Il se trame ici quelque noir complot. Cachez votre aimable figure sous un pan de votre manteau, enfoncez votre chapeau de quaker... Dès que vous voyez clair, c'est l'important.

— Clair? à moins d'être chat ou chat-huant, qui pourrait voir clair dans ces ténèbres?

La lune venait en effet de se cacher.

— Silence! Ne prenez plus des branches de cèdre agitées pour des panaches de chevaux de corbillard, ni le sifflement de la bise pour des soupirs de trépassés; fi donc, un marin! Empoignez votre pistolet, et suivez-moi.

— Qui est-ce qui a peur? dit Pigtop.

Sa langue faisait la question, et ses dents, qui claquaient, la réponse.

Nous montâmes plusieurs marches et nous traversâmes le perron; j'étais préparé à tout; aussi je ne m'étonnai pas de trouver la porte ouverte. Une petite lanterne, placée sur une des dalles du vestibule, nous permit de distinguer un grand nombre de caisses bardées de fer, et

de la vaisselle plate à demi emballée. Nous avancions cependant, toujours ensevelis dans nos manteaux, lorsqu'un grand bandit, que la faible lueur de la lanterne m'empêcha probablement de reconnaître pour l'assassin de la colline de Stickenham, s'approcha de moi et me dit à l'oreille, d'une voix que je ne reconnus pas non plus : La voiture est-elle prête? Nous n'avons pas encore fini, nous autres. C'est long à emballer.

— Chut! lui dis-je.

— Oh! ne craignez rien; ils sont tous à dire des patenôtres dans la chambre à coucher de sir Reginald... Il paraît que le vieux corbeau s'en va vite. Voilà trois jours qu'il n'a cligné l'œil.

— Où sont les domestiques?

— Ils ronflent dans leurs nids.

— Et qui est avec sir Reginald?

— Personne, que le vieux prêtre papiste et son fils légitime, master Ralph; à moins que le procureur de Londres ne soit remonté par un autre côté; il s'était chargé de procurer la voiture. Diable! je ne me trompe pas, vous êtes des nôtres?

Je crus cette fois reconnaître la voix de Gowles.

— Parbleu! si nous en sommes, compère; c'est Josué Daunton lui-même, qui...

— Suffit, suffit! dit le complice de mon excellent frère. Puisque vous êtes prêts, vous autres, donnez-moi un coup de main pour emmaillotter les magots et les faire changer de nourrice. Ils sont d'un lourd à porter! dit-il en remuant une caisse à moitié remplie, mais légers comme une plume sur la conscience; car, tout ça appartient à Josué *de par la loi.* Oh! il n'y a que la loi. Sir Reginald, qui est son légitime père, signe cette nuit même la damna... *la donation*, oui, c'est ça même, en faveur de son fils, et on assure que le vieux corbeau n'entendra pas chanter les coqs ce matin.

A l'éloge qu'il avait fait de la loi, je reconnus mon assassin *à grands principes.*

— Ne bougez rien encore, lui dis-je. Montrez-moi le chemin de la chambre de sir Reginald. Je dois dire un mot à Josué avant de partir. Je connais le signal. Il viendra tout de suite me parler... Je vous conseille, en attendant, d'aller jusqu'à la voiture et d'examiner si elle peut contenir vos caisses. Je vous conseille même de l'amener jusqu'à la porte. Les chevaux sont doux; prenez-les par la bride,

mais amenez-les doucement, bien doucemeut.

— Vous avez raison, sur ma foi, dit le grand vagabond; et il sortit pour exécuter mon conseil, après m'avoir montré l'escalier qui conduisait à la chambre de mon père.

Quand les pas de Gowles cessèrent de retentir sur le gravier des allées :

— A nous deux, maintenant, Pigtop, dis-je à mon compagnon ; montrez ce dont vous êtes capable. Aidez-moi à fermer les deux battants de cette porte et à la barrer. En voilà un de moins; le scélérat n'osera faire du bruit, de crainte d'éveiller toute la maison. Voilà une affaire faite. Suivez-moi maintenant, Pigtop... mais, faites-y bien attention, je ne veux pas de meurtre; il faut épargner la vie du reptile.

Pigtop ne répondit rien; mais il posa le doigt sur sa lèvre cicatrisée avec une grimace sardonique et féroce.

Je crois nécessaire à l'intelligence de la catastrophe qui va suivre de décrire la situation du vieil édifice où ce mélodrame réel se jouait. La façade extérieure était de plain-pied avec la route; mais derrière le bâtiment un talus roide et rocailleux descendait jusqu'aux fondements des vieux murs. Le fossé formé par ce talus n'était ni assez profond ni assez dangereux pour

mériter le nom de précipice. Ce n'était même, à l'extrémité de l'aile droite, qu'une douce pente du sol, mais il déclinait rapidement vers l'aile gauche; arrivé à l'extrémité de cette aile, il prenait l'apparence d'une vaste crevasse, au fond de laquelle un ruisseau torrentueux bouillonnait et détachait les cailloux en se dirigeant vers la mer voisine.

La chambre à coucher de sir Reginald était un vaste appartement tapissé, au premier étage. Ses fenêtres occupaient l'extrémité de l'aile gauche, et ouvraient précisément au-dessus de la vaste crevasse que j'ai décrite.

Toute cette partie du bâtiment était pareillement garnie d'échafaudages, mais le pied des perches semblait très mal assuré sur la projection des rochers qui bordaient le fossé. L'intention de sir Reginald avait été de réparer son manoir; mais étant tombé malade et dans un grand abattement d'esprit, il avait fait suspendre les travaux, et l'échafaudage était resté exposé à l'intempérie de l'hiver, en sorte que les perches, et principalement les cordes qui assujettissaient les traverses, commençaient à se pourrir.

CHAPITRE LXXIII

ET DERNIER.

Chapitre *conclusif*; où l'on conclut au moins un sujet. — J'hérite enfin *selon la loi*; c'est-à-dire que j'hérite de trois procès. — Nouvelle méthode pour l'extinction du braconage : elle fait honneur à mon invention. — Départ pour Londres, où je vais jouer le rôle de *Celebs en quête d'une femme.*

Nous montions l'escalier, Pigtop et moi, à pas de loup et à tâtons; nous ne rencontrions personne; nous n'entendions aucun bruit; le silence et l'obscurité régnaient partout. Favorisés par d'épaisses ténèbres, nous approchâmes jusqu'à la porte de la chambre de mon père; elle était entr'ouverte et nous laissa distinguer tout ce qui se passait à l'intérieur. Quel tableau solennel! Assise dans un grand fauteuil gothique, habilement sculpté, et appuyée de tous côtés sur des oreillers, la grande figure amaigrie de mon père frappa d'abord mes regards. Je le contemplai avec une curiosité mê-

lée de respect et d'appréhension. Son visage était allongé ; son teint sépulcral. Ses traits n'avaient rien de remarquable, et exprimaient la terreur. Ses jours étaient évidemment comptés. Je le regardai ; je consultai mon cœur pour y trouver un peu de cette affection que la pauvre maîtresse de pension m'avait inspirée, mais mon cœur restait muet.

En face de mon père, sur une table couverte d'une riche étoffe de soie, brodée d'or et garnie d'une lourde frange d'or, six flambeaux, surmontés d'autant de cierges, entouraient un autel en miniature, couronné d'un crucifix d'ivoire. Le chapelain, couvert d'une chasuble étincelante, et les mains jointes, murmurait des prières latines ; un missel enrichi d'enluminures gothiques était ouvert devant lui. Je remarquai en outre sur la table un petit bassin de marbre plein d'eau, et une boîte d'ivoire curieusement incrustée, que je m'imaginais contenir des reliques de saint. Le prêtre célébrait le sacrifice de la messe.

Sir Reginald prêtait à la cérémonie une attention pénible à considérer. L'égarement de son esprit était visible : il ne parvenait que par intervalles à le fixer. A une autre table, un peu éloignée de la première, le procureur de Lon-

dres, assis dans un fauteuil moins élevé que celui de sir Reginald, avait deux bougies devant lui et feuilletait des parchemins. Mais il me reste à parler d'un personnage, dont le portrait me répugne plus encore à faire que celui du procureur. Mon frère naturel et consanguin, prosterné sur ses genoux, murmurait les réponses et servait d'enfant de chœur à l'officiant. Il semblait plus pâle et plus grêle encore qu'à l'ordinaire; mais sa mise élégante et recherchée relevait son air naturellement distingué.

Jusqu'ici je n'avais pas entendu la voix de sir Reginald. A quelques unes des réponses que le clerc improvisé donnait d'une voix intelligible, je voyais les lèvres de mon père se mouvoir, mais elles ne proféraient aucun son. Enfin l'officiant et Josué se turent. Un silence profond régna dans le vaste appartement, et de la distance où j'étais, j'entendis distinctement le frottement des parchemins du procureur. Ce vieillard au cœur sec, pénétré lui-même de la solennité du moment, cessa de troubler ce silence de caveau funéraire.

En ce moment, sir Reginald forçant sa voix presque éteinte par la souffrance et par une vieillesse prématurée, s'écria d'un ton d'angoisse:

— Jésus! ayez pitié de moi! De tous mes péchés délivrez-moi, Seigneur !

Ces versets des Litanies étaient récités en latin; l'écho de la vaste et antique salle répéta en gémissant cette gémissante prière. C'était la première fois que la voix de mon père arrivait à mon oreille; elle était si plaintive, si imprégnée de douleurs, que les idées de ressentiment nourries dans mon âme par le souvenir des torts de sir Reginald envers ma mère, se dissipèrent subitement et firent place à un accès de tendresse. Je me serais élancé sur le sein du malade pour mêler mes larmes aux siennes; car les malheurs de ma mère étaient bien vengés; mais j'avais trop d'intérêt à laisser ignorer ma présence. L'émotion, cependant, fut plus forte que moi. D'une voix creuse et tirée du fond de ma poitrine, je répondis : Amen!

Mon imprudence filiale excita parmi les assistants un mouvement de surprise et de terreur. Les deux syllabes consacrées leur semblèrent être prononcées par une voix surhumaine. Ils s'adressèrent les uns aux autres un regard qui disait clairement : Est-ce vous? Et un hochement de tête répondit négativement.

— Ce ne serait pas la première fois, dit le vé-

nérable prêtre, que Dieu aurait interrompu l'ordre de la nature pour manifester sa grâce. Mais que cette parole soit de Dieu ou de l'homme, prions et rendons grâce au Tout-Puistant qui n'a pu refuser le pardon des fautes du pécheur au sang de son fils bien-aimé, offert en holocauste sur notre autel.

Tandis que cette scène solennelle avait lieu dans la vaste chambre à coucher de sir Reginald, des événements d'une tout autre nature se passaient dans l'auberge que nous avions quittée clandestinement. On s'était aperçu de notre sortie et on avait réveillé l'hôte. Le brave homme, alarmé sérieusement dès qu'il connut la direction que nous avions prise et ne doutant pas que notre dessein ne fût de commettre quelque bris de clôture ou peut-être même un vol à Rathelin-Hall, courut réveiller les constables et les magistrats du village. M. Seabright, le vieil intendant, escorté d'une troupe de paysans armés de fourches, etc., marcha au secours de son seigneur, après s'être réservé le commandement de l'arrière-garde. Nous conduirons les constables et la force armée jusqu'à la porte que nous avons fermée et barrée Pigtop et moi, sur le complice de Daunton, et nous retournerons à la chambre du malade.

Le révérend prêtre venait de terminer une petite exhortation improvisée sur l'étrange circonstance, mais nous n'en avions pu saisir qu'une faible partie. Sa voix était cassée et voilée; sa tête blanche et branlante annonçait au moins soixante-dix ans. Je supposais que ce devait être l'honnête M. Thomas, dont mistress Causand m'avait parlé. Après un assez long intervalle de silence : — Mes amis, dit sir Reginald, nous ferions bien de presser la petite affaire que nous avons à terminer. Je me sens singulièrement accablé. J'aime à croire que ce n'est pas la main de la mort qui s'appesantit déjà sur moi. Je souhaiterais de vivre encore quelque temps; mais que la volonté de Dieu soit faite! Apportez-moi ces papiers, je suis prêt à les signer. Mon vieil ami Brown, et vous, mon fils trop long-temps méconnu, mon pauvre Ralph (il s'adressait à Josué), je me confie absolument en votre intégrité; car, outre le dégoût que m'inspirent les affaires de ce monde, je suis désormais incapable de m'en occuper. Mon cher Ralph, avant que je signe cet acte irrévocable, agenouillez-vous pour recevoir la bénédiction d'un père qui, après avoir demandé pardon à Dieu d'un cœur contrit et humilié, doit le demander également à son fils.

Le petit procureur, aussi actif qu'intrigant, s'empressa d'apporter les papiers et les plaça en face du baronnet.

Le fils de sir Reginald (car Daunton était réellement son fils, son fils naturel, il est vrai), avec un air d'humilité dévote et les yeux baignés de larmes hypocrites, s'agenouille aux pieds du malade. Les faibles et tremblantes mains de mon père s'étendent et s'abaissent sur la tête de l'imposteur; ses lèvres s'entr'ouvrent. — C'en est trop!... ma constance est à bout. Avant qu'un seul mot sorte des lèvres du baronnet, je m'élance, et tombant à genoux à côté de mon assassin, je m'écrie, dans mon désespoir et dans l'enthousiasme de l'amour filial à peine né dans mon cœur :—Bénissez-moi, bénissez-moi, mon père! il m'a déjà enlevé mon droit de naissance, et voilà qu'il veut m'enlever votre bénédiction! Oh! bénissez-moi, mon père!

— Ralph Rattlin, mille damnations! s'écria l'imposteur démasqué par son propre aveu.

Un acte téméraire en apparence me rendit ainsi de plus grands services que le plan le mieux conçu. En un clin d'œil, les deux frères étaient debout et se prenaient à la gorge. Mon apparition soudaine avait rendu miraculeuse-

ment son énergie à notre père. Il se leva de son fauteuil, et se dressant de toute la hauteur de sa grande et maigre effigie, il appuya sa main osseuse sur mon épaule, et me regardant fixement :

— Si tu es Ralph Rattlin, dit-il, qui est donc ce jeune homme?

— Le fils de votre maîtresse! m'écriai-je; et me dégageant avec une énergie soudaine des mains de Josué, je le renversai loin de moi. Le lâche alla tomber et baiser la terre sous l'appui d'une grande croisée, à l'extrémité de la salle.

— Quelles paroles outrageantes et quel acte cruel! dit le baronnet d'une voix lugubre; mais Dieu n'est que juste, et je porte aujourd'hui la peine des péchés de ma jeunesse. J'ai abandonné mes fils, ils ont erré sans guide sur la surface de la terre, et voilà qu'à mon heure suprême ils se trouvent réunis pour s'étouffer sous les yeux de leur père.

Mais déjà Pigtop, après avoir lâché un de ces gros jurons que la colère et le manque d'éducation excusent à peine, s'était élancé sur Josué, l'avait saisi comme un lévrier saisit un lièvre entre ses dents, et le traînait devant le malheureux sir Reginald.

— Un triple mandat d'arrestation, s'écria-t-il, est lancé contre le scélérat, pour vol avec effraction, pour faux et pour assassinat; sir Reginald, il est mon prisonnier et il ne m'échappera pas.

Daunton n'osait ouvrir la bouche pour chercher à se justifier; ses genoux s'entrechoquaient; c'était la personnification la plus poignante de la terreur et de la lâcheté. Sir Reginald lui-même le regarda avec un air de mépris.

Je sentis mon cœur battre, lorsque le baronnet s'appuyant sur mon épaule avec une familiarité paternelle, s'écria en s'adressant à Daunton:

— Parlez donc, homme pusillanime! Monsieur est-il le véritable Ralph Rattlin?

— Ayez pitié de moi, pardonnez-moi, et j'avouerai tout.

Le procureur avait profité de ce moment de confusion pour s'esquiver.

— Parlez.

— Oui, c'est votre fils légitime; mais je suis aussi votre fils.

— N'en dites pas davantage! s'écria sir Reginald, sauvez-vous! Voici de l'or... sauvez-vous..... dérobez-vous pour toujours aux yeux des hommes!

— Non pas! dit Pigtop saisissant de nouveau

Josué, non pas, non pas! Josué Daunton, vous rappelez-vous cette cicatrice?

— Lâchez-le à l'instant, Pigtop!... lâchez-le!..... obéissez-moi! Je l'ai promis à sa mère; c'est un vœu sacré.

— Par pitié pour moi! dit sir Reginald.

En ce moment, le valet de chambre du baronnet se précipita à demi vêtu dans l'appartement.

— Sir Reginald, sir Reginald! s'écria-t-il, les constables et les magistrats ont fait enfoncer la porte du vestibule, et montent les escaliers. Ils viennent pour arrêter les voleurs qui s'étaient emparés de la vaisselle, et l'avaient déjà descendue dans le vestibule.

— Oh! mon Dieu! il est trop tard, s'écria sir Reginald; et il se tordait les mains de désespoir.

— Non, il n'est pas trop tard, m'écriai-je, qu'il s'échappe par la croisée. Mon bon monsieur Thomas, mon vénérable monsieur Thomas, car je crois avoir deviné votre nom, défendez un moment la porte afin de nous laisser gagner du temps. Tâchez de la maintenir quelques minutes contre les assaillants.

Le bon vieillard, dont les forces musculaires ne correspondaient pas à la mission que

je lui donnais, y suppléa par le zèle et l'intelligence. Il barricada la porte avec plusieurs pièces de l'ameublement.

— Maintenant à votre tour, Pigtop, dis-je au rancunier aide-de-maître de *l'Eos ;* si vous tenez à mon amitié, aidez-moi à faire esquiver ce pauvre diable. Vous voyez qu'il est paralysé par son abjecte frayeur. Allons, Daunton, dégourdissez-vous, c'est le seul moyen d'éviter la corde.

— Oh! il ne l'évitera pas, dit Pigtop; je suis un vieux matelot, et je ne connais que la discipline. Mais je vivrai assez vieux pour le voir pendu. Allons, drôle, allons!

Je le conduisis jusqu'à la fenêtre, et je le fis monter sur l'appui extérieur, de niveau avec une des planches de l'échafaudage. Il tremblait comme une feuille agitée par le vent.

—Laissez-vous glisser le long des perches, et courez de toutes vos jambes, lui dis-je. Pigtop lui donna le même conseil.

— Je n'ose pas, dit le misérable en frissonnant; le précipice est si profond!

— Il faut bien vous décider cependant, à moins que vous ne préfériez mourir de la mort d'un criminel.

— Oh! que dois-je faire?

— Dénouez le bout de cette corde qui pend jusqu'à terre, passez-le au-dessus de cette traverse; faites-y un nœud coulant que vous vous passerez sous les aisselles, et saisissez à deux mains l'autre côté de la corde. Que vous serriez ou non la perche entre vos jambes, vous pourrez descendre aussi à votre aise et aussi doucement que vous voudrez. Dépêchons, Pigtop; fermez la fenêtre, fermez les volets, les constables sont sur notre dos.

Pigtop exécuta immédiatement mes ordres, et Josué disparut.

On continuait de battre la porte en brèche: elle éclatait déjà sous le bélier des assiégeants. Nous nous disposions à ouvrir aux autorités, lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre en dehors de la croisée.

— Mille tonnerres! s'écria Pigtop, le lourdaud s'est cassé le cou : il échappera donc à la potence, après tout.

— Espérons qu'il n'en est rien. O Dieu de miséricorde, sauvez-le! dit sir Reginald en frissonnant. Non, non, vous vous trompez, monsieur. Je n'ai entendu aucun cri, et, à en juger par le son, ce n'est que la chute de quel-

ques planches, qu'il aura déplacées en descendant.

— Ouvrirons-nous, sir Reginald? ils tireraient le canon sur cette malheureuse porte qu'ils feraient moins de tapage.

— Un instant : il ne faut pas qu'ils voient la moindre apparence de désordre, enfermez ce petit autel et ce crucifix; si vous ôtiez vos saints vêtements, mon vénérable ami? Ils irriteraient des yeux hérétiques. Aidez-moi, je vous en prie, monsieur, à me rasseoir sur mon fauteuil.

Je plaçai respectueusement mon père dans la même position à peu près que celle où je l'avais vu pour la première fois. Tous les vestiges du culte romain disparurent, et la porte, enfin ouverte, donna passage à la foule ameutée.

Les explications furent promptes; il était impossible de cacher aux magistrats qu'un vol avait été prémédité et en partie exécuté, mais que les véritables coupables, pour qui on nous prenait d'abord, Pigtop et moi, s'étaient échappés.

L'aubergiste suggéra l'idée que les voleurs avaient pu passer par la fenêtre et se sauver par l'échafaudage. On ouvrit les volets..... Quel spectacle d'horreur! Josué Daunton pendait par le cou..... il était mort! Sir Reginald avait

tourné la tête du côté de la fenêtre pour entendre la confirmation du salut de son fils ; à cette vue affreuse il tomba dans un évanouissement pareil à la mort.

On détacha le corps, mais tous nos efforts pour le rappeler à la vie, furent inutiles. L'âme de Josué Daunton avait comparu devant le ouverain Juge. Puisse-t-elle avoir obtenu le pardon de ses crimes!

Les uns voulaient que Josué se fût suicidé, tant le nœud coulant serrait exactement son cou. Les autres, et Pigtop était de ce nombre, pensaient tout différemment. Le vieux matelot croyait qu'au moment où le scélérat n'avait encore descendu le nœud coulant qu'au-dessous de son menton, le pied ou l'échafaudage lui ayant manqué, il avait lâché l'autre côté de la corde, et était ainsi demeuré pendu aux traverses.

— J'étais bien sûr de vivre assez vieux pour le voir danser la gavotte, dit Pigtop en me souhaitant la bonne nuit au moment où nous nous séparions pour entrer dans nos chambres à coucher respectives, sous le toit paternel.

Pigtop avait été deux fois prophète en un jour. La chaise de poste, cachée derrière les cèdres, se transforma en corbillard, et transpor-

ta le cadavre de Josué jusqu'à l'auberge *des Trois Cloches*, où l'enquête du *coroner* devait avoir lieu.

Contrairement à toute attente, le choc qu'avait éprouvé sir Reginald dans cette tragique soirée produisit un revirement passager dans sa santé. Il vécut six mois encore, et put se convaincre à son aise de mon identité ; mais au moment où il commençait à trouver le bonheur dans la tendresse respectueuse d'un fils, il mourut, après m'avoir assuré, par toutes les précautions légales imaginables, la paisible possession de mon patrimoine.

La douleur que me causa le décès de mon père ne fut ni violente, ni longue. Il ressemblait si peu à l'adorable femme qui reposait dans le cimetière de Stickenham! Les funérailles célébrées, je me disposais à reprendre la restauration interrompue du vieux manoir, quand je me trouvai impliqué dans trois procès qui me contestaient la totalité de mon héritage. J'arrêtai bien vite mon plan d'action. Je congédiai tout le personnel de Rathelin-Hall. Les époux Brandon, qu'on disait partis pour le Canada, n'avaient fait qu'émigrer d'un comté à un autre. Une heureuse circonstance me les fit découvrir, et je rebâtis la loge du portier

pour les y loger confortablement. Je mis le scellé sur tous les app rtements du château, ne réservant qu'un petit salon et deux chambres à coucher pour Pigtop et moi. Nous vécûmes ainsi en véritables moines, n'ayant d'autre domestique que mes père et mère nourriciers.

Ces sages mesures me permirent de consacrer la presque totalité de mes revenus à la poursuite de mes trois procès, sans aliéner ni grever mes propriétés d'hypothèques. Au bout de dix-huit ans, et j'en rends grâce à Dieu, car on a vu des procès durer un siècle et plus, je ruinai mes trois adversaires : ils sont morts dans la mendicité; pauvres gens, Dieu leur fasse paix !

J'étais depuis une année à peine en possession paisible de mes biens, lorsque le plus proche héritier de sir Reginald, après moi bien entendu, demanda mon interdiction, sous prétexte de l'indigne et chiche manière dont j'avais vécu depuis dix-huit ans, moi, baronnet, possesseur d'une immense fortune. J'exposai avec candeur aux jurés les motifs de ma conduite, et leur verdict me déclara le plus sensé des hommes. Ces petites affaires une fois réglées, et sentant approcher la quarantaine, je commen-

çai à prendre un train de vie plus en rapport avec mon rang et mes revenus; mais je me gardai de toute intimité avec mes voisins.

Je parcours actuellement ma quarante et unième année, et j'ai pris une certaine corpulence. Il y a vingt et un ans aujourd'hui que mon honoré père est mort, et sir Ralph, le seigneur suzerain de Rathelin-Hall, n'aurait rien à désirer, s'il ne s'ennuyait à mourir. Le vieux Pigtop est une épine dans mon côté, et d'honneur il radote. Je ne puis l'appeler mon ami. Pour donner ce titre à un homme, il faut qu'il le mérite; or, Pigtop n'a jamais été taillé pour inspirer la vénération, ni l'estime. Quant à mon humble confident, ce rôle ne saurait être le sien; personne n'a jamais été moins humble que lui envers moi. Il est aussi querelleur qu'un carlin de grande dame, et son plus grand bonheur semble être de contre-carrer tous mes projets. Le prince Henri disait de Falstaff, le joyeux ivrogne, qu'il se serait mieux passé d'un meilleur homme que de lui. Je suis obligé d'en dire davantage de Pigtop. Je ne saurais m'en passer du tout; il m'est devenu nécessaire. Il n'a jamais été beau; mais aujourd'hui, dans sa soixante-sixième année, et avec sa balafre, c'est un véritable épouvantail: tout le monde me le dit

du moins, car pour moi, je ne m'en aperçois pas.

Ses fonctions auprès de ma personne peuvent être comparées à celles d'un médecin auprès d'un malade. Il me sèvre de toutes les jouissances, pour mon plus grand bien, à ce qu'il dit. Il contrôle mes domestiques et m'aide à les gâter. Il a fait vœu de célibat pour son maître, et tient le beau sexe écarté de Rathelin-Hall avec plus de soin qu'un esclave chinois ne chasse les mouches des joues d'un mandarin. Jamais pareille meute de lourdauds, de fainéants joufflus, d'impudents et heureux chiens ne s'engraissa de la substance d'un baronnet, et ne combattit pour lui, derrière son dos. Les femelles n'entrent que pour une proportion insignifiante dans le personnel de ma maison; c'est la proportion qu'établit Falstaff: comme un sou de pain est à de nombreux sacs de farine! Encore ces quelques femelles sont-elles criblées de fossettes et louches ou borgnes, les plus hideuses guenons, en un mot, que le comté ait nourries. C'est Pigtop qui les choisit lui-même.

Je n'oublierai jamais la consternation, le désespoir empreint sur sa physionomie, quand un beau matin je lui annonçai mon intention d'installer à Rathelin-Hall quelque vieille dame

respectable, en qualité de femme de charge. Aussitôt que sa voix put se frayer un passage :

— Sang et tonnerre! bombes et furies! que vous ai-je donc fait, pour que vous chassiez mes cheveux gris de votre maison? Me voilà donc condamné à être démantelé et démoli ?

— Moi, vous chasser, Pigtop! Eh! qui diable a pu vous mettre une pareille folie en tête?

— Si vous prenez une madame à votre service, il faut bien que le vieux Pigtop coupe son câble et mette toutes ses voiles dehors, sauf à s'échouer contre la première borne. Oui, quand il devrait crever comme un chien dans un fossé, et être enterré aux frais de la paroisse! Prendre une femme de charge! Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! J'aimerais tout autant vous voir marié ou enterré.

— Mais, mon cher Pigtop, un personnel aussi nombreux que celui de ma maison ne peut être abandonné à lui-même. C'est une véritable Babel et une dilapidation épouvantable. Il me faut quelqu'un qui prenne les rênes de ma maison.

— Que diable est-il besoin que ce soit une femme? Un homme ne fera-t-il pas aussi bien l'affaire... moi, par exemple?

— Vous, Pigtop?

— Oui, moi-même, André Pigtop. Je demande la place, je la retiens. Allons, sir Ralph, décidez-vous tout de suite. Voilà du papier blanc, posez là votre signature; et quant à la nomination, donnez-lui autant que possible le style d'un brevet, c'est une faveur que je vous demande. Vous savez les grands sacrifices que j'ai faits pour vous?

— C'est la première fois que j'en entends parler, sur mon honneur. Eclairez-moi, je vous en prie.

—D'abord, vous devez être convaincu, Ralph, que si je n'avais pas quitté la marine pour vous suivre au bout du monde, comme le pilote (1) s'attache au requin, je serais à l'heure qu'il est capitaine.

—Vous, Pigtop, qui êtes resté aide de maître pendant un quart de siècle de campagnes, vous seriez monté à travers les grades de lieutenant et de commandant à celui de capitaine, pendant un quart de siècle de paix profonde! Peut-être comptiez-vous sur la puissante protection de votre famille? Mais supposons que je vous nomme ma femme de charge en dédommagement du grade de capitaine que je vous ai fait

(1) Poisson appelé aussi *centronaute* en ichthyologie.

perdre, remplirez-vous les devoirs de l'emploi?

— Cela va sans dire.

— Vous porterez l'uniforme ?

— Pourvu qu'un homme le puisse porter sans dégrader sa dignité d'homme. J'excepte, bien entendu, les jupons, les coiffes, les collerettes et autres colifichets et défroques de femmes.

— Vous porterez les clefs ?

— Pourquoi pas ?

— Vous veillerez à ce que les chambres et les corridors soient proprement balayés, à ce que les servantes se lèvent de grand matin?

— Le diable les emporte ! mais cela va sans dire. Sans doute, je les ferai déguerpir de leur lit.

— Vous n'aurez qu'à leur montrer votre face, Pigtop. Et quand lady Amelia, avec ses cinq grandes et blanches filles, fera arrêter son carrosse en face le perron, irez-vous les recevoir à l'entrée du vestibule? les introduirez-vous dans la salle de réception, après leur avoir fait une profonde révérence ?

— Oh ! pour cela, vous savez qu'aucune dame ne dépasse le seuil de votre porte.

— Et à qui la faute ?

— C'est moi assurément que vous en devez

remercier, reprit Pigtop d'un ton et d'un air fier.

— Je vous en remercie infiniment!

Nous n'arrivâmes cependant à notre but ni Pigtop, ni moi. Je ne lui délivrai pas le brevet, ce qui le vexa; mais, d'un autre côté, je ne pris pas de femme de charge, ce qui ne laissa pas de me vexer un peu. Il est vrai que mon ami remplit d'office et fort bien la plupart des devoirs attachés à l'emploi qu'il ambitionnait.

Toute vanité à part, je conserve ma belle apparence, malgré l'obésité dont j'ai fait confession; et cependant, grâce à mon indolence, à la persévérance de Pigtop, et peut-être aussi à certains souvenirs d'une baie verdoyante et fortunée dans les îles qu'échauffe un soleil éternel, je crains de rester célibataire.

N'allez pas me croire, ami lecteur, un de ces êtres qui semblent nés pour végéter, ronfler et paître, *nati fruges consumere*, car je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il n'y a pas un seul pauvre sur ma propriété, et que j'ai considérablement amélioré, embelli, et, qui mieux est, arrondi mon patrimoine.

Je me suis toujours piqué de franchise, et, fidèle à mes principes, j'avouerai que je ne suis pas en odeur de sainteté chez la gentil-

hommerie de mon voisinage. Le mot voisinage doit se prendre ici dans le sens campagnard. Le plus proche de mes voisins, qui ait le droit de faire précéder son nom du mot squire, je ne parle pas de ceux qui usurpent le titre, habite à cinq milles environ de Rathelin-Hall. Cette distance prise pour rayon, je suis cerné d'un cercle ou cordon de voisins, entre lesquels je citerai une couple de lords nouvellement fabriqués, deux magistrats et plusieurs gros propriétaires. Mes habitudes retirées leur ont donné une première impression défavorable de mon caractère, et l'absence d'une femme pour présider à mon ménage a nécessairement écarté les dames du logis d'un célibataire.

Il est vrai qu'après mon retour d'un long voyage, entrepris avec Pigtop, et après la débâcle de mes adversaires légaux, j'acceptai toutes les invitations à dîner qui me furent envoyées. Je donnai en retour des parties de garçon; mais ces invitations devinrent de moins en moins nombreuses et finirent par cesser.

— Milord Sparrowclose, je vous présente M. Pigtop, mon ami; monsieur Pigtop, je vous présente lord Sparrowclose. Ces sortes d'introductions, partout où je me les permettais, étaient reçues avec la plus froide politesse.

— Pourquoi donc traîner toujours après lui ce butor de marin ?

J'avais le malheur d'entendre fréquemment cette phrase sortir de la bouche des mamans et des honorables miss; mais quand ce malheur m'arrivait, j'avais toujours la réplique prête :

— Parce que, ma chère dame, ou ma chère demoiselle, ce butor est mon ami.

Il faut avouer que Pigtop n'a pas le talent de se rendre populaire; non point qu'il ignore les usages de la société et les dispositions du code de la politesse, mais il est obstiné et brusque avec les hommes, et généralement nargueur et méchant avec le beau sexe. Il a d'ailleurs un énorme défaut, défaut déplorable, car il est aussi difficile à quiconque est chargé de ce défaut-là d'entrer dans les bonnes grâces du monde qu'au chameau de passer par le trou d'une aiguille. Je me flatte qu'en faveur de mes nombreuses citations de la Bible, mes dévots compatriotes excuseront cette citation de l'Alcoran. La poire et le fromage annoncent à peine la fin du dîner, que M. Pigtop entame son histoire, histoire qui, débitée dans un jargon technique, est assez assommante par elle-même; mais, ce qui est bien pis, le narrateur veut l'expliquer, et, pour peu qu'on le contre-

carre, il explique encore son explication. Ajoutez à ce défaut-là le mépris profond de M. Pigtop pour tous ceux qui n'ont pas reçu une éducation nautique, et son affection sans bornes pour les fluides alcoolisés.

En présence des dames, où son inquiétude pour son élève déterminait seule mon précepteur à me suivre, je le trouvais toujours entre le sexe et moi. A peine la blanche main de quelque jeune enchanteresse, dont les belles boucles brunes exhalaient une odeur d'ambroisie, s'appuyait-elle avec une encourageante familiarité sur mon bras, que Pigtop se jetait entre nous, et commençait quelque abominable histoire, calomnieuse pour le sexe. Mais pourquoi, dira-t-on, pourquoi le souffrir? La réponse est facile. Le roquet au poil hérissé qui mord tout le monde, excepté son maître, n'en est-il pas chéri davantage par celui-ci, qui croit devoir le dédommager de la haine générale. Pigtop m'avait sauvé la vie une fois au moins, sinon deux, et j'étais accoutumé à lui. La tyrannie des vieilles habitudes ne peut se secouer en trois jours comme la tyrannie des rois.

Je partageai bientôt l'impopularité de mon fidèle Achate aux yeux des hommes. Les

femmes me plaignaient encore; sexe compatissant! Mais un événement acheva de m'isoler de la compagnie de tous mes voisins.

La partie du comté que nous habitons abonde en gibier, et par conséquent en braconniers. Je m'étais enrôlé peu après l'heureuse issue de mes procès dans l'association pour l'extirpation du braconnage.

J'entretenais à grands frais deux gardes-chasse et quatre aides, mais en pure perte. C'était toute la nuit une véritable fusillade; mes plantations étaient ravagées, mes haies brisées; le dommage devenait énorme, et ma colère croissait en proportion. Pigtop partageait mon exaspération, et nous passions une grande partie des nuits à guetter ces pirates de terre, afin de jeter le grappin sur l'un d'eux.

Après bien des nuits de fatigue et d'humidité, nous tombâmes enfin tous les huit, moi, Pigtop et mes six gardes, sur une bande de braconniers. Au lieu de se rendre aux sommations voulues, ils commencèrent une série d'escarmouches régulières, une échauffourée de buissons. Des coups de fusils furent échangés. La partie était à peu près égale pour le nombre; ils étaient sept; mais l'adresse était de leur

côté. Plusieurs bordées de gros plomb criblèrent plusieurs parties de mon individu sans grand danger heureusement. Je l'avoue à notre honte, nous fûmes battus et forcés d'amener, grâce à la lâcheté de notre escouade; les braconniers nous désarmèrent et brisèrent nos fusils.

Pigtop se montra violent, mais trop tard, violent surtout en paroles et lorsque la violence n'était plus bonne qu'à nous faire assommer. Il en fut le mauvais marchand. Battu comme plâtre à coups de crosses de fusil, on le jeta dans un étang boueux où il faillit étouffer. Les braconniers, ayant assouvi leur vengeance, se retirèrent en emportant leurs blessés.

Le lendemain matin, je commençai à réfléchir sérieusement sur ce que j'avais gagné jusqu'alors à guerroyer. Mon pauvre Pigtop, à moitié mort, gémissait dans son lit, en proie à une fièvre ardente. Moi-même j'avais été attaqué, insulté, maltraité, mis en sang.

L'audace des braconniers fit grand bruit, mais tout le monde s'indigna du sang-froid et de la nonchalance que je mis dans mes poursuites.

Le braconnier blessé, fils d'un de mes tenanciers les plus respectables, l'avait été à mort. On me reprocha d'être intervenu pour empêcher le transfert du mourant dans la prison

du comté. Pauvre diable! il expira quelques jours après dans mes bras sans avoir nommé aucun de ses complices. Cette scène m'affecta beaucoup, et j'essayai de consoler par ma douceur les pauvres parents privés de leur unique fils. Je reçus le surlendemain une lettre du comité de la Société pour l'extirpation du braconnage. On m'annonçait en termes très polis qu'un vote unanime me rayait de la liste des sociétaires. Je les remerciai de l'honneur qu'ils m'avaient fait.

Dès que Pigtop entra en convalescence, je lui ordonnai de prendre papier, plume et encre, et de calculer ce qu'il m'en coûtait annuellement pour préserver mon gibier. Je reconnus à ma grande stupéfaction, qu'avec les salaires des lâches fainéants, qualifiés de gardes-chasse, les dommages, les bris de clôture, etc., ces frais dépassaient quatre cents livres sterling.

— Et jamais nous n'avons de gibier en quantité suffisante, Pigtop?

— Jamais.

— Que sert donc de le préserver? qu'y gagnons-nous?

— De nous faire casser bras et jambes!

— Changeons de plan. J'en conçois un magnifique. Je veux avoir plus de gibier que le roi d'Angleterre!

Je licenciai le jour même mes gardes-chasse et leurs aides, qui n'aidaient à rien.

— Qu'entendez-vous faire? dit Pigtop.

— Braconner sur mes propres terres.

Après une courte négociation, le chef de la bande, maintenant réduite à six, se confiant en mon honneur, accepta une entrevue dans mon parc.

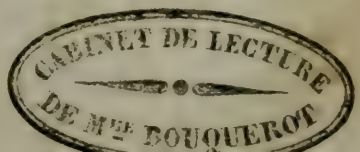
— Giles Grimjau, lui dis-je, je vais vous octroyer un permis illimité de chasser jour et nuit sur toute l'étendue de mes propriétés. L'honnête braconnier n'en pouvait croire ses oreilles. — Mais à une condition : c'est que vous me pourvoirez de gibier. Il fit une grimace de joie. — Que vous respecterez mes plants et mes haies. Il me promit de se mettre à l'instant à les réparer avec son monde et de se charger de leur entretien futur. — A merveille; mais faites bien attention de ne permettre à aucune autre bande de braconner sur mes terres.

— Je voudrais bien voir qu'on l'osât!

Je m'étais attaché les six braconniers corps et âme. Leurs vies étaient à mon service.

— Je ne vous demande rien, Giles, que l'honnorable accomplissement de vos promesses. Mon garde-manger est vide en ce moment.

Le braconnier partit en sautant de joie, aussi



heureux que si je lui avais donné mon domaine.

Voilà comme je comprends l'extirpation du braconnage. Par cette simple manœuvre, je métarmorphosais six damnés vagabonds en un pareil nombre de gardes-chasse actifs et non salariés. Mes terres et ma cuisine sont depuis lors les mieux garnies en gibier de tout le comté; mais jamais homme ne fut plus détesté de ses voisins.

Je suis d'autant plus fâché de ce dernier résultat de mon système, que mes pauvres voisins prétendent qu'au lieu de braconner sur mes terres, mes gardes-chasse mettent les leurs à contribution. Mais je dois me rendre incessamment en ville pour surveiller l'impression de cette autobiographie. L'absence qui refroidit l'amour doit aussi refroidir la haine, ou il faudrait désespérer des hommes.

Une fois fixé dans la métropole, que je n'ai pas visitée depuis bien des années, j'irai en société, et, si je rencontre une femme aussi belle et aussi aimable que.... je pourrais bien passer par le mariage, après tout, quoi qu'en dise mon ami Pigtop.

FIN.